

GOVERNMENT OF INDIA
ARCHÆOLOGICAL SURVEY OF INDIA
ARCHÆOLOGICAL
LIBRARY

ACCESSION NO. 31389

CALL No. 913.005/B.I.F.A.O.

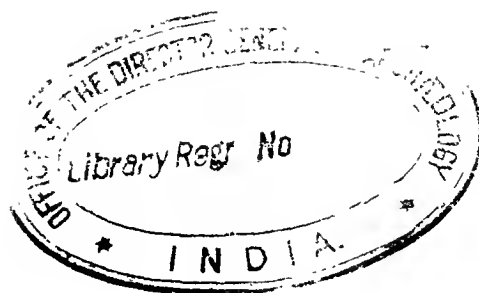
D.G.A. 79





~~A 100~~

50





BULLETIN
DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
DU CAIRE.

1221

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

BULLETIN

DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

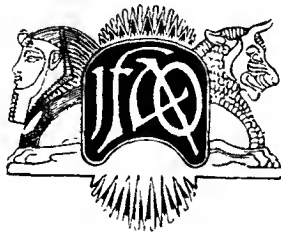
PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

M. E. CHASSINAT

DIRECTEUR DE L'INSTITUT FRANÇAIS DU CAIRE

TOME PREMIER

31389



913.005
B.I.F.A.O.

A190

LE CAIRE

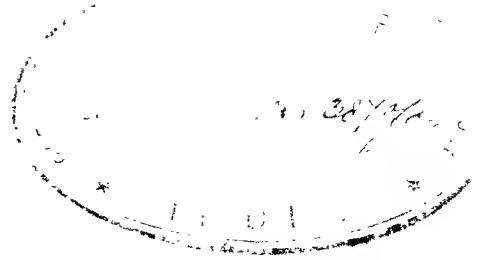
IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS

D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1901

Acc. 21-57

Call No. 111.1.4



UN TEXTE ARABE

TRANSCRIT EN CARACTÈRES COPTES

PAR

M. P. CASANOVA.

La Bibliothèque de l'Université de Cambridge possède un curieux fragment écrit en caractères coptes que Lepage Renouf a signalé en 1889⁽¹⁾. Ce savant avait parfaitement reconnu que le texte en était de langue arabe, et il en publiait deux lignes comme spécimen, et donnait la transcription arabe de quelques mots. Il en avait communiqué une copie à M. Amélineau qui, en 1891⁽²⁾, la publia en entier et en donna une transcription arabe et une traduction mais avec d'importantes lacunes. Cette copie m'ayant paru défectueuse en quelques points, j'écrivis à M. le Chancelier de l'Université de Cambridge pour demander une photographie de ce document. Avec une bonne grâce et une libéralité dont je suis heureux de le remercier très vivement, M. le Chancelier me fit parvenir par l'aimable intermédiaire de M. Jenkinson, Bibliothécaire de l'Université, la photographie qui est ici reproduite (pl. I-II).

L'indication fournie par Lepage Renouf étant assez vague, M. Jenkinson dut faire d'assez longues recherches pour retrouver le document, et je dois lui être spécialement reconnaissant pour la peine qu'il a voulu prendre. D'après ce qu'il m'écrivit, le fragment est catalogué Add. 1886 (17), il mesure environ 0 m. 16 c. sur 0 m. 095 mill. Il se compose, comme on peut le voir, de deux folios. L'écriture en est très nette, les mots soigneusement séparés par des points, et il n'y a qu'un très petit nombre de lacunes provenant de la destruction du coin inférieur droit du papier. Dès lors, la transcription arabe est facile à établir.

Pour contrôler l'exactitude de cette transcription, et permettre de rétablir presque à coup sûr les parties détruites, en même temps que pour corriger une ou deux fautes du texte copte, nous possédons la version latine du même récit.

⁽¹⁾ *Proceedings of the Society of biblical archaeology*, vol. XI, p. 112.

⁽²⁾ *Recueil de travaux publiés sous la direction de M. Maspero*, vol. XII, p. 43 et sqq.

L'honneur de cette découverte revient à M. Amélineau ⁽¹⁾ qui a reconnu dans la *Patrologie* de Migne un texte presque entièrement semblable, que je reproduirai à côté de la version arabe. Grâce à cette dernière indication j'ai réussi à reconstituer d'une façon certaine le texte arabe, et je crois rendre service aux études coptes en le publiant. La correspondance des caractères coptes et arabes sera établie avec la plus rigoureuse exactitude.

Laissant à de plus compétents le soin d'en tirer les conséquences au point de vue copte, je terminerai par l'étude du texte arabe et des indications qu'il peut fournir.

§ 1. TEXTE COPTE.

Premier folio, recto (pl. I).
⁵ΒΕΧΕΝΘΟ : ΞΑΛΘΟ : ΘΩ
 ΩΓΕΙΘ : ΠΕΛΞΑΩΓΕ : ΧΟΛ
 ΙΑΥΜ : ΙΕΞΑΛΛΕΜΟΖ :
 ΜΕ : ΙΕΠΗΑΞ : ΠΕΥΣΟΖ :
 5 ΒΕΜΕΠ : ΠΑΞΑ : ΘΟΘΑΞ
 ΑΙΜ : ΧΕΠ : ΙΑΞΜΕΛ : ΣΑ
 ΛΕΞ : ΒΕΙΘΟΛΛΑΚΟΖ : ΛΕ
 ΙΕΡΚΟΛ : ΒΕΥΗ : ΑΞΑΛ :
 ΕΛΕΠΕΜ : ΞΙΠ : ΕΧΕΛΟΥ
 10 ΕΧΛΕΖΟΜ : ΕΛΚΑΛΙΑ :
 ΠΕΛΞΙΩΓΕ : ΧΕΛΕΩ
 ΩΓΕΙΘ : ΠΑΞΑ : ΕΣΣΑΛΕΟ
 ΕΛΧΕΜΕΞΑ ΧΕΛ : ΑΔΕΖ
 ΛΙΕΞΑΛΛΕΜ : ΕΛΛΘ
 15 ΒΕΥΗΜΕ : ΖΟΥ : ΙΕ
 ΛΕΜΟΖ : ΧΑ

Premier folio, verso (pl. I).
 ΕΠΗΛΥΜ : ΘΕ : ΡΑΚΑΛ
 ΘΩΩΓΕΙΘ : ΒΕΧΕΝ : ΕΛΛΘ :
 ΣΑΠΕΡ : ΞΑΘΘΕ : ΙΕΚΟΥΜ
 ΘΩΩΓΕΙΘ : ΙΕΠΕΡΕΚ : ΞΑ
 ΛΗΙΖ : ΧΕΞΑΛΕΘΟΖ :
 ΘΕΛΕΜΜΕ : ΠΕΚΙ : ΘΩΩΓΕΙΘ :
 ΠΕΙΕΜ : ΒΑΚΟ : ΞΑΖΙΜ :
 ΖΑΙΕΚΟΥ : ΕΛΕΥ : ΧΑΡ :
 ΕΛ : ΛΘ : ΚΑΙΕΛΕ : ΛΟΖ :
 ΚΟΥΜ : ΕΠΤ : ΕΙΖΑ : ΕΡ
 ΚΟΛ : ΒΕΧΕΝΖΟΥ : ΙΕ
 ΚΑΘΕΛ : ΘΕΧΡΟΖ : ΚΑ
 ΙΕΛ : ΜΕΙΕΜΧΕΝΝΙ : ΕΜ
 ΕΔΛΕΜ : ΙΕΚΟΥΜ
 ΒΕΙΘΟΛΛΑΚΝΙ : ΧΕΛ
 Ε : ΖΑΙΕΚΑΘΟΖ

⁽¹⁾ *Recueil*. . . (vol. XII, p. 135, note). Il y a une petite faute d'impression dans la citation de Migne: LXIII au lieu de LXXIII.

Deuxième folio, recto (pl. II).

ΕΛ : ΕΥΧΑΡ : ΕΙΖΑ : ΒΕΛΕΜ
 ΙΕΜΖΙ : ΖΕΥΙΛΛΕ : ΚΑΛΟΕ
 ΛΟΥΖ : ΕΕΠΑΖΛΕΥΟΖ :
 ΒΕΥΕΠ : ΣΑΠΕΡ : ΜΕΚΛΟΕΛ
 5 ΛΕΖΕ : ΒΕΜΕΠ : ΠΑΖΑ :
 ΖΕΛΕ : ΛΕΜΜΕ : ΟΕΚΑΛ
 ΛΕΜ : ΕΛΛΗΛ : ΧΕΛΛΕ :
 ΕΕΛΕΜΜΕ : ΕΣΟΗΚΑΖ :
 ΕΩΥΕΙϥ : ΕΒΕΥΧΕΛΟΖ :
 10 ΧΕΛΕΕ : ΖΑΠΛΟΖ : ΕΕ
 ΚΑΛ : ΛΟΖ : ΙΛΕ : ΕΛΕΠ
 ΛΕΜ : ΟΕΜΖΙ : ΚΑΛΛΟΖ
 ΙΕΠΠ : ΕΠΠΑΚ : ΛΕΜ
 ΟΕΘΑΛΚΠΠ : ΕΕΚΑΛ
 15 ΕΩΥΕΙϥ : ΛΕΜ
 ΛΕΜ : ΟΙΚΑΖ

Deuxième folio, verso (pl. II).

ΛΟΖ : ΜΕΥΕΕΛΡΤ : ΕΙΚΛ
 ΖΑΚ : ΛΙΕΛΛΕ : ΕΟΖΕΠΠΑΚ :
 ΕΕΠΕΡΙΚ : ΖΑΛΙΖ : ΕΩ
 ΥΕΙϥ : ΒΕΛΕΜΜΕ : ΚΑ
 ΝΟΥ : ΖΑΜΕΛΟΥ : ΕΕΕΛ
 ΛΕΖ : ΕΛΧΕΝΕΖΑ : ΕΘ
 ΛΑΚ : ΕΛ : Λϥ : ΛΕΙΕΕΟΕ
 ΡΙΖ : ΒΕΙΕΠΠΕΜ : ΚΑΛΙΑ
 ΒΕΥΕΠ : ΕΙΖΑ : ΕΩΥΕΙϥ
 ΧΕΛΕΕ : ΕΙ : ΜΕΠΠΕΛΟΖ
 ΙΕΤΖΕΠ : ΠΕΥΟΖ : ΙΛΕ
 ΠΟΚΡΑ : ΒΕΥΙΜΕΖΟΥ :
 ΧΕΛΕΕ : ΕΑΡ : ΕΙ : ΕΕΖΟΥ
 10 1ΛΕ ΒΕΖΙΑ : ΙΕΡΙΖ :
 ΖΑΖ : ΜΕΜΟΕΛΙ :
 ΒΕ ΕΙΖ : ΧΟΡ

On remarquera : 1° que le copte emploie deux formes assez différentes du ϥ
 2° que les lettres coptes sont tracées avec fermeté et netteté ¹⁾; 3° qu'au-dessus
 d'un grand nombre de caractères coptes des lettres arabes sont écrites d'une encre
 plus pâle et d'une main assez peu exercée. Le ϥ présente une forme assez in-
 solite. Cette lettre est composée d'un demi-cercle et d'un trait oblique qui part
 de l'extrémité supérieure de ce demi-cercle; or, sur notre fragment, ce trait
 oblique part *du milieu* du demi-cercle. Je ne me souviens pas d'avoir vu ail-
 leurs cette particularité. Le ε est rarement complètement tracé et se réduit
 presque toujours à sa partie supérieure, en sorte qu'il simule plutôt le ε. Il est
 impossible de dire si ces lettres arabes sont de la même main que les lettres
 coptes; de toute façon elles ont été écrites après coup.

(1) Sauf cependant la deuxième lettre de la
 deuxième ligne, folio I, recto, qui est un ε in-

complet. Le copiste a oublié les deux petits traits
 horizontaux supérieur et médian.

§ II. TEXTE ARABE PRIMITIF ET TRADUCTION FRANÇAISE.

وكانت عادة الشيخ بالعشا كل يوم يعلمه ما ينفع نفسه من بعد التعليم كان يعمل صلاة ويطلقه ليرقد وفي احد الايام حين اكلوا اكلهم القليل بالعشا جل[س] الشيخ بعد الصلاة الجامعة كالعادة ليعلم الاخ وفيما هويك[له] جا[ر] عليه النوم فرقد الشيخ وكان الاخ صابرا حتى يقوم الشيخ ببارك عليه كعادته فلما بقي الشيخ نايما وقت عظيم ضايقوا الافكار الاخ قليلا له قم انت ايضا ارقد وكان هويقاتل فكره قليلا ما يمكتي ام[ضى] اذ لم يقم [هو] ويطلقني كالعادة فضايقته الافكار ايضا ولم يمض وكذا قاتلوه سبع دفعوع وكان صابرا مقاتلا لها ومن بعد هذا لما تقدم الليل جدا فلما استيقظ الشيخ فوجده جالسا عنده فقال له الى الان لم تمض قال له يا ابي انك لم تطلقني فقال الشيخ لم ذا لم تيقظني قال له ما جسرت ايقظك لئلا اتعبك وبارك عليه الشيخ ولما قاموا عملوا الصلاة للجامعة اطلق الاخ ليستريح وينام قليلا وكان ايضا الشيخ جلس في مسندة يتعب نفسه الى بكرة وفيما هو جالس صار في سهو [و] اذا واحد يريه موضعا ممثليا [معجد] وفيه كر[سيا]

La traduction ne présente aucune difficulté.

« Et c'était la coutume du vieillard, le soir, chaque jour, de lui enseigner ce qui profitait à son âme et après l'enseignement, il faisait une prière et il le congédiait pour dormir. Or, un certain jour, comme ils avaient mangé leur petite nourriture, le vieillard s'assit après la prière commune, suivant la coutume, pour enseigner le frère et, comme il était à [lui parler] le sommeil [l'oppressa]. Alors le vieillard dormit tandis que le frère attendait patiemment que le vieillard se levât pour le bénir suivant sa coutume. Or, comme le vieillard restait endormi un temps considérable, les pensées tourmentèrent le frère lui disant: « lève-toi, toi aussi dors » et lui, combattait sa pensée disant: « il m'est impossible de partir du moment que [lui] ne se lève pas pour me congédier suivant la [coutume.] » Et les pensées le tourmentèrent encore et il ne partit pas. Ainsi elles le combattirent à sept reprises et il restait patiemment, les combattant et, après cela lorsque la nuit fut très avancée, alors, lorsque le vieillard s'éveilla, il le vit assis auprès de lui et il lui dit: « jusqu'à maintenant tu n'es point parti ! » Il lui dit: « ô mon père, tu ne m'avais pas congédié ». Le vieillard dit: « pour-quoi ne m'as-tu pas réveillé ? » Il lui dit: « je n'ai pas osé te réveiller de peur de te fatiguer » Et le vieillard le bénit et lorsqu'ils se levèrent, il firent la prière commune, il congédia le frère pour qu'il se reposât et dormît un peu.

Et le vieillard était également assis sur son coussin à fatiguer son âme jusqu'au matin et pendant qu'il était assis il entra en extase ; et voici que quelqu'un lui montrait un endroit plein [de gloire] et dans cet endroit un trône... »

Voici maintenant la version latine telle que je la transcris d'après le texte des *Verba seniorum* ⁽¹⁾.

(J'indique par des crochets les parties qui manquent dans le fragment arabe et par des parenthèses celles qui diffèrent ou qui manquent dans la version latine).

[Senex quidam erat in Thebaïda sedens in spelunca et habuit quemdam discipulum probatum:] consuetudo autem erat ut senex vespere [doceret discipulum et] commoneret eum quae erant animae profutura; et post admonitionem, faciebat orationem et dimittebat eum dormire. (Contigit autem laicos quosdam religiosos scientes multam abstinenciam senis venire ad eum; et cum consolatus eos fuisset, discesserunt. Post quorum discessum) sedit[iterum] senex vespere post missas secundum consuetudinem, admonens illum fratrem [et instituens eum]. Et cum loqueretur gravatus est somno; frater autem sustinebat, donec excitaretur senex, et faceret ei juxta consuetudinem orationem. Cum ergo, non evigilante sene, diu (sederet discipulus) compulsus est cogitationum [suarum] molestia (recedere et dormire; qui extorquens sibi, restitit cogitationi et resedit.) Iterum autem (compellebatur somno) et non abiit. Similiter (factum est) usque septies et restitit animo suo. Posthæc jam (media) nocte transacta evigilavit senex et invenit eum assidentem sibi et dicit: Usque modo non discessisti? Et ille dixit: Non, quia me non dimiseras, Pater. Et senex dixit: quare me non excitasti? Et ille respondit: Non te præsumpsi pulsare, ne te contribularem. Surgentes autem coeperunt facere matutinos. [et post matutinorum finem] dimisit senex discipulum (légère lacune) qui cum sederet (solus) (autre légère lacune) factus est in excessu mentis: et ecce quidam ostendebat ei locum gloriosum et sedem in eo, [et supersedem septem coronas etc.].

Le récit est interrompu ici dans le fragment arabe. La suite du texte latin nous apprend que ces sept couronnes apparues dans la vision du vieillard symbolisent les sept assauts subis par le disciple contre ses *pensées* et les sept victoires remportées contre elles.

⁽¹⁾ MIGNE, *Patrologia latina*, LXXIII, p. 903. § 43, *Vita eremitarum*, première partie.

On voit que les deux traductions ont un grand nombre de points communs; mais différent en deux passages principaux. Le fragment arabe ne mentionne pas cette visite de gens pieux qui s'entretiennent avec le vieillard, fort avant dans la soirée, et qui explique que celui-ci, fatigué, se laisse aller au sommeil, avant d'avoir terminé l'instruction de son disciple. En revanche la lutte entre le frère et les suggestions qui l'assaillent, décrites dans l'arabe avec une énergie et un pittoresque curieux, ce dialogue qui s'engage entre elles et lui, sont remplacés dans le latin par une phrase assez plate. Et pourtant c'est la partie la plus caractéristique du récit, celle qui rappelle le plus les vies des saints coptes, tout particulièrement celle de Saint Pakhôme que M. Amélineau a publiée ⁽¹⁾.

Quoi qu'il en soit, le latin nous permet, comme je l'ai dit, d'éclaircir quelques points obscurs de notre document qui sont les suivants:

Folio 1 recto, l. 11 et 12. Le copte écrit $\alpha\epsilon\lambda\epsilon\omega\ \omega\epsilon\iota\theta$. Comme le latin dit: «sedit senex», il faut évidemment supposer un oubli du copiste et lire $\alpha\epsilon\lambda\epsilon\epsilon\ \epsilon\omega\omega\epsilon\iota\theta$ et transcrire en arabe جلس الشيخ . Car la transcription arabe de $\epsilon\omega\omega\epsilon\iota\theta$ n'étant pas douteuse, il faudrait pour $\alpha\epsilon\lambda$ un mot arabe جل ou جال qui ne donnerait aucun sens. Il est visible que la ressemblance des sons $\epsilon\epsilon$ et $\epsilon\omega$ a entraîné cette incorrection.

Ibid., l. 15. La déchirure a fait disparaître un groupe de lettres dont la première est $\bar{\kappa}$ puisqu'on voit très nettement le $\bar{\kappa}$ arabe écrit au-dessus et le commencement de la première branche du α copte. D'autre part le groupe qui commence la l. 14 $\lambda\epsilon\mu\omega\zeta$ est la fin d'un verbe suivi d'un suffixe; cf. $\text{١٤} \lambda\epsilon\lambda\lambda\lambda\epsilon\mu\omega\zeta$, يعلمه (f° 1 r° l. 3). Le latin dit: «loqueretur». Le verbe arabe à rétablir est donc يكلمه ; et la fin de la ligne 15 devait contenir les lettres coptes $\bar{\kappa}\lambda\lambda$.

Ibid., l. 16. Le copte a un mot commençant par $\alpha\lambda$ et un débris d'une lettre paraissant être ρ , ϵ , ι , η ou ν . Le latin donne ici «gravatus est somno»; «somno» répond à $\epsilon\eta\eta\lambda\gamma\mu$, النوم , du folio 1 verso, ligne 1. Il faut donc trouver un terme arabe équivalent à «gravatus est» et commençant par جا . On pourrait penser à la forme arabe جاء النوم , mais la troisième lettre ne peut être ز qui répond au z arabe, et d'ailleurs, à elle seule, ne pourrait remplir la lacune

⁽¹⁾ *Annales du Musée Guinet*, XVII, a., 1889.

qui comporte de six à sept lettres. Je propose de lire: [ر عليه] جا .x.λ [p 2221112 ou 22212]⁽¹⁾, littéralement: «l'oppressa».

Folio 1 verso, l. 14. La déchirure a enlevé la fin d'un mot commençant par ΓΜ de la ligne précédente. Il est évident, je crois, qu'il faut lire ΓΜΖΙ, امضى; le même verbe à la deuxième personne est employé plus loin, folio 2 recto, l. 12. ΟΓΜΖΙ, مضى (ou plutôt à cause de la particule لم qui précède: مضى).

Ibid., l. 15. Il manque un mot de trois lettres environ. Comme il faut que ce mot soit le sujet des verbes ΙΓΚΟΥΜ et ΒΕΙΘΟΛΛΑΚΗ entre lesquels il est placé, et que le mot ΕΩΘΕΙΘ qui conviendrait le mieux est trop long, je propose de lire ΖΟΥ, هو, qui remplit toutes les conditions.

Folio 2 recto, l. 15. Le mot commençant par ΛΓΜ et interrompu par la déchirure répond au latin: «quare» par conséquent à l'arabe ق, ou قذا. Je préfère le second terme comme contenant plus de lettres et je propose de restituer dans le copte ΛΓΜ[ε Λε]. L'équivalence du suffixe is et Λε est justifiée par les mots ΖΕΧΙΛΕ = هكذا, (folio 2 recto, l. 2) et ΙΛΕ = إذا (folio 2 verso, l. 14).

Ibid., l. 16. ΟΙΚΛΖ, تيقظ répond à «me excitasti» il faut donc ajouter le suffixe ιι, نى. Le latin «et ille responsit» suppose dans le copte ΕΚΛΛ, فقال, comme à la ligne 14; ou mieux ΚΛΛ seulement, car la déchirure ne paraît pas comporter plus de cinq lettres. Je lis donc à la fin de la 16^e ligne: ιι : ΚΛΛ.

Folio 2 verso, l. 14. Il manque un mot très court ΚΕ, و ou Ε, ف.

Ibid., l. 15. Il manque le commencement d'un mot finissant en ΖΛΖ = ضع; le latin disant ici «locum», je n'hésite pas à y voir l'arabe موضع et à restituer le copte ΜΛΥ. A vrai dire, sur la photographie, le débris de lettre qui précède le groupe ΖΛΖ ne paraît pas se rapporter à un Υ, mais il faut tenir compte de ce fait que sur la ligne de déchirure il y a un léger froissement du papier⁽²⁾. Tel qu'il apparaît, ce débris ne paraît convenir à aucune lettre copte, et il faut admettre que la forme primitive en a été altérée par ce froissement du papier.

Ibid., ligne 16. Là où le latin dit «gloriosum», l'arabe dit «rempli», il faut évidemment suppléer «de gloire» je propose مجد en copte ΠΓΜΕΧΛ qui répond exactement à la lacune.

Le dernier mot ΧΟΡ dont le ρ, quoique incomplet, n'est pas douteux répond au latin «sedem». Donc on ne peut hésiter à y voir le mot arabe كرسى.

⁽¹⁾ 2221112 se retrouve dans notre document; folio 1 verso, l. 2-3. et 22212 folio 2 verso, l. 3.

⁽²⁾ Dans ce froissement la partie inférieure du z, qui aurait dû rester apparente a disparu.

COPTE.	ARABE.	ARABE.	COPTE.
Α	ا, ك, گ, ق.	ا	Α, Ε.
Β	و.	ب	Π.
Γ	Manque.	ت	Τ, Θ.
Δ	ذ.	ث	Manque.
Ε	ا, ـ, ـ, گ, ـ.	ج	Χ.
Ζ	ض, ظ.	ح	Ζ.
Η isolé	Manque.	خ	ϣ.
ΗΙ	ي.	د	Λ.
Θ	ط, ق, ت.	ذ	Λ.
Ι	ي (fautif).	ر	Ρ.
Κ	ق, ك.	ز	Manque.
Λ	ل.	س	Ε.
Μ	م.	ش	ϣ.
Π	ن.	ص	Ε.
Ξ	Manque.	ض	Ζ.
Ο	و (fautif).	ظ	Τ, Θ.
Π	ب.	خ	Ζ.
Ρ	ر.	ع	Ζ.
Σ	ص, س.	ع	Manque.
Τ	ط, ت.	غ	ϣ.
Υ isolé	Manque.	ف	Κ.
ΑΥ	و.	ق	Χ, Κ.
ΟΥ	وا, و, pluriel des verbes.	ك	Λ.
Φ	Manque.	ن	Π.
Χ	ك.	ه	Π.
Ψ	Manque.	ة	Ζ.
Ω	Manque.	ة	ΕΖ, ΕΤ, ΕΘ, Λ.
ϣ	ش.	و, —	Β, ΟΥ, Ο, — ΑΥ.
ϣ	ن.	ي, —	Ι, — ΕΙ, ΗΙ, Ι (fautif).
ϣ	خ.	ـ	Α, Ε, non rendu à la fin des mots.
Ζ	ع, ح, ق, ط.	ـ	Α, Ε ou non rendu.
Χ	ج.	ـ	Ε, non rendu à la fin des mots.
Θ	Manque.	ـ	Non rendu.
+	Manque.	ـ	Ο, Ε, non rendu à la fin des mots.
		ـ	Non rendu.

§ IV. ÉTUDE DU TEXTE ARABE.

La première constatation qui s'impose est que la transcription copte s'est faite sous la dictée. Tout indique une prononciation orale. D'abord la coupe irrégulière de quelques mots: ΕΛΕΥ: ΧΑΡ ^{الافكار}, etc., inexplicable si le transcritteur avait sous les yeux un texte arabe, puis les variantes des voyelles faibles, leur disparition à la fin des mots qui est une caractéristique de la langue parlée, l'absence du *tanouïn* du nominatif et du génitif et l'usage restreint à quelques locutions adverbiales usuelles (*eidan*, ^{ايضا}), ΕΙΖΑ: *kailan*, ^{قايد}, ΚΑΙΕΛΕ: *djiddan*, ^{جد}, ΧΕΛΛΕ (^{جد}) de celui de l'accusatif. La prononciation du suffixe *s* par exemple dans ΚΑΛΛΟΖ, ΖΑΝΔΟΖ est rigoureusement la même que la prononciation vulgaire: *qal-loh*, *'andoh* ⁽¹⁾, au lieu de *kāla lahou*, *'indahou* que demanderait la prononciation littéraire. Ailleurs il y a des différences sensibles avec la prononciation des Egyptiens modernes que je crois intéressant de mettre en évidence.

Il convient d'abord de remarquer que le *tanouïn* est représenté par la voyelle simple sans le son nasal qui le caractérise: ΕΙΖΑ. ^{ايضا}, au lieu de ΕΙΖΑΝ que demande la prononciation vraie, ΧΕΛΛΕ. ^{جد}, au lieu de ΧΕΛΛΕΝ, ΚΑΙΕΛΕ. ^{قايد} au lieu de ΚΑΙΕΛΕΝ (écrit aussi ΚΑΙΕΛ probablement par oubli). Ce phénomène doit s'expliquer par la loi de la pause ^{الوقف} ⁽²⁾.

L'*alif* ou *a* long est tantôt prononcé λ, qui est la prononciation régulière, tantôt ε, qui est la prononciation dite de l'*imāleh* ⁽³⁾. On peut comparer sous ce rapport l'*a* arabe avec l'*a* anglais.

Le *fatha* ou *a* bref est soumis à la même loi; il est rendu par λ et par ε suivant les cas.

Il est intéressant de voir si les règles de l'*imāleh* sont bien suivies.

D'après Ibn Malek ⁽⁴⁾, subissent l'*imāleh*:

1° Le ى ou le ى final avec valeur de ى. En effet ^{بالعشا} donne ΠΕΛΖΑΥΕ et ΠΕΛΖΙΥΕ ⁽⁵⁾, حتى donne ΖΑΘΘΕ ⁽⁶⁾, الى donne ΙΛΕ ⁽⁷⁾.

⁽¹⁾ Cf. SPITTA-BEY, *Contes arabes modernes*, I. 22 et *passim*.

⁽²⁾ SILVESTRE DE SACY, *Grammaire arabe*, 2^e éd., I. p. 74.

⁽³⁾ *Ibid.*, p. 41.

⁽⁴⁾ SILVESTRE DE SACY, *Anthologie arabe*, p. 322.

⁽⁵⁾ La substitution de ι à λ dans le second est probablement fautive.

⁽⁶⁾ Il est vrai que Ḥariri s'y oppose, mais c'est, semble-t-il, par purisme exagéré (S. DE SACY, *Anthologie arabe*, p. 103).

⁽⁷⁾ Même observation.

2° Le *l* après un *je*, même s'il en est séparé par une lettre ou deux (la seconde étant un *s*). En effet, *الايم* donne *ελεπेम*, *ايضا* *ειζα*, *يبارك* *ιεπερεκ*, *وينام* *κειενεμ*. Les exceptions seront justifiées par la règle 5 ci-après.

3° Le *l* avant un *kesra*. En effet: *نأيم* *νειεμ*, *جالسا* *χελεε*, *الجامعة* *ελχεμεεζα* avec les mêmes exceptions.

4° Le *l* après un *kesra*, même avec un intervalle si la seconde est *djezmée* ou si c'est un *s*. Le texte n'en fournit pas d'exemple.

5° Les exceptions aux règles précédentes sont produites par la présence des lettres emphatiques *ح*, *ص*, *ض*, *ط*, *ظ*, *غ* et *ق*. En effet nous trouvons, par exception à la règle 2: *ιεκαθεε* et non *ιεκεθεε* pour *يقاتل*; par exception à la règle 3: *καιεε* et non *κειεε* pour *قائى*, *σαπερ* et non *σεπερ* pour *صابرا*, etc. . .

Peut-être, en examinant de près notre transcription ne trouverait-on pas appliquées dans toute leur rigueur les règles exposées par Ibn Malek et que j'ai présentées sous la forme la plus simple. Mais d'une façon générale, on peut remarquer que l'*a* long comme le *fatḥa* se prononce *e* toutes les fois qu'il n'est pas sous l'action d'une lettre emphatique. La prononciation moderne pratique très rarement l'*imaleh*. Il n'est donc pas indifférent d'en trouver des traces certaines dans notre texte.

Outre les exceptions conformes aux règles d'Ibn Malek, il importe de remarquer que le son *λ* se maintient en présence du *r*; ainsi *الافكار* est transcrit *ελεεχαρ* et non *ελεεχερ*; *جسرت* est transcrit *χεσαρτ* et non *χεσερτ*. De même au lieu de *χαρ* ⁽¹⁾ on s'attendrait à *χερ*, puisque *جار* est une forme verbale de même type que *كان* transcrit par *κεν*. Cette influence de l'*r* sur le son *a* cède devant l'*imaleh* cf. *ιεπερεκ* pour *ιεπαρεκ*; *ιερκολ* au lieu de *ιαρκολ*, *χεπερικ* pour *χεπαρικ* ⁽²⁾.

Le suffixe de la seconde personne se transcrit *ακ*; *ενηακ*, *انك*; *εθεεπακ*, *اتعبك*. Cela est conforme à la prononciation moderne égyptienne ⁽³⁾. Tandis que la langue littéraire dit *ka* pour le masculin, *ki* pour le féminin, la langue vulgaire d'Égypte dit *ak* pour le premier et *ik* pour le second. En Algérie on dit *ek* sans

⁽¹⁾ Il est vrai que ma lecture *χαρ* = *جار* est conjecturale.

⁽²⁾ L'*i* dans ce mot est assez singulier. L'arabe *بارك* se prononce *bārak* ou *bārek*. Il ne devrait donc pas y avoir d'*imāleh* et le copte aurait dû

écrire *χεπαρεκ* ou *χεπερεκ*, suivant qu'on admet ou non l'influence de l'*r* sur le son *a*, cf. *ιεπερεκ* = *يبارك*.

⁽³⁾ Autre preuve de l'origine orale de notre texte.

distinction. La forme féminine manque dans notre texte, mais il est fort probable qu'elle serait rendue par κ ou $\epsilon\kappa$. C'est probablement à cette distinction nécessaire des deux genres qu'est dû le maintien du son a , alors que dans notre texte le son prédominant est ϵ .

Le β est toujours rendu par π .

Le ω indifféremment par τ et θ . Peut-être cependant y a-t-il une raison qui détermine le choix de l'une ou l'autre lettre. Le θ est de beaucoup le plus fréquent. Les exemples du τ sont: $\epsilon\eta\tau$, انت; $\chi\epsilon\epsilon\alpha\pi\tau$, جسرت. Je ne vois rien qui explique cette transcription de préférence à celle du θ .

Le ω manque.

Le ζ est toujours représenté par χ . Se prononçait-il g comme en Égypte aujourd'hui ou dj , comme partout ailleurs qu'en Égypte? C'est là un problème assez délicat, puisque l'on n'est pas d'accord sur la prononciation du χ . Il me semble cependant peu probable que les Coptes ayant à leur disposition le r ne s'en soient pas servis pour rendre le son g . Je ne voudrais pas m'aventurer sur le terrain de la phonologie copte, toutefois je ne puis m'empêcher de remarquer que dans le curieux document publié par M. Maspero⁽¹⁾, la transcription du français «chez nous» est une fois $\tau\omega\mu\mu\omega\gamma\epsilon$ et une autre fois $\chi\epsilon\mu\omega\gamma\epsilon$, ce qui semblerait donner au χ et par suite au ζ le son tch qu'il a, en effet, dans le persan et le turc. On comprend, dès lors, que pour rendre le dj arabe, les Coptes aient employé le χ dont la prononciation, quelle qu'elle soit, devait se rapprocher de tch et par conséquent être la plus semblable à dj , de même que les Persans et les Turcs ont employé le ζ arabe, comme représentant le son le plus voisin de leur tch . On ne comprendrait plus qu'ils aient trouvé au son g du ζ égyptien moderne une parenté plus étroite avec leur χ qu'avec leur r . Je crois donc pouvoir affirmer, sans préjuger la question de la véritable prononciation du χ , que le Copte qui a transcrit le texte arabe, a entendu chaque fois dj et non g .

Il est certain que les premiers Arabes qui sont venus en Égypte devaient prononcer le ζ dj et non g et que c'est beaucoup plus tard, pour des raisons qui, je crois, sont encore inconnues, que le ζ est retourné au son g qu'il a conservé en hébreu ζ et en grec γ . Cette transformation n'a eu lieu qu'en Égypte,

⁽¹⁾ *Romania*, XVII, Octobre 1888, *Le vocabulaire français d'un Copte*, p. 481 et seqq.

semble-t-il, bien qu'il y ait des traces dans la langue arabe d'une permutation du ج avec le ك arabe et le گ persan⁽¹⁾. Il est vraisemblable que cette transformation doit être postérieure ou, du moins, de bien peu antérieure à l'époque de notre texte. Je tâcherai plus loin de fixer à peu près cette époque.

Le چ est transcrit par 2, lequel sert également à transcrire le ع et le ɣ. L'oreille copte ne distinguait pas ces trois sons, dont les nuances n'existent guère que dans les langues sémitiques. La confusion du چ et du ع est très fréquente dans l'égyptien moderne comme on peut le voir par la grammaire de Spittabey. Il est donc tout naturel que les Coptes aient adopté, pour rendre le ع, leur aspirée 2. Quant à la nuance entre le ɣ et le چ, elle leur échappait sans doute, ou, du moins, ils n'avaient à leur disposition qu'un moyen, qui était d'écrire l'arabe ح au-dessus du 2; c'est le procédé employé pour 2222, احد; 2121, حين; il n'est pas indispensable, puisqu'il n'est pas appliqué dans 22212, واحد.

Le خ est rendu par ɣ.

Le ɣ et le 3 sont rendus par 2. La nuance du 3 qui est rendue quelque fois dans l'égyptien moderne par 2 fait ici défaut, même dans le mot arabe 3a qu'on prononce couramment aujourd'hui iza et que nous trouvons transcrit 222. M. Amélineau s'est trompé en assignant au 2 la transcription du 3. La phrase qu'il donne: وكان اذا الشيخ جالس في مسندة n'a rien d'arabe et ne peut répondre en aucune façon à sa traduction «et si le vieillard était assis sur son coussin»; plus haut il avait lu 222 اذا ارقد et il avait eu le sentiment de son erreur car il s'est contenté de traduire les deux premiers mots par «lève-toi», ne laissant pour le reste que des points. Dans l'un et l'autre cas il faut transcrire 222 et non 3a; il ne peut y avoir de doute sur ce point. Il y en a encore moins sur la transcription des mots 2222 et 2222 que M. Amélineau transcrit par 2222 et 2222, dont le sens ne peut convenir à la version latine «abiit» et «discessisti», tandis que la racine 222 y répond parfaitement. Quant à 22222 et 222222, M. Amélineau ne les a pas transcrits; ils ne peuvent répondre qu'à l'arabe 2222 et 2222.

Le 2 est normalement transcrit par 2 et le 2 manque. J'ignore pourquoi M. Amélineau dit que le 2 pourrait répondre au 2. aucun mot de notre texte ne comportant de 2.

⁽¹⁾ Sur cette question, encore très obscure, du ج, cf. SPITTA-BEY, *Grammatik der arab. vulgärdial. von Aegypten*, p. 5.

Le **س** et le **ش** sont normalement transcrits par **c** et **ç** et ne donnent lieu à aucune observation.

Le **ص** est transcrit par **c** et par conséquent ne diffère pas du **س**. Les Arabes font, d'ailleurs, assez rarement, cette différence. Pour ma part, je crois que le son particulier du **ص** n'est appréciable que quand il est accompagné du son *o, au*; la sifflante se prononce différemment dans toutes les langues suivant la voyelle qui l'accompagne. Il est certain que dans le vers si souvent cité :

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?

le premier **s** n'a pas le même caractère que les autres et surtout que celui de « sifflent ». Le **س** arabe doit se prononcer en serrant les dents, le **ص** en laissant la bouche plus ou moins ouverte. L'**s** ordinaire adoptée par toutes les langues qui n'ont pas noté ces nuances⁽¹⁾, est intermédiaire entre les deux et suivant la voyelle qui l'accompagne, il peut s'identifier avec le **س** ou avec le **ص**.

Le **ض** est transcrit par **z**, ce qui est conforme à la prononciation moderne dans beaucoup de cas. Nous ne pouvons savoir si le copte notait aussi pour le son **ð** qui lui est donné dans quelques mots de la langue égyptienne moderne et qui est très fréquent en Algérie. C'est le **ð** qui prévaut parmi les Européens pour transcrire le **ض** arabe. Mais rien ne prouve que le **ض** ait été plus voisin, au moins à l'origine, du **ð** que du **z**. Il me semble que sa parenté avec la sifflante est attestée par la valeur du **ז** hébreu correspondant et sa propre ressemblance avec le **ص**, dont il ne diffère que par un point.

Le texte de notre document contient trois exemples distincts du **ض**: pour **يضاً** deux fois, pour le verbe **ضايق** deux fois, pour le verbe **مضى** deux fois. Ce n'est pas suffisant, à mon avis, pour décider si le copte ne transcrivait jamais le **ض** par un **Δ**.

Le **ط** est rendu par **Θ** surmonté d'un **ط** arabe qui peut faire défaut. A ce sujet M. Amélineau fait une observation que j'avoue n'avoir pas comprise: « **Б** répond à **و**, **π** à **ب**, **φ** à **ف**, **Θ** à **ط** et à **ط**, non à **ت**, ce qui montre bien que le **Θ** n'était

¹⁾ On les retrouve dans l'hébreu qui a trois **s**, **ס** très sifflante dont l'équivalent grec **ξ** *ksi* marque bien la valeur, **ז** qui équivaut au **ض** arabe, mais aussi au **ص**, et **ש**, **s** intermédiaire accepté par les Grecs qui avaient rejeté le correspondant phénicien du **ז**. L'arabe n'a pas con-

servé d'équivalent du **ס**. L'himyarite est riche en sifflantes, dont l'équivalent rigoureusement exact ne peut être donné; mais il y a tout lieu de penser qu'il notait toutes ces nuances dont les langues se débarrassent peu à peu à travers les âges.

qu'une prononciation plus forte du τ et non une aspiration accentuée ⁽¹⁾ τ . L'expression « θ à τ et à \mathfrak{L} » provient évidemment d'un *lapsus calami*, et la phrase qui suit « non à \mathfrak{L} », est en contradiction avec les exemples que j'ai relevés, qu'elle vise θ ou τ . L'une et l'autre lettre rendent le \mathfrak{L} . M. Amélineau voulait probablement écrire « θ à \mathfrak{L} et à \mathfrak{L} , τ à \mathfrak{L} , non à \mathfrak{L} ». Quant à la conclusion tirée par M. Amélineau, elle me paraît douteuse. Le copte rend indifféremment par θ et τ le \mathfrak{L} arabe, comme nous l'avons vu; cela prouve, je crois, qu'il ne voyait aucune nuance dans les deux sons et qu'à cette époque au moins un Copte ne faisait pas plus de différence entre le θ et le τ qu'un Français entre le *th* et le *t*. Le θ , tout seul, ne suffisant pas à représenter le \mathfrak{L} arabe, il fallait lui adjoindre le signe arabe lui-même, ce qui a été fait deux fois sur trois dans notre texte. On peut donc affirmer, contrairement à ce que dit M. Amélineau, que le θ ne représentait nullement une prononciation plus forte du τ . Tout au plus, pourrait-on dire qu'il a été choisi de préférence au τ pour représenter le \mathfrak{L} , encore ne serait-ce pas une conséquence rigoureuse, car notre texte ne nous présente que trois exemples du \mathfrak{L} qui en réalité n'en valent qu'un puisqu'ils portent sur la même racine arabe \mathfrak{L} . Rien ne prouve que dans un texte plus long il n'y aurait pas d'exemples du τ employé pour transcrire le \mathfrak{L} tout aussi bien que le \mathfrak{L} .

Le \mathfrak{L} est transcrit, comme le \mathfrak{L} par z . Il y en a trois exemples, pour la racine arabe \mathfrak{L} et un pour \mathfrak{L} . On ne peut donc que constater son identification avec le \mathfrak{L} , qui est courante dans le langage moderne. Comme le \mathfrak{L} il prend aujourd'hui assez souvent le son *d*. Nous ne pouvons savoir si le copte connaissait cette prononciation.

Le \mathfrak{L} est représenté par z généralement surmonté d'un \mathfrak{L} .

Le \mathfrak{L} manque. Il eût été particulièrement intéressant de connaître la transcription copte de cette lettre, une des caractéristiques de l'alphabet arabe.

Le \mathfrak{L} est rendu par \mathfrak{L} .

Le \mathfrak{L} est rendu par \mathfrak{L} surmonté ou non d'un \mathfrak{L} .

Le \mathfrak{L} est rendu par \mathfrak{L} surmonté ou non d'un \mathfrak{L} , et par le \mathfrak{L} . Il se présente le même phénomène que pour θ et τ . Le \mathfrak{L} et le \mathfrak{L} sont employés indifféremment pour le \mathfrak{L} . Il est assez curieux de remarquer que le \mathfrak{L} est surmonté du \mathfrak{L} qui paraît être inutile puisqu'il n'est jamais employé pour représenter une autre lettre. Peut-être était-il aussi employé pour le \mathfrak{L} et portait-il alors le signe

⁽¹⁾ *Loc. cit.*, p. 45.

distinctif du ق; peut-être aussi était-il la transcription adoptée pour le غ. Mais cette dernière hypothèse est peu vraisemblable.

Les quatre lettres ج, م, ن, ز, transcrites respectivement par λ, μ, ν, ζ, ne peuvent donner lieu à aucune observation.

Le ε, conformément à la prononciation vulgaire, est rendu par εζ quand le mot qui suit commence par une consonne, par εθ ou ετ quand il commence par une voyelle. $\epsilon\lambda\lambda\epsilon\zeta = الصلاة$, $\epsilon\epsilon\epsilon\lambda\lambda\epsilon\theta\epsilon\lambda\chi\epsilon\mu\epsilon\zeta\lambda = الصلاة الجامعة$. Le second groupe s'écrit cependant une seconde fois $\epsilon\epsilon\epsilon\lambda\lambda\epsilon\zeta\epsilon\lambda\chi\epsilon\mu\epsilon\zeta\lambda$. C'est apparemment que le lecteur a fait une pause et le son *t* qui porte en réalité sur le second mot n'a pas été prononcé. On sait que le ε joue exactement le même rôle que le *t* final dans un grand nombre de mots français; muet à la pause ou devant une consonne il se fait sentir sur le mot qui suit s'il commence par une voyelle. Dans bien des cas la liaison du *t* est laissée au caprice, et le même interlocuteur la fera ou ne la fera pas pour les mêmes mots dans le cours d'une conversation ou d'une lecture. Nous voyons que cette particularité (qui confirme une fois de plus ce que j'ai déjà dit sur l'origine *orale* de notre transcription) se retrouve dans l'échange des équivalents ζ et θ du ε.

Le ε est rendu par λ dans $\epsilon\lambda\chi\epsilon\mu\epsilon\zeta\lambda$ écrit deux fois pour الجامعة. Le son plein du غ a absorbé en quelque sorte la prononciation *eh*, qui est la prononciation la plus usuelle du ε, adoptée par notre transcripateur. Celui-ci devait probablement ignorer les lois de l'orthographe arabe; je ne serais pas éloigné de croire qu'il ignorait même la langue et que le document que j'étudie n'était pas autre chose qu'une dictée pour exercer les Coptes à la langue arabe. Dans ce cas, il faudrait admettre que le document date de l'époque déjà ancienne où l'arabe n'était pas la langue usuelle de tous les Coptes.

Le ε est également rendu par λ dans $\mu\omicron\kappa\rho\lambda$, بكرة conformément à la prononciation actuelle *boukra*.

Le ρ est rendu par ρ quand il a sa valeur de consonne; c'est l'équivalent du *r* adopté par Spitta-bey dans ses transcriptions. Il est rendu par οϣ à la fin des mots $\zeta\lambda\iota\epsilon\kappa\omicron\upsilon$, ضياقوا, $\epsilon\epsilon\zeta\omicron\upsilon = سهو$, etc., et par ο dans l'intérieur des mots $\lambda\epsilon\upsilon\omicron\zeta$, دفعوع⁽¹⁾. Précédé d'un *fatha* il est transcrit par αϣ: $\iota\alpha\upsilon\mu$, يوم; $\epsilon\mu\mu\alpha\upsilon\mu$

(1) Il se peut cependant qu'il y ait un oubli, car l'ο semble devoir être réservé à la voyelle brève (*damma*). Comme il n'y a pas d'autre

exemple du ρ, voyelle longue dans l'intérieur d'un mot, je ne puis me prononcer.

النوم. Dans ce cas, en effet, il se produit une véritable diphtongue que nous transcrivons d'ordinaire en français par *au* ou *o*.

Le *ي* est normalement transcrit *i*.

La diphtongue *ai*, *آي*, est rendue par *ei* ou *hi*: *εωυειθ*, الشيخ; *εικαζακ*, ايقظك; *εσθικαζ*, استيقظ; *ελληλ*, الليل; *ζαληιζ*, عليه; le dernier mot est aussi écrit *ζαλιζ* mais ce doit être un oubli. Il en est de même de *θικαζ* qui devrait être *θηικαζ* comme dans *εσθηικαζ*.

Le *ε* suit les lois de l'*i* dont il a le son bref; transcrit par *e* le plus souvent. il prend le son *α* sous l'influence des lettres emphatiques, du *ر* et du *ع*.

Le *ز* est toujours transcrit *e*, sauf dans *θεμζι* qui doit s'écrire en arabe *تمض* à cause de la particule *لم* qui précède; mais c'est là une nuance orthographique de l'écriture littéraire et en réalité ce *ز* équivaut à un *ي*.

Le *ε* est rendu de deux façons différentes. D'abord, comme on devait s'y attendre, par *ο*; *κολ*, كُل; *λιερκολ*, ليرقد; etc. Comme je l'ai déjà remarqué, il se déplace, conformément aux lois de la prononciation vulgaire, dans les mots terminés par le suffixe *α* qui devrait se transcrire *zo* mais se transcrit *oz*. Dans le *قَم* qui est pour *قوم*, le Copte, qui ignorait l'orthographe arabe, a entendu le son *ou*, et il a écrit *κοϣμ* au lieu de *κομ* qui eût été plus régulier. C'est une exception du même genre que celle que j'ai signalée au sujet du *ز* qui est transcrit comme *ي* dans *تمض* (orthographe grammaticale pour *تمض*).

Il est rendu également par *ε* dans quelques cas: *ιεζαλλεμοζ* pour *ιοζαλλεμοζ*, يُعَلِّم; *ιεπερεκ*, pour *ιοπερεκ*, يُبَارِك; *λεϣοζ* pour *λοϣοζ* (ou plutôt *λοϣοϣζ*, voir plus haut), دُفِع; etc.

Des observations qui précèdent il résulte que les trois voyelles faibles *a* (*fatha*), *i* (*kesra*), *ou* (*damma*), subissent ici la dégénérescence *é*, si fréquente dans les dialectes sémitiques et représentée par le *sékol* hébreu. En Algérie, elles se prononcent toutes trois indifféremment par un *eu* sourd analogue à notre *e* muet ou plutôt au *shewa* hébreu, sauf, bien entendu, sous l'action des lettres emphatiques. En sorte qu'on peut se demander si l'*ε* copte représente bien ici exactement l'*imaleh*, avec le son *é* ou *ai* ou s'il n'est pas plutôt l'équivalent de notre *e* muet. Le vocabulaire français-copte publié par M. Maspero, auquel j'ai déjà fait allusion, donne en effet cette valeur: père = *φοϣρε* et *φερε*, (p. 489 et 491); l'évangile = *λιπανσιλε* (p. 491); etc.

prière de la synaxe, synaxe ». Je ne crois pas que le mot « prière commune, prière de la synaxe, c'est-à-dire de l'assemblée », puisse s'entendre d'une prière faite par deux personnes. Il faut, je crois, entendre par là une prière spéciale, soit que ce soit une véritable messe, comme l'indique la version latine, soit que ce soit une cérémonie liturgique plus complète que la simple oraison *ΕΚΚΛΗΣΙΑΣ*, *orationem*.

الفكر, et son singulier فكرة, rappellent le même terme qui, isolé ou suivi de l'épithète الردية, « mauvaises » désigne les pensées de la chair, les suggestions du corps qui sont les perpétuels ennemis que doit vaincre le moine : on le trouve presque à chaque page dans la *Vie de Pakhôme*. Là, comme dans notre texte, il a un caractère quasi-mystique qui le rend véritablement intraduisible dans notre langue.

L'entrée en scène de ces pensées parlant à l'homme directement قائلاً rappelle également de très près un passage où Pakhôme fait parler la conscience : لا ان النية الرب تركها في جميع الناس تنخر الرجل من اجل الشر وتقول له ان هذا الذي فعلته ردى « car la conscience, Dieu l'a laissée dans le cœur de tous les hommes pour stimuler l'homme au sujet du mal et lui dire : ce que tu as fait est mauvais » (p. 403).

La réponse du frère rappelle un passage qui précède immédiatement le premier افكرو في تلك الساعة قائلاً اذا انا طيبت قلبي مع واحدة من هولاء الافكار لا اري الله « pense en cette heure, disant : si je complais mon cœur avec une seule de ces pensées, je ne verrai pas Dieu » (p. 402).

L'expression تعب نفسه, « se mortifier (surtout par les veilles) » est assez caractéristique. Notre texte dit : « Le vieillard était assis sur son coussin à fatiguer son âme, (c'est-à-dire à se mortifier par la veille) ». La *Vie de Pakhôme* dit : يجب على الرجل المومن ان يتعب نفسه في مرقد « (p. 483).

Il entra en extase, صار في السهو, est l'expression consacrée dans la *Vie de Pakhôme*⁽¹⁾. Le mot arabe signifie proprement : distraction, oubli. Le sens mystique qu'il a ici ne se retrouve pas, semble-t-il, dans les textes arabes, car aucun dictionnaire ne le signale.

M. Amélineau, dans sa préface, insiste tout particulièrement sur le caractère

⁽¹⁾ *Op. cit.*, p. 469. Les copistes arabes ajoutent souvent aux noms terminés par un , l' que l'on ajoute régulièrement au , final du pluriel des

verbes. C'est une incorrection que M. Amélineau a cru devoir laisser dans le texte.

pakhômien des visions, telles que celle de notre récit (p. xcic et sqq.). Si l'on s'en rapporte aux considérations qu'il développe longuement, on est en droit de voir dans notre récit une œuvre de l'école de Pakhôme.

Le pluriel دفع de دفعة, « fois », est assez rarement employé dans la littérature arabe. Il est répété à satiété dans la *Vie de Pakhôme*.

Une autre expression وفيما هو, « et pendant qu'il... », se retrouve assez souvent dans la *Vie de Pakhôme*. L'expression arabe convenable serait plutôt وبينما هو.

La *Vie de Pakhôme* abonde en ces expressions explétives des récits familiers: ايضا, قائدا, etc; on les retrouve dans notre texte.

En un mot, il y a une telle parenté dans l'allure et le style des deux récits qu'ils paraissent être l'œuvre du même traducteur. Du moins telle est mon impression personnelle.

En tous cas, il n'est pas niable que le texte arabe ne soit la traduction d'un ancien texte copte. Les *Verba Seniorum* édités par Migne ont été, pense-t-on avec les plus grandes chances de certitude, traduits du grec. Cette version grecque elle-même aura été faite sur un texte copte; même conclusion que celle à laquelle arrive M. Amélineau pour la *Vie de Pakhôme*.

Les *Verba Seniorum* et la *Vie de Pakhôme* sont certainement de la même école. C'est de l'une et de l'autre qu'on peut dire, avec M. Amélineau: « ce sont de simples exhortations, de simples moralités basées sur un récit précédent et de cette sorte de régal oratoire les Orientaux sont fort friands ⁽¹⁾ ».

Il serait fort intéressant, à ce point de vue, de comparer l'un et l'autre ouvrage. Mais cela nous entraînerait bien au-delà de notre sujet. Je dois m'en tenir au point spécial de cette étude: à la parenté, la quasi-identité du style de la vie arabe de Pakhôme et de la version arabe des *Verba Seniorum*.

Il en résulte que les deux textes sont certainement contemporains. J'ajoute que je les considère comme d'une seule et même main. Mais cette opinion est toute personnelle, je le répète, et je ne puis lui donner d'autre caractère.

La date du texte arabe qui a été plus tard transcrit en copte est donc celle de la traduction arabe de la *Vie de Pakhôme*. Mais la date de cette dernière n'est nullement déterminée.

M. Amélineau estime que cette traduction fut faite dans la Haute-Égypte

¹ *Op. cit.*, préface, p. XCVIII.

vers le ^{xiii}^e ou ^{xiv}^e siècle ⁽¹⁾. J'admets volontiers la première partie de son opinion, mais je crois à une plus grande ancienneté du texte. Les traductions arabes des œuvres coptes ont dû commencer vers le ^x^e siècle, puisque Sevère d'Achmouneïn déclare avoir eu recours à quelques-uns de ses coreligionnaires pour obtenir la traduction en arabe de certaines notices biographiques écrites originairement en grec ou en copte, langues ignorées alors (^x^e siècle) par la grande majorité des chrétiens de l'Égypte ⁽²⁾. Pour des raisons trop longues à exposer ici, j'estime que les traductions arabes des œuvres coptes se sont faites à l'époque où les Fatimides, qui étaient très favorables aux Coptes ⁽³⁾, régnaient sur l'Égypte, et où il y eut une sorte de renaissance de la littérature chrétienne, renaissance qui se manifesta par des œuvres nombreuses écrites en arabe et même par des tentatives de retour à la langue copte ⁽⁴⁾.

Je me propose d'examiner à fond cette question dans un mémoire spécial, où je développerai tous les arguments nécessaires. Je ne puis ici qu'exposer mon opinion; c'est que la version arabe, contemporaine de la traduction de la *Vie de Pakhôme*, a été faite, comme elle, en Haute-Égypte, vers le ^x^e siècle. La transcription que j'ai étudiée aura par suite été faite vers cette même époque, sous la dictée d'un professeur qui lisait un texte arabe choisi parmi les œuvres édifiantes les plus connues. L'élève devait peu connaître l'arabe et mieux le copte. Il était donc vraisemblablement de quelque région de la Haute-Égypte non encore envahie par l'influence exclusive de l'arabe.

Je m'arrête sur cette hypothèse qui m'a paru la plus propre à expliquer les diverses particularités que j'ai relevées dans ce document.

P. CASANOVA.

⁽¹⁾ Préface, p. LXII.

⁽²⁾ DE SLANE, *Catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale*, p. 82.

⁽³⁾ Les persécutions de al Hâkim ne furent qu'un épisode tout à fait passager.

⁽⁴⁾ Cette période se prolongea jusque sous les

Ayyoubites et les premiers Mamlouks et me paraît avoir été close par les persécutions inaugurées sous le règne de Mouhammad Ibn Kalâouh. Le seul document copte qui nous soit parvenu de cette période est le martyre de Jean de Phanidjoût que je me propose d'étudier dans un autre article.

NOTES

SUR QUELQUES FIGURES ÉGYPTIENNES

PAR

M. JEAN CLÉDAT.

Parmi les tombes de l'ancienne Cusœ, en face du village de Meïr, il y en a trois d'un caractère tout particulier et unique, je crois, jusqu'à ce jour. Elles appartiennent aux nommés *Senba* et *Saf(?)*-*Hotep*. Ces tombes, ainsi que les voisines, sont creusées dans la montagne, et ont perdu leurs toitures. L'éboulement a entraîné une partie des parois supérieures, de telle façon que la cas-

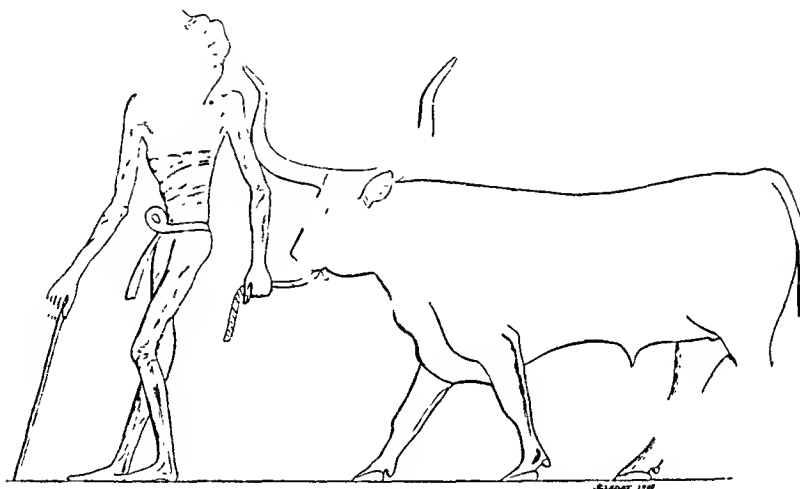


Fig. 1.

sure, s'accroissant davantage vers la porte d'entrée, augmente considérablement la lacune des scènes figurées.

L'aspect général est celui de toutes les autres tombes de la même époque, sculptures faites en un relief très léger et établies par zones. Le maître de la tombe est assis, sa femme debout à ses côtés. Ils assistent, impassibles, à la récolte et aux travaux de tous genres qui s'exécutent devant eux. Quelquefois, ils sont figurés au milieu des fellahs, faisant une partie de pêche ou de chasse. Ce n'est donc pas la forme de l'ensemble qui change. La nouveauté réside dans

la structure des personnages, dans la pose, l'exécution, le costume et la coiffure. La figure humaine était généralement représentée dans la force de l'âge, les difformités ne semblant réservées qu'aux nains, dont la tête trop grosse repose sur un torse trop long que ne peuvent supporter des jambes trop courtes.

Les tombeaux de Saqqarah nous ont fourni pourtant quelques exemples de sculptures plus réalistes. Le personnage principal est représenté quelquefois avec les traits épais, les chairs grasses et flasques, la figure donnant bien l'impression d'un portrait. L'artiste a, de plus, essayé de figurer son personnage de trois quarts, en raccourcissant l'une des épaules, et en plaçant le bras devant le corps, qu'il coupe en deux.

Dans les tombes de Meïr, au contraire, ce n'est pas le propriétaire qui est le sujet intéressant de l'artiste. Celui-ci semble s'être préoccupé davantage de la vie du fellah. C'est là qu'est toute la nouveauté du sujet. Le sculpteur a essayé de rendre la vie telle qu'il la voyait se dérouler à ses yeux. Il ne s'est pas tenu, comme ses collègues, à une représentation idéale. Au contraire, il a essayé de rendre sur la pierre la vie telle qu'il la voyait. La recherche du détail allait



Fig. 2.

devenir sa principale préoccupation. La situation des ouvriers entr'eux a attiré vivement son attention; le paysan, pour lui, est un homme dont il a cherché à rendre par la sculpture la position sociale, par rapport à ses chefs. La plastique égyptienne, principalement sous l'Ancien-Empire et le début du Nouveau, a reproduit la nature, mais celle-ci, a été rendue généralement avec les mêmes mouvements, poses et figures. Tous les personnages, qui se meuvent le long des parois des murailles, semblent sortir du même monde. A Meïr, l'artiste a critiqué ce qu'il avait devant les yeux. S'il n'a pas touché à la figure du maître, il a vu et distingué des degrés dans la vie des ser-

viteurs. Et c'est cette vision qu'il essaie de rendre. Cette audace pourrait nous étonner si la littérature ne nous venait en aide. Il semblait, en effet, que ce côté de la vie fut réservé aux scribes seuls. Les sculpteurs anonymes de Meïr nous permettent d'espérer dans les futures découvertes d'autres spécimens d'art aussi élevé, sinon plus.

Dans cette note, je ne donne que trois spécimens de ces figures appartenant à la tombe de Senba, l'ensemble du tombeau qui fera l'objet d'un mémoire spécial, sera publié ultérieurement avec toute la nécropole. Deux de ces figures nous montrent un personnage maigre, la troisième un personnage obèse. Les maigres, pouvant être comparé aux fâkirs de l'Inde, conduisent à la main un ou plusieurs bœufs, tandis que derrière est un personnage, gras, joufflu, à la poitrine large, aux membres épais menaçant du bâton les animaux que le personnage maigre conduit (fig. 1). Les bœufs eux-mêmes sont très gras. L'opposition est tellement forte que la pensée de l'artiste saute aux yeux. Et, ainsi que me le disait M. Maspero, la situation de l'animal est préférable à celle du bouvier. La tête manque malheureusement à l'un des personnages. Mais le second, admirablement bien conservé, nous montre une tête forte, osseuse, au nez pointu, les lèvres, minces et serrées, sont coupées anguleusement, et, pour accentuer le caractère, l'artiste a ajouté au menton une barbiche en pointe (fig. 2). A la tête trop forte, le sculpteur a joint une chevelure énorme, hirsute. Le con maigre montre avec une très grande netteté les muscles et surtout le sterno-cleido-mastoïdien. Aux épaules larges et osseuses sont attachés deux longs bras secs et maigres, dont la peau laisse percevoir les os; les jambes, trop longues, terminées par des pieds démesurés, dignes pendants des membres supérieurs, supportent un torse non moins maigre où l'on compte les côtes, que l'artiste, peu habitué avec l'anatomie intérieure, n'a rendu que fort mal. Le poids de la tête et ce large torse semblent entraîner le haut du corps. Pour soutenir ce squelette en marche, l'artiste n'a pas craint de le faire s'appuyer sur un bâton aussi noueux que l'est l'individu. Pour l'artiste, cet ensemble ne semblait pas suffire à la beauté de son œuvre. Aussi il n'a pas craint de l'affubler d'un vêtement déchiré et usé par le temps, fait avec une peau de bête, qu'il s'est attaché à la ceinture, et qui suffit à peine à voiler son sexe.

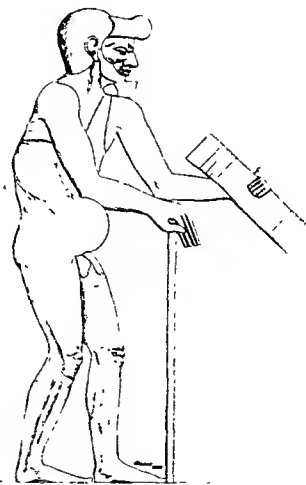


Fig. 3.

Le dessin que je donne de ces figures ne montre qu'un des caractères de la pensée du sculpteur. Ce que je n'ai pu rendre c'est l'exécution matérielle de ces figures qui peuvent faire supposer, à priori, qu'elles ne sont pas achevées.

Elles semblent à peine ébauchées, tous les coups de ciseau marquent, aucun modelé n'atténue les formes anguleuses et la marque de l'outil. Tout est en concordance pour augmenter et accentuer le caractère. Le sculpteur évidemment connaissait son métier, il avait les audaces de notre école réaliste.

Le troisième personnage, au contraire, figure un chef ouvrier, surveillant la construction d'une barque, dont il tient l'extrémité dans l'une de ses mains (fig. 3). C'est un vieillard certainement, que l'âge et une nourriture abondante ont rendu obèse. L'ossature de la cage thoracique disparaît sous l'épaisseur de la graisse, les os n'apparaissent plus sous la peau; les épaules, les genoux sont bien remplis, la tête, affublée d'une coiffure étrange, est bien proportionnée à l'ensemble général, les bras et les jambes ne choquent pas. L'artiste n'a pas ménagé le côté pittoresque de son personnage, il n'est certainement pas plus beau que ses compagnons maigres, mais sa situation dans la vie nous inspire moins d'inquiétudes, et surtout moins de pitié.

JEAN CLÉDAT.

NOTE

SUR LA FLORE DU FAYYOÛM

D'APRÈS AN-NÂBOULSÎ

PAR
M. GEORGES SALMON.

Abou 'Othmân An-Nâboulsî, au cours de sa *Description du Fayyôûm*, a noté soigneusement les productions de la province qui faisait le sujet de son étude. Quoique ces renseignements botaniques aient été réunis uniquement dans un but de statistique, ils n'en sont pas moins intéressants à noter, tant au point de vue de la flore de cette région au VII^e siècle de l'hégire, qu'à celui du vocabulaire botanique arabe.

Nous donnons ci-après la liste des noms de plantes disséminés dans l'ouvrage géographique de Nâboulsî. Nous avons fait usage, pour en obtenir l'identification exacte, des savants travaux du Professeur Sickenberger⁽¹⁾, d'Ascherson et Schweinfurth⁽²⁾, du Dr Leclerc⁽³⁾, et de M. Foureau⁽⁴⁾.

أترج, *Outroudj* [aussi الطُرُج, *Touroundj*], *Citrus medica* Risso (Rutacées) « Citron ».

Il y en a trois variétés : *baladî*, *rachidî* et *rihânî*.

أثل, *Athl*, *Tamariscus orientalis* ou *Tamarix articulata* (Tamariscinées) « Tamarisc ».

أرز, *Oûrz* (aussi أَرَز et رَز), *Oryza sativa* (Graminées) « Riz ».

أهلِيلَج, *Ahliladj* (persan ازادרכת), *Myrobolanus* (Combrétacées) « Myrobolan ».

Il y en a six variétés : كَابُلِي, اسود, أهلِيلَج, اصفر, بَلِيلَج, املج.

بَادَنْجَان, *Bâdhandjân* [aussi بَادَنْجَال et بَدَنْجَان], *Solanum melongena* (Solanacées) « Aubergine ».

بُرْدِي, *Bourdi* [aussi أَبْرَدِي], *Typha augustata* (Typhacées) « Papyrus ».

⁽¹⁾ *Les plantes égyptiennes d'Ibn-el-Beïthar*, Caire, 1890.

⁽²⁾ *Illustration de la Flore d'Égypte et supplément Mém. de l'Inst. Égyptien*, t. II, p. 25 et seq.

Bulletin, 1901.

⁽³⁾ *Kachef erroumôûz*, Paris, 1874.

⁽⁴⁾ *Noms arabes et berbères de quelques plantes algériennes*, Paris, 1896.

بَرْسِيم, *Barsim* [aussi برزون], *Trifolium alexandrinum* (Papilionacées)⁽¹⁾ « Bersime ».

Variété de trèfle.

بَسِلَّة, *Basilla* (aussi سِلَّة et زَلَّة), *Zilla Myagroides* (Crucifères).

بَصَل, *Başal*, *Allium cepa* (Liliacées) « Oignon ».

بَطَّيْج, *Battikh*, *Cucumis melo* (Cucurbitacées) « Melon ».

Le melon ordinaire s'appelle بَطَّيْج اصْفَر « melon jaune ». Le بَطَّيْج اخضر « melon vert », est la pastèque.

تَفَّاح, *Touffâh* (aussi تَفَّاح), *Malus communis* (Rosacées) « Pomme ». Deux variétés : الاخضر et المخضب, *Al-Akhḍar* et *Al-Makhḍab*.

تَوْتُ, *Toût*, *Morus* [*Toût baladî* : *morus alba*; *toût châmi* : *morus nigra*] (Urticacées) « Mûrier ».

Une autre espèce porte le même nom, c'est le *Toût frenguy*, *fragaria grandiflora*, de la famille des Rosacées.

تِين, *Tin*, *Ficus carica* (Urticacées) « Figuiier ».

تُوم, *Thoûm*, *Allium sativum* (Liliacées) « Ail ».

جَزَر, *Djazar*, *Daucus carota* (Ombellifères) « Carotte ».

جُلْبَان, *Djoulbân* (aussi جُلْبَان et جُلْبَان), *Cicer arietinum* (Légumineuses) « Pois chiche ».

جُومْمَايز, *Djoummâiz* (aussi جُومْمَايز), *Ficus Sycomorus* (Urticacées) « Sycomore ».

حَوْلَة, *Hamoula* (aussi حَوْلَة). Plusieurs plantes portent ce nom : l'*Utricularia inflexa* (Lentibulariacées), la *Cuscuta arabica* (Convolvulacées), l'*Alternanthera sessilis* (Amarantacées), la *Ruppia maritima* (Potamées) et la *Najas minor* (Najadacées).

حَنَّا, *Hannâ*, *Lawsonia inermis* (Lythariacées) « Henné ». Il existe deux autres plantes du même nom : *hannâ ad-dab* et *hannâ al-ghoûl* de la famille des Borraginées.

خَرْوُب, *Kharroub* (aussi خَرْوُب), *Ceratonia Siliqua* (Légumineuses) « Caroubier ».

خَوْخ, *Khoûkh*, *Amygdalus Persica* (Rosacées) « Pêcher ».

رُومَان, *Roummân*, *Punica granatum* (Granatacées) « Grenadier ».

زَيْتُون, *Zaïtoûn*, *Olea europæa* (Oléacées) « Olivier ».

سِدْر, *Sidr*, *Zizyphus Spina Christi* [*Zizyphus lotus* d'après Foureau] (Rhamnacées).

Le fruit s'appelle نَبِيْق, *nabik* ou نَبَق, *nabk* et quelquefois l'arbre lui-même.

⁽¹⁾ *Trigonella Fœnum-Græcum* (Légumineuses), d'après Foureau.

- سَفَرَجَل , *Safardjal*, Cydonia vulgaris (Rosacées) « Cognassier ».
- سَلْجَم , *Saldjam* (aussi سَلْجَم et سَلْجَم), « Brassica ». Rapa « Rave » que l'on appelle aussi لِيفَة *lift*. Brassica napus « Navet » Brassica campestris (Crucifères) « Colza ».
- سَمْسَم , *Samsam* [aussi سَمْسَم *Simsim*], Sesamum indicum (Sésamacées) « Sésame ».
- سَنْط , *Sant* [aussi صَنْط], Acacia nilotica (Mimosacées) « Acacia ». Le fruit s'appelle *Karad*.
- شَعِير , *Cha'ir*, Hordeum vulgare et hexastichum (Graminées) « Orge ». On en faisait une tisane appelée كَشْك , *Karkh* et une autre appelée سَوِيْق *Souik*.
- صَفْصَف , *Şafşaf*, Salix (Salicacées) « Saule ». *Şafşaf baladi* (Salix şafşaf), M. Foureau appelle ainsi le populus alba [*hoûr*, en Egypte] et le populus nigra [*baks*, en Egypte].
- صَنْط , *Sant* (voyez سَنْط).
- طَرْفَاء , *Tarfâ*, Tamarix nilotica (Tamariscacées) « Tamarisc ».
- عَجُور , *Adjûr*, Cucumis (Cucurbitacées) « Concombre ».
- عُشْب , *Ouchb*, (Herbacées) « Herbe verte ».
- عُنَّاب , *Ounnâb* [aussi عُنَّاب], Zizyphus vulgaris (Rhamnacées) « Jujubier ».
- عِنَب , *Inab*, « Raisin » (voyez كَرْم).
- فُجُل , *Foudjl* [aussi فُجُل et فُجُل], Raphanus sativus (Crucifères) « Raifort, Radis ».
- فُول , *Foul*, Vicia faba (Papilionacées) ⁽¹⁾ « Fève ».
- قُرْطَا , *Kirt* [aussi قُرْطَا , *Kourî*], Allium Porrum (Liliacées) « Poireau ».
- قُرْطَم et قُرْطَم , *Kirtim* et *Kour-toum*, Carthamus tinctorius (Compositées) « Carthame, safran sauvage ». Les Arabes donnent aussi ce nom à la graine du henné. Le fruit du carthamus s'appelle عُسْفُور *ousfoûr*.
- قَصَب سَكَّر , *Kaşab Soukkar*, Saccharum officinarum (Graminées) « Canne à sucre ».
- قَصَب فَارِسِي , *Kaşab Fârisî*, Arundo donax (Graminées) « Roseau ».
- قُطْن , *Koutn*, Gossypium herbaceum ou barbadense (Malvacées) « Coton ».
- قُلْعَاس , *Koulkâs*, Colocasia antiquorum (Oracées).
- قَمْح , *Kamh*, Triticum vulgare (Graminées) « Froment ».
- كِتَّان , *Kittân*, Linum humile (Linacées) « Lin ».
- كَرَّوِيَا , *Karâvyâ* (aussi كَرَّوِيَا et كَرَّوِيَا), Carum Carvi (Ombellifères) ⁽²⁾ « Carvi ».

⁽¹⁾ Faba vulgaris (Légumineuses), dans Foureau, *op.cit.* — ⁽²⁾ Cuminum cyminum, dans Foureau.

كَرْم, *Karm*, *Vitis vinifera* (Ampelidées) « Vigne ».

كُزْبَرَة, *Kouzbara*, *Coriandrum sativum* (Ombellifères) « Coriandre ».

كَمَثْرِي, *Koummathra* (aussi كَمَثْرِي *Koummithri*), *Pirus communis* (Rosacées) « Poirier ».

كَمُون, *Kammoûn*, *Cuminum Cyminum* (Ombellifères) « Cumin ».

لُوبِيَاء et لُوبِيَاء, *Loubiâ*, *Vigna sinensis* (Papilionacées) et *Phaseolus vulgaris* « Haricot ».

لَوْز, *Lauz*, *Amygdalus communis* (Rosacées) « Amandier ».

لَيْمُون, *Limoûn*, *Citrus Limonum* (Rutacées) « Limon ».

Il y en a de nombreuses variétés : *Lîmoûn hindî* (C. *Decumana*). *Lîmoûn baladî*, *mâlih*, *hâmil* (G. *Limonum* Risso). *Lîmoûn haloû* (C. L. *Dulcis moris*). *Lîmoûn adâlyya haloû* (L. *Lumia Limeta* Risso).

مِشْمِش, *Michmich*, *Prunus Armeniaca vulgaris* (Rosacées) « Abricotier ».

مُشَاطِرَة ou مَشَاطِرَة, *Machaitar*, (Mouchâtira) *Indigofera spicata* (Papilionacées).

مُغْل, *Moukl* [fruit du palmier *doûm*, دوم], *Hyphæne thebaica* (Palmacées).

مُكُوخِيَّة, *Maloukhia*, *Olus Judaicum* (Crucifère) ⁽¹⁾ *Corchorus olitorius*, *trilocularis* ou *tridens* (Tiliacées).

نَارَنْج, *Nârandj* (aussi نَارِنْج, *Nârindj*), *Citrus Bigaradia* (Rutacées) « Orange ».

نَرْدَجِس, *Nirdjis* (aussi نَرْدَجِس, *nardjis*), *Narcissus poeticus* ou *Narcissus Tazzetta* (Amaryllidacées) « Narcisse ».

نَخْل, *Nakhl*, *Phœnix dactylifera* (Palmacées) « Dattier ». Le fruit porte les noms suivants, d'après le degré de maturité : طلع, *ṭala'*; غَرِيض, *garîd*; بلح, *balah*; زهوا, *zahouâ*; بُسْر, *bousr*; رُطَب, *rouṭab* et تَمْر, *tamr*.

نَسْرِين, *Nasrin*, *Narcissus Jonquilla* (Amaryllidacées) « Jonquille ».

نُؤْفَر, ou نُؤْفَر pour نِينُؤْفَر ou نِيلُؤْفَر, *Nymphœa lotus* (Nympheacées) « Nénuphar ».

نِيلَة, *Nila* (aussi نِيل, *nil*), *Indigofera argentea* (Papilionacées) « Indigo ». On donne aussi ce nom à l'Isatis (Crucifères).

وَرْد, *Ward*, *Rosa damascena* (Rosacées) « Rose ».

يَاسْمِين, *Yâsmîn*, *Jasminum grandiflorum* (Jasminacées) « Jasmin ».

يَقْطِين, *Yaktîn*, *Balanite ægyptiaca* (Simarubacées) « Myrobolan ».

G. SALMON.

⁽¹⁾ Cette première identification est fournie par le Dictionnaire de Kazimirski, qui ajoute aussi :

« mauve des champs ou des jardins ». Nous doutons de l'exactitude de cette traduction.

RÉPERTOIRE GÉOGRAPHIQUE

DE LA PROVINCE DU FAYYOÛM

D'APRÈS LE KITÂB TÂRÎKH AL-FAYYOÛM D'AN-NÂBOULSÎ

PAR

M. GEORGES SALMON.

La province du Fayyoûm, par sa prodigieuse fertilité, résultat des travaux d'irrigation que les divers possesseurs du sol y entreprirent tour à tour, par le rôle qu'elle a joué dans l'antiquité et dont les voyageurs grecs nous ont laissé des relations, par les nombreuses ruines qui attestent son ancienne prospérité, a mérité depuis longtemps d'attirer l'attention des géographes et des historiens.

Aussi est-il intéressant de connaître l'état de cette province au ^{vii}^e siècle de l'hégire d'après un témoin oculaire. Aboû 'Othmân An-Nâboulsî, émir syrien au service du sultan ayyoûbite Nadjmad-Dîn, nommé gouverneur du Fayyoûm, fut chargé de fournir au sultan un rapport détaillé sur l'état de cette province. C'est ce rapport qui a été publié par les soins de M. le Dr Moritz, Directeur de la Bibliothèque khédiviale, d'après un manuscrit de cette bibliothèque, et qui forme le volume VI des *Publications* de cet établissement.

Nous en avons extrait une nomenclature des villes, villages et hameaux de cette province, classés par régions hydrographiques, en condensant en quelques lignes les divers renseignements fournis par notre auteur sur chacun de ces lieux. Nous avons rapproché ces renseignements de ceux qui nous sont fournis par l'ouvrage intitulé *At-Touhfa as-Sanyya*, publié également par la Bibliothèque khédiviale, et dont une traduction de Silvestre de Sacy a paru en 1810 sous le titre de *État des provinces et des villages de l'Égypte*⁽¹⁾. Comme ces deux publications ont été faites d'après des manuscrits différents, nous les avons citées toutes les deux en notant les variantes. Nous avons puisé aussi dans le chapitre consacré au Fayyoûm par Maḳrîzî⁽²⁾, et dont Quatremère a traduit

⁽¹⁾ A la suite de la *Relation de l'Égypte* d'Abd-allatif.

⁽²⁾ *Khîṭât*, I, p. 247. QUATREMÈRE, *Mém. géog. et hist. sur l'Égypte*, I, p. 391 et seq.

quelques extraits. M. Ahmed Zéki bey a analysé en 1899 l'ouvrage d'An-Nâboulsî, en y apportant quelques remarques utiles⁽¹⁾. Nous nous sommes servi de ce travail ainsi que de ceux d'Abou Sâlih et de M. Amelineau⁽²⁾. Le *Dictionnaire géographique de l'Égypte*, publié par M. Boinet-bey en 1899 nous a donné l'orthographe actuelle et la transcription officielle des noms de lieu du Fayyôûm. Enfin le volume XVIII de la *Description de l'Égypte* nous a fourni un tableau des villes et villages du Fayyôûm.

Plusieurs cartes du Fayyôûm ont été publiées depuis le commencement de ce siècle. Qu'il nous suffise de citer :

- 1° La carte de la *Description de l'Égypte* (*Atlas*, feuille 19).
- 2° La carte de Linant de Bellefonds⁽³⁾ (1870).
- 3° La carte de l'Administration des Domaines de l'Etat (1897).
- 4° La carte en arabe, spéciale au Fayyôûm, de la même administration (1897).
- 5° La carte en arabe du Ministère des Travaux publics⁽⁴⁾ (1892).
- 6° La carte de l'étude de M. Brown sur le Fayyôûm⁽⁵⁾.

Nous nous sommes servi de ces documents pour dresser notre carte, mais en n'y plaçant que les noms de lieux cités dans notre répertoire, c'est-à-dire ceux seulement qui existaient au XIII^e siècle de notre ère⁽⁶⁾.

Avant de commencer l'énumération des villes et villages du Fayyôûm, An-Nâboulsî donne une esquisse du système hydrographique de cette province⁽⁷⁾, la branche principale qui établit la communication des canaux du Fayyôûm avec le Nil étant le Baïr Yousouf, appelé encore Baïr al-Fayyôûm ou Baïr al-'Adham, et, dans sa partie inférieure, Baïr al-Monnia.

Du Baïr Yousouf se détachaient à l'origine deux canaux qui allaient se jeter, l'un au sud du Birka Kâroun, l'autre au nord⁽⁸⁾. Le canal du sud partait de la rive droite du Baïr, au-dessus du Baïr 'Azab, et se dirigeait tout droit vers la

⁽¹⁾ *Une description arabe du Fayyôûm* (*Bulletin de la Société Khédiviale de Géographie*, 1898 n° V).

⁽²⁾ *Churches and monasteries of Egypt* (éd. Evetts et Butler). *La Géographie de l'Égypte à l'époque copte*, par E. Amelineau 1893.

⁽³⁾ *Mémoires sur les principaux travaux d'utilité publique exécutés en Égypte*, Paris 1872-73.

⁽⁴⁾ Nous devons la communication de cette

carte à l'obligeance de S. E. Yacoub Artin pacha qui a bien voulu la demander pour nous au Ministère des Travaux publics. Nous lui adressons ici nos remerciements.

⁽⁵⁾ *The Fayûm and lake Mæris*, London, 1892.

⁽⁶⁾ Cette carte a été mise au point par M. Gombert, Membre de l'Institut d'archéologie orientale.

⁽⁷⁾ *Texte arabe*, p. 11 et 14.

⁽⁸⁾ *Texte arabe*, p. 17 et seq.

montagne, où il décrivait une courbe pour aller vers l'Ouest se déverser dans le lac. Il portait le nom de Baħr Tanabṭawayh, بحر تنبَطَوَيْه. Sur son cours se trouvaient les villages suivants, abandonnés à l'époque d'An-Nāboulṣi: تنبَطَوَيْه, Tanabṭawayh; طابَا, Ṭabā; شادا, Chalā; اطْفِيج, Aṭfīj; اهریت المنقلبة, Iḥrīt l'abandonnée⁽¹⁾; حَدَادَة, Ḥaddāda; جَزَاذَة, Djazāza, appelée aussi زجاجة, Zadjādja; سنهورس, Senhoṭ-res; بَرَجَتَوْت, Baradjtaut; سُدُو, Soudoṭ; سِدْرَا, Sidrā; بَدْرِيس, Badrīs; سَنَهَابَة, Sanhā-ba; اَقْنَى, Aḳna; تَنَهْمَا, Tanhamā; خَرَاب قَاسِم, Kharāb Kāsim; بَنَى بَرَى, Banī Barī; تَنَهْمَت السِّدْر, Tanhamet as-Sidr; قَصْر قَارُون, Kaṣr Kāroṭn; زَرْزُورَة, Zarzoura; الرِّيَان, Ar-Ryān.

Cette liste comprend non seulement les villages situés sur le parcours du Baħr Tanabṭawayh, mais aussi tous les villages, bourgs et hameaux ruinés ou seulement abandonnés dans la région. An-Nāboulṣi cite encore, parmi les villages qui ont été reconstruits à côté des anciens ou même dans des endroits très éloignés de ceux-ci: بُلْجُوسُوك, Bouldjousouk; طَلِيت, Talīt; أُم السَّبَاع, Oumm as-Sibā', حَدَادَة, Ḥaddāda, etc. La plupart de ces hameaux se trouvaient sur le versant de la montagne; les habitants les ont reconstruits dans la plaine.

Quoique le plus grand nombre des noms de lieux précités ne se trouvent sur aucune carte, il est facile d'identifier le Baħr Tanabṭawayh, puisque nous savons qu'il se jette dans le Birka Kāroṭn auprès de Kaṣr Kāroṭn. La carte de Linant de Bellefonds remarque les vestiges d'un canal aboutissant aux environs du Kaṣr. D'autre part, on peut voir sur toutes les cartes du Fayyōm les traces d'un thalweg quittant la rive gauche du Baħr Yoṣouf, un peu avant Madīnat al-Fayyōm, et décrivant une courbe pour remonter se jeter dans le lac vis-à-vis de l'île Djaz. Kāroṭn; c'est la Wādī Nazla, qui se sépare près d'Aboṭ-Djandīr du thalweg qui se dirige vers le Kaṣr Kāroṭn. La première partie du cours de la Wādī Nazla, c'est-à-dire du Baħr Yoṣouf à Aboṭ Djandīr, peut donc être identifiée avec le Baħr Tanabṭawayh.

Le canal du Nord se détachait du Baħr Yoṣouf presque en face le Baħr Tanabṭawayh, se dirigeait vers le nord et décrivait une courbe semblable à celle du canal du sud, pour aller se jeter dans la partie du lac qui baigne Miniāt Aḳna⁽²⁾. C'était le Baħr Waradān, sur le cours duquel on trouvait les

⁽¹⁾ Mot-à-mot: celle qui a subi une révolution, un revirement.

⁽²⁾ Mot-à-mot: au lac qui est vis-à-vis Miniāt Aḳna (*Texte arabe*, p. 18).

villages suivants : اللواسى, Al-Lawâsî; أم المعاصر, Oumm al-Ma'âsir; أم الابراج, Oummi al-Abrâdj; دُمَيْدِيم, Doumaïdîm; سمسطوس, Samastous; شَبَم, Chabam; أم اللاتل, Oumm al-Athl; سُونَيْس, Soûnîs; دَمِيَّة, Damîa ⁽¹⁾; دار الضرب, Dâr ad-Ḍarb.

Le Baḥr Bilâ-mâ ou Khoûr Bilâ-mâ, qui part aujourd'hui du Baḥr Yoûsouf et qui se continue par la vallée du Baḥr Ṭâmyya pour aboutir à l'extrémité septentrionale du lac, répond assez bien au Baḥr Waradân. Nous comprenons difficilement alors comment le Waradân se jetait dans la partie du lac située vis-à-vis de Miniât Aḵna, puisque nous avons vu qu'Aḵna se trouvait parmi les villes ruinées du Baḥr Tanabtawayḥ, c'est-à-dire au Sud-Est du lac. Peut-être faut-il admettre que le lac tout entier portait le nom de lac d'Aḵna. Cette question a déjà été traitée par Quatremère ⁽²⁾, qui donne au lac les deux noms d'Aḵny et Tenhamet.

Nous pouvons maintenant identifier les canaux mentionnés par Maḵrîzî ⁽³⁾ au moyen des indications que nous fournit An-Nâboulsî. Maḵrîzî cite d'abord, sur la rive gauche, le Khalidj al-Awasî (canal des Oûsia) qui se partage en plusieurs branches au village de Bayâḍ, c'est maintenant le Baḥr Saïla. Le canal suivant, sur la droite en allant vers Madînat al-Fayyûm, est d'après Maḵrîzî, le Khal. Samastous qui arrose le village du même nom. Ce village est mentionné dans Nâboulsî parmi les lieux abandonnés du Baḥr Waradân. Après le canal Dhihâla, Maḵrîzî arrive à celui de Baintâwa ^{بينطارة} dont il expose les règles établies pour l'ouverture et la fermeture des écluses. Nous croyons pouvoir identifier ce canal avec le Tanabtawayḥ de Nâboulsî, étant donnée l'étrange similitude des deux mots dépourvus de leurs points diacritiques. Maḵrîzî ne donne, il est vrai, aucune indication permettant de fixer la position de ce canal; il ne dit même pas si c'est un affluent de droite ou de gauche du Baḥr Yoûsouf, mais il semble que ce doit être un affluent de la rive droite puisque notre auteur dit ensuite que le grand canal donne naissance, après celui-ci, au Khalidj Dilah (دَلْه) « qui n'est qu'un ravin, dit-il, et que l'on rencontre sur la gauche en allant vers la ville du Fayyûm ⁽⁴⁾ ». Le thalweg que longe à présent

⁽¹⁾ Rapprochons de ce nom celui de Dimay دِمِيَّة, ville ruinée sur la rive occidentale du Birka Kâroûn.

⁽²⁾ *Mémoires géographiques sur l'Égypte*, I, p. 406.

⁽³⁾ *Khîṭât*, I, p. 448 et seq. Ce chapitre a été résumé par QUATREMÈRE, *op. cit.*, I, p. 392 et seq.

⁽⁴⁾ MAḶRÎZÎ, *Khîṭât*, I, p. 248 et QUATREMÈRE, *op. cit.*, p. 399.

le Baħr Ibguig et qui rejoint le Baħr Yousof un peu avant d'arriver à Al-Madīna pourrait bien être le ravin du Dilah. D'autre part, nous croyons pouvoir identifier le Dilah de Maḳrīzī avec le Dilia دلية d'An-Nāboulī qui se trouve à cet endroit. Sur le Baħr Dilia, An-Nāboulī nous cite les villes suivantes: Chouchhā, ششها et Minā Chouchhā, منية ششها (p. 124 et 161); Ouḳlouī, اقلول (p. 57); Dihmā, دهما (p. 101); Oumm as-Sibā', أم السباع (p. 54); Bouchṭā, بشطا (p. 65); Kanbouṭ, كنبوت (p. 144); Aṣ-Ṣawāfna, الصوافنة (p. 58); Mouḳrān, مقران (p. 155); Al-Aḥkār, الاحكار (p. 60); Bilāla, بلالة (p. 64); Mounchāt Aoulād 'Arafa, منشاة اولاد عرفة (p. 160); Ḥaddāda, حدادة (p. 90); Chadmoūh, شدموه (p. 125); Mantāra, منتارة (p. 163). De toutes ces villes, il en reste bien peu aujourd'hui. Nous pourrions cependant reconstituer l'ancien cours du Baħr Dilia, d'après les quelques villes dont nous connaissons l'emplacement. Nous avons d'abord Aṣ-Ṣawāfna, qui est marquée sur toutes les cartes du Fayyūm, au point où le Baħr 'Arouṣ se rapproche de la vallée du Dilia probable, jusqu'à y toucher. Mou 'aṣara 'Arafa est située un peu plus au Nord; si elle n'est pas au point précis où s'élevait jadis Mounchāt Aoulād 'Arafa, son nom indique du moins qu'elle était habitée par des familles de cette tribu. Chadmoūh, par contre, existe encore, un peu au Nord du Baħr an-Nazla. D'autre part, An-Nāboulī nous a citée, parmi les villages ruinés du Baħr Tanabṭawayh ceux de Oumm as-Sibā' et Ḥaddāda, disant que, situés sur la montagne, ils avaient été rebâti dans la plaine et désignés sous les mêmes noms. Or le Baħr Tanabṭawayh, que nous avons identifié avec la Wādī Nazla, longe la montagne; au nord, dans la plaine, court le ravin cité plus haut, le Baħr Dilia, qui rejoint la Wādī Nazla près d'Aboū Djandīr. Enfin Bouṣīr Dafadnoū, située aujourd'hui un peu au Sud d'Aṣ-Ṣawāfna, sur le même canal, est voisine du Baħr Dilia, d'après An-Nāboulī (p. 62). La question est donc résolue⁽¹⁾.

Al-Maḳrīzī cite encore le Khalidj al-Madjnoūna que Quatremère traduit « canal de la folle », mais que nous croyons plutôt être celui des Banoū Madjnoūn, le Khalidj Talāla et celui de Samoūh (ou Samwa) qui reçoit le Khal, Tabdoūd.

Le Baħr Dhāt aṣ-Ṣafā n'est pas nommé, et Nāboulī ne nous donne que de vagues indications sur son cours. Nous savons cependant qu'il se jetait dans le Baħr Yousof près de Madīnat al-Fayyūm, sur la rive gauche. Un canal (Kha-

⁽¹⁾ Voir plus loin le rapprochement que nous faisons entre منتارة d'An-Nāboulī et سنترية d'Al-Maḳrīzī.

lidj) s'en détachait et allait approvisionner d'eau la ville de Sirsinà et les villages d'An-Nahîa et Fourkous. Ce Baħr répond donc au Baħr Tanhâla.

Sur le Baħr al-Fayyôum se trouvaient un certain nombre de villages, disparus maintenant, sur lesquels An-Nâboulsî ne donne aucune indication permettant d'en fixer l'emplacement. Nous ne les avons pas placés sur notre carte et nous les donnons en bloc dans notre répertoire.

TRIBUS ARABES

QUI HABITAIENT LE FAYYÔUM À L'ÉPOQUE D'AN-NÂBOULSÎ.

(AN-NÂBOULSÎ, p. 13.)

1° بنوكلاب BANOÛ KILÂB. 2° بنوعجلان BANOÛ 'ADJLÂN. 3° لواتيون LAWÂTA.

1° BANOÛ KILÂB, بنوكلاب.

BANOÛ DJAWWÂB, بنوجواب		BANOÛ ZABAKH, بنوزج	
Fidemîn	فدمين	Babîdj Anchoû	بيج أنشو
Al-Istinbât	الاستنباط	Karâbisa	كرابسة
Aboû Ksâ	ابوكسا	Boûr Sainaroû	بور سينرو
Anz	عنز	M. 'Aïcha	مسجد عائشة
1/2 Sainaroû	سينرو	Al-Hanbouçhya	الحنبوشية
Ar-Roubbyoun	الروبيون	BANOÛ GAŞÎN, بنوغصين	
AL-ADABÎTA, الاضابطة		Ihrit Banî 'Atâ	اهريت بنى عطا
Diklaw	دقلاوة	Disîâ	دسيا
Al-Fahhâma	الغمامة	Djardou	جردو
M. Hawît	منشاة حويت	Denfâra Djerdou	دنغارة جردو
M. Gailân	منشاة غيلان	Denfâra Ihrit	دنغارة اهريت
M. Al-Wast	منشاة الوسط	Toubhâr	طبهار
Al-Athla	الاثلة	Akhşâş Al'Adjamyîn	أخصاص العجميين
Abchâyat ar-Roummân	أبشاية الرمان	B. Ankâch	بيج إنقاش
1/2 Sainaroû	سينرو	B. Andîr	بيج اندير

Chachlâ	سشها	M. Aoulâd Arafâ	منشاة أولاد عرفة
Minîa Chachlâ	منية سشها	Banoî Rabîa ,	بنو ربيعة
Bilâla	بلالة	(Sédentaires et chrétiens.)	
Mantâra	منتارة	Koumbachâ	قبيشا
Haddâda	حدادة	Doumoûchia	دموشية
Oumî As-Sibâ	ام السباع	Minîat al-Ouskoûf	منية الاسقف
Bouchâ	بشطا	Banoû Hâtîm ,	بنو حاتم
BANOÛ MADJNOÛN ,	بنو مجنون	Al-Mahmasî	المهمسى
Minîat ad-Dîk	منية الديك	Bouldjousoûh	بلجسوق
Banoû Madjnoûn	بنو مجنون	Tatoûn	تطون
Chalmaş	شلمص	Talit	طليت
Babîdj Andîr [une portion]	بيج انديب	Kanboût	كنميوت
BANOÛ ÂMIR ,	بنو عامر	Dihmâ	دهما
à demeures fixes et chrétiens	[نصارى]	Gâba Bâdja	غابة باجة
Mouçoûl	مطول	Haïcha Doumoûchia	هيشة دموشية
Dafadnoû	دقدنو	BANOÛ KOURAÏT ,	بنو قريطا
Bouşîr	بوصير	BANOÛ CHÂKIR ,	بنو شاكر
Minchât al-Mitwa	منشاة المطوع	Bahr Banî Kouraît	بحر بنى قريطا
Aş-Şafâwana	الصفانة	Chadmoûh	شدموه
Tanafchar	تنغشار	Moukrân	مقران
Babîdj Farah	بيج فرح	BANOÛ DJAFAR ,	بنو جعفر
Îtsâ Bâdja	اطسا باجة	Oukloûl	اقلول
Al-Kalhâna	القلهانة		

2° BANOÛ 'ADJLAN , عجّالان

BANOÛ DJÂBIR ,	قيصر , et Kâşar , بنو جابر	Sennoûres	سنورس
Dhât aş-Şafâ	ذات الصفا	M. At-Tawâhîn	منشاة الطواحين
M. Ibn Kourdi	منشاة ابن كردى	Bîahmoû	بيهمو
Fânoû	فانو	Chalâla	شاللة
Naḳalîfa	نقليفة	Chasfa	شسفة
N. Kayâşira .	نقليفة قياصرة	Abhît	ابهيت
Minîa Karbîs	منية كربيس	Akhsâş al-Hallâk	اخصاصى الحلاق
Akhsâş Abî 'Ouşia	اخصاصى ابى عصىة	Djourfous	جرفس

Al-Koubarâ	القبرا	Şanoûfar	صنوفر
Ka byyoûn	كعبيون	Khoûr ar-Ramâd	خور الرماد
	بنو زَرَعة, BANOÛ Zar'a	Doumoûh ad-dâthir	دموة الدائر
Châna	شانة	Hawwârat al-Bahryya	هواة البحرية
Bayâd	بياض	Ibriziâ	ابريزيا
Salla	سيلة	Az-Zarbî	الزربي خيامة
Maḳtoûl	مقطول		
Ar-Roubayyât	الرَبِيَّات	BANOÛ SAMÂLOÛS, بنو سمالوس	
Bandik	بنديق	(Sédentaires.)	
Boûrhâ	بورها	Miniat al-Bats	منية البطس
Farḳas	فرقس	Aṭ-Târima	الطارمة
Al-'Adwa	العدوة	Tirsâ	ترسا
Sirsinâ	سرسنا	Bamoûya	بموية
Maṭar Târis	مطر طارس		
Al-Maşloub	المصلوب	BANOÛ ZOUMMARÂN, بنو زَمَرَان	
Al-Malâlya	الماللية	Al-Koûm al-Aḥmar	الكوم الاحمر
Al-A'lâm	الاعلام	M. Na'im	منشاة نعيم
Ḳachoûch	قشوش		
		BANOÛ MOUṬAIR, بنو مطير	
		Snhoûre	سنهور

3° LAWÂTA, اللواتيون.

	بنو هانى, BANOÛ HÂNÎ	Haïchat al-Farda	هيشة الفردة
Sadmant	سدمنت		
Babîdj Gaîlân	بيج غيلان	BANOÛ MOUNKANÎT, بنو منكنيت	
Koûm ar-Raml	كوم الرمل	Nâmoûsa	ناموسة
Ṭimâ	طما	Al-Hammâm	الحمام
		Hawwâra	هواره
	بنو سليمان, BANOÛ SOULAÎMÂN	Une fraction des Lawâta	فخذ من لواته
Al-Lâhoûn	اللاهون	Dimachḳîn	دمشقين
Oumm an-Nakhârîr	أم النخارير	Koûm Darî	كوم درى

BAHR YOUSOUF OU BAHR AL-MOUNHA.

SADMANT, سَدْمَنْت.

Nâboulsi, p. 118 — *Touhfa*, p. 167 (province de Bahnasa, سَدْمَنْت).

Ville de grandeur moyenne, à une demi journée⁽¹⁾ de Madînat al-Fayyôûm. On y voit des dattiers, des palmiers doum et des sycomores. Arrosée par l'eau du Nil (pendant l'inondation), ses terres sont cultivées comme celle du Rif⁽²⁾. Elle est voisine de la rive du Mounha. C'est là que se trouve le magasin aux grains où l'on enferme les récoltes du Khalîdj Tanabîawayh; ce magasin est proche d'un couvent. La ville fait partie des fiefs de l'émir Fakhr-ad-Dîn Amîr Chikâr et de l'émir Choudjâ' ad-Dîn at-Tâdjî. Elle possède une mosquée مسجد non inscrite au diwân. Au nord, sur les terres de Koumbachâ dans la montagne, sur le Baîr al-Fayyôûm, se trouve un couvent appelé Daîr Sadmant. Les habitants de Sadmant sont des Banoû Hânî, fraction des Banoû Kilâb.

(Le couvent n'est mentionné ni dans Aboû Sâlih ni dans Amelineau.)

ṬIMÂ, طِمَا⁽³⁾.

Nâboulsi, p. 127. — *Touhfa*, p. 156. — *État*, p. 683.

A l'Est du Fayyôûm, vers le Sud, à trois heures de cheval de Madînat. Elle ne se compose que de deux maisons (بيتين) au milieu d'une plaine déserte, en face du pressoir de Manchiât Kâÿ. Elle est arrosée par l'eau du Nil et non par des *sâkya* comme les terres du Fayyôûm⁽⁴⁾. Ses habitants sont des Banoû Zar'a, fraction des Lawâta.

HAWWÂRA DOUMOÛCHYA, هَوَّارَةُ دُمُوشِيَّة.

Nâboulsi, p. 171. — *Touhfa*, p. 158, هَوَّارَةُ الْقُبْلِيَّة. — *État*, p. 684.

Description de l'Égypte, p. 126, هَوَّارَةُ الْكَبِير. — *Dictionnaire*, هَوَّارَةُ عَدْلَى.

Petite ville qui s'étend sur des dattiers, des sycomores et des lotus, sur la

⁽¹⁾ A une demi journée de cheval. Les distances données ici sont pour la plupart inexactes.

⁽²⁾ On appelle ainsi la bande de terre cultivée sur les deux rives du Nil.

⁽³⁾ La *Description de l'Égypte* donne طِمَا Ṭamâ ou Tamyeh (p. 130), que nous pensons être la

même ville que طَامِيَّة au Nord du Fayyôûm, sur le Baîr Tâmyya.

⁽⁴⁾ Les villages du Baîr al-Fayyôûm jouissaient de l'avantage de recevoir l'eau du Nil par l'intermédiaire de canaux d'irrigations venant du fleuve ou du Mounha.

rive Sud du Baïr al-Fayyôum, à l'Est de Madîna et à une heure et demie à cheval. Elle est arrosée par l'eau du Nil. Ses habitants sont des Hawâra, fraction des Lawâta.

AL-LÂHOÛN, اللّاهُون.

Nâboulsi, p. 52. — Ahmed Zéki, p. 38. — Touhfa, p. 162, اللّاهُون.

Description de l'Égypte, p. 126, اللاهون.

Ville de moyenne grandeur, près de la « construction bien aménagée ⁽¹⁾ » البناء للحكم appelée Al-Yôsoufy, et Al-Lakand اللكنة et Al-Farda الغردة. Il y a des sycomores sur la berge et des dattiers autour de la ville. Elle est située à l'extrémité orientale du Fayyôum, près du Baïr al-Mounha; elle est entourée de *sakya*, mais les habitants irriguent leurs terres avec l'eau du Nil; il y a peu de céréales. La ville possède une grande mosquée جامع très ancienne et vénérée. La garde des terres appartient aux Banoû Soulaïmân, fraction des Lawâta ⁽²⁾.

Sur la montagne, un peu au nord de Lâhoûn se trouve le monastère de Saint Isaac avec une grande église dédiée à la Vierge Marie et une autre église de Saint Isaac (QUATREMÈRE, *op. cit.*, p. 413).

OUMM-AN-NAKHÂRIR, أم الخارير.

Nâboulsi, p. 52. — Touhfa, p. 151. — État, p. 680, أم البكارير.

Cet endroit n'est qu'un jardin dépendant d'Al-Lâhoûn.

AL-HAMMAM, الحمام.

Nâboulsi, p. 53. — Touhfa, p. 151. — État, p. 680.

Description de l'Égypte, p. 127.

Jolie ville, voisine du Baïr al-Latif d'où descend l'eau du barrage près d'Al-Lâhoûn, à l'orient de ce lieu. Elle possède deux *sakya*. Ses habitants sont des Banoû Mankanîr, fraction des Banoû Lawâta.

AL-HAÏCHA (مفردة باللاهون), الهَيْشَة (particulière à Al-Lâhoûn).

Nâboulsi, p. 55.

Cette *haïcha* n'est qu'un jardin غيط à Al-Lâhoûn comme Oumman-Nakhârîr; une portion fait partie des fiefs d'Al-Lâhoûn, l'autre portion est en-dehors. Elle est cultivée par les habitants d'Al-Lâhoûn.

⁽¹⁾ C'est-à-dire le barrage régulateur construit, dit-on, par Joseph.

⁽²⁾ Note sur le barrage régulateur Lâhoûn, p. 15.

DAMOÛH AL-LAHOÛN, دَمَوْهَ اللاهون المعروف بكوم درى (appelée aussi) KÒM DARI.

Nâboulsi, p. 101.

Petite ville ombragée de dattiers et de sycomores. L'eau y est transportée au cou des bœufs; on y cultive l'oignon et les cultures d'été comme le sésame et autres, ainsi que le blé, l'orge et un peu de lin. Elle est à trois heures de distance de Madîna. Ses habitants sont des Hawâra.

DAMOÛNA, دَمُونَة.

(Cette ville n'est pas mentionnée dans Nâboulsi; nous la trouvons dans Maḵrîzi (*Khîṭṭ*, I, p. 248) qui la place sur le Baḥr Youṣouf, vis-à-vis d'Al-Lâhoûn).

DIMACHḲÎN AL-BAṢAL (de l'oignon), دِمَشَقِيْن البَصَل.

Nâboulsi, p. 99. — *Yâḳoût* II, p. 598. — *Touhfa*, p. 154 دِمَشَقِيْن. — *Etat*, p. 682.

Description de l'Égypte, p. 126. — *Dictionnaire*, دِمَشَقِيْن Demechkeîn.

Grande ville à l'Est du Fayyôum, à l'Ouest du Mounha, près de la rive du baḥr qui sort du Mounha pour se diriger vers le Fayyôum. A trois heures de distance à cheval de Madîna. Elle s'étend sur des dattiers et des sycomores. On y cultive l'oignon, le blé, le sésame et l'indigo. Pendant l'été, l'eau y est transportée au cou des bœufs; dans ses terres qui sont arrosées par le Nil, on cultive le blé, l'orge et le lin. Elle possède une mosquée, مسجد, non inscrite au diwân et deux églises pour les Chrétiens. Ses habitants sont des Hawâra, fraction des Banoû Lawâta.

(Les deux églises ne sont mentionnées ni dans Abou Sâlih ni dans Amélineau.)

«Dimachḳîn possède, dit Yâḳoût, un oignon gros comme le melon et sans goût piquant, quelqu'un qui a séjourné dans ce village m'a raconté qu'il fendit une fois un oignon et en fit sortir le cœur; il eut alors une sorte d'écuëlle (صَحْفَة); il y mit du lait et le mangea avec l'oignon ».

HAWWÂRAT AL-BAḤRYYA, هَوَّارَة الْبَحْرِيَّة.

Nâboulsi, p. 173. — *Touhfa*, p. 158. — *Description de l'Égypte*, هَوَّارَة الصَّغِير, p. 127.

Etat, p. 684. — *Dictionnaire*, هَوَّارَة الْمُقَطَّع Hawwârat al-Maḳta'.

Petite ville qui s'étend sur quelques palmiers, acacias, figuiers et sycomo-

res, à l'Est du Fayyôum, sur la rive nord du Baħr, à une heure de distance de Madîna, dans les fiefs de l'émir 'Izz ad-Dîn al-Kikânî et de ses compagnons. Elle est arrosée par l'eau du Nil. Ses habitants sont des Banoû Zar'a, fraction des Banoû 'Adjlân.

Amelineau cite, d'après le *Recensement de l'Égypte*, Bahnassouy-Alîmed comme dépendance de Hawwârat al-Makṭa' (p. 92).

ŞANOUFAR, صُنُوفَر.

Nâboulî, p. 126. — *Touhfa*, p. 156. — *État*, p. 683.

Description de l'Égypte, p. 127. — *Dictionnaire*, سنوفر Senofar, p. 500.

Petite ville proche du Baħr al-Fayyôum, à l'Est, à une heure de cheval seulement de Madîna⁽¹⁾. On y voit de nombreux palmiers, arbres, sycomores et jardins. Elle prend de l'eau d'un canal de la rive nord.

KOUCHOUCH, قَشُوش.

Nâboulî, p. 143. — *Touhfa*, p. 157. — *État*, p. 683.

Petite ville sur le bord du Baħr al-Fayyôum, à l'Est. Elle s'étend sur des palmiers et des lotus; au Sud et au Nord se trouvent des palmiers en waḳf au profit de la Madrasat al-Mâlikyya. Elle fait un commerce de chevaux avec Madîna. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Zar'a, fraction des Banoû 'Adjlân.

BABÎDJ GAÏLÂN ET KÔM AR-RAML, بَيْج غَيْلَان و كَوْم الرمل (monticule de sable).

Nâboulî, p. 81. — *Fâkoût*, I, p. 487.

Deux petites villes à l'Orient du Fayyôum, dans la direction du Sud, voisines du Baħr al-Mounha al-Yoùsoufy. Leur distance de Madînat al-Fayyôum est de quatre heures à cheval. Leurs habitants sont des Banoû Hânî, fraction des Lawâta.

CHÂNA, شانة.

Nâboulî, p. 122. — *Touhfa*, p. 155 (شابة). — *État*, p. 683 (شابة). — *Abou Sâlih*, p. 203 (شانة). — *Makrizî*, I, p. 246 (سانة). — *Fâkoût*, III, p. 933 (شانة et شانة).

Ce nom s'applique à deux villes: l'une ancienne, au pied de la montagne, dans la plaine (وَحْلاء), les habitants se sont transportés dans la plaine au Nord

⁽¹⁾ 4500 mètres, dit le *Dictionnaire des villes, villages et hameaux de l'Égypte*.

de la vieille ville et ont bâti une ville appelée Chàna, comme l'ancienne. C'est une grande ville, qui contient un grand nombre d'habitants. Ce sont les premiers qui sèment et qui récoltent dans le Fayyòum; ils sèment en effet dès le Naurouz, le premier du mois de Toùb de l'année copte. On dit que cette Chàna antique dont les habitants ont émigré à la nouvelle Chàna est le premier village qui ait été fondé dans le Fayyòum. La cause de l'émigration des habitants de l'ancienne Chàna est qu'ils avaient dans le voisinage une ville appelée Al-Lawàsi, اللواسى, abandonnée depuis nombre d'années. Les terres de ce village étaient restées incultes, mais lorsque la population de Chàna s'accrut, elle commença à semer sur ces territoires, et, les trouvant éloignés de chez elle, se transporta à proximité. Une autre version dit que l'émigration est due à l'insuffisance d'eau lorsque les cannes à sucre abondent. Chàna se trouve à l'est et à une-demi journée de cheval de Madîna; elle reçoit l'eau du Baïr ach-Charḳyya. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoḥ Zar'a, fraction des B. 'Adjlân.

MINIÂT AL-ONSĠOUF, مَنِية الأسقف.

Nâboulsi, p. 145. — *Touhfa*, p. 155. — *État*, p. 682, ساقية القمص والأسقف.

Petite ville sur le bord du Baïr al-Fayyòum, du côté oriental. Ses maisons sont au milieu de jardins remplis de palmiers et d'arbres. La ville s'étend sur de nombreux jardins où l'on trouve toutes sortes de fruits tels que l'abricot, le raisin, la poire, la carroube, l'orange, le limon, le coing et la grenade. Elle fait un commerce de chevaux avec Madîna; elle fait partie des fiefs de l'émir 'Izz ad-Dîn Khaḍar ibn Mouḥammad al-Kikânî et de ses frères. On y remarque une église.

BÂDJA, باجة.

Nâboulsi, p. 63. — *Yâḳoût*, I, p. 456. — *Touhfa*, p. 252. — *État*, p. 681.

Petite ville ornée de jardins, d'arbres et de *sâḳya* qui tournent nuit et jour; elle possède une citerne (مسقاة) venant du Nil et connue sous le nom d'Aḳna, entre elle et Miniât al-Onsḳouf. La plus grande partie de ses habitants sont des chrétiens. On y voit trois églises dont une en ruine.

NAMOÛSATAÏN, ناموستين.

Nâboulsi, p. 170 (la *Touhfa* ne mentionne qu'un ناموسصة dans la province de Bahnasâ).

Deux petites villes proches l'une de l'autre sur le bord du Baïr dont l'eau

sort de la digue du Mounha, les arrose toutes les deux et arrive au Nil. A l'est du Fayyôum, à quatre heures de Madîna. Elles sont baignées, comme le Rif, par l'eau du Nil (pendant l'inondation). Les habitants sont des Banoû Mankanî⁽¹⁾, fraction des Lawâta.

MADÎNAT AL-FAYYÔUM, مَدِينَةُ الْفَيَّومِ (ou simplement Al-Madîna).

Nâboulsi, p. 26. — Touhfa, p. 150. — Élat, p. 680. — Yâkoût, III, p. 933 et seq. — *Description de l'Égypte*, p. 129. — Makrîzi, I, p. 241 et seq. — Quatremère, I, p. 391. — Ahmed Zêki, p. 30 et seq. — Aboû Sâlih, p. 202. — Amelineau, p. 331. — Aboulféda, II, p. 159.

Chef-lieu de la province du Fayyôum, à trois journées (48 milles) de Fostât, d'après Aboulfida.

Elle se compose de deux moitiés séparées par le Baïr al-Fayyôum; celui-ci, arrivé à peu près aux deux tiers des habitations de la ville, passe sous la grande mosquée, جامع⁽²⁾, de Madîna, construite sur un pont à quatre arches. Chacune des deux moitiés de la ville renferme des marchés, des endroits habités et des maisons. Les marchés se continuent sans interruption au-dessus du Baïr⁽³⁾. C'est là qu'habitent le juge, les notaires, les professeurs, l'intendant du trésor, le médecin; on y trouve les grandes mosquées, les mosquées ordinaires, مساجد, les collèges, les bains, le palais de l'intendance, دار الوكالة, les marchands d'habits, les parfumeurs et beaucoup des choses que l'on rencontre dans les villes. La plupart des fruits que l'on y trouve sont la figue, la poire, la pomme verte et la rougeâtre, الاخضر والخضب, l'abricot en petite quantité, la datte رصب, le raisin, et, dans les jardins, le carroubier et le mûrier, en fait de fleurs, la rose ordinaire, le jasmin odoriférant et le némphars sauvage; quant aux jonquilles, elles sont nombreuses, au point qu'on en extrait l'essence.

(Suit une description poétique de cette terre merveilleuse qui ressemble à la Goûta [campagne] de Damas.)

On y remarque l'Ancienne Mosquée, الجامع العتيق, al-Djâmi' al-'Atîk, la Mosquée

⁽¹⁾ Le texte arabe porte مكنيت, mais Nâboulsi, dans sa *Liste des tribus du Fayyôum*, donne bien منكنيت (p. 31).

⁽²⁾ C'est la mosquée qui est appelée maintenant Kaït-Bay, en souvenir des travaux de restau-

ration entrepris par ce sultan. Cf. *Bulletin du Comité de conservation des monuments de l'art arabe*, XI, p. 73.

⁽³⁾ Comme encore de nos jours, où le bazar principal se trouve sur un pont à deux arches.

extérieure, الجامع البراني, appelée aussi اليوسفي, Al-Yoùsoufy, au nord de la ville, et quatre églises fréquentées.

Abou Sâlih (p. 204) nous donne les noms de ces quatre églises:

Église de l'Archange Saint Michel, près de la porte de Soûrès باب سورس;

Église de la Vierge Marie, en dehors des murs;

Église de Saint Mercurius, reconstruite par le Chaikh Abou Zakaryâ;

Église des Melkites, dans la rue des Arméniens, حارة الارمن.

Quatremère a traduit ce passage (*op. cit.*, p. 411).

An-Nâboulsî cite vingt-trois mosquées, مساجد, à Madînat al-Fayyûm.

1. مسجد الفرج Masdjid al-Faradj, donnant sur le Soûk.
2. مسجد ابن الرفعة Masdjid Ibn ar-Rifa'a au Soûk al-Kaṭṭānîn.
3. Une autre mosquée au même Soûk.
4. مسجد اليمنى Masdjid Al-Yamanî.
5. مسجد السلام Masdjid as-Salām, voisine de la mosquée Djāmi'.
6. مسجد الرضى بن الشليل Masdjid ar-Raḍî Ibn ach-Chalîl, aux ponts Kaṇāṭîr az-Zamām.
7. Une mosquée aux environs de la Madrasat al-Housāmyya.
8. مسجد الجاولى Masdjid Al-Djāoulî.
9. مسجد ابراهيم القوصى Masdjid Ibrahim al-Kouṣî, donnant sur le Soûk al-Bazzāzîn.
10. مسجد أولاد عبد الوهاب Masdjid Aoulād 'Abd al-Wahhâb.
11. Une mosquée élevée par le Kaḍî Kamāl ad-Dîn ibn Ḥamid.
12. مسجد غطاس Masdjid Gaṭās.
13. مسجد القاضى ابن جلال الدين Masdjid du Kaḍî Ibn Djalāl ad-Dîn.
14. مسجد القاضى ابن عبد المنعم Masdjid du Kaḍî Ibn 'Abd al-Man'am.
15. مسجد ابي الحج Masdjid Abî al-Ḥadj.
16. مسجد ابي عمل Masdjid Abî 'Amal.
17. مسجد غرس الدين Masdjid Garas ad-Dîn, aux environs de la Dar al-Wilāya.
18. مسجد القبة Masdjid al-Koubba, en face la Madrasa.
19. مسجد حسام الدين الموسكى Masdjid Housām ad-Dîn al-Moussikî, à la Ḥarat al-Armen.
20. مسجد الباجى Masdjid Al-Bādji, au Soûk al-Abzāryîn ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ البزازيين.

21. مسجد اقبال Masdjid Akbâl, aux environs du Mi 'mal, مَعْل (1).
22. مسجد القبو Masdjid Al-Kaboû.
23. مسجد فخر الدولة Masdjid Fakhr ad-Daula, aux environs des ponts. قناطر الزمام, Kanâtîraz-Zamâm.

BAHR SAÏLA (ANCIEN KHALÎDJ AL-AWÂSÎ).

DIMOUHAD-DÂTHIR, دِمُوَّة الداتر (tombée dans l'oubli).

Nâboulsi, p. 100. — *Touhfa*, p. 155 دِمُوَّة. — *État*, p. 682, دِمُوَّة الداتر.
Description de l'Égypte, p. 128. — Dictionnaire, دِمُو.

Petite ville qui fut restaurée après que son territoire eut été ruiné; elle est arrosée comme le Rif par l'eau du Nil; certaines parties le sont par des *sakya* comme les terres du Fayyôûm. On n'y voit ni arbre, ni palmier, ni vigne, ni verger, ni plantation, mais seulement une plaine déserte. Elle est à deux heures de distance, à cheval, de Madîna, à la partie supérieure du pays. Ses habitants sont des Banoû Zar'a, fraction des Banoû 'Adjlân.

BAYÂD, بَيَاذ.

Nâboulsi, p. 78. — *Touhfa*, p. 153, بَيَاذ من كفور سيلة. — *État*, p. 681.

Ville de moyenne grandeur, à quatre heures de distance, à cheval, de Madîna. Elle est située au pied de la montagne, à l'extrémité de la province du Fayyôûm, du côté de l'Orient. Elle reçoit de l'eau du Baħr ach-Charḳyya. Ses habitants sont des Banoû Zar'a, fraction des Banoû 'Adjlân.

BANDIK, بَنْدِيْق.

Nâboulsi, p. 80. — *Touhfa*, p. 153. — *État*, p. 681, بَيْدِيْف, Baïdif (2).

C'est une tour, برج, renfermant des huttes, إخصاص; elle est arrosée par l'eau du Nil, comme le Rif. Située à trois heures de distance de Madîna, elle ne possède ni arbre, ni palmier, ni jardin, ni vigne; on n'y voit que des terres cultivées. Elle est arrosée par un Baħr (communiquant) au Waradân. Ses habitants sont des Banoû Zar'a, fraction des Banoû 'Adjlân.

Dépendance : منشاة البور, Mouchât al-Boûr.

(1) Lieu où l'on effectuait la perception de l'impôt.

(2) L'État des provinces d'Égypte (p. 681) mentionne aussi un endroit appelé بَيْدِيْق.

SAÏLA, سَيْلَة.

Nâboulî, p. 114. — *Touhfa*, p. 155 سَيْلَة. — *État*, p. 683. — *Yâkoûb*, III, p. 22. — *Description de l'Égypte*, p. 129, Syleh. — *Dictionnaire*, سَيْلَة, Seïla. — *Ibn Doukma*, V, p. 9. — *Quatremère*, p. 413. — *Aboû Sâlih*, p. 209.

Ville de moyenne grandeur, connue sous le nom de Balad Ya'koûb (ville de Jacob).

On dit qu'elle a eu autrefois jusqu'à quarante églises. On y cultive le blé, l'orge, la fève. Elle est à trois heures de distance de Madîna, à l'est de celle-ci. On dit que parmi les terres de cette ville, un feddan est connu comme le feddan du prophète Jacob et produit cent ardebs. On ne sait pas où il est, mais tout jardin dans lequel ce feddan tombe au partage des terres produit cent ardebs de plus que les autres. Saïla reçoit l'eau du Baïr Ach-Charqyya. Elle a une grande mosquée, جامع; on dit que c'est celle du prophète Jacob. Une mosquée blanche sur un monticule élevé; une seule église et au Sud un couvent appelé Daïr Saïla. Les habitants sont des Banoû Zar'a, fraction des Banoû Kilâb.

D'après Aboû Sâlih, il y a à Saïla deux églises et deux couvents: le monastère de la Sainte Vierge Marie et le monastère des Frères avec l'église Saint Mennas. C'est dans ce monastère que vivait le prêtre Jean de Samannoud qui devint patriarche d'Alexandrie (677-686).

(Peut-être cette ville est-elle la même que Séli, siège d'un évêché, que M. Amelineau n'a pu identifier, p. 458.)

MAKTOÛL ET AR-ROUBAYYÂT, مَقْطُولُ وَالرَّيَّات.

Nâboulî, p. 169. — *Touhfa*, p. 157. — *État*, p. 684.

Maktoûl est une petite ville sans arbre ni palmier, au milieu des terres cultivées; elle fait partie des districts orientaux du Fayyôum, vers le nord, à quatre heures de cheval de Madîna. Ar-Roubayyât est une grande ville contiguë au fossé appelé Al-Baït, sur sa rive orientale. Elle n'a ni arbre ni palmier, mais possède un petit belvédère; elle est située au nord du Fayyôum, vers l'orient, à cinq heures de cheval de Madîna. Ces deux villes prennent l'eau du Baïr ach-Charqyya; leurs habitants sont des Banoû Zar'a, fraction des Banoû 'Adjlân.

DISTRICTS SITUÉS ENTRE LE BAHR SAÏLA ET LE BAHR DHÂT AS-ŞAFA.

AL-MAŞLOUB ET KHARÂB DJOUNDY (ruines de Djoundy), المَصْلُوب وخراب جندى.

Nâboulsi, p. 91. — *Touhfa*, p. 152. — *État*, p. 681.

Description de l'Égypte, p. 129.

Ville de moyenne importance avec des enclos (دويرات) de figniers et de palmiers sans dattiers, à l'orient du Fayyôm, à une heure à cheval de Madîna. Elle possède un canal (khalidj) tiré du Baïr Yoûsoufy pour l'arrosage du canton. Ses habitants sont des Banoû Zar'a, fraction des Banoû 'Adjlân.

AL-'OUDWA, العُدْوَة.

Nâboulsi, p. 32. — *Touhfa*, p. 152. — *État*, p. 681 (aussi عُدْوَة سَيْكَة).

Description de l'Égypte, p. 129. — *Dictionnaire*, p. 177, El-Adawa ou El-Edwa.

Belle ville, ceinte de jardins sur ses quatre côtés. Elle possède des palmiers, dattiers, jardins, arbres et vignes. Située à l'Orient du Fayyôm, elle est approvisionnée d'eau par la rive nord du Baïr al-Adham. On y voit une grande mosquée, جامع, et une mosquée, مسجد, appelée la Koubba, القبّة. Ses habitants sont des Banoû Zar'a, fraction des Banoû 'Adjlân.

Au Sud d'Al-'Oudwa se trouve le couvent de Dair al-'Âmil دَيْر الْعَامِل ⁽¹⁾.

AL-MALÂLYYA, المَلَالِيَّة.

Nâboulsi, p. 31.

Petite ville aux environs de Madînat al-Fayyôm, dans le voisinage des territoires de Dâr ar-Ramâd, d'Al-'Alâm, d'Al-Maşlouûb et de Kouchouûch. Ses murs sont sur le territoire d'Al-Maşlouûb; elle a un colombier et des maisons en petit nombre. Elle est très proche d'Al-Madîna, à l'est du Fayyôm, à gauche de la route suivie par celui qui marche vers Maşr; elle fait partie des fiefs d'Alâ ad-Dîn as-Sâkî et de Djamâl ad-Dîn Ibn Yagmoûr. Elle prend l'eau du Baïr al-'Adham. Ses habitants sont des Banoû Zar'a, fraction des Banoû Kilâb.

KHOÛR AR-RAMÂD, خور الرماد.

Nâboulsi, p. 91. — *Ahmed Zéki*, p. 38. — *Touhfa*, p. 154. — *État*, p. 682.

Dictionnaire: Dâr ar-Ramâd, دارالرماد.

Ville de moyenne importance. On y remarque des acacias, des enclos, des

⁽¹⁾ *Nâboulsi*, p. 22.

sākya et des palmiers. Elle est située à une demi-heure à cheval de Madîna, au nord du Fayyûm, et prend l'eau d'un canal sans maçonnerie venant de la rive nord du Baḥr. Ses habitants sont des Banoû Zar'a, fraction des Banoû 'Adjlân.

AL-A'LÂM, الْأَعْلَام.

Nâboulsi, p. 60. — *Touhfa*, p. 152. — *État*, p. 681.

Description de l'Égypte, p. 129.

Petite ville en wakf au profit des jurisconsultes malikites de la Madrasat an-Nâsiryya au Caire. Elle est située à une demi-heure de Madîna, au nord-est du Fayyûm. Elle s'étend sur un petit nombre de maisons, au sommet d'une colline de sable contiguë à Al-'Adwa. On y voit des maisonnettes reconstruites, des figuiers et un seul petit sycomore; elle tire son eau d'un canal maçonné de la rive nord du Baḥr. Ses habitants sont des Banoû Zar'a.

MAṬAR ṬÂRIS, مَطَرُ طَارِس.

Nâboulsi, p. 156. — *Aḥmed Zêki*, p. 40. — *Touhfa*, p. 157. — *État*, p. 684, مَطَر طَارِس.

Description de l'Égypte, p. 129, مَطَر طَارِس. — *Dictionnaire*, مَطَر طَارِس.

Grande ville, une des plus belles du Fayyûm, qui s'étend sur des jardins verdoyants, des cours d'eau, des arbres et des fruits. Parmi ses fruits, on trouve la poire, la datte, l'abricot, le raisin, etc. Située au sud du Fayyûm, vers l'orient, à deux heures de cheval de Madîna, elle prend de l'eau du Baḥr Dhât aṣ-Ṣafâ par le canal appelé Talamanda, تَلَمَنْدَة. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Zar'a.

BAḤR DHÂT AṢ-ṢAFÂ (TANHALA).

SIRSINÂ, سِرْسِنَا.

Nâboulsi, p. 111. — *Touhfa*, p. 155. — *État*, p. 682, سِرْسِنَى.

Description de l'Égypte, p. 130, سِرْسِنَى, Sersena. — *Dictionnaire*, سِرْسِنَا.

Grande ville, possédant peu de dattiers, pas d'arbres ni de vigne, à quatre heures de cheval de Madîna. Elle fait partie des fiefs de l'émir Fâris ad-Dîn Oḳtâi. Elle reçoit de l'eau du Baḥr Dhât aṣ-Ṣafâ, par le canal de dérivation (مَقْسَم) appelé الفسقية اليوسفية, al-Faskyyat al-Yoùsoufyya, au moyen d'un seul

canal qui se partage entre An-Nâhîa et Fourkous. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Zar'a.

(M. Amelineau, p. 461, cite une autre ville du même nom dans le district de Menouf.)

FOURKOUS, فَرْكُوس.

Nâboulsi, p. 138. — *Touhfa*, p. 157. — *État*, p. 683, فَرْكُوس.

Dictionnaire, فَرْكُوس, Forkos.

Ville de moyenne importance à l'orient du Fayyôûm, vers le nord, assez peuplée. On y remarque des dattiers et des figuiers. Située à trois heures de cheval de Madîna, elle fait partie des fiefs de l'émir Djamâl ad-Dîn 'Isa et de l'émir Fath ad-Dîn Yahya ibn Djamâl ad-Dîn Ahmad, gouverneur du Fayyôûm. Elle possède une grande mosquée, جامع, qui est l'objet d'une grande vénération; elle prend de l'eau du Baïr Dhât as-Şafâ. Ses habitants sont des Banoû Zar'a.

IBRÎZÎÂ ET AZ-ZARBY, اِبْرِيزِيَا وَالزَّرْبِي

Nâboulsi, p. 35 — *Touhfa*, p. 150, اِبْرِيزِيَا وَالزَّرْبِي. — *État*, p. 680, اِبْرِيزِيَا وَالزَّرْبِي

Description de l'Égypte, p. 130 : الزرايى. — *Dictionnaire*, El-Zerbi.

A l'orient du Fayyôûm, vers le nord. De ces deux villes, l'une est ancienne, c'est Ibrîzîâ, l'autre est récente, c'est Az-Zarby. Elles sont éloignées de Madîna de trois heures à cheval et ne sont entourées ni de jardins, ni de vignes, ni de plantes, à l'exception de vingt palmiers. Leurs habitants sont des Banoû Zar'a. Elles prennent de l'eau du Baïr Dhât as-Şafâ, la portion qui leur est affectée exclusivement de la Faskyyat al-Youssoufyâ. A Az-Zarby, il y a une grande mosquée, جامع.

AKHŞÂŞ AL-HALLÂK, اَخْصَاصُ الْحَلَّاق (les huttes du barbier).

Nâboulsi, p. 38. — *Ahmed Zeki*, p. 36. — *Yâkoût*, I, p. 164. — *Touhfa*, p. 151. —

اَخْصَاصُ الْحَلَّاق. — *État*, p. 680. — *Description de l'Égypte*, p. 129, El-Ehsâs — *Dictionnaire*, Al-Akhsas.

Un des hameaux de Senouïres, au nord de Madînat al-Fayyôûm, vers l'est, au sud de Senouïres, à une heure à cheval de Madîna. On y voit de nombreux jardins, des cours d'eau, des plantes et des fruits; entourée de jardins de tous côtés, elle possède des palmiers, des vignes, des fruits de toutes espèces, de

nombreuses fleurs et des dattes abondantes. Elle approvisionne Madînat al-Fayyôûm et ses environs, au point qu'elle envoie ses produits jusqu'à Boûch. à Bahnasâ, aux villes du Rif et aux cités comme le Caire, Masr, Alexandrie et Damiette. Il y a dans cette ville un *ribât* ⁽¹⁾ avec des Faḳîrs et un Chaïkh. Elle est arrosée par l'eau du canal Dhât aṣ-Ṣafâ, qui arrive par la Faskyyat al-Yoùsoufyya jusqu'à deux canaux qui desservent la ville. Elle a une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Djâbir et des Banoû ka'b.

DHÂT AṢ-ṢAFÂ, ذات الصفاء وهو اخصاص النجار (appelée aussi Akhṣâṣ an-Nadjdjâr).

Nâboulsi, p. 102. — *Touhfa*, p. 154. — *État*, p. 682.

Grande ville divisée en deux quartiers séparés par un marché aux chevaux. On y voit de nombreux jardins, des vignes abondantes, des dattes en immense quantité, des fruits admirables, des dattiers chargés de fruits, des vergers en grand nombre, des rivières limpides et des moulins à eau qui tournent sans discontinuer. Située à quatre heures de distance de Madîna, elle prend de l'eau du Baḥr Dhât aṣ-Ṣafâ. Elle a une grande mosquée, جامع, dans laquelle se trouve une inscription mentionnant que plusieurs compagnons du Prophète sont enterrés aux alentours. Ses habitants sont des Banoû Djâbir, fraction des Banoû 'Adjlân.

Dépendance : منشاة اخصاص النجار, Mouchât Akhṣâṣ an-Nadjdjâr.

BAHR SINNAOURIS (SENNOÛRÈS).

بَاهْمُو, بَيْهَمُو.

Nâboulsi, p. 66. — *Aḥmed Zêki*, p. 37 et 42. — *Touhfa*, p. 153. — *État*, p. 682. — *Description de l'Égypte* (Byhamou), p. 129. — *Pococke, Description of the East*, t. p. 57 (Baïamout).

Ville de moyenne importance, avec des jardins, des vignes, des enclos de figuiers, des vergers de palmiers et d'oliviers, à une heure de cheval de Madîna. Elle reçoit l'eau du Baḥr Sinnaouris par un canal qui se sépare de la branche appelée Ach-Châdhirwân, الشاذروان. Elle a une grande Mosquée, جامع. Ses habitants sont des Kaïṣar, qui se rattachent aux Banoû Djâbir, fraction des Banoû 'Adjlân.

⁽¹⁾ Hôtellerie ou couvent pour les derviches soufis.

(L'auteur parle de deux colosses de pierre qui se trouvaient là, avec des inscriptions hiéroglyphiques et d'un bassin dont l'eau passait pour guérir les infirmités ⁽¹⁾.)

CHALÂLA, شلالة.

Nâboulî, p. 121. — *Touhfa*, p. 156, شَلَالِيَّةُ وَالْمَدَّةِيَّةُ. — *État*, p. 683.

Petite ville ombragée de dattiers et de figuiers, à deux heures de cheval de Madîna. Elle fait partie des fiefs de l'émir 'IIm ad-Dîn Sindjâr al-Halabî et reçoit de l'eau du Baïr Sinnaouris par un canal sans maçonnerie. Ses habitants sont des Banoû Kaïşar, fraction des Banoû 'Adjlân.

BIRKAT IBN CHAKLA, بركة ابن شكلة.

Nâboulî, p. 64.

On y voit de nombreux palmiers, des lotus, des jasmins, des narcisses et des arbres variés. Elle prend son eau du canal de Tirsâ et de celui de Sinnaouris par des Sākya. Elle est située en dehors (du territoire) de Madîna, vers l'est.

AL-KOUBARÂ, القُبْرَاء.

Nâboulî, p. 40.

Petite ville au sud d'Akhsâş al-Hallâk, vers l'ouest. Son territoire est limitrophe de celui d'Akhsâş au point que ses habitants entendent la voix de ceux de cette dernière ville. On y voit des jardins de figuiers, dattiers, vignes, pommiers, pêchers. Elle prend l'eau du Baïr Sinnaouris par un canal séparé pour l'irrigation des cultures d'hiver et d'été. Ses habitants sont des Banoû Ka'b, fraction des Banoû 'Adjlân.

SINNAOURIS, سِنَّوْرِس.

Nâboulî, p. 107. — *Touhfa*, p. 155, سِنَّوْرِسٌ وَحَرِيسٌ, Sinnaouris et Djarîs. — *État*, p. 683, سِنَّوْرِسٌ وَحَرِيسٌ كَفَرُهَا وَأَقْصَابُهَا, Sinnaouris, Harîs, son hameau et ses roseaux. — *Description de l'Égypte*, p. 130. — *Dictionnaire*, سَنَّوْرِس, Sannourès.

Grande ville au nord de Madinat al-Fayyoûm, avec beaucoup d'eau, de jar-

⁽¹⁾ M. Ahmed Zéki a traduit ce passage dans *op. cit.*, p. 42. *La Description de l'Égypte* signale aussi des statues colossales (p. 129).

dins et de vergers de dattiers et de vigne, de nombreux figuiers. A trois heures de cheval de Madînat al-Fayyôûm. Elle prend de l'eau du Baḥr an-Nāḥya, sortant du canal de dérivation appelé Ach-Chādhirwān. Elle possède une grande mosquée, جامع, et deux églises, une servant au culte et une abandonnée, dans l'enceinte du magasin aux grains (شونة) du Diwān. A l'occident se trouve un convent appelé Dair Sinnaouris. Les habitants sont des Banoû Kaïṣar, fraction de Banoû Adjlān.

(Le convent دير ستورس n'est mentionné ni dans Abou Ṣāliḥ ni dans Amelineau.)

CHASFA, شَسْفَة.

Nâboulî, p. 119. — Touhfa, p. 156 et État, p. 683. شَسْفَة (من كفور ستورس).

Petite ville avec des dattiers, des vignes en petite quantité et des figuiers, au nord du Fayyôûm, à deux heures et demie de cheval de Madînat. Elle fait partie des fiefs de l'émir 'Izz ad-Dîn Khaḍar ibn Mouḥammad al-Kikānî et de ses frères. Elle prend de l'eau du Baḥr Sinnaouris, du canal de dérivation ach-Chādhirwān. Elle a une mosquée, مسجد, non inscrite au diwān. Ses habitants sont des Banoû Kaïṣar, fraction des Banoû Kilāb.

DJARFAS, جَرْفَس.

Nâboulî, p. 87. — Ahmed Zêki, p. 38. — Dictionnaire, جَرْفَس, Garfès.

Petite ville, un des hameaux de Sinnaouris, disparue depuis longtemps. C'est maintenant un territoireensemencé sans mur d'enceinte, au nord du Fayyôûm, à deux heures de cheval de Madîna. Elle prend son eau du Baḥr Sinnaouris, par le canal de dérivation ach-Chādhirwān. Ses habitants sont des Djābirî, des Kaïṣar, fraction des Banoû Kilāb.

MOUCHÂT IBN KOURDÎ, منشاة ابن كُردى من كفور ستورس

(un des hameaux de Sinnaouris).

Nâboulî, p. 148. — Touhfa, p. 158. — État, p. 684, منشاة ابن كُردى وتعرف بحيلة
(Mouchiat Ibn Kourdî, connue sous le nom de Haila).

Petite ville, ombragé de quelques acacias et de palmiers, au nord du Fayyôûm, à trois heures de cheval de Madîna. Elle prend de l'eau du Baḥr Sinnaouris, par le canal de dérivation appelé ach-Chādhirwān. Ses habitants sont des Banoû Djābir.

MOUNCHÂT AT-TAWÂHIN, منشاة الطواحين من كفر سنورس,
(un des hameaux de Sinnaouris).

Nâboulî, p. 149. — *Touhfa*, p. 158. — *État*, p. 684.

Petite ville au nord du Fayyôum, à une demi-heure de distance de Madîna. On y voit des enclos de palmiers et des jardins de vignes, de figuiers, d'abricotiers, de légumes et d'acacias. Elle fait partie des fiefs de l'émir 'Izz ad-Dîn Khaḍar ibn Mouḥammad al-Kikânî et de ses frères. Elle reçoit de l'eau du Baḥr Sinnaouris (canal de dérivation ach-Chadhirwân). Ses habitants sont des Banoû Kaïṣar.

ABHÎT, أبهيت.

Nâboulî, p. 37 — *Touhfa*, p. 151, أبهيت. — *État*, p. 680 أبهيت. — *Description de l'Égypte*, p. 130, بهيت الحجر, Béhébit el-Hagar. — *Dictionnaire*, Abhît al-Hagar.

Un des hameaux de Sinnaouris, au nord de Madînat al-Fayyôum, à l'ouest de Sinnaouris, à deux heures de cheval d'Al-Madîna. On y voit des jardins, des vignes, des palmiers, des figuiers et des oliviers. Elle reçoit l'eau du canal de Sinnaouris. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Kaïṣar, fraction des Banoû Djâbir.

MINÎAT AL-BAṬS, منية البطس.

Nâboulî, p. 163. — *Touhfa*, p. 158, منية البط, variante en note, منية البطش.
— *État*, منية البطش, p. 684.

Grande ville ombragée de dattiers et d'acacias, au nord de Madînat al-Fayyôum et à quatre heures de distance de cette ville. Elle prend de l'eau du Baḥr Dhât aş-Safâ par le canal de dérivation appelé Al-Faskyyat al-Yoùsoufyya; elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Samâloûs, fraction des Banoû 'Adjlân.

Dépendance: منشاة.

BAHR TIRSÂ.

MINÎA KARBIS, منية كريس.

Nâboulsi, p. 146. — Ahmed Zéki, p. 41. — *Description de l'Égypte*, p. 129 الزاوية الكرنابية.
— *Dictionnaire*, زاوية الكرادسة, Zaouiet el-Karadsah.

Elle s'étend sur des palmiers, des carronbiers, des sycomores et des jardins de figuiers. Située au nord du Fayyôum, vers l'ouest, elle est à une demi-heure de distance de Madîna, sur le bord du Baḥr Tandoûd ⁽¹⁾. Ses habitants sont des Banoû Djâbir Karâbisa, fraction des Banoû 'Adjlân.

Dépendance : منشأة اخصاص أبى عصية, Mouchât, Akhsâs Abi 'Aṣîa, petit hameau (كفر) qui ne dépasse pas dix maisons. Une mosquée, مسجد.

AT-TÂRIMA, الطارمة.

Nâboulsi, p. 50. — *Touhfa*, p. 152.

Ville située au nord du Fayyôum, à quatre heures de cheval de Madîna, entre Minîat al-Baṭs et Baiahmoû, et limitrophe de ces deux villes. Elle a peu de palmiers. Ses habitants sont des Banoû Samâloûs, fraction des Lawâta. Ils reçoivent de l'eau du canal venant du Baḥr ach-Charḳyya entre Tirsâ et la rive nord du Baḥr. Une grande mosquée, جامع.

TIRSÂ, تيرسا.

Nâboulsi, p. 85. — *Touhfa*, p. 154. — *État*, p. 682. —
Description de l'Égypte, p. 130.

Ville de moyenne importance, à plus de deux heures de distance à cheval de Madîna. On n'y voit ni palmier, ni jardin, ni arbre, ni vigne. Elle a des mosquées, مساجد, non inscrites au Diwân et une grande mosquée, جامع. Elle reçoit de l'eau d'un canal de la rive nord (Baḥr Tandoûd ou Tirsâ) en association avec At-Târima. Ses habitants sont des Banoû Samâloûs, fraction des Banoû 'Adjlân.

⁽¹⁾ Aujourd'hui Baḥr Tirsâ. La légende dit que le prophète Job y prit les bains qui le guérèrent de ses maux, aussi ce cours d'eau miraculeux est-il

l'objet d'un pèlerinage assidu. Cf. AHMED ZÉKI, *Une description arabe du Fayyôum* (*Bulletin de la Société Khédiviale de Géographie*, 1898, p. 41).

BAHR NAḲALĪFA.

MINĪAT AD-DĪK. مَنِيَّة الدِّيك; BANOÛ MADJNOÛN, بَنُو مَجْنُون; CHALMAṢ, شَلْمَص.
Vdboulsi, p. 165. — *Touhfa*, p. 158 et 153 (بَنِي مَجْنُون). — *État*, p. 684 et 681. —
Description de l'Égypte, p. 129, Beni-Magnoûn. — *Dictionnaire*, بَنِي صَالِح, ancien B.
Madjnoûn. Chalmaṣ n'est cité dans aucun de ces ouvrages.

Trois endroits proches l'un de l'autre : le premier est ombragé de nombreux palmiers et de sycomores; le deuxième est un village de moyenne importance avec des palmiers, des acacias, des sycomores et des saules en petit nombre; le troisième est un petit village avec un seul sycomore et des palmiers, à l'ouest de Madinat al-Fayyôûm et à une heure et demie de celle-ci. Ces trois villages font partie des fiefs des compagnons de Chihâb ad-Dîn Rachîd. Ils prennent de l'eau de la rive nord du Baḥr al-Adḥam al-Yoùsoufy. Leurs habitants sont des Banoû Kilâb.

FĀNOÛ. فَانُو.

Nâboulsi, p. 133. — *Touhfa*, p. 157. — *État*, p. 683. — *Quatremère*, I, p. 413.
— *Abou Sâlih*, p. 209. — *Description de l'Égypte*, p. 129.

Ville de moyenne importance au nord du Fayyôûm, autrefois très peuplée. On y voit des vignes qui ont été abandonnées, des vergers de palmiers, figuiers, pommiers, abricotiers, poiriers et citronniers. Elle est voisine de Naḳalifa et souvent mentionnée avec elle. A deux heures de distance de Madîna, elle reçoit de l'eau d'un canal appelé Naḳalifa et d'un autre appelé Miniât Karbîs, venant de la rive nord du Baḥr. Il y a à Fānoû trois églises en ruines et, à l'ouest de la ville, un couvent appelé Daîr Fānoû. On voit à Fānoû des restes de pressoirs à eau; les cannes à sucre de cette ville sont pressées maintenant au pressoir de Naḳalifa; la cause de l'abandon des pressoirs de Fānoû est, dit-on, la disparition des eaux qui les faisaient tourner. Une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Djâbir, fraction des Banoû 'Adjlân.

Dépendance : منشأة المقاسم والملائد Mounchât al-Maḳâsim wal-Malâid.

D'après Abou Sâlih, il y a plusieurs églises dans les deux districts de Fānoû et de Naḳalifa : l'église du glorieux Saint Georges, une église de la Pure Vierge Marie, restaurée par le Chaikh al-Mouhadhdhab Abou Ishâḳ Ibrâhîm ibn Abou Sahl Al-Moucharif surnommé Az-Zaḳroûḳ. l'église de l'ange Michel, le monas-

tère de la Croix (près de Fanoù) où la liturgie est célébrée le jour de la fête de la Croix, et une église du glorieux Saint Georges.

(M. Amelineau ne fait aucune mention de ces édifices religieux.)

NAKALIFA, نَقْلِيْفَة.

Nâboulî, p. 133. — Touhfa, p. 157. — État, p. 683, نَقْلِيْفَة. — Abou Sâlih, p. 209.
Quatremère, I, p. 413. — Description de l'Égypte, p. 129, نقاليقة. — Dictionnaire, نقاليقة.

Grande ville, bien peuplée, avec de nombreux palmiers, des figuiers et des oliviers, à quelques pas de Fanoù; les habitants de ces deux villes peuvent se parler, chacun restant chez soi, et les murs de Fanoù sont sur le territoire de Nakalifa. Elle reçoit l'eau d'un canal appelé Nakalifa, et d'un autre appelé Miniat Karbîs. Il y a à Nakalifa trois meules pour les cannes à sucre, manœuvrées par des bœufs, une grande mosquée, جامع, et une église (celle du glorieux Saint Georges mentionnée plus haut). Ses habitants sont des Kaïsar.

CANAUX SITUÉS À L'EXTRÉMITÉ OUEST DU BAHR AL-ADHAM.

FIDAMAÏN, فِدَمَائِيْن.

Nâboulî, p. 139. — Ahmed Zêki, p. 38. — Touhfa, p. 157, فِدَمَائِيْن. — État, p. 683, فِدَمَائِيْن.
— Description de l'Égypte, p. 129, Fidimyn. — Dictionnaire, فِدَمَائِيْن, Fedimine.

Ville de moyenne importance, au nord-ouest du Fayyôum, à deux heures de cheval de Madîna. On y voit des dattiers, des figuiers et des oliviers dans une vallée à l'est. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoù Djawwâb, fraction des Banoù Kilâb.

Dépendance : منشاة.

BAMOÛYA, بَمَوِيَة.

Nâboulî, p. 69. — Touhfa, p. 153, بَمَوِيَة. — État, p. 681, بَمَوِيَة, Bamawaïh.
— Amelineau, p. 101, بَمَوِي ou بَمَوِي.

Grande ville à deux heures de cheval de Madîna. Elle comprend des jardins, des vignes, des vergers de palmiers et d'oliviers. Située à l'occident du Fayyôum, elle a un marché qui se tient le jeudi et où l'on trouve des parfumeurs et des boutiques de marchands d'habits. Les plus notables Kâdî du Fayyôum, les Aoulâd Hâmid l'habitent. On y voit une grande mosquée, جامع, une مسجد.

à l'extérieur, dans le voisinage de Tâhoùn al-Mâ, deux églises, et, à l'orient de la ville, un couvent. Les habitants sont sédentaires et appartiennent aux Banoû Samâloûs, tandis qu'Al-kôm al-Aḥmar et Al-Bârîda sont aux Banoû Zoummarân, fraction des Banoû 'Adjlân, et Senhoûr, aux Banoû Mouṭaîr.

DÉPENDANCES :

Mouchât Na'im	منشاة نعيم
Mouchât Ibn 'Askar	منشاة ابن عسكر
Mouchât Al-Maḥâsim	منشاة المقاسم
Mouchât Al-Kalâwa ou Aboû Yoûsouf al-Ḳaṭiṭây	منشاة القلاوة ou ابى يوسف القطيطاى
Mouchât 'Antar	منشاة عنتر
Mouchât Senhoûr	منشاة سنهور

L'État des provinces d'Égypte mentionne aussi (p. 681) un endroit appelé بركة بمويه.

SAINAROÛ, سَيْنَرُو.

Nâboulî, p. 116. — Aḥmed Zêki, p. 43. — Touḥfa, p. 155, سينرو (variante en note). — État, p. 683. — Description de l'Égypte, p. 129. — Dictionnaire, سينرو, Senaro. — Amelineau, p. 92, Senraoueh. (Dépendance : Behnassouy al-Hâkim.)

Ville de moyenne importance. On y voit peu de jardins, des palmiers, des caroubiers et des sycomores; il y avait aussi des vignes qui ont disparu faute d'eau. Située à l'ouest de Madîna et à deux heures de distance à cheval, elle reçoit de l'eau d'un canal en association avec Baur Sainaroû, de la rive nord du Baḥr. Elle a une grande mosquée, جامع, et une seule église. Les habitants sont moitié Banoû Djawwâb, moitié Aḍabiṭa, fraction des Banoû Kilâb.

BAUR⁽¹⁾ SAINAROÛ, بَوْر سَيْنَرُو.

Nâboulî, p. 75.

Territoire désert, sans mur de clôture, ruiné depuis trois ans. On n'y voit ni arbre ni jardin, mais au contraire du bois mort et des tamarises que cultivent les habitants de Sainaroû. Il est arrosé par l'eau du canal de Sainaroû.

⁽¹⁾ On appelle ainsi un terrain inculte et pas encore propre à être ensemencé.

ABOÛ KSÂ⁽¹⁾, أبوكسا.

Nâboulî, p. 46. — *Ahmed Zêki*, p. 35. — *Toulfa*, p. 151. — *État*, p. 680, أبوكسا.
Description de l'Égypte, p. 129, Abou-Ksé. — *Dictionnaire*, أبوكسا ou أبوكسه.

Grande ville entourée de nombreux palmiers dans une longue vallée. On y voit de belles vignes, semblables à celles du Hildjâz et des palmiers aussi beaux. Elle est à trois heures de distance de Madina. La plupart de ses habitants sont sédentaires; ce sont des Banoû Djawwâb, fraction des Banoû Kilâb. Il y a dans cette ville un pressoir à deux meules : une à bras et une à eau. Elle prend son eau d'un canal à l'extrémité du Baïr Yousoûfy, rive nord, en association avec Babîdj Anchoû, Abchiât ar-Roummân, Tobhar et Djerdoû. Elle possède une grande mosquée, جامع, une mosquée vénérée, connue sous le nom d'Abou Ribâh مسجد ابى رباح et une église chrétienne (p. 22).

BABÎDJ ANCHOÛ, ببيج أنشو.

Nâboulî, p. 72. — *Yâkoût*, I. p. 487. — *Toulfa*, p. 153. — *État*, p. 681.
Description de l'Égypte, p. 129, أبو جنشو. — *Dictionnaire*, Abou Ganchoû.

Jolie ville, de moyenne importance, à l'ouest du Fayyôûm et à une ou deux heures de distance de Madinat al-Fayyôûm. On y voit des palmiers, du raisin, des jardins et des cannes à sucre. Elle est voisine du canal de Miniât Akna et prend son eau d'un canal de la rive nord, à l'extrémité du Baïr al-Adham al-Yousoûfy, en association avec Abou Ksâ, Abchiât ar-Roummân, Tobhar et Djerdoû. Elle possède un pressoir de cannes à sucre avec deux meules à bœufs et une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Adâbiṭa Karâbisa, fraction des Banoû Kilâb.

ABCHIÂYAT AR-ROUMMÂN, أبشاية الرمان (de la grenade).

Nâboulî, p. 48. — *Ahmed Zêki*, p. 44. — *Yâkoût*, I. p. 92, أبشاية. — *Toulfa*, p. 150.
État, p. 680. — *Description de l'Égypte*, p. 129, أبشاي الرمان. — *Dictionnaire*, أبشواى الرمان.

Grande ville, à quatre heures de distance à cheval de Madinat al-Fayyôûm, à l'occident du Fayyôûm. Au-delà de cette ville, jusqu'à la montagne, à l'est, on ne trouve que Miniât Akna dont le territoire est limitrophe du sien. Elle

⁽¹⁾ Mot-à-mot : l'homme au manteau.

renferme peu d'arbres : palmiers, oliviers et quelques petits poiriers. Elle possède une *sakya* sur un puits d'eau de source dont les habitants de la ville boivent en été lorsque l'eau du Baħr a tardé à venir. Au sud de la ville se trouve un verger de palmiers à un endroit appelé Tamdoūra, تمذورة. Elle reçoit l'eau d'un canal à l'extrémité du Baħr al-Adħam, en association avec Aboù Ksà, Babidj Anchoù, Tobhâr et Djerdoù. Une grande mosquée, جامع.

TOBHÂR, طَبْهَار.

Nâboulî, p. 129. — Ahmed Zêki, p. 44. — Touhfa, p. 156, طَبْهَار. — État, p. 683.

Description de l'Égypte, p. 128. — Dictionnaire, طَبْهَار.

Ville de moyenne importance, qui s'étend sur des jardins, des vignes, des palmiers et des figuiers. Située à l'occident du Fayyôum, à trois heures de cheval de Madîna, elle reçoit l'eau d'un canal de dérivation à l'extrémité du Baħr al-Adħam, rive nord, en association avec Aboù Ksà, Babidj Anehoù, Abchâyat et Djerdou. Elle possède une grande mosquée, جامع. Les habitants sont des Banoù Gašin, fraction des Banoù Kilâb.

DJIRDOÛ (OU DJERDDHÛ), جَرْدُو.

Nâboulî, p. 88. — Touhfa, p. 154. — État, p. 682. — Description de l'Égypte, p. 127.

Dictionnaire, جَرْدُو, Garadou.

Grande ville, à l'ouest du Fayyôum, à une heure et demie de cheval de Madîna. On y trouve des palmiers, vignes, acacias et sycomores. Elle reçoit de l'eau d'un canal de dérivation à l'extrémité du Baħr al-Adħam, rive nord, en association avec Aboù Ksà, Babidj Anchoù, Abchâyat ar-Roummân et Tobhâr.

Dépendance : منشأة الهلالي, Mouchât al-Halâlî.

MINIÂT AKNA ET SES HAMEAUX, مَنِيَّةُ أَقْنَى وَكُفُورَهَا.

Nâboulî, p. 150. — Ahmed Zêki, p. 41. — Touhfa, p. 158, مَنِيَّةُ أَقْنَى.

État, p. 684, مَنِيَّةُ أَقْنَى.

Grande ville à l'ouest du Fayyôum, à l'extrémité des districts de cette province. On y voit des palmiers et des oliviers, figuiers, orangers, ainsi qu'un belvédère, un verger et un bain qu'avait élevés Al-Malik Al-Moufađđal. Les gens du pays les détruisirent par ignorance et méchanceté, puis lorsque l'émir Badr ad-Dîn Al-Marandazî fut nommé gouverneur du Fayyôum il les releva et les modifia :

après son départ, les paysans revinrent et détruisirent ces édifices une seconde fois, jusqu'à ce que le gouverneur imagina de les faire relever à leurs frais. A proximité de cette ville se trouve le Birkat as-Şaïd. Une grande mosquée, جامع.

Les habitants sont des Aqlâbiṭa, fraction des Banoû Kilâb.

DÉPENDANCES :

Mouchât Gaillân	منشاة غيَّان
Mouchât al-Wast	منشاة الوسط
Mouchât al-Athla ou Zaïd ibn Kathîr	منشاة الأتلة ou زَيْد بن كَثِير
Mouchât Ḥaubat	منشاة حوبت
Mouchât al-Faḥamataïn, al-barrânyya,	
al-Djawwânnya	منشاة الفحامتَيْن البرَّانية والجَّوانية
Mouchât Diklah	منشاة دِكْلَه

BABÎDJ ANḲÂCH, بَيْجْ أَنْقَاش.

Nâboulî, p. 76. — *Fâkoût*, I. p. 487. — *Touhfa*, p. 153, — *État*, p. 681.

Description de l'Égypte, p. 126, أبو دنجاش. — *Dictionnaire*, أبو دنقَاش.

Ville de moyenne importance, à deux heures de distance de Madînat al-Fayyôûm, à l'occident de cette province. On y voit des palmiers, dattiers et autres espèces, et des vignes en petite quantité. Elle reçoit de l'eau du canal de dérivation appelé Al-'Arin, en association avec Miniât Aḳna. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Gaşin, fraction des Banoû Kilâb.

عَنْز, 'ANZ.

Nâboulî, p. 131. — *Touhfa*, p. 156. — *État*, p. 683.

Petite ville avec de petits palmiers, à l'ouest du Fayyôûm, à une heure et demie de Madîna. Elle reçoit de l'eau d'un canal de la rive Sud du Baḥr. Ses habitants sont des Banoû Djawwâb, fraction des Banoû Kilâb.

AKHŞÂŞ AL-'ADJANYÏN, أَخْصَاصُ الْعَجَمِيِّينَ (les huttes des Persans).

Nâboulî, p. 42. — *Ahmed Zêki*, p. 35. — *Touhfa*, p. 151. — *État*, p. 680 أَخْصَاصُ. —

Description de l'Égypte, p. 128, El-'Agmyyn (sur la carte 'Agmîneh). — *Dictionnaire*, Agamiyine.

Ville située à l'ouest et à deux heures de cheval de Madîna, entourée d'une

grande quantité de vignes, de quelques pommiers, de palmiers, de figuiers en petit nombre et de pêcheurs. Ses habitants sont des Banoû Gaşîn, fraction des Banoû Kilâb. Elle est contiguë aux terres de Babîdj Anchoû, ce qui a provoqué des contestations entre les habitants de ces deux villages au sujet des terres. Elle possède une grande mosquée, جامع. Elle prend l'eau d'un canal sans maçonnerie venant de la rive Sud du Baħr al-Adħam.

AL-ISTINBÂT, الاستنباط.

Nâboulî, p. 34. — Ahmed Zêki, p. 38. — *Description de l'Égypte*, p. 128.

Dictionnaire, p. 510, السُنْبَاط ou السُمْبَاط.

Ancienne ville, proche d'Al-Madîna, à l'ouest et à une demi-heure de distance de cette ville. On y voit peu de palmiers, de sycomores et d'acacias, aucun jardin ni vigne, seulement quelques tamarins. Elle reçoit de l'eau d'un canal maçonné, de la rive Sud du Baħr Al-Adħam, au nord du canal de Dasiâ. Ses habitants sont des Banoû Djawwâb, fraction des Banoû Kilâb.

DÉPENDANCES :

Mouchât al-Makhşouba	منشأة المخصوبة
Mouchât Charaf	منشأة شرف
Mouchât aş-Şafşaf	منشأة الصفصاف
Mouchât al-Makâsim	منشأة المقاسم
Mouchât Sirâdj	منشأة سراج
Mouchât Aboû Sâlim	منشأة أبى سالم
Mouchât Birak al-Baïl	منشأة برك البَيْض

TALÂT, تَلَات.

Nâboulî, p. 83. — *Touhfa*, p. 154, تَلَات العُلَيَّا. — *État*, p. 682.

Description de l'Égypte, p. 128. — *Dictionnaire*, تَلَات المِظَالِم, Talat al-Mazalim.

Ville de moyenne importance, à deux heures de distance de Madîna. On y voit des palmiers, des arbres, des jardins et des vignes. Elle possède plusieurs mosquées, مساجد, non inscrites au Diwân et reçoit de l'eau d'un canal sans maçonnerie de la rive Sud du Baħr, après le Khalîdj al-Istinbât. Ses habitants sont des Djawwâb, fraction des des Banoû Kilâb.

AR-ROÛBYOÛN, الرُّوَيْيْن.

Nâboulsi, p. 60. — *Touhfa*, p. 152, الرُّوَيْيْن. — *État*, p. 680.

C'est le territoire connu sous le nom d'Al-Gâba (le bas-fond), waḳf au profit de la Madrasat ach-Châfi'yat at-Taḳwyya à Madînat al-Fayyôum. Petite ville à l'occident du Fayyôum, à une demi-heure de cheval de Madîna. Elle possède peu de palmiers et d'acacias et reçoit de l'eau d'un canal maçonné de la rive Sud du Baḥr al-Aḥham.

AL-ḤANBOÛCHÛA, الحَنْبُوشِيَّة.

Nâboulsi, p. 59. — *Touhfa*, p. 151, الحَنْبُوشِيَّة. — *État*, p. 680.

Waḳf d'Al-Malik an-Nâsir au profit de la Mâlikyya au Caire. Grande ville à l'extrémité ouest de la province du Fayyôum; derrière elle, il n'y a que la montagne, au nord se trouve Miniât Aḳna. Située à quatre heures de distance de Madîna, elle est entourée de palmiers et de nombreux arbres: figuiers, pommiers, poiriers. Elle possède une grande mosquée, جامع, non inscrite au Diwân et reçoit l'eau du Baḥr Miniât Aḳna, en association avec Babîdj Anḳâch.

MASDJID 'AÛCHA, مَسْجِدْ عَائِشَةَ.

Nâboulsi, p. 160. — *Touhfa*, p. 157. — *État*, p. 684.

Son territoire est connu sous le nom d'Al-'Aḳoula. Ce ne sont que des tentes au milieu des bois. On n'y voit ni arbre fruitier, ni plantation, ni légumes. Elle est située à l'occident du Fayyôum, à proximité d'Al-Ḥanboûchûa et de Diklauh, à quatre heures de cheval de Madîna, dans les fiefs de Chams ad-Dîn al-Kourânî. Elle prend de l'eau d'un terrain submergé (غرق) appelé Ḳâmbachâ. Ses habitants sont des Adâbiṭa, fraction des Banou Kilâb.

LES DISTRICTS DES MONTAGNES NON COMPRIS SIDRÂ ET AL-ATRAFYA.

نَوَاحِي الْجِبَالِ خَارِجًا عَنِ سِدْرَا وَالْأَطْرَافِيَّةِ.

Touhfa, p. 158. — *État*, p. 684.

[Sous ce titre, le *Touhfa* réunit quelques districts situés à l'ouest de la province du Fayyôum, près de la rive orientale du Birkat Ḳâroûn. An-Nâboulsi ne fait aucune mention de ces districts, mais il en cite quelques-uns séparément.

Ce sont : دَقْلَوُه, Diklauh (mentionné plus haut par Nâboulsi); افنى, Afni (probablement Aḵna); الماوين, Al-Mâwain; الحمام, Al-Ḥammâm; القصر والنشو, Al-Ḳaṣr et Al-naṣh; الوسطانية, Al-Waṣṭāniyya; بَريون, Barioun; سُكُو, Soudouh; منية العبادين, Mouniat al-'Abbādîn; منية افنى, Mouniat Afni (probablement Aḵna, mentionnée plus haut par Nâboulsi) et شُشَهَانَه Chouchhâna.

BAHR DISÎÂ ET BAHR MOTOÛL.

DISÎÂ, دِسِيَا.

Nâboulsi, p. 92. — *Description de l'Égypte*, p. 127, دسِيَة. — *Dictionnaire*, Dessia.

Ville de moyenne importance, à l'occident et au Sud du Fayyôum, à une heure et demie à cheval de Madîna. Elle possède des palmiers, des lotus et des acacias, et reçoit de l'eau d'un canal maçonné de la rive Sud du Baḥr Yoûsoufy. Ses habitants sont des Banoû Gaṣîn, fraction des Banoû Kilâb; au nord de la ville se trouve un couvent.

Dépendance : Mouchât al-Mardj wal-Akrâd, منشاة المرج والاكرد.

IHRÎT, اِهْرِيْت.

Nâboulsi, p. 44. — *Yâkoût*, I, p. 409. — *Toukfa*, p. 152. — *État*, p. 681.

Description de l'Égypte, p. 127, Aheryt. — *Dictionnaire*, Ahrit el-Gharbiyeh.

Ville de moyenne importance, à deux heures de cheval de Madîna. On y voit des palmiers, des sycomores, des lotus et des vignes. Ses habitants sont des Banoû Gaṣîn, fraction des Banoû Kilâb; elle est connue sous le nom de بِيح النيلة Babîdj An-Nîla. Elle reçoit de l'eau d'un canal non maçonné de la rive Sud du Baḥr. Une grande mosquée, جامع.

(Yâkoût nous apprend qu'un village du même nom se trouve dans le district de Bahnasa.)

DÉPENDANCES :

Mouchât Babîdj An-Nîla ou Mouchât Badjaroû منشاة بيج النيلة ou منشاة بجرو
Mouchât al-'Athâmina منشاة العثامنة
Mouchât Baṭâh منشاة بطاح

LES DEUX DANFÂRA DE DJARDOÛ ET D'IHRÎT, دَنْفَارَتَي جَرْدُو وإِهْرِيت.

Nâboulsî, p. 98. — *Touhfa*, p. 155, دَنْفَارَةُ إِهْرِيت. — *État*, p. 682, دنقارة⁽¹⁾.

Deux villes situées à une heure et demie de cheval de Madîna, au Sud du Fayyôûm, vers l'Ouest, dans les fiefs des deux émirs Saïf ad-Dîn ibn al-Amîr Sâbiḡ ad-Dîn et 'Alâ ad-Dîn son frère. Leur eau vient d'un canal de dérivation qui se sépare au Sud de Moṭoûl du Baḡr Miniât Aḡna. Leurs habitants sont des Banoû Gaṣîn.

DÉPENDANCES DE DANFÂRA DJARDOÛ :

Mouchât Aboû Sâlim	منشاة ابن سالم
Mouchât Moûsa	منشاة موسى

DÉPENDANCE DE DANFÂRA IHRÎT :

Mouchât Aboû Khaz'al	منشاة ابن خزعل
Mouchât Aboû 'Azîz ou 'Alkân	منشاة ابن عزيز ou علكان
Mouchât Khalâṣ	منشاة خلاص

Moṭoûl, مَطُول, et Baḡr Banî Ḳarîṭ, بحر بنى قريط.

Nâboulsî, p. 167. — *Touhfa*, p. 157, مَطُول والبحر. — *État*, p. 684.

Description de l'Égypte, p. 127, ترعة مطول. — *Dictionnaire*, مَطُول.

Grande ville, qui renferme des palmiers, des oliviers, des sycomores et de nombreux jardins de vigne avec un seul mûrier. C'est là que sont les canaux de dérivation de Miniât Aḡna et des autres pays environnants. Elle est à l'ouest du Fayyôûm, à deux heures de cheval de Madîna. Baḡr Banî Ḳarîṭ se compose de quatre bourgs (mouchât) ombragés de palmiers, et d'acacias : trois sur le canal de Miniât et un au milieu des terres, à trois heures de Madîna. Tous ces lieux reçoivent de l'eau d'un canal de la rive Sud du Baḡr Yoûsoufy (le Baḡr Moṭoûl). Une grande mosquée, جامع, à Moṭoûl. Les habitants sont des Banoû 'Amîr, fraction des Banoû Kilâb.

Dépendance : Mouchât Za'âza' ibn ar-Raḡlâla منشاة زعازع بن الرحالة.

⁽¹⁾ Le commentateur de l'*État des provinces d'Égypte* dit que دنقارة est certainement une faute. An-Nâboulsî écrit aussi تنقارة.

BABÎDJ FARAH, بيج فرح.

Nâboulsî, p. 60. — Ahmed Zéki, p. 44. — Faḳoût, I. p. 487. — Touhfa, p. 153, بيج فرح. — État, p. 681, بيج فرح. — Description de l'Égypte, بيج. — Dictionnaire, Abguig.

Ville de moyenne importance, avec des enclos d'oliviers, des vergers de palmiers et des acacias, à moins d'une heure et demie de Madîna, à l'occident du canal de Miniât Aḳna ⁽¹⁾. Elle possède une grande mosquée, جامع, et prend son eau d'un canal maçonné de la rive Sud; elle fait partie d'un territoire en waḳf au profit de la Khânḳah ⁽²⁾. Ses habitants sont des Banoû 'Amir, fraction des Banoû Kilâb.

BAHR ABOÛ ŞÎR.

DOUMOÛCHYA, دُمُوشِيَّة.

Nâboulsî, p. 94. — Touhfa, دوشيت الملاحه (variante : دُمُوشِيَّة الملاحه), p. 154.

État, p. 682, دُمُوشِيَّة الملاحه (en note : peut-être faut-il lire دُمُوشِيَّة).

Grande ville, ombragée de palmiers et de sycomores; plaine arrosée par le Nil et ensemencée de lin, de blé et d'orge, comme le Rif, au Sud de Madîna et à une heure de distance de cette ville. Elle prend de l'eau d'un canal en association avec Aboû Şîr Dafadnoû, etc. Elle a une grande mosquée, جامع et un couvent, au Sud, appelé Dair Doumoûchya. Ses habitants sont des Banoû Rabî'a, fraction des Banoû Kilâb.

(Le couvent n'est mentionné ni dans Aboû Sâlih ni dans Amelineau.)

DAFADNOÛ, دَفْدَنُو, ou DAFDANOÛ, دَفْدَنُو.

Nâboulsî, 96. — Ahmed Zéki, p. 44. — Touhfa, p. 154, دَفْدَنُو. — État, p. 682, دَفْدَنُو.

Description de l'Égypte, p. 126, دَفْتُو. — Dictionnaire, دَفْتُو, Defennoû.

Grande ville ombragée de palmiers et de sycomores, à deux heures de cheval de Madîna, au Sud du Fayyôum. Elle reçoit de l'eau d'un canal en association avec Aboû Şîr, Doumoûchya et Aṭsâ. On y voit une grande mosquée, جامع, et une église démolie. Ses habitants sont des Banoû 'Amir, fraction des Banoû Kilâb.

⁽¹⁾ An-Nâboulsî fait certainement erreur. Nous sommes ici à l'orient du canal de Miniât Aḳna et assez loin même de ce district.

⁽²⁾ Couvent de Soufis, probablement la Khan-kâh as-Sâlihyya fondée par Saladin au Caire.

اِطْسَا, ITSÂ.

Nâboulsi, p. 43. — Ahmed Zéki, p. 38. — Toulfa, p. 151. — État, p. 680.

Description de l'Égypte, p. 126. — Dictionnaire, Etsa.

Petite ville au Sud du Fayyôum, voisine de Dafadnoû, à une heure et demie de Madîna. On y voit des palmiers disséminés et des maisonnettes peu nombreuses avec des vignes et des pêchers. Ses habitants sont des Banoû 'Âmir, fraction des Banoû Kilâb; ils prennent l'eau d'un canal maçonné de la rive Sud du Baïr, qui se détache au Sud de Boûsir.

Dépendance : Mouchât Aoulâd Bakîr, منشاة اولاد بكير.

بُوصِير دَفْدَنُو, BOÛSÎR DAFADNOÛ.

Nâboulsi, p. 62. — Fâkoût, I, p. 760. — Toulfa, p. 151, أبوصير دَفْدَنُو. — État, p. 680.

Description de l'Égypte, p. 127, أبوصير دفنور. — Dictionnaire, دَفْتُو, أبوصير دَفْتُو.

Grande ville, bien peuplée, avec des vergers de dattiers et un seul petit sycomore. Voisine du Baïr Dalîa, elle est à une heure de cheval de Madîna et au Sud. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants ont des Banoû 'Âmir, fraction des Banoû Kilâb.

(D'après Yâkoût, c'est dans ce village que fut tué Merwân, surnommé al-Himar « l'âne », dernier khalife de la dynastie des Oumayyades, en 132 de l'hégire. Cette assertion est confirmée par Aboulfeda, qui s'exprime ainsi : « Le Boûsir du Fayyôum est surnommé Koûrîdis, كوريدس, c'est là que fut tué Merwân ». Il est vrai que Koûrîdis ne nous semble pas être le Boûsir du Fayyôum, puisque Abou-Sâlih mentionne à Koûrîdis ou Koûrîdous une église et un monastère, et qu'An-Nâboulsi n'en parle pas. M. Amelineau pense aussi que Koûrîdis n'est pas Abouûsir Dafadnoû, mais un autre village du même nom à l'entrée du Fayyôum.)

BAHR DALÎA.

غَاةٌ بَادْجَا, GÂBA BÂDJA.

Nâboulsi, p. 132. — Toulfa, p. 156, وتعرن بمنشاة الربيعيين. — État, p. 683.

Description de l'Égypte, p. 126, منشية ربيع. — Dictionnaire, ربيع, منشاة ربيع.

Ville de moyenne importance au Sud de Madîna, ombragée de dattiers, de

lotus, d'acacias et de saules; elle se compose de deux quartiers, nord et sud, séparés par le Baḥr Dalīa. Ses habitants sont des Banoū Ḥatīm, fraction des Banoū Kilāb. Elle reçoit de l'eau par deux canaux et un puits de la rive Sud du Baḥr al-'Aḍḥam.

BILĀLA, بِلَالَة.

Nāboulṣi, p. 64. — *Touhfa*, p. 153. — *État*, p. 681.

Petite ville à une heure de distance de Madīnat al-Fayyōūm, avec peu de maisons et de palmiers. Elle reçoit de l'eau du Baḥr Dalīa. Ses habitants sont des Banoū Gaṣīn.

DÉPENDANCES :

Mouchāt al-Mouṭawwī (aussi ابى علاق Aboū 'Allāk),	منشاة المطوع
Mouchāt Aoūlād Zaidān (aussi الاكراد Al-Akrād),	منشاة أولاد زيدان
Mouchāt Aoūlād Abī Zakaria,	منشاة اولاد ابى زكري
Mouchāt 'Othmān,	منشاة عثمان

MOUNCHĀT AOŪLĀD 'ARAFĀ, منشاة أولاد عرفة.

Nāboulṣi, p. 160. — *Touhfa*, p. 158, منشاة اولاد عرفة. — *État*, p. 684 (transcr. Orféh).

Petite ville entourée d'arbres, de dattiers, de petits vergers de figuiers et de pêchers, de caroubiers et de lotus, au Sud et à une heure de distance de Madīnat al-Fayyōūm. Elle reçoit de l'eau d'un canal du Baḥr Dalīa, avant d'arriver aux canaux de dérivation. Au Sud du canton se trouve un couvent appelé Aboū Chenōūda, أبو شنودة. Ses habitants sont des Banoū 'Āmir, fraction des Banoū Kilāb.

(Il n'est fait aucune mention du couvent ni dans Aboū Salīḥ ni dans Ame-lineau.)

MINĀ CHOUCĤAHĀ, منية ششها.

Nāboulṣi, p. 161. — *Touhfa*, p. 158. — *État*, p. 684, منية ششها.

Grande ville entourée d'arbres, de vignes, de figuiers, de raisins et d'orangers au Sud du Fayyōūm, à deux heures de distance à cheval de Madīna. Elle reçoit de l'eau du Baḥr Dalīa par un canal avant le canal de dérivation appelé Ṭarafā, طرفا. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoū Gaṣīn.

الصَّفَاوَنَة وَتَنْغَشَار, AŞ-SAFÂWANA ET TANAFCHÂR.

Nâboulî, p. 58. — *Touhfa*, p. 152, الصَّفَاوَنَة. — *État*, p. 680, الصَّفَاوَنَة.

Description de l'Égypte, p. 127, الصَّفَاوَنَة. — *Dictionnaire*, الصَّوَاغِنَة, Aş-Sawâfna.

Petite ville au sud du Fayyôûm, à deux heures de distance de Madîna, entourée de palmiers, sur le Baħr Dalia. On y voit peu d'arbres; les habitants sont des Banoû 'Âmir, fraction des Banoû Kilâb, ils prennent l'eau du Baħr Dalia.

Dépendance : Mouchât as-Sawâkî al-Hamâmyya, منشاة السواكى الهمامية.

اُمّ السَّبَاع, OUMM AS-SIBÂ'.

Nâboulî, p. 54. — *Touhfa*, p. 153. — *État*, p. 681.

Petite ville au sud du Fayyôûm, avec un seul sycomore et des acacias. Ses habitants sont des Banoû Gaşîn, fraction des Banoû Kilâb; ils reçoivent de l'eau du Baħr Dalia par le canal de dérivation appelé Al-Kalanboû, القلنبو.

(Nâboulî mentionne une ancienne ville abandonnée du même nom sur le B. Tanabṭawayh.)

اُقْلُوْل, OUKLOÛL.

Nâboulî, p. 57. — *Touhfa*, p. 151. — *État*, p. 680.

Petite ville au sud du Fayyôûm, entourée de palmiers, à deux heures de Madîna. Elle fait partie des districts du Baħr Dalia et reçoit de l'eau de ce canal par le canal de dérivation appelé Al-Kalanboû. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Dj'afar, fraction des Banoû Kilâb.

Dépendance : Mouchât Ibrâhîm Al-Dj'afary, منشاة ابراهيم الجعفرى.

بُسْطَا, BOUCHṬÂ.

Nâboulî, p. 65. — *Ahmed Zeki*, p. 37. — *Touhfa*, p. 153, بُسْطَا.

État, p. 681, بُسْطَا وَاُمّ السَّبَاع.

Autrefois grande ville, bien peuplée, maintenant déchue, à la suite d'une mesure répressive qui enleva aux habitants l'eau à laquelle ils avaient droit. On n'y voit ni dattier, ni arbre, ni jardin, à peine quelques sycomores. Située à deux heures de cheval de Madîna, elle est aux environs du canal de Dalia dont elle prend de l'eau par le canal de dérivation Al-Kalanboû. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Gaşîn.

HADDADA, حَدَادَة.

Nâboulsi, p. 90. — Touhfa, p. 154. — État, p. 682, حَدَادَة.

Ville de moyenne importance, avec des tamarins au milieu de monticules de sable et des pavots dont on ne tire aucun profit. Il y avait autrefois, à l'ouest de cette ville, une grande cité qui se nommait Haddada et qui a été ruinée. Celle-ci a reçu le nom de l'ancienne; elle est située à l'occident du Fayyûm, à trois heures de cheval de Madîna. Elle prend son eau du Baḥr Dalia, par le canal de dérivation Al-Ḳalanboû. Ses habitants sont des Banoû Gaṣîn, fraction des Banoû Kilâb.

MİKRÂN, مِقْرَان.

Nâboulsi, p. 155. — Touhfa, p. 157, مِقْرَات. — État, p. 684, مِقْرَات.

Grande ville dépourvue d'arbres et de palmiers, à trois heures de cheval de Madîna. Elle reçoit de l'eau du Baḥr Dalia par le canal Al-Ḳalanboû. Ses habitants sont des Banoû Ḳarîṭ et des Châkir, fractions des Banoû Kilâb.

. DÉPENDANCES :

Mouchât Charkyya, منشاة شرقية
Mouchât Koumnâ Badjoûh (ou Al-Manṣoutra), منشاة قنا بجوش ou المنصورة
Mouchât Ach-Chaikh Aboû 'Abd Allah al-Ḳahâfi, منشاة الشيخ ابي عبد الله القحافي
où il y a une *zawya* avec un *ribât* et une مسجد où l'on fait la prière du vendredi.

LE TERRITOIRE CONNU SOUS LE NOM D'AL-AḤKÂR, الأرض المعروفة بالاحكار.

Nâboulsi, p. 60.

Appelé aussi Rizka, رزقة. Il reçoit de l'eau du Baḥr Dalia par le canal de dérivation appelé At-Tabroûn, التبرون.

BABIDJ ANDÎR, ببيج أندير.

Nâboulsi, p. 77. — Yâkoût, I, p. 487. — Touhfa, p. 152. — État, p. 681.

Description de l'Égypte, أبو جندير, p. 126. — Dictionnaire, أبو جندير, Aboû Djandîr.

Grande ville située à l'occident du Fayyûm, à deux heures de cheval de Madîna. Elle est entourée de terres ensemencées, mais ne possède ni palmier, ni jardin, ni vigne. Elle reçoit de l'eau du Baḥr Dalia, par le canal de dériva-

tion At-Tabroûn. Ses habitants sont des Banoû Gaşîn, fraction des Banoû Kilâb.

DÉPENDANCES :

Mouchât Charf ibn 'Acham,	منشاة بشار بن عشم
Mouchât Aboû Hâtîm,	منشاة أبو حاتم
Mouchât Aoulâd Abrâcha,	منشاة اولاد أبراشة
Mouchât Al-Gaşîni,	منشاة الغصيني
Mouchât sur le canal d'Al-'Akoûla,	منشاة على خليج العاقولة

DAHMA, دَهْمَا.

Nâbousi, p. 101. — *Touhfa* p. 155, دَهْمَا (?). — *État*, p. 682, دَهْمَا (?).

Grande ville moderne, au Sud-Onest de Madîna. On n'y voit ni palmier, ni vigne, ni sycomore, ni plantations; on y cultivait le coton avant que les eaux fussent détournées vers les champs de cannes à sucre, puis lorsque les cannes à sucre abondèrent, elles accaparèrent toutes les eaux et la culture du coton fut abandonnée par ces districts. On y cultive aussi le blé, l'orge et la fève, de l'espèce particulière au Fayyôum. Elle est située à trois heures de cheval de Madîna et reçoit de l'eau du Baîr Daliâ par le canal At-Tabroûn. Ses habitants sont des Banoû Hâtîm, fraction des Banoû Kilâb.

CHOUCHCHAHÂ, شُشَّهَا.

Nâbousi, p. 124. — *Touhfa*, p. 156. — *État*, p. 683.

Ville de moyenne importance, sans arbre ni vigne et avec peu de palmiers. Située au sud du Fayyôum, vers l'ouest, à trois heures de cheval de Madîna, elle reçoit de l'eau du Baîr Daliâ par le canal At-Tabroûn. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Gaşîn, fraction des Banoû Kilâb.

CHADAMOÛH, شَدْمُوَّة⁽¹⁾.

Nâbousi, p. 125. — *Dictionnaire*, شَدْمُوَّة, Chedmouh.

Ville de moyenne importance, possédant des enclos de palmiers et peu de

¹ Le *Touhfa* (p. 156) et l'*État des provinces de l'Égypte* (p. 683) donnent une ville appelée شَرْمُوَّة, parmi les hameaux de Sennoures. Nous ne trouvons aucune indication sur cet endroit dans Nâbousi et nous pensons qu'il y au-

rait lieu d'identifier شَدْمُوَّة avec شَرْمُوَّة: en ce cas il y aurait erreur dans les deux ouvrages mentionnés ci-dessous, شَدْمُوَّة se trouvant, non parmi les hameaux de Sennoures, mais à l'autre extrémité du Fayyôum.

vignes, de plantations et de sycomores. Située au sud du Fayyôûm, à trois heures de Madîna, elle reçoit de l'eau du Baħr Dalià, par le canal al-Ķalanboû. Ses habitants sont des Banoû Ķariṭ et des Châkir, fraction des Banoû Kilâb.

KANBOÛT, كَنْبُوت.

Nâboulsi, p. 144. — *Touhfa*, p. 157. — *État*, p. 683.

Petite ville sans habitations (fixes) ⁽¹⁾, à trois heures de Madîna, au sud du Fayyôûm. On n'y voit ni arbre ni palmier; elle prend de l'eau du Baħr Dalià par le canal At-Tabroûn. Ses habitants sont des Banoû Hâtîm, fraction des Banoû Kilâb.

MINTÂRA, مِنتَارَة.

Nâboulsi, 163. — *Touhfa*, p. 158. — *État*, p. 684. — *Dictionnaire*, المَنْدَرَة ⁽²⁾.

Petite ville qui n'a que deux arbres et des acacias, au sud-ouest du Fayyôûm, à quatre heures de Madîna. Elle reçoit de l'eau du Baħr Dalià, par le canal At-Tabroûn. Ses habitants sont des Banoû Gaşîn.

(Maḵrîzî, I. p. 249, dit que le canal Dalià, qu'il appelle دله, passe à سَنْتَرِيَة, Santarya. Peut-être ce village est-il le même que مِنتَارَة. L'alif ayant été omis dans ce dernier nom, on conçoit très bien qu'une erreur de copiste ait pu transformer مِنتَرَة en سَنْتَرِيَة.)

BAHR TANABṬAWAYĤ.

TAṬOÛN, تَطُون.

Nâboulsi, p. 86. — *Touhfa*, p. 154. — *État*, p. 682, تطوب. — *Dictionnaire*, تَطُون.

Petite ville à trois heures de cheval de Madîna, dans les districts du Baħr Tanabṭawayĥ. Au sud se trouvait autrefois une grande ville appelée Taṭoûn, qui a été abandonnée; on a alors construit celle-ci et on lui a donné le nom de l'ancienne. On y voit quelques pieds de coton; elle prend de l'eau du Baħr Tanabṭawayĥ. Ses habitants sont des Banoû Hâtîm, fraction des Banoû Kilâb.

BOULDJOUSOÛĶ, بُلْجُسُوق.

Nâboulsi, p. 82. — *Touhfa*, 153, بُلْجُوق. — *État*, p. 681, بُلْجُوق.

Grande et belle ville au sud du Fayyôûm, à quatre heures de cheval de Ma-

⁽²⁾ Probablement un village de bédouins.

dîna. On y voit peu de palmiers et un seul sycomore, une grande mosquée, جامع, et une église démolie. Elle reçoit de l'eau de la rive sud du Baħr Tanabṭawayh. Ses habitants sont des Banoù Ḥātim, fraction des Banoù Kilāb.

TALĪT, طَلَيْت.

Nāboulṣi, p. 128. — *Touhfa*, p. 154. — *État*, p. 682.

Ville récente, peu peuplée, ombragée de palmiers et de figuiers. C'était autrefois une grande ville, bien peuplée; elle a été abandonnée, dit-on, depuis la disette du règne d'Al-Moustansir⁽¹⁾. Située au nord du Fayyūm et à une demi journée de Madîna, elle prend de l'eau du Baħr Tanabṭawayh par un canal restauré au temps de l'émir Fakhr ad-Dîn. Ses habitants sont des Banoù Ḥātim.

HAÏCHA DOUMOÛCHYA, هَيْشَة دُمُوشِيَة.

Nāboulṣi, p. 172.

C'était un bas-fond sur le territoire de Doumoûchya et sur le Khalîdj Tanabṭawayh; Fakhr ad-Dîn le fréquenta et en fit un bourg (Manchya); il est devenu maintenant une petite ville qui s'étend sur des palmiers peu nombreux et de petits acacias, au sud et à deux heures de cheval de Madîna. Elle prend de l'eau du Baħr Tanabṭawayh. Ses habitants sont des Banoù Ḥātim.

ĶOUMBACHĀ, قُومْبَشَا.

Nāboulṣi, p. 141. — *Ahmed Zēki*, p. 43. — *Touhfa*, p. 157. — *État*, p. 683, قُومْبَشَا. —

Dictionnaire, قَلَمَشَاء, Ķalamchā (mais l'ancien nom est resté chez les habitants, d'après Ahmed Zēki).

Grande ville au sud du Fayyūm, à quatre heures de distance de Madîna. On y voit peu de dattiers et quelques vignes, ainsi qu'une grande mosquée, جامع. Elle prend de l'eau du Baħr Tanabṭawayh. Ses habitants sont des Banoù Rabî'a, fraction des Banoù Kilāb.

AL-MAHMASĪ, الْمَهْمَسِي.

Nāboulṣi, p. 55. — *Ahmed Zēki*, p. 44. — *Touhfa*, p. 151. — *État*, p. 680,

الْمَهْمَسِي وهو الْبَهْمَسِي, Aujourd'hui, المهيمسي Al-Mahimsi (d'après Ahmed Zēki).

Un des hameaux de Ķoumbachā; c'est une petite bourgade avec quelques

⁽¹⁾ En 457 de l'hégire.

palmeraies à quatre heures de distance d'Al-Madîna. à l'extrémité sud du Fayyôum, en partie sur le territoire d'Al-Bahnasâ. Elle prend de l'eau d'un canal de la rive sud du Baḥr. Ses habitants sont des Banoû Ḥatîm ; ils sont connus sous le nom d'Al-Myâḥiya, المياحية.

AL-ḲALHÂNÂ, الْقَلْهَانَة.

Nâboulsi, p. 57. — *Touhfa*, p. 152. — *État*, p. 681, الْقَلْهَانَة. — *Dictionnaire*, قَلْهَانَة.

Ville située au sud de Doumoûchya. Ses habitants sont des Banoû 'Amîr, connus sous le nom d'Ach-Chabîtyîn, الشبتيين, fraction des Banoû Kilâb. Ils boivent de l'eau d'un canal de la rive sud du Baḥr.

DAÎR NAḲALOÛN, دَيْر نَقْلُون.

Nâboulsi, p. 22. — *Amelineau*, p. 273. — *Makrizî*, p. 505. — *Abou Sâlih*, p. 205.
Quatremère, p. 412. — *VANSLEB*, *Nouvelle relation de l'Égypte*, p. 275.

Dans la montagne, à l'est de Ḳoumbachâ. Église de l'archange Gabriel.

DAÎR AL-ḲALAMOÛN, دَيْر الْقَلَمُون.

Nâboulsi, p. 22. — *Yâkoût*, II, p. 687. — *El-Bekrî*, trad. De Slane (*Journ. Asiat.*, 1858), p. 451. — *Makrizî*, II, p. 505. — *Quatremère*, I, p. 473. — *Abou-Sâlih*, p. 206.

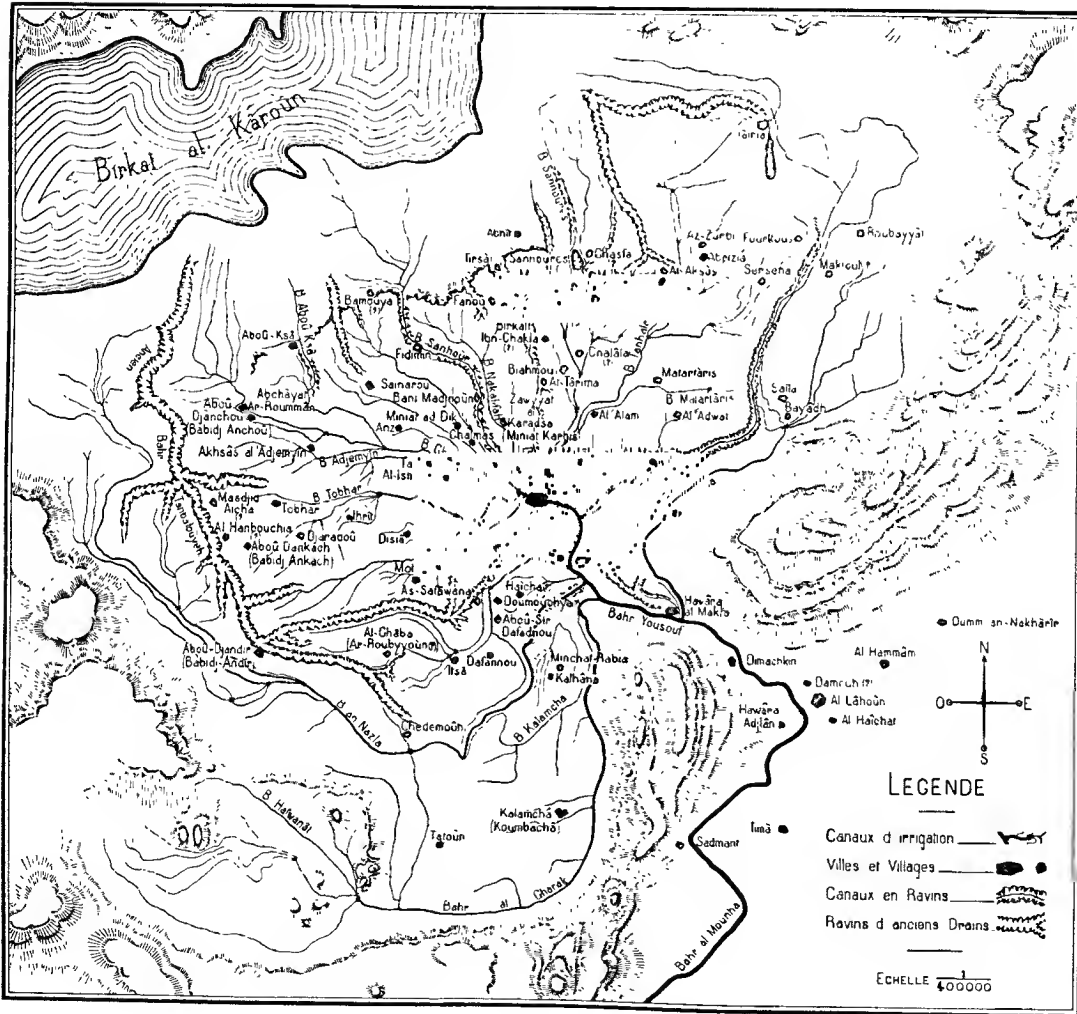
Au pied de la montagne, à l'entrée du Fayyôum. Douze églises dont une de la Vierge Marie.

CARTE DE LA PROVINCE DU FAYYOUÛM

AU VII^E SIÈCLE DE L'HÉGIRE

D'APRÈS LE *KITÂB TÂRÎKH AL-FAYYOÛM*

D'AN-NÂBOULSÎ.



NOMS DE LIEUX SITUÉS AU FAYYOÛM ET NON MENTIONNÉS PAR AN-NÂBOULSÎ.

- أَرْض السَّرِير Ard as-Sarîr, *État*, p. 680; *Touhfa*, p. 151.
- أَطْفَح شَلَا Atfih Challâ, *État*, p. 680; *Touhfa*, p. 151.
- أَطْنِيَة Atnya, *Description de l'Égypte*, p. 125.
- أَفْلَاح الرِّيتُون Aflâh az-Zaitoûn, *Abou Sâlih*, p. 208; *Quatremère*, p. 412.
- أَقْطَاع مُتَاوَلَة Aktâ' Moutâwala, *Description de l'Égypte*, p. 126.
- بَحْر أَبُو الْمِير Bahr Abou l-Mir, *Dictionnaire*, p. 105.
- بَرْنِيوْدَة Barnioûda, *Abou Sâlih*, p. 210; *Quatremère*, p. 413.
- بَنِي عَثْمَان Banî 'Otmân, *Dictionnaire*, p. 118.
- جَبِيلَة Djabila, *Description*, p. 129; *Dictionnaire*, p. 199. جَبَلَة Gabala.
- الْجَعْفَرَة Al-Dja'âfra, *Description*, p. 126; *Dictionnaire*, p. 198.
- حَجَر اللّاهُون Ḥadjar al-Lâhoûn, *Abou Sâlih*, p. 202; *Quatremère*, p. 413; *Amelieu*, p. 232.
- الْحَسْبَة Al-Hasba, *Description*, p. 126.
- دَمُوْنَة Damoûna, *Quatremère*, p. 396; *Makrizî*, I, p. 248.
- دَهْرُو Dahmrouâ, *Description*, p. 128 (sur la carte Dârâmât).
- دَيْر أَبِي جَعْرَان Daîr Abî Dja'rân, *État*, p. 682; *Touhfa*, p. 155.
- دَيْر زَكَاوَة Daîr Zakâwa, *Description*, p. 125.
- الرَّوْضَة Ar-Rauḍa, *Description*, p. 130; *Dictionnaire*, p. 465.
- رِيَان الصَّغِير } رِيَان } جبل رِيَان Djabal Rayân, *Description*, p. 125.
رِيَان الْكَبِير }
- الرَّوَايَة الْخَضْرَا Az-Zâwyat al-Khadrà, *Dictionnaire*, p. 542.
- سِدْرَا وَالْأَشْرَفِيَة Sidrà et Al-Achrafyya, *État*, p. 682; *Touhfa*, p. 155.
- السِّلِيَيْن As-Silyîn, *Dictionnaire*, p. 500.
- سِدْمُوِيَة Sidmouya, *Description*, p. 126.
- سِنُّوْرِيْس Sinnourîs, *Description*, p. 125.

- الظاهرة وشوبيس Adh-Dhāhiryya et Choûbis (connue sous le nom de Şakîl) *État*,
(وتعرف بصقيل) p. 680-683; *Touhfa*, p. 152-156.
- عاقولة 'Âkoûla, *État*, p. 683; *Touhfa*, p. 156.
- العُزْب Al-'Azab, *Dictionnaire*, p. 100.
- العتامنة والمزارعة Al-'Atāma et al-Mazar'a, *Description*, p. 126; *Dictionnaire*, p. 89.
- العرين Al-'Arin, *Description*, p. 126.
- مُحَاة Kouhâfa, *Description*, p. 128; *Dictionnaire*, p. 333.
- قصر قوابل Kasr Koubal (*sic*) ou Kasr Banât, *Description*, p. 126.
- الكَلَابِيَّين Al-Kallābyîn, *Dictionnaire*, p. 307.
- كُفْر فَزَارَة Kafr Fazâra, *Dictionnaire*, p. 299.
- كُفْر عَمِيرَة Kafr 'Amîrâ, *Description*, p. 130; *Dictionnaire*, p. 287.
- كُفْر الزُّعْفَرَانِي Kafr az-za'farany, *Dictionnaire*, p. 298.
- الكعابي القديمة et الكعابي الجديد Al-Ka'āby al-Djadîd et Al-Kadîma, *Description*, p. 129,
Dictionnaire, p. 284.
- منشية ابى زكري Manchyat Abî Zakrî, *État*, p. 684, ابن زكري Ibn Zakrî; *Touhfa*, p. 158.
- منشية ربيع Manchya Rabi', *Description*, p. 126; *Dictionnaire*, p. 377.
- محاربت الرزق Mahârit ar-Rizak, *État*, p. 684; *Touhfa*, p. 157.
- منشاة عطيفة Mouchât 'Outîfa, *Dictionnaire*, p. 377.
- منشية عبد الله Manchyat 'Abd Allah, *Description*, p. 129; *Dictionnaire*, p. 375.
- مناشى الخطيب Manâchî al-Khâtib, *Dictionnaire*, p. 357, المناشى; *Description*, p. 127.
- منشاة حلفا Mouchâ Houlfâ, *Dictionnaire*, p. 376.
- مُرتُص Mortos (Morkos), *Description*, p. 130.
- المقاتلة Al-Moukatala, *Description*, p. 130, المقاتلة al-Makatla; *Dictionnaire*,
p. 355.
- منهري Manhara, *Description*, p. 125.
- منية Minîa, *Description*, p. 126; *المنيا*; *Dictionnaire*, p. 377.
- مدينة الغرق Madinat al-Garak, *Description*, p. 125, الغرق السلطاني; *Dictionnaire*,
p. 206, غرق عجلان Garak 'Adjlan; *État*, p. 683; *Touhfa*, p. 157.

- مدينة معدي Madina Ma'dy, *Description*, p. 125.
 معصرة دودة. معصرة عرفة; Al-Ma'sara; *Description*, p. 127 et 130; *Dictionnaire*, p. 363.
 النزلاوي An-Nazlâwi, *Dictionnaire*, p. 440.
 نزلة Nazla, *Description*, p. 127; *النزلة*, *Dictionnaire*, p. 440.
 نَوَّارة Nawwâra, *Dictionnaire*, p. 439.
 النجاري An-Nadjâry, *Description*, p. 127.
 هرم مدينة الهجد Haram Madinat al-Habdjad, *Description*, p. 125.
 هَام Hammâm, *Description*, p. 126.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS DE LIEUX CITÉS DANS CETTE ÉTUDE.

أبجج p. 64.	أطنج p. 31.	بيج فرح p. 64.
ابريزا p. 48.	الاعلام p. 47.	بجج p. 64.
ابشاية الرمان p. 57.	اقلول p. 67.	بحر بنى قريطا p. 63.
ابهيت p. 52.	اقنى p. 62.	بدريس p. 31.
ابوجندير p. 68.	أم الابراج p. 32.	برجتوت p. 31.
ابو جنشو p. 57.	أم الانل p. 32.	بركة ابن شكلة p. 50.
ابودنقاش p. 59.	أم السباع p. 67.	بريون p. 62.
ابوصير p. 65.	أم المعاصر p. 32.	بشطا p. 67.
ابوكسا p. 57.	أم التخارير p. 38.	بلالة p. 66.
الاحكار p. 68.	اهريت p. 62.	بلجسوق p. 70.
اخصاص ابوعصية p. 53.	اهريت المنقلبة p. 31.	عموية p. 55.
اخصاص الحلاق p. 48.	باجة p. 41.	بنديق p. 44.
اخصاص التجميين p. 59.	بيج اندير p. 68.	بنو مجنون p. 54.
اخصاص التجار p. 49.	بيج انشو p. 57.	بنى برى p. 31.
الاستنباط p. 60.	بيج انقاش p. 59.	بنى صالح p. 54.
اطسا p. 65.	بيج غيلان p. 40.	بور سينرو p. 56.

p. 65. بوصير
p. 44. بياض
p. 49. بيهمو
p. 53. ترسا
p. 70. تطون
p. 60. ثلاث
p. 31. تنبطويه
p. 63. تنفارة
p. 67. تنغشار
p. 31. تنهما
p. 31. تنهمت السدر
p. 58. جردو
p. 51. جرفس
p. 31. جزازة
p. 31, 68. حدادة
p. 38, 62. الحمام
p. 61. الحنبوشية
p. 46. خراب جندى
p. 31. خراب قاسم
p. 46. خور الرماد
p. 46. دار الرماد
p. 32. دارالضرب
p. 62. دسيا

p. 64. دفتنو ou دفتو
p. 61. دقلوة
p. 39. دمشقيين البصل
p. 64. دموشية
p. 39. دمونة
p. 44. دموة الدائر
p. 39. دموة اللاهون
p. 32. دميديم
p. 32. دمية
p. 63. دنفارة
p. 69. دها
p. 69. دهشا
p. 72. دير القلمون
p. 72. دير نقلون
p. 49. ذات الصفاء
p. 45. الرقيات
p. 61. لروتيون
p. 31. الريان
p. 31. زجاجة
p. 48. الزربي
p. 31. زرزرة
p. 41. ساقية القمص
والاسقف
p. 31. سدررا
p. 37. سدمنت

p. 31, 62. سدو
p. 47. سرسنا
p. 32. سمسطوس
p. 31. سنهابة
p. 31. سنهورس
p. 50. ستورس
p. 40. سنو فر
p. 32. سونيس
p. 45. سيلة
p. 56. سينرو
p. 40. شانة
p. 32. شيم
p. 69. شدموة
p. 51. شسفة
p. 69. ششها
p. 62. ششهانة
p. 31. شلا
p. 50. شلالة
p. 54. شلص
p. 67. الصفاونة
p. 67. الصوافنة
p. 40. صنوفر
p. 53. الطارمة
p. 31. طبا
p. 58. طبهار

طليت p. 71.	كوم دري p. 39.	منية اقنى p. 58, 62.
طما p. 37.	كوم الرمل p. 40.	منية البطس p. 52.
العدوة p. 46.	اللاهون p. 38.	منية الديك p. 54.
عنز p. 59.	اللواى p. 32.	منية ششها p. 66.
غابة باجة p. 65.	المالوين p. 62.	منية العبادين p. 62.
فانو p. 54.	المدد لية p. 50.	منية كريس p. 53.
فدمين p. 55.	مسجد عائشة p. 61.	اللمهى on p. 71.
فرقس on فرقس p. 48.	المصلوب p. 46.	المهيسى
القبرا p. 50.	مطرطارس p. 47.	ناموستين p. 41.
قشوش p. 40.	مطول p. 63.	النشو p. 62.
القصر p. 62.	مقران p. 68.	نقلية p. 55.
قصر قارون p. 31.	مقطول p. 45.	هواره البحرية p. 39.
قلمشاء p. 71.	الملا لية p. 46.	هواره دموشية p. 37.
القلهانة p. 72.	مدينة الفيوم p. 42.	هواره عدلان p. 37.
قبشا p. 71.	منتارة p. 70.	هواره القبليّة p. 37.
كنبوت p. 70.	منشاة اولاد عرفة p. 66.	هواره المقطع p. 39.
	منشاة ابن كردي p. 51.	الهيشة p. 38.
	منشاة الطواحين p. 52.	هيشة دموشية p. 71.
	منية الاسقف p. 41.	الوسطانيّة p. 62.

UNE
MONNAIE D'OR À LÉGENDES HIÉROGLYPHIQUES
TROUVÉE EN ÉGYPTÉ

PAR

M. ÉMILE CHASSINAT.






La monnaie d'or dont je donne ici la reproduction me fut confiée en 1898 par un marchand d'antiquités du Caire, M. Dingli, qui m'autorisa à l'étudier et à la publier si je le jugeais nécessaire. Présentée à plusieurs numismates dès sa découverte, elle avait été fort mal accueillie par eux, et son authenticité sérieusement mise en doute. Un antiquaire de Paris, fort connu par sa compétence en matière de numismatique ancienne, la classa cependant, provisoirement, parmi les incertaines de la Cyrénaïque, à cause de la figure de cheval qu'elle porte sur une de ses faces. J'hésitais moi-même à la signaler, espérant que le hasard finirait par me mettre un jour entre les mains une autre monnaie du même type, qui permettrait de régler d'une manière ou d'une autre la question d'authenticité. M. Maspero, en ayant eu, il y a peu de temps, un moulage à sa disposition, en fit une courte description et, s'inspirant d'un passage du Pseudo-Aristote⁽¹⁾, l'attribua au roi égyptien Téos, dans une note parue au *Recueil de travaux*⁽²⁾. L'opinion énoncée par M. Maspero, qui concorde avec celle que je m'étais faite, dissipe mes derniers scrupules : tout compte fait, il ne peut être indifférent aux spécialistes de posséder l'image exacte d'un monument numismatique aussi curieux et singulier que celui qui nous occupe, ne serait-ce que pour être mis en garde — dans l'hypothèse la plus défavorable — contre les productions de jour en jour plus parfaites et plus abondantes des faussaires. J'essaierai, dans ce qui suit, de dégager aussi clairement qu'il se peut, les raisons pour lesquelles, au point de vue strictement égyptologique, on ne saurait y voir l'œuvre d'un ouvrier moderne.

Cette monnaie fut découverte vers le mois de juillet 1896, dans les environs

⁽¹⁾ PSEUDO-ARISTOTE, *Économiques*, II, XXV, édit. Didot, t. I, 646-647.

⁽²⁾ *Recueil de travaux*, t. XXII (1900), p. 225-226.

de Damanhour. Elle faisait partie d'un petit trésor composé principalement de philippes, de dariques, d'une monnaie inédite de Lampsaque et de quelques autres pièces à légendes hiéroglyphiques semblables à celle qui fait l'objet de ce travail⁽¹⁾. Ces dernières furent remises, m'a-t-on affirmé, à un membre de la famille khédiviale. Je n'ai pas eu la chance de les voir, et il m'est difficile de dire si elles se trouvent encore en Égypte ou si elles ont passé en Europe.














Elle porte sur une de ses faces le groupe hiéroglyphique suivant :  ; la même légende se lit sur l'autre face, mais, cette fois, avec l'orthographe usitée assez fréquemment à partir de l'époque saïte , le cheval galopant étant employé pour reproduire la valeur phonétique du luth . Le tout est entouré d'un grènetis d'un relief assez accentué, comme le sont du reste les figures qu'il encadre. Son poids est de 8 gr. 553, soit à peu de chose près celui des statères d'Alexandre de Macédoine, dont elle a également le module. La différence de 0 gr. 17 qu'elle accuse sur les statères de même conservation que j'ai pesés est très normale, si l'on tient compte du poids moyen de ces pièces d'or qui oscille entre 8 gr. 45 et 8 gr. 62. Elle présente, de ce chef, toutes les garanties désirables d'authenticité. De même pour la facture. Elle est frappée et non coulée comme le sont les faux d'Égypte, dont de nombreux échantillons, en or principalement, m'ont passé devant les yeux. Mais le point sur lequel il faut surtout insister, c'est la correction de la légende et sa perfection d'exécution. On sait combien il est malaisé d'imiter une inscription hiéroglyphique, bien plus encore de la composer : la fraude se révèle immédiatement par quelque maladresse dans la forme ou le détail des signes et dans la tournure de la rédaction. Or, ici, rien n'est suspect. Le luth  est correct ; le  ne laisse rien à désirer. Le cheval seul, égyptien d'attitude, est grec d'exécution ou tout au moins est l'œuvre d'un graveur accoutumé au contact de l'art grec et de sa technique. Il est traité de la même façon que celui qui décore les monnaies de Carthage ou, mieux encore, de ceux qui sont attelés au quadriges qui figure au revers des philippes : les boulets, les jarrets et les sabots de la bête sont fortement accusés par un











⁽¹⁾ J'ai recueilli plusieurs versions concernant le nombre des pièces à empreintes hiéroglyphiques provenant de cet endroit. Selon les uns, une seule












monnaie de ce type, celle qui est reproduite par la figure ci-jointe, a été découverte ; selon les autres, il en existe plusieurs.


coup de boulerolle enfoncé profondément dans le métal du coin. On ne se représente guère un faussaire, même habile, inventant de toutes pièces une légende hiéroglyphique aussi régulière et se posant, par surcroît et comme par jeu, sans raison apparente, le problème ardu et quelque peu imprudent, d'en donner un doublet graphique : l'imitation d'un Pescennius Niger en potin, d'un Diaduménien, d'un Pertinax ou d'une autre rareté de la série impériale d'Égypte aurait été incontestablement plus simple et plus productive que la création d'un type aussi inattendu et propre entre tous à éveiller les soupçons des antiquaires.

Le choix précis et le groupement harmonieux des signes qu'on lit sur cette pièce révèlent en outre des connaissances profondes de l'épigraphie égyptienne. Lorsque les sculpteurs égyptiens avaient à faire figurer dans un texte des lettres dont la masse s'équilibrait mal, ils les combinaient de façon à former un groupe compact dans lequel les blancs se trouvaient répartis de façon convenable. Par exemple, ils préféraient  à  —,  à , etc. C'est exactement ce que montre la monnaie. L'artiste, afin d'éviter un effet disgracieux en superposant le cheval au , a simplement placé le  au-dessus du cheval . Le groupe  se trouve être dans le même cas. D'ordinaire, on l'écrit  , mais les deux signes ont été réunis ici dans le but de garnir plus avantageusement le flan de la médaille, suivant un principe décoratif analogue à celui que je viens de citer, qui associe plusieurs signes afin de leur donner plus d'ampleur et de décorer régulièrement, en épousant leurs formes extérieures, les surfaces à couvrir. Il rappelle de très près le groupe commun à toutes les époques , qui servait à rendre le mot « argent » et qui, lui aussi, est formé de deux syllabiques assemblés  et .

La différence qui existe entre les deux attitudes données au cheval dans les hiéroglyphes a été aussi soigneusement observée, bien qu'il soit facile de confondre entre  (=  ,  ) et  (=  ); l'emploi judicieux qui a été fait de la seconde forme plaide encore en faveur de l'origine antique de la monnaie.

Il me sera facile de montrer maintenant que le sens de la légende dont je viens de faire l'examen graphique est aussi clair que possible. Dans les listes de tributs apportés par les peuples vassaux, les percepteurs égyptiens distinguaient avec soin, d'un nom particulier, suivant sa provenance ou sa qualité,

l'or qui leur était livré. C'était l'or du pays de Koush ⁽¹⁾, qu'on extrayait des riches mines de l'Étbye, l'or de Coptos, ⁽²⁾, d'Ombo, ⁽³⁾, d'Edfou, ⁽⁴⁾, suivant qu'il pénétrait en Égypte, venant de la mer Rouge, par les routes de caravanes qui aboutissaient à Coptos, Ombo et Radésiéh⁽⁵⁾. Il y avait aussi l'or « d'eau », ⁽⁶⁾, qu'on recueillait dans les fleuves; le ⁽⁶⁾, l'or en pépites ou en poudre, qu'on voit représenté sur les monuments, soit en monceaux de minerai brut, soit en briques (), soit enfermé dans des bourses de cuir⁽⁷⁾. Le  figure précisément dans cette énumération. On désignait sans doute de la sorte un or spécial qui se recommandait par sa pureté naturelle « l'or fin ». Il est aussi mentionné dans la grande liste des donations faites par Ramsès III à divers temples, qui est consignée au papyrus Harris n° 1. Il y est accolé au ⁽⁸⁾ (litt.) « l'or de la balance », qui devait être, lui aussi, un métal affiné, porté à un titre uniforme prêt à être employé dans les échanges et les transactions commerciales sous forme de *dabnou* () ou d'anneaux (⁽⁹⁾).

La mention, sur une monnaie, de la nature de la matière dont elle est formée, bien que curieuse, n'est pas un fait inconnu, sinon dans l'antiquité, du moins dans les temps modernes. Il y a une cinquantaine d'années, vers 1857, des Compagnies minières et des négociants de l'Amérique du Nord frappèrent des monnaies sur lesquelles on lisait les mots suivants, qui répondent exactement au  égyptien, « Native Gold » ou « Pure Gold⁽¹⁰⁾ ». Il est vrai qu'elles portaient encore sur une de leurs faces, en guise de garantie, un attribut quelconque ou le nom de ceux qui les avaient émises, ce qui leur assurait la libre circulation dans un milieu spécial. C'est ce qui manque précisément à la nôtre.

⁽¹⁾ LEPSIUS, *Les métaux dans les inscriptions égyptiennes*, p. 6. CHABAS, *Rev. arch.*, 1861, I, p. 16.


⁽²⁾ LEPSIUS, *ibid.*, p. 6.

⁽³⁾ *Id.*, *ibid.*, p. 6.

⁽⁴⁾ *Id.*, *ibid.*, p. 7.

⁽⁵⁾ Localité située un peu au sud d'Edfou, qui servait de point de départ aux caravanes qui partaient de cette ville dans la direction de la mer Rouge.

⁽⁶⁾ DÛMICHEN, *Hist. Inschr.*, I, pl. 34. Le métal est disposé en tas. LEPSIUS, *op. cit.*, p. 10 et pl. I.

⁽⁷⁾ DÛMICHEN, *Hist. Inschr.*, I, XXXIV. LEPSIUS, *op. cit.*, pl. I, .

⁽⁸⁾ *Pap. Harris n° 1*, pl. 33 a, l. 5. Voir PIEHL, *Dictionnaire du papyrus Harris*, n° 1, p. 45.

⁽⁹⁾ DÛMICHEN, *op. cit.*, pl. XXXIV.

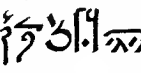
⁽¹⁰⁾ E. BABELON, *Les origines de la monnaie*, p. 101.



Mais ce détail, qui a son importance dans le monnayage régulier, tel que nous le concevons, ne doit pas être tenu pour indispensable dans le cas qui nous occupe. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que notre monnaie d'or est le produit probable d'un premier essai de fabrication d'espèces métalliques qui, selon toute vraisemblance, fut créé en hâte et pour répondre aux besoins impérieux d'une période critique. Si nous devinons sans peine à quel mobile les Égyptiens ont obéi en le tentant, nous ignorons, par contre, quelle conception personnelle ils s'étaient faite d'un instrument d'échange aussi différent de celui qu'ils avaient utilisé jusque là, et dont ils avaient pu reconnaître les avantages dans leurs relations journalières avec les Grecs établis dans l'Égypte septentrionale. On peut admettre qu'ils s'en sont tenu à utiliser, en la transformant plus ou moins profondément et en l'adaptant à un modèle qui leur était familier, une chose déjà existante chez eux. Or il est permis de supposer que les briquettes de métal précieux et les anneaux de tous poids entassés dans le trésor du pharaon, dans celui des temples et dans les caisses des particuliers portaient des marques distinctives qui permettaient de reconnaître à première vue leur valeur intrinsèque, leur degré de pureté ou leur provenance, et qui leur assuraient un cours régulier dans le commerce. Dans les scènes figurées sur les murailles des temples et des tombes, montrant la livraison des redevances d'or et d'argent, on lit toujours au-dessus des tas de minerai et de lingots le nom qui déterminait la valeur courante du métal et lui assurait une cote spéciale dans les opérations d'achat ou de vente ⁽¹⁾. On ne peut croire en effet que les Égyptiens qui ont toujours montré une initiative remarquable, soient restés, dans ce cas particulier, au-dessous des autres peuples qui ont utilisé l'or et l'argent comme moyen d'échange ⁽²⁾. Un fait,



⁽¹⁾ PERCY E. NEWBERRY, *The life of Rekhmara* pl. V.

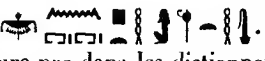
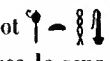

⁽²⁾ On a toujours éprouvé, dès les temps les plus reculés, le besoin de marquer les métaux consacrés aux échanges. Schlieman a trouvé, dans les fouilles d'Hissarlick, des petites barres d'or perforées d'un nombre régulier de trous qui semblent être des indications de poids ou de valeur. D'autres barres d'électrum, de même provenance, portent cinquante-deux et soixante



incisions horizontales, taillées en forme de dents, qui sont des marques de même nature. Dans l'Italie centrale, l'*aes rude* fut remplacé par des lames de cuivre ornées de stries en relief convergeant vers un axe central et séparés par des globules. Ces premiers essais monétaires ont été fort bien exposés par M. Babelon dans son excellent ouvrage intitulé *Les origines de la monnaie*, p. 69-90.

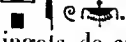
du reste, semble indiquer clairement le contraire. Nous trouvons fréquemment, dans les actes notariés rédigés en écriture démotique remontant à l'époque perse et même antérieurement, la mention de *dabnou*⁽¹⁾ d'argent fondus du temple de Phtah de Memphis, ⁽²⁾, qu'on distingue plus tard soigneusement des *dabnou* d'argent gravés, que les manuscrits ptolémaïques nomment *hat' efke*[-t], ce qui correspond dans les bilingues démotico-grecs à l'expression *αργυρου επισημου*⁽³⁾, et désigne les tétradrachmes à l'effigie des Ptolémées. Il s'ensuit naturellement que si les scribes insistaient aussi spécialement dans certains cas sur la clause conformément à laquelle les versements prévus par les contrats devaient être effectués en *dabnou* d'argent fondus au temple de Phtah, c'est qu'il en existait d'autres dont le métal ou le poids, au jugement des intéressés, n'offraient pas les mêmes garanties qu'eux. Ce qui contribuerait à faire croire que les premiers étaient revêtus d'une marque conventionnelle qui permettait de les distinguer sans difficulté des seconds⁽⁴⁾.

Le groupe hiéroglyphique  remplirait donc la fonction d'estampille dans la monnaie qui nous occupe. Il copierait le poinçon dont on marquait les briques et les anneaux d'or de la qualité *nofir* .

⁽¹⁾ Le mot que je traduis ici par «*dabnou* [d'argent]» est écrit en démotique par un signe qui équivaut à , lequel, dans une stèle datée de l'an 21 de Ptolémée Philadelphe, NAVILLE, *The Store-City of Pithom*, pl. X, est donné comme variante monétaire à  «*dabnou* d'argent». Voir aussi REVILLOUT, *Rev. ég.*, t. IV, p. 97 et *Lettres sur les monnaies égyptiennes*, p. 64.

⁽²⁾ . Le mot  ne figure pas dans les dictionnaires avec le sens de «fondre» que lui attribue avec raison M. Revillout dans ses traductions de contrats démotiques (cf. par exemple *Rev. ég.*, t. II, pl. XLIII, notes 1-5 et passim). M. Pierret cite, dans son *Vocabulaire hiéroglyphique*, p. 104, en l'accompagnant d'un point de doute, un mot  tiré du *Livre des morts*, chapitre LXIX, l. 7, mais ne le traduit pas. Brugsch rapproche à tort

de l'hiéroglyphique , *Dictionnaire hiéroglyphique*, suppl., p. 362. Un passage de la liste des tributs de Thoutmosis III, BRUGSCH, *Thesaurus*, p. 1184, l. 14, montre qu'il faut bien traduire ce terme par «fondre»:  «un cratère fondu en argent». (Le vase qui sert de déterminatif au mot *aqana* est pourvu, dans l'original, de deux anses qui partent du col pour se souder à la panse.)

⁽³⁾ REVILLOUT, *Rev. ég.*, t. VII, p. 57. Ces *dabnou* gravés dont sans doute ce que le *Roman de Setna* appelle des .

⁽⁴⁾ L'existence de lingots de ce genre paraît démontrée pour l'Assyrie. Le sanctuaire d'Istar d'Arbèles émettait des lingots d'argent et de cuivre qui portaient l'effigie de la déesse sous les auspices de laquelle ils étaient coulés, OPPERT et MENANT, *Documents juridiques de l'Assyrie et de la Chaldée*, p. 187 et 226; BABELON, *Les origines de la monnaie*, p. 58. C'est le principe de l'*aes signatum*.

Il était naturel que, créant une monnaie, les Égyptiens lui donnassent l'aspect de celles qui leur étaient familières. En effet, à l'époque saïte, on connaissait déjà dans le Delta de nombreux types de monnaies d'argent importées d'Asie-Mineure et des îles de l'Archipel par les émigrants grecs. On les employait dans une grande partie du pays, cela probablement dès Ahmosis, le roi hellénophile, sous lequel les Grecs affluèrent dans la vallée du Nil. Les *tells* antiques de la région située entre Alexandrie et Memphis en fournissent fréquemment.

Il est même probable qu'on copia plusieurs de ces monnaies marquées d'un carré creux au revers, frappés à Egine, Corinthe, Chios, Samos, Lete, etc., alors assez communes en Égypte. Toutes celles qu'il m'a été donné d'examiner offrent des caractères plastiques qui les distinguent de celles qu'on recueille dans leur pays d'origine. Le métal ne semble pas en avoir été traité avec autant de soin : il est moins plein et généralement piqué, mais cela tient sans doute à la nature du sol où il est resté longtemps enfoui qui, n'étant pas propre à la conservation de l'argent qu'il recouvre d'une oxydation profonde et opiniâtre, a pu contribuer à le dénaturer. Il y aurait quelques remarques utiles à faire à ce sujet. A. de Longpérier, qui le premier s'est occupé de ces sortes de monnaies, a tiré de l'examen d'une série de vingt-trois pièces découvertes à Mit-Rahineh par Mariette, en 1860, une conclusion que je ne crois pas exacte. Il pense qu'après avoir été apportées par quelque négociant en Égypte, « contrée où la monnaie n'était pas en usage », elles auraient été « livrées à un orfèvre qui s'est hâté de les défigurer à coups de ciseaux ⁽¹⁾ » avant de les fondre. Elles proviennent bien d'un atelier d'orfèvre, la quantité d'argent, 75 kilogrammes (60 *ocques*), dont une partie ouvrée, trouvée au même endroit, ne laisse guère de doute à cet égard ; mais je crois que l'artisan chez qui elles ont été découvertes exerçait la profession d'*argentarius* et qu'il frappait pour son propre compte de la monnaie d'argent sur le modèle de celle qui figurait parmi les objets qu'il nous a légués. Depuis Mariette, plusieurs trouvailles semblables ont été faites dans la Basse-Égypte (et nous voyons par là que nous n'avons pas affaire à un cas isolé d'importation de monnaie étrangère) qui ont presque toujours fourni, en même temps que des pièces coupées ou dénaturées

(1) A. DE LONGPÉRIER, *Œuvres*, t. II, p. 525.

rées par le ciseau, des pièces à fleur de coin et des flans préparés pour le monnayage ⁽¹⁾. J'ai même vu récemment une de ces monnaies dont le revers est encore lisse, qui constitue un document précieux en faveur de ce que je viens de dire relativement à l'imitation en Égypte des monnaies grecques archaïques et montre, de plus, comme M. Babelon l'a écrit, que les carrés creux ne sont pas, suivant l'opinion accréditée, produits « par des aspérités banales ménagées sur l'enclume monétaire pour empêcher le lingot de glisser sous le coup du marteau », mais des marques apposées après coup ⁽²⁾. Les pièces coupées ou mutilées intentionnellement n'ont pas été, comme le supposait A. de Longpérier, cisaillées pour être jetées ensuite au creuset. Les Égyptiens, ne possédant pas de monnaie nationale, ont utilisé celle que les Grecs leur fournissaient de la même façon que le font encore les Chinois avec le numéraire qui pénètre chez eux. Les acceptant en tant que lingots, ils les taillaient et les rognaien suivant les besoins du moment.

A l'encontre de ce qui s'était passé pour l'argent, il semble que les monnaies d'or et d'électrum antérieures aux dariques ne furent pas admises dans la circulation en Égypte. Le métal jaune continua probablement à y être accepté en paiement sous forme d'anneaux pondéraux, et il fallut certainement la pression violente d'un événement grave pour que l'état de choses établi depuis si longtemps et respecté par tous subit la transformation profonde que notre monnaie révèle. Par son aspect et sa facture, celle-ci ne remonte pas au-delà du iv^e siècle. Aussi j'avais tout d'abord pensé pouvoir l'attribuer à l'un des derniers rois saïtes, Nectanébo I^{er}, qui, sollicité par les troupes étrangères à sa solde de leur verser le prix de leurs services en monnaies semblables à celles qui était répandues dans le monde hellénique, aurait fait fabriquer un numéraire nouveau dont le poids, la forme et la décoration satisfaisaient tout à la fois Grecs et Égyptiens. Le texte signalé par M. Maspero montre d'une façon presque indiscutable que le fait que je reportais à Nectanébo ne s'est produit que quelques années plus tard, sous l'un de ses successeurs, Téos, mais dans des conditions analogues à celles que je soupçonnais. Chabrias l'Athénien, le conseiller de Téos dans la lutte entreprise par ce prince contre la domination

⁽¹⁾ LONGPÉRIER, *loc. cit.*, p. 525, *in fine*, dit que les monnaies de Mit-Rahineh sont dans « un

état qui prouve qu'elles avaient à peine circulé ».

⁽²⁾ BABELON, *op. cit.*, p. 117.

perse, obtint que tout l'or et tout l'argent qui pourraient être recueillis dans le pays seraient monnayés en vue de la paye des mercenaires. Que sont devenues les monnaies frappées à l'instigation de Chabrias ? Ont-elles toutes disparu ou bien retrouvons nous l'une d'elles dans celle qui fait l'objet de ce travail ? Je m'en tiendrai jusqu'à nouvel ordre à la dernière supposition.

Je citerai pour terminer une remarque curieuse faite par F. Lenormant, qui n'est pas sans valeur ici. Sous les Achéménides, c'est principalement pour la destination particulière de la solde militaire qu'on a frappé les monnaies. « Chacun des deux métaux était affecté d'une manière spéciale au service de l'armée et de la marine ⁽¹⁾ » : l'or, d'après Xénophon, était destiné aux troupes de terre, l'argent à la flotte ⁽²⁾.

E. CHASSINAT.

⁽¹⁾ F. LENORMANT, *La monnaie dans l'antiquité*, t. I, p. 137, 138.

⁽²⁾ XÉNOPHON, *Anabase*, I. 3, 21; V, 6, 23; VI. 4, 2; VII, 6, 1.

NOTES

ARCHÉOLOGIQUES ET PHILOLOGIQUES

PAR

M. JEAN CLÉDAT.

Durant mon séjour à Meïr, janvier-mai 1900, où j'avais été chargé de faire un relevé des tombes de cette nécropole, je recueillis, tant à Meïr que dans les villages voisins, quelques inscriptions et morceaux de sculptures de différentes natures. Outre les inscriptions prises sur les monuments mêmes, les habitants du pays, surtout aux villages de Cousieh et Baonit, possèdent un grand nombre de monuments de toutes sortes qu'il n'est pas toujours très facile d'avoir en sa possession. Mais la patience et surtout l'appât de quelques piastres arrivent à éteindre la méfiance naturelle du fellah. A l'époque où je quittais le pays, les fellahs venaient encore m'offrir des antiquités que je ne pus voir, faute de temps. C'est ainsi qu'à Cousieh, et à Baonit, j'ai pu acquérir quelques monuments d'un certain intérêt. Je les publie par localité.

I. *MEÏR*. — Dans une tombe non décorée, à droite de celle de Pepi-Ankh, on lit sur le linteau de la porte de la deuxième chambre et à l'entrée, l'inscription copte suivante peinte en rouge et écrite sur une seule ligne : πωτ πω-

λ sic

ΡΕΙ ΠΕΝΑΥΟ sic ΠΑΣΟΝΜΗΝΑ ΜΙΧΑΗΛ ΓΑΒΡΙΗΛΤΗΜΑΙ ΜΑΡΙΑ ΑΠΑΠΛΛΩ
 ΜΑΣΤΟΥΛΒ Π sic
 λ sic

ΠΑΝΥΟΠ ΑΠΑΦΙΒ ΞΗΛΙΑΣ ΚΟΥΙ «Le père, le fils et le Saint-Esprit, le frère Ména, Michaël, Gabriel, notre justifiée Marie, l'apa Apllo, l'apa Anuop ⁽¹⁾, l'apa Phibréliac le jeune».

Autre inscription, dans une tombe également non décorée; elle est peinte sur un linteau de porte : ΠΑΦΟΣ ΧΥΡΗΜΟΝΟΣ ΣΥΛΛΙΜΟΔΙΟΣ ΤΟΥ ΔΙΔΟΥΜΟΥ ΠΑΠΕΤΕΠΟΥ.

⁽¹⁾ Pour le nom de Anuop, voir la forme ΑΝΟΥΠ dans *Recueil de travaux*, vol. V, p. 63, n° 3. Peut être dans le nom ΑΠΛΛΩ, faut-il

lire Apollo. Le caractère suivant qui est mutilé doit être un λ.

Dans la tombe de Senba, sur la paroi gauche de la niche, une croix copte. On lit, à gauche : $\overline{\text{IC}} \overline{\text{NE}} \overline{\text{XC}}$, à droite : $\text{ΓΕΩΡΓΙΟ}[C]$.

II. *Cousieh*. — J'ai relevé plusieurs inscriptions provenant de chez M. Dimitri Nasr, professeur à l'école copte, dont une épitaphe copte que j'ai acquise.

Pierre tombale. Hauteur 0 m. 35 cent., long. 0 m. 25 cent.

† $\overline{\text{IC}} \overline{\text{NE}} \overline{\text{XC}} \text{AP}$
 $\text{OYNA MN TY} \text{ϣ}$
 XHM AKAPEM
 HTAKIAN TA Y
 MTONMMOY NC
 $\text{OY} \text{ϣICMIPAM}$
 ZOTPIZIN X
 PXOGICAPIOY
 HANEMANE
 $\text{MAY} \text{ϣ}$

Remarquer la forme PAPMZOTI pour PAPMOYTC ; le dernier caractère de la dernière ligne qui manque en partie doit être un Θ .

Diorite. Fragment de statue assise, la tête et le torse manquent. Inscription sur le siège du personnage :

à droite :

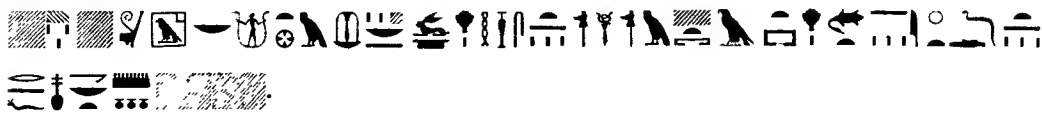


à gauche :

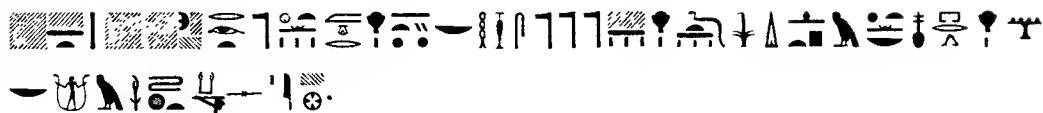


Pierre calcaire, rectangulaire et plate.

1° Côté droit :



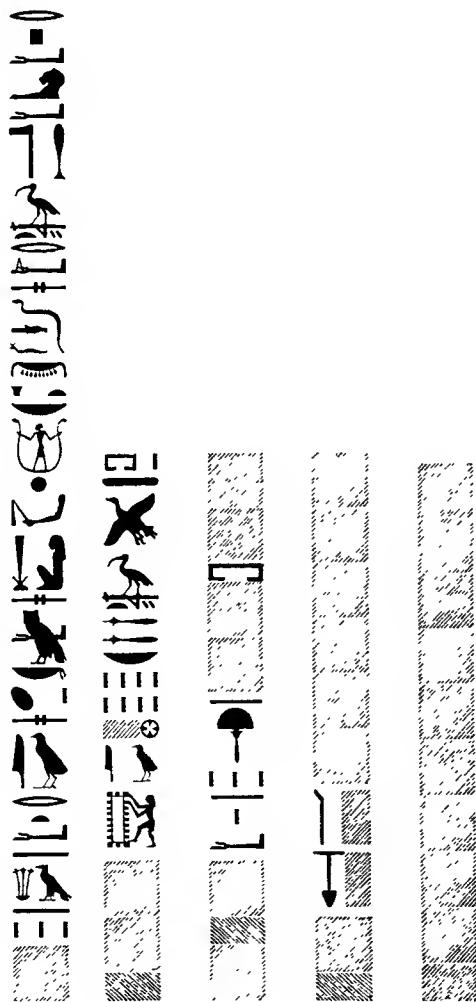
2° Côté gauche, l'inscription est en sens inverse :




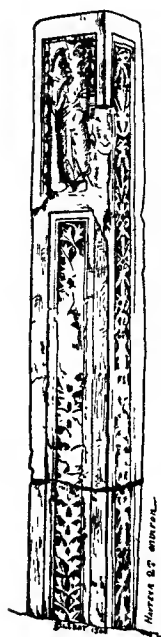
3° Côté du derrière :



4° Sur le plat de la pierre. Quatre colonnes restent seules visibles, et l'inscription n'occupait qu'un tiers du côté droit de la largeur du bloc de calcaire.



Dans le village de Kousieh sur un fragment de linteau.  le bloc de calcaire est brisé des deux côtés. Au-dessus de l'inscription il y a une moulure.



III. *BAOUIT*. — Au nord de Meïr, à environ 15 kilomètres, est le village de Baouit. A 200 mètres environ de cette localité, à la limite du désert, sont des *koms* d'une étendue plus grande que le village actuel. A travers les décombres de briques, de tessons de poteries, de fragments de verre de toutes couleurs mêlés au *sébakh* et au sable, émergent des murailles épaisses en briques, couvertes d'inscriptions et de scènes religieuses coptes, tirées du Nouveau Testament ou des Apocryphes coptes. Au milieu des ruines émerge une église, construite en briques. Sur ces murs recouverts d'un enduit de plâtre, on voit des restes de représentations et de figures de saints. Le dégagement de ce monument serait intéressant, car il nous donnerait en entier ces scènes religieuses et permettrait d'en faire l'identification. Les nombreux monuments coptes, bois et inscriptions, qui sont au Musée de Ghizeh, avec ce que l'on peut voir sur le terrain, permettent de supposer, que des fouilles méthodiques mettraient à jour des nouveaux documents d'un grand intérêt pour la connaissance de l'art copte. En essayant de dégager la terre qui cache une partie des inscriptions, avec l'aide des Arabes qui m'accompagnaient, j'ai pu copier deux inscriptions que je crois dans leur entier. Le glissement continu de la terre m'empêcha d'en copier davantage.

1°

✠ IC XC ΘΩΙ
ΠΑΛΛΥΘ
IC XC ΑΠΑ
ΑΠΟΛΛΩ
ΕΠΑΣΟΠΠΑΚ
ΑΚΕΤΕΠΣΑΛ
ΤΗΣ

2°

† IC XCΘ

La facilité du terrain permet aux Arabes du pays de rechercher les antiquités, un certain nombre d'objets, pendant mon passage, m'ont été offerts,

ainsi que des fragments de papyrus, mais ces derniers étaient dans un tel état, que je n'ai pas voulu les acheter.

Dans la cour de la maison de l'*omdeh*, je remarquai deux colonnes carrées, d'époque byzantine. Elles sont décorées sur une des faces, en haut, d'une figure de femme (?) et au-dessous, d'un feuillage entrelacé, l'autre côté; visible porte un ornement courant de haut en bas. Ces piliers étaient encastrés dans une muraille de briques formant une sorte de fausse porte. Je n'ai pu me rendre compte si les deux autres faces avaient des sculptures, la muraille de briques, m'ayant empêché de contrôler ce point. Ces piliers étant semblables, je ne donne que le dessin de l'un d'eux, d'après la photographie que j'en ai prise. Ces piliers ont été acquis depuis par moi, pour le compte de l'Institut français d'archéologie orientale.

IV. *GEBEL ABOU-FEDAH*. — Dans l'intérieur des anciennes carrières du Gebel Abou-Fedah, on trouve, écrites sur les parois du rocher et les piliers conservés pour soutenir la voûte, un grand nombre d'inscriptions démotiques, coptes et grecques, et un bas-relief hiéroglyphique. Ces carrières se trouvent à l'Est du Nil en face du village de Cousieh. Jomard ⁽¹⁾ qui a décrit ces carrières paraît ne pas avoir relevé ces inscriptions « on remarque, dit-il, des inscriptions grecques de peu d'importance ». Son attention fut surtout attiré par le bas-relief hiéroglyphique qui se voit sur une des parois et par les deux épures de chapiteau, dont il a donné un dessin ⁽²⁾. N'ayant pas les ouvrages de Nestor Lhôte et Gardner Wilkinson je n'ai pu faire la vérification de leurs copies qui ont été reproduites par Letronne ⁽³⁾. Le relevé que j'en ai fait est encore incomplet; la couleur rouge qui a souvent disparue, ne forme plus qu'une tache, à tel point que la lecture m'a paru dans beaucoup de cas presque impossible. J'ai recueilli également les figures que l'on trouve dessinées sur les murailles. Je les donne en commençant par l'entrée de la carrière.

⁽¹⁾ JOMARD, *Description de l'Heptanomide*, dans la *Description de l'Égypte, Antiquités*, vol. IV. p. 292,

⁽²⁾ *Description de l'Égypte, Antiquités*, plan-

ches, vol. IV, pl. 62. Il est regrettable que Jomard n'ait pas donné un dessin du bas-relief.

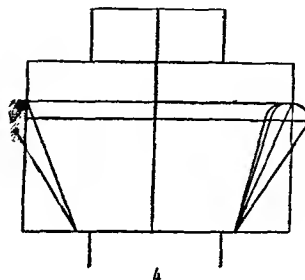
⁽³⁾ LETRONNE, *Inscriptions grecques de l'Égypte*, vol. IV, p. 452.



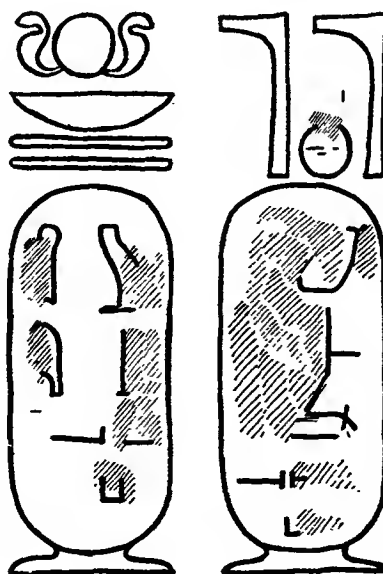
ΠΑΙΝΤΡΑΝΘΟΣ

peut-être KAY.U
ΓΑΥ

L'épure de chapiteau qui porte dans l'*Atlas de la description de l'Égypte* le n° 5, m'a paru fautif dans son ensemble. Dans sa plus grande largeur il a 2 m. 45 cent., la hauteur du sommet à la naissance de la colonne est de 2 mètres. La voici telle que je l'ai relevée.



Le bas-relief hiéroglyphique auquel j'ai fait allusion plus haut a été décrit par M. Legrain (*Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, vol. I, p. 10); je ne donne que les restes des inscriptions qu'on lit sur le monument. Ce sont d'abord les cartouches du roi reproduits ci-contre :



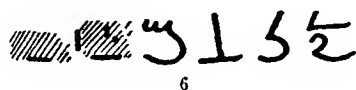


Derrière lui :



En face de cette stèle est l'épure du chapiteau hathorique. Puis on voit une inscription démotique et les textes reproduits ci-dessous.

A gauche de la stèle j'ai pu lire :



ΑΣΩΕ
ΥΚΤΗΜΩΝ

10

ΜΕΣΤΟCΒ

11

ΜΟΥΤΗΣ
ΑΧΙΛΛΕΥC
ΤΑΥCΙΡC
ΗΡΩΝ

12

ΕΝΑΜΟΥC
ΕΝΝC

13



14

CΑΡΑΠΛΛ

15

ΑΡΓΩΜΟCΚΑCΤΩΡ

ΤΟΠΡ
ΟCΓΕΝ
ΝΗΜΑ
ΕΠΙΜΑ
ΧΟCΠ

ΡΟΙΛΟC

ΗΡΑΚΛΕΟC

ΡΟ
ΤΥΛΟΥCΑΦΡ
CΑΡΑΠΙΩΝΥΙΟC

16

ΤΟΓΓΟΝΡ

18

ΑΣΠΙΔΑΣΗΡΑΚΛΗΟΥ
ΤΟΝ ΚΥΡΙΟΝΤΙΜΩΝ

17

Sur les autres piliers les inscriptions suivantes :

ΕΛΓΑΙΟΥΜΑΖΕΤΦΡΙC
ΠΑΗΣΑΡΠΗΚΙC
ΑΡΠΗΚCΠΑΗΣ
ΑΡΠΗΚΗCΘΑΗΣ
ΠΑΗΣΕΥΕΙC

19

ΑΧΙΜΑCΗΝC
ΙΡΜΑCΥΙΟC

20

ΧΟΥΡΗΜΩΝ

22

ΕΡΜΗΣΩΡΟΣΑΦΡΟΛ
ΤΗ
ΔΙΔΩΕΙΔΟΣΑΝΚΑΙΧΑΙΝΙ
ΗΡΩΙΣΤΑΙΣ

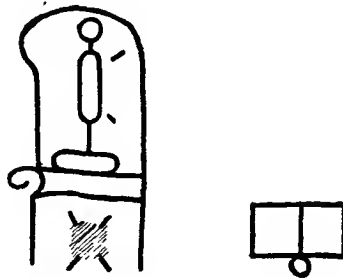
21

Sur le pilier faisant face au chapiteau hathorique, on a grossièrement dessiné, au trait rouge un sphinx, à tête de femme, aile et corps d'animal. Le corps et les jambes, sont à peu près effacés, je n'ai pu en saisir les contours.



23

Devant cette figure on voit deux dessins dont je n'ai pu déterminer la nature.



25

Enfin, immédiatement au-dessous de ces figures était une inscription de deux lignes trop effacée pour lire les caractères avec un peu de certitude.

A droite est dessiné un chameau, puis un deuxième monté par un homme, enfin une autre figure que je ne puis déterminer.

Sur un autre pilier j'ai relevé l'inscription suivante :

ΕΥΚΑΝΩ
36

Au-dessous, une tête grossièrement dessinée. Ensuite, sur un autre pilier quelques lettres que je lis :

ΕΑΝΤΕΩΗC

puis encore les fragments suivants :

ΩΔΙΠΟΚΡΑΤΩΝΟC
ΚΛΗΝΟΔΩΡΟΥ
38

ΘΕΟΤΟΜΗC
39

ΑΝΟΚΑΙΝΗ
ΛΙΛ
30

ΙΝΑΡΩΥC
31

ΛΑΛΕCΤΟC
ΛΩΝ
32

ΔΟΥΗΡΑΚΛΕΔΟΥ
ΚΑΙ ΚΛΕΒΑΙΩC
33

ΚΙΝΝΑΙΟC
ΟΙCΗC
34

Au plafond de la carrière, devant le chapiteau hathorique, on distingue encore quelques lettres peu lisibles reproduites ci-dessous :

ΘΗΚ
35

ΘΗC
36

Les Θ dans ces deux petits textes pourraient également être des Β.

Ainsi qu'on va le voir par les références que je donne, non seulement j'ai pu copier un plus grand nombre d'inscriptions, mais encore donner dans plusieurs cas des inscriptions plus complètes. Mes numéros d'ordre sont en caractères arabes, tandis que ceux de Letronne sont en chiffres romains.

7 = D. A la première ligne je n'ai pas vu le ι . A la deuxième on a bien CAPAC donc la lecture proposée, avec réserve, par Letronne, $\Sigma\alpha\rho\alpha[\pi\acute{\iota}\omega\nu](?)$ ne peut être admise. Ma copie donne deux lignes de plus, malheureusement assez mutilées pour ne fournir aucune hypothèse.

9 = CDXCVIII. Je n'ai pu lire le début. Entre le Π et le \mathcal{M} je n'ai pas l'A. Après le nom, j'ai un C ou un O puis un caractère que Letronne donne pour ι . A la deuxième ligne, je lis $\kappa\alpha\lambda\eta$ et non $\kappa\alpha\lambda\chi$; le caractère suivant peut-être un O.

16 = CDXCIX et DIV. Le premier nom est lu $\check{\text{A}}\rho\gamma\omega\nu\sigma$ par l'auteur de la copie de Letronne, ainsi que par M. Legrain (*loc. cit.*, p. 10). Ces deux auteurs donnent également le nom de $\Sigma\alpha\rho\alpha\pi\acute{\iota}\omega\nu$. M. Legrain ajoute qu'au-dessus de $\Sigma\alpha\rho\alpha\pi\acute{\iota}\omega\nu$ se trouve le nom de $\check{\text{A}}\rho\gamma\omega\nu\sigma$. Κάστωρ . Cela correspond bien à ma copie n° 16, qui se trouve considérablement augmentée.

21 = DIII. Après la lacune de la première ligne, Letronne donne sur la même ligne $\tau\eta$, bien qu'en réalité ces deux lettres soient rejetées au-dessous de la ligne. Et au lieu de $\Delta\iota\Delta\iota\omega\Gamma\iota$ que donne Letronne j'ai bien $\Delta\iota\Delta\omega\Gamma\iota$, ce qui confirme sa lecture $\delta\iota\delta\omega\sigma\iota[\nu]$; d'après les restes copiés par moi à la fin de la ligne, la lecture $\chi\acute{\alpha}\rho\omega$ de Letronne paraît évidente. Il y avait encore une troisième ligne qui n'est pas dans Letronne et qui débute par $\eta\rho\omega[\nu]$. Les numéros DI et DV n'existent pas dans ma copie. Peut-être que les caractères AHAN de DII appartiennent à la première ligne de 33, et au lieu d'avoir la lecture $\text{'A}[\sigma]\kappa\lambda\eta\pi\acute{\iota}\acute{\alpha}\delta\eta\varsigma?$ proposée par Letronne on aurait celle de Ἡρακλῆδου .

17 a été relevé entièrement par M. Legrain (*loc. cit.*, p. 10).


JEAN CLÉDAT.


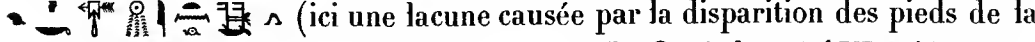
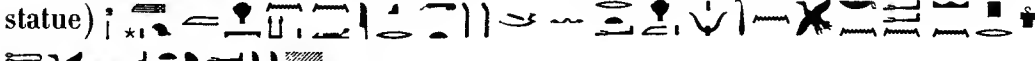

UN
INTERPRÈTE ÉGYPTIEN
POUR LES PAYS CHANANÉENS

PAR
M. ÉMILE CHASSINAT.

Au commencement de 1894, on découvrit, dans une localité du Delta dont je n'ai pu savoir le nom, une statuette en basalte noir légèrement mutilée.

Elle fut offerte en vente par un des principaux marchands d'antiquités du Caire à plusieurs égyptologues de passage en Égypte et à quelques amateurs d'objets anciens; on ne put s'entendre sur le prix. Elle fut alors expédiée à Paris où je pus l'examiner à loisir en 1895. Les prétentions irréductibles du vendeur en ayant rendu une fois encore l'acquisition impossible, elle passa en Angleterre, si mes souvenirs sont exacts. Je ne sais ce qu'elle est devenue depuis.

Cette statue, d'un travail assez poussé, autant qu'il m'en souvient, est de dimensions modestes; elle ne mesure guère plus de 0 m. 30 cent. de haut; le bas des jambes est brisé au ras de la cheville. Elle représente un personnage debout, les bras collés le long du corps, vêtu de la longue jupe liée autour du buste à la hauteur des aisselles qui, après avoir été de mode sous l'Ancien et le commencement du Moyen-Empire, fut de nouveau portée sous les Saïtes. Sur le devant de ce vêtement, à côté d'un groupe de figures gravées en creux montrant le personnage en l'honneur duquel la statuette fut exécutée en adoration devant la triade osirienne, on lit une courte légende dans laquelle figure le nom du mort et celui de son père : .

Au dos, une autre inscription est également gravée en creux, de droite à gauche, sur deux colonnes : 
 (ici une lacune causée par la disparition des pieds de la statue) 
.

Le texte conservé par ce petit monument, quoique très court, mérite de fixer notre attention. C'est, à ma connaissance, le seul document égyptien qui four-

nisse une preuve directe de l'existence de ces traducteurs-interprètes attachés à la chancellerie pharaonique, dont les tablettes cunéiformes de Tell el-Amarna nous ont révélé l'importance sous la XVIII^e dynastie. Je pense en effet qu'il ne faut pas confondre le titre 𓂏 que portait Pétisis avec celui de 𓂏𓂏𓂏𓂏 , très répandu sous le Nouvel-Empire thébain, qui désignait une classe spéciale de fonctionnaires que les rois d'Égypte chargeaient de missions auprès de leurs vassaux asiatiques et africains ⁽¹⁾. Le mot 𓂏 est un nom d'agent dérivé du verbe 𓂏𓂏 « expliquer, éclaircir, faire connaître, démontrer »; le sens de « traducteur, interprète » lui convient donc parfaitement. La compétence de Pétisis s'étendait, nous apprend-il, sur deux contrées, 𓂏𓂏𓂏𓂏 et 𓂏𓂏𓂏 . La première est connue, c'est le pays de Chanaan. La forme que le scribe emploie ici est une transcription de l'hébreu כנען beaucoup plus correcte que celle qu'on rencontre communément, 𓂏𓂏𓂏𓂏 ⁽²⁾. L'identification de la seconde est moins facile à établir et peut prêter à la discussion. L'inscription de Canope fournit bien un nom de pays assez semblable, 𓂏𓂏𓂏 , que la version grecque traduit par Πέρσαι, les Perses ⁽³⁾; mais la géographie historique ne se prête guère à ce rapprochement. Il me paraît du reste plus logique de chercher le site de 𓂏𓂏𓂏 dans le voisinage de 𓂏𓂏𓂏𓂏 . Les textes historiques relatifs aux invasions en Égypte des peuples confédérés, sous Minéptah et Ramsès III, font mention d'un peuple, les 𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏 , dont l'origine a donné lieu à plusieurs suppositions. Les uns, et c'est l'opinion généralement adoptée aujourd'hui ⁽⁴⁾, ont cru que ce nom était celui des Philistins de la Bible; les autres, et parmi ceux-là Chabas s'est montré le plus affirmatif ⁽⁵⁾, ont émis l'hypothèse très critiquée depuis, qu'il servait à désigner les Pélages établis sur la côte asiatique de l'Hellespont et dans certaines îles de l'Archipel. Je pense, pour ma part, que les 𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏 des scribes égyptiens et les Philistins de la tradition biblique n'étaient qu'un seul et même peuple. Or, 𓂏𓂏𓂏 correspond lettre pour lettre à פלשת, et, si l'on retranche de 𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏 les éléments qui lui ont été ajoutés pour en

⁽¹⁾ Pour ce titre, voir MASPERO, *Études égyptiennes*, t. II, p. 38-39 et *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. II, p. 276 et seq.

⁽²⁾ Nous avons, par ce petit texte, la preuve définitive que *Pakanāna* ne désignait pas, comme le supposait Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, p. 113, une simple forteresse, mais le Chanaan biblique.

⁽³⁾ *Zeits. f. äg. spr.*, 1866, p. 29.

⁽⁴⁾ MASPERO, *op. cit.*, t. II, p. 463, note 1 où l'on trouvera résumées les opinions diverses émises par les orientalistes depuis Champollion au sujet des Poulasati.

⁽⁵⁾ CHABAS, *L'antiquité historique*, édit. 1872, p. 296.

former un ethnique, on obtient une forme $\text{𐤀} \text{𐤓} \text{𐤕}^*$, $\text{𐤀} \text{𐤓} \text{𐤕} \text{𐤓}^*$ et $\text{𐤀} \text{𐤓} \text{𐤕} \text{𐤓}^*$ (par changement du 𐤓 en 𐤓), qui est évidemment identique à $\text{𐤀} \text{𐤓} \text{𐤕} \text{𐤓}$. Il est donc certain que nous avons, dans $\text{𐤀} \text{𐤓} \text{𐤕} \text{𐤓}$, le nom jusqu'ici inédit, de la région occupée par les Philistins dans le Sud-Ouest de la Palestine.

Par son style, la statue de Pétisis nous reporte à l'époque saïte. Je croirai même, sans difficulté, que le personnage dont elle reproduit les traits vivait sous la XXII^e dynastie, probablement sous Sheshonq I^{er}, alors que l'influence égyptienne se manifestait pour la dernière fois en Judée. Par son père, $\text{𐤀} \text{𐤓} \text{𐤕} \text{𐤓}$, il était d'origine étrangère, peut-être chananéenne.

ÉMILE CHASSINAT.

NOTES SUR LA NÉCROPOLE DE BERSHEH

PAR

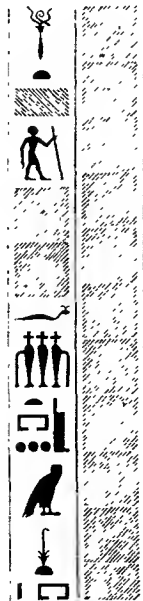
M. JEAN CLÉDAT.

A l'entrée du Ouâdy de Deir en-Nakhleh, du côté Sud, on remarque des tombes et carrières percées dans le flanc de la montagne. Tout en haut est la stèle du roi Aménophis III. Dans la partie moyenne est une série de tombes qui a été marquée sur la carte des auteurs de Bersheh, par les lettres Q, R, S et T.

Trois, de ces tombes portent des inscriptions, et l'une d'elle a, dans le fond de la chambre, quatre statues debout. En contrôlant mes notes, je remarque que ces textes ne sont pas signalés dans l'ouvrage de MM. Griffith et Newberry, *El Bersheh*.

Dans le groupe Q, est la tombe d'un certain $\overline{\text{𓂏}} \text{𓂏} \bullet \text{𓂏} \text{𓂏}$, qui était $\text{𓂏} \overline{\text{𓂏}} \overline{\text{𓂏}}$.

En S sont les deux autres tombes. On lit sur le linteau de la première $\text{𓂏} \overline{\text{𓂏}} \overline{\text{𓂏}}$ $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$. Dans l'épaisseur de la porte, une inscription en deux colonnes. La partie inférieure est cachée par les déblais qui obstruent l'entrée. Ce qui est à découvert de la première colonne est illisible.



Dans le fond de la chambre, quatre statues très mutilées, dont deux réunies doivent figurer le mari et la femme, à gauche de ces deux personnages une figure plus petite, au-dessus de laquelle il y avait une inscription de trois lignes, dont on ne lit plus que :



La dernière tombe était autrefois en partie sculptée. On en voit des traces encore sur l'encadrement de la porte du fond et à droite de cette même porte, avec des restes d'inscriptions hiéroglyphiques. L'épaisseur de la porte portait également des inscriptions avec la figure du personnage. Ce qui reste des textes nous apprend que cet individu était « scribe royal, le dévoué au roi. »

Sur la paroi du fond et à droite, on voit un léger *graffito*, je ne distingue que :

λ
GICK 2 T E
Ω T O I T
Ω H X G
Ω Y C C
Ω 4

JEAN CLÉDAT.





SUR QUELQUES TEXTES

PROVENANT DE GAOU EL-KÉBIR (ANTÉOPOLIS)

PAR

M. ÉMILE CHASSINAT.

Durant ces deux dernières années, les marchands d'antiquités du Caire furent abondamment pourvus de monuments dont on dissimulait soigneusement l'origine. C'étaient, pour la plupart, de massifs sarcophages anthropoïdes d'un style uniforme et très particulier, taillés à plein bloc dans une sorte de pierre calcaire blanche compacte, sonore comme le cristal. Rarement ils étaient complets. Les plus belles pièces, celles qui portaient des inscriptions ou des figures symboliques, arrivaient intactes ou à peu près; les autres, de moins bonne tournure, étaient livrées en morceaux; parfois, la tête seule était conservée: les fouilleurs, en gens avisés et soucieux de leurs deniers, supprimaient les parties qu'ils jugeaient inutiles et encombrantes, afin de réduire les frais de transport en rendant celui-ci plus aisé. Ce fut, après les cercueils, des pierres arrachées à des tombes. A en juger par le nombre considérable des objets de cette provenance apportés au Caire et maintenant dispersés dans les collections, la nécropole qui les a contenus était fort riche. Elle doit être maintenant à peu près épuisée, et c'est grand dommage qu'on n'ait pu l'étudier en son ensemble avant qu'elle eût été pillée.


Un hasard favorable me fit connaître son emplacement il y a peu de temps. En examinant plusieurs pierres couvertes d'hiéroglyphes, je distinguai au milieu des textes deux noms géographiques bien identifiés, celui d'Antéopolis,  , et celui du nome Aphroditopolite,  . Interrogé par moi, le propriétaire de ces inscriptions m'affirma qu'elles provenaient de Gaou el-Kébir, ainsi que les sarcophages en calcaire si communs sur le marché. Je publie ici ces textes, qui sont gravés en caractères creux rehaussés de peinture bien clair sur deux montants de portes de tombeaux, en y joignant la copie d'une courte inscription inscrite sur un cercueil en pierre blanche du type de ceux que j'ai signalés dans ce qui précède, et qui a été trouvé dans le même cimetière qu'eux. Ils ajoutent quelques notions inédites sur la géographie de la région où ils ont

































été exécutés et surtout sur le personnel de ses temples. Ils datent de la fin de la période saïte ou du début de la domination macédonienne.

A.

[illegible]

𐤀𐤍𐤁𐤏𐤏 (l. 3) ne m'est pas connu d'autre part. Ce nom désignait soit un quartier d'Antæopolis, soit un bourg voisin assez important pour posséder une chapelle, 𐤁𐤏. On y adorait, entre autres divinités, 𐤁𐤏𐤏, qui est dite un peu plus loin, à la fin du texte, « dame du nome Aphroditopolite ».

□ , dont Haroutja était scribe de iv^e classe, est évidemment le sanctuaire principal de la ville d'Antée.









La liste géographique du grand temple d'Edfou et la procession des prêtres des nomos, représentée dans le sanctuaire de Sokaris, à Dendérah, donnent les noms de trois prêtres du x^e nome de la Haute-Égypte : ⁽²⁾,  et ⁽³⁾; notre texte nous en révèle six autres, le , le ⁽⁴⁾, le , le , le  et la                        

¹ Il semble, sur l'original, que le personnage assis porte le croissant lunaire sur la tête.









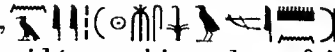







²⁾ BRUGSCH, *Dict. géogr.*, Suppl., p. 1361.




(3) BRUGSCH, *op. cit.*, Suppl., p. 1376.

(4) Ce titre est comparable par sa forme à ce-

lui de    , qui doit être écrit pour    . «Le Compagnon des deux Compagnons»: il peut se traduire par «Le Compagnon de ceux qui viennent deux», c'est-à-dire des deux Éperviers. Horus et Sit.

seul titre. Mais outre que le développement de celui-ci serait anormal, il n'est pas sans exemple qu'un même individu ait été investi de plusieurs charges de même nature. La complexité matérielle des cultes égyptiens et la minutie qu'on apportait à leur célébration nécessitaient un personnel multiple. Par suite, dans certains temples mal dotés ou peu considérables, un seul personnage était souvent appelé à remplir successivement dans le cours d'une cérémonie les fonctions que se partageaient plusieurs prêtres dans les collèges opulents. Il ajoutait alors, dans son *cursus honorum*, au nom de sa fonction ordinaire ceux qui lui étaient en quelque sorte conférés par ses occupations accidentelles.

En plus des charges sacerdotales énumérées dans ce qui précède, Haroudja occupait une place importante dans l'administration royale du nome Aphroditopolite. Il était . Ce titre d'occurrence rare, est de forme complexe. Il renferme plusieurs éléments dont il est bon de préciser la valeur respective. Le  est une circonscription territoriale, un nome pour employer l'expression consacrée. La  est une subdivision du nome; un district; un domaine rural d'étendue variable, parfois assez réduite (les princes féodaux consacraient souvent les revenus de plusieurs  à l'entretien de leurs tombeaux). Comme ce mot est employé ici au singulier et qu'il y avait nécessairement plusieurs *nouît* dans un nome, il est probable qu'il est pris dans un sens collectif et désigne l'ensemble des propriétés foncières et mobilières imposables du *tos*, les *τέποι*. Le mot  est plus rare. Il est différent de , ainsi que le montre l'opposition des deux expressions⁽¹⁾. C'est peut-être une forme graphique spéciale du mot , ⁽²⁾, qui est tantôt du masculin tantôt du féminin, mais semble être employé au pluriel de préférence,  (*Pap. Anastasi*, IV, 6), ou bien est-ce une simple variante idéographique de    ou de quelque autre expression de même nature. Il est en tout cas indubitable que les  formaient une division administrative du nome qui était par rapport à la , ce que celle-ci était au . J'y verrai volontiers la désignation des villages, bourgs et fermes qui étaient indépendants de la , ce que les Arabes appellent de nos jours des *عرب*, les *χωμυ* du cadastre gréco-

⁽¹⁾ Les mots  et  sont accouplés de la même façon que dans l'un des noms symboliques de Thèbes,  (BRUGSCH, *Dict.*

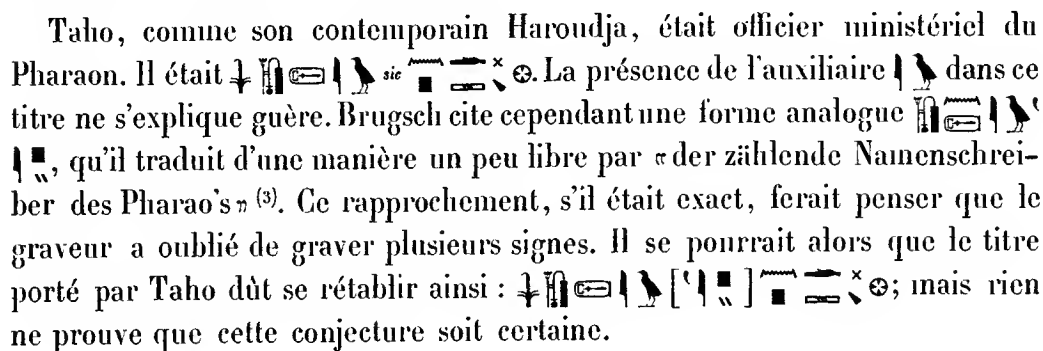
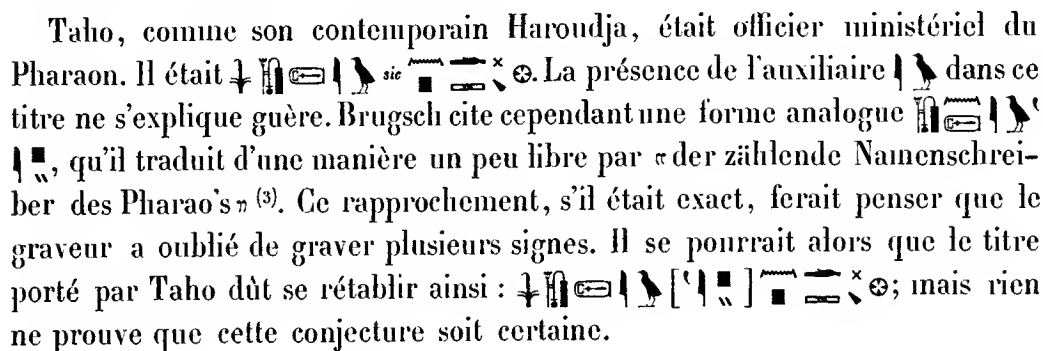
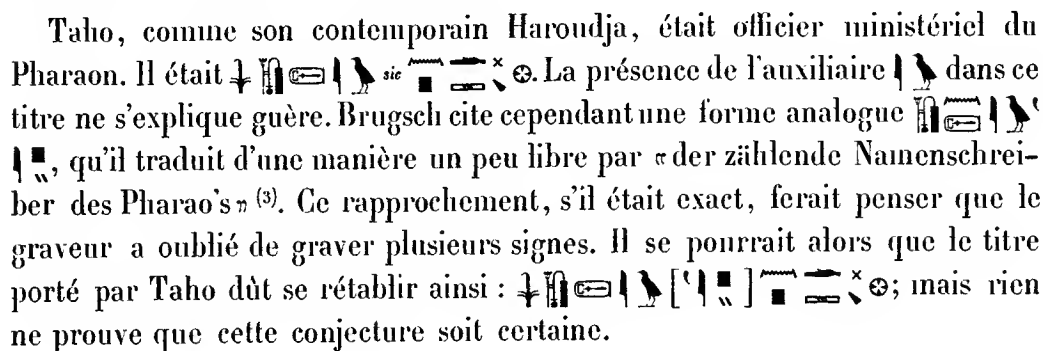
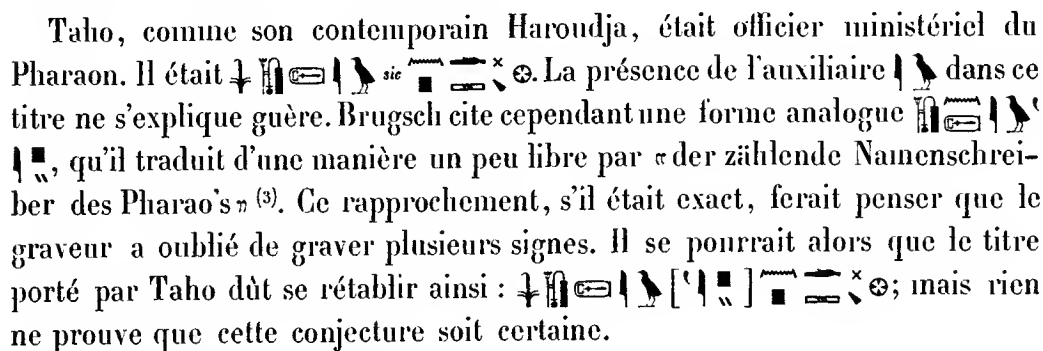
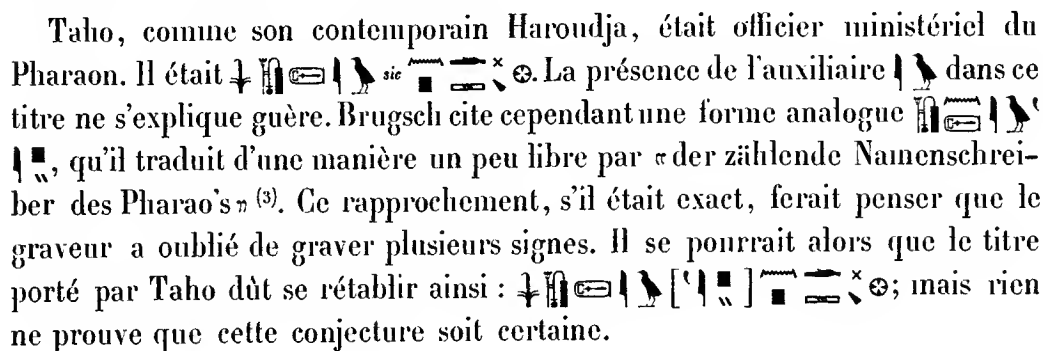
géogr. p. 1219), «la ville qui donne naissance à la *nouît* et aux *nouiou* (*naïou*?)».

⁽²⁾ BRUGSCH, *Dict. hiér.*, p. 658.

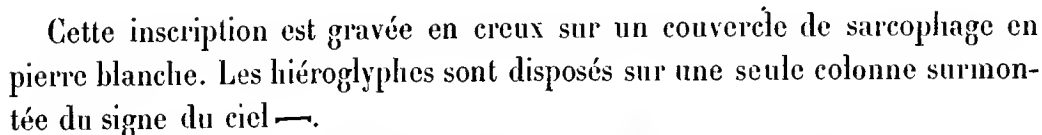
égyptien ⁽¹⁾. Haroudja aurait donc été à la fois βασιλικὸς γραμματεὺς, τοπογραμ-
ματεὺς et κωμογραμματεὺς.

B.

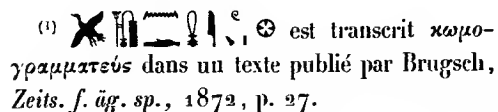


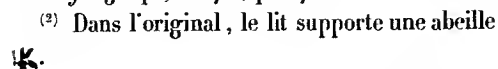
Taho, comme son contemporain Haroudja, était officier ministériel du Pharaon. Il était . La présence de l'auxiliaire  dans ce titre ne s'explique guère. Brugsch cite cependant une forme analogue  , qu'il traduit d'une manière un peu libre par « der zählende Namensschreiber des Pharaos » ⁽³⁾. Ce rapprochement, s'il était exact, ferait penser que le graveur a oublié de graver plusieurs signes. Il se pourrait alors que le titre porté par Taho dût se rétablir ainsi : ; mais rien ne prouve que cette conjecture soit certaine.

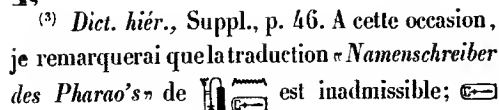
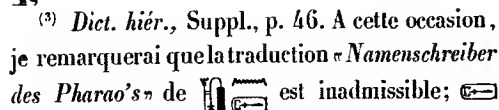
C.

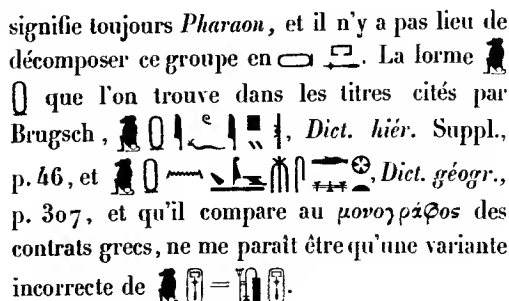
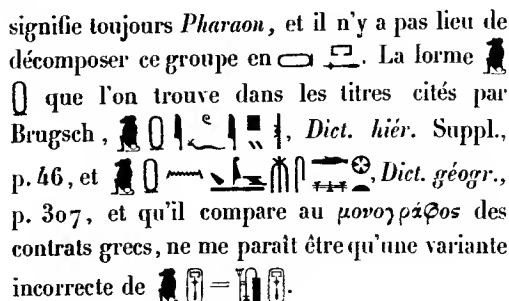
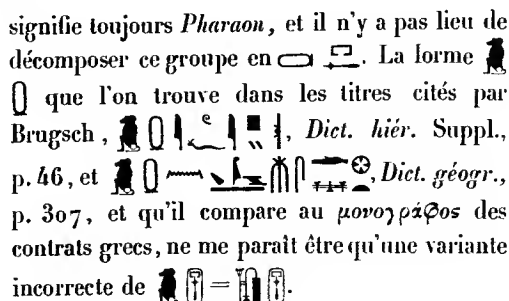
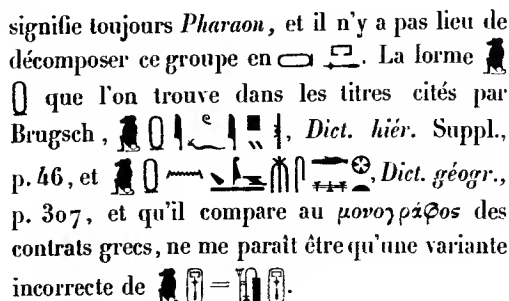
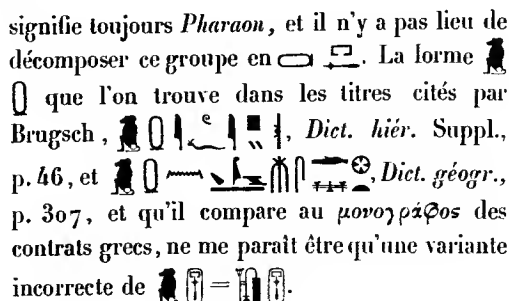
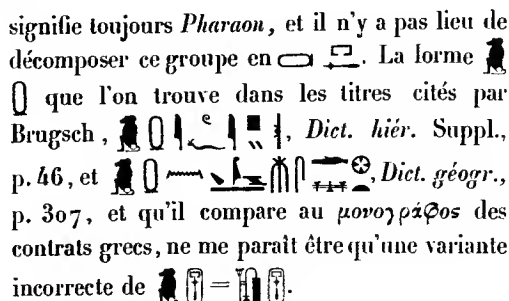
Cette inscription est gravée en creux sur un couvercle de sarcophage en pierre blanche. Les hiéroglyphes sont disposés sur une seule colonne surmontée du signe du ciel .



⁽¹⁾  est transcrit κωμο-
γραμματεὺς dans un texte publié par Brugsch,
Zeits. f. äg. sp., 1872, p. 27.

⁽²⁾ Dans l'original, le lit supporte une abeille
.

⁽³⁾ *Dict. hiér.*, Suppl., p. 46. A cette occasion,
je remarquerai que la traduction « Namensschreiber
des Pharaos » de  est inadmissible; 

signifie toujours *Pharaon*, et il n'y a pas lieu de
décomposer ce groupe en . La forme 
que l'on trouve dans les titres cités par
Brugsch, , *Dict. hiér.* Suppl.,
p. 46, et , *Dict. géogr.*,
p. 307, et qu'il compare au μονογράφος des
contrats grecs, ne me paraît être qu'une variante
incorrecte de  = .

L'une des parties du nom de l'Osiris local donné ici est incomplète. L'orthographe régulière est $\overline{\text{Ⲛ}} \overline{\text{ⲙ}} \text{Ⲛ}$ et non $\overline{\text{Ⲛ}} \overline{\text{ⲙ}}$. Les deux autres textes l'écrivent $\overline{\text{Ⲛ}} \overline{\text{ⲙ}}$ et $\overline{\text{Ⲛ}} \overline{\text{ⲙ}}$. Osiris $\overline{\text{Ⲛ}} \overline{\text{ⲙ}} \overline{\text{ⲙ}} \text{Ⲛ}$ est particulièrement cité par les textes greco-romains, surtout à Dendérah ⁽¹⁾.

Le Caire, Avril 1901.

E. CHASSINAT.

⁽¹⁾ V. BRUGSCH, *Dict. hiér.*, suppl., p. 575.

RAPPORT

SUR UNE MISSION AU CANAL DE SUEZ

(OCTOBRE 1900)

PAR

M. J. CLÉDAT.

Le but de cette mission était de relever, en indiquant leurs noms modernes, les *tells* antiques. Le résultat n'a pas été aussi satisfaisant que je l'eusse désiré. L'indemnité qui m'était accordée n'étant pas en rapport avec les prix qui sont demandés pour les hommes, barques ou chameaux, je ne pus poursuivre mes recherches, dont l'intérêt est de tout premier ordre, au point de vue géographique et archéologique. La partie géographique de cette région est particulièrement mal connue. La carte dressée autrefois par la mission française est la seule qui nous donne des renseignements précis et exacts sur ces lieux. Mais la grande précipitation qui a présidé à l'exécution des relevés est cause que bien des points sont omis; ceux qui sont connus seraient à revoir et à étudier plus complètement.

Je visitai la région comprise entre le Sérapienn et la gare de Ballâh, ou kilomètre 54.

Arrivé le 2 octobre à Ismaïliah, je pus, grâce à l'aimable bienveillance du personnel de la Compagnie du Canal de Suez, me mettre en route dès le lendemain.

J'allai directement au lieu désigné encore sous le nom de *Sérapeum*. Il est situé à quelques kilomètres au Sud-Ouest de la gare de Toussoum. L'embranchement d'un petit canal marécageux servant de déversoir au canal Ismaïlieh ou canal d'eau douce, des maisons en ruines, construites au moment du percement du canal, une machine à vapeur pour aider au déversement des eaux, marquent le lieu où il faut descendre. On longe ensuite ce canal, environ 3 kilomètres, jusqu'à celui d'eau douce, qu'on remonte dans la direction Nord, jusqu'à environ 500 mètres au-dessus d'un petit village que les Arabes

m'ont dit se nommer *Drissah*. A ce point, on traverse le canal et la voie du chemin de fer qui sont parallèles. De là on se dirige dans la direction Sud-Ouest, on passe à travers un petit cimetière arabe : le *tell* du Sérapeum est à une centaine de mètres environ de ce dernier lieux, et à 1500 mètres ou 2000 mètres du village. Le *tell* est peu considérable; il a 100 mètres à 150 mètres environ dans sa plus grande longueur. Une centaine de blocs de granit de dimensions peu considérables, jonchent le sol et sont les seuls restes de ce lieu antique. Un seul parmi tous ces fragments porte une moulure convexe (fig. 1).

Je repartai le lendemain pour le Bîr Mourrah, après avoir passé la nuit à la gare de Toussoum. Ce puits est à l'Est du canal, en face du cheikh Henedik; construit sur une colline à l'occident et à l'angle du canal et du lac Dakhlah. Le Bîr Mourrah est à environ 2 kilomètres du canal. L'eau de ce puits est saumâtre et nauséabonde, les chameaux seuls boivent cette eau, que les bédouins y amènent. Les *antiquités* que l'on m'avait désignées ne sont que des fours à chaux en ruines et abandonnés depuis fort longtemps, et qui dans la région ont reçu l'épithète d'antiques. Peut-être que ces fours ne remontent pas au-delà du percement de l'isthme. Ils sont au nombre de trois, mais en se dirigeant vers le lac Dakhlah et sur ses bords, l'on en voit également un grand nombre. Il est bon de se mettre en garde contre ces prétendues antiquités.

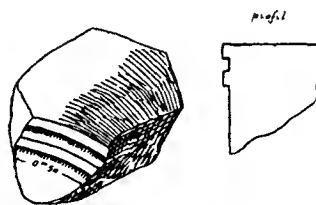


Fig. 1.

En longeant la rive Sud-Est du lac Dakhlah, et après avoir traversé à nouveau le canal, j'arrive à Toussoum, sur laquelle colline est construit le cheikh Henedik. Le lac *Dakhlah* n'est pas indiqué sur les cartes, où il semble faire suite à celui de Timsah; mais un bras de deux ou trois cents mètres, c'est-à-dire toute la largeur du Gebel Maryam, les sépare. Le canal le coupe par le milieu. La côte Ouest est remplie de petits îlots, formant entre eux des bas-fonds qui rendent la navigation des barques arabes très difficile. Le rivage est couvert de coquillages du genre *fusus* et d'étoiles de mer. On ne voit pas cela autour du lac Timsah.

Le cheikh *Henedik*, est une construction récente, rectangulaire et blanchie à la chaux; ce qui permet de le voir de très loin. Sur la toiture plate est construite, dans le milieu, une petite coupole demi-sphérique. Sur la gauche des habitations

construites par les ouvriers ayant travaillé à la construction du canal et en partie ruinées ; à droite et au bas de la colline un ancien jardin , dans une excellente terre noire. Je signale ce point , car aucune végétation ne pousse dans la région. Et c'est le seul endroit où se trouve de la terre végétale , partout ailleurs on ne voit que du sable.

Le *Gebel Maryam* est une montagne située entre les lacs Dakhlah et Timsah , à l'Ouest du canal , qui en baigne le pied. De cette montagne , peut-être la plus haute de la région , 40 ou 50 mètres au-dessus du niveau du canal , on domine tout le pays environnant et le panorama est particulièrement intéressant. Plat au sommet , le Maryam a la forme d'une immense ellipse. Du canal on aperçoit

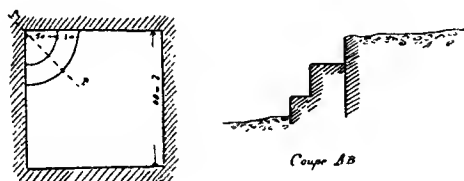


Fig. 2.

sur les pentes des excavations dans la roche , mais elles sont peu profondes et ne présentent aucun intérêt. Le calcaire est peu résistant et se brise facilement sous la pression des doigts. J'y ai recueilli deux pièces de monnaie en très mauvais état.

Les *tells* antiques , au nombre de deux , sont situés au bas de la montagne. L'un se trouve dans une sorte de presqu'île qui s'avance dans le lac Dakhlah. On voit à la surface du sol beaucoup de fragments de poteries , de verres brisés et de morceaux de schistes. Une construction carrée , en briques , rasée au niveau du sol se voit vers le centre du *kom*. Cette habitation avait deux mètres environ de chaque côté. Un double crépi intérieur recouvrait la brique. L'un blanc , sur lequel on avait appliqué un enduit rouge. Dans l'angle Nord-Ouest est une sorte d'escalier en quart de cercle dont deux marches seulement sont visibles , il m'a été impossible de vérifier s'il descendait à une plus grande profondeur (fig. 2).

Dans la direction Sud-Est et à 5 mètres de distance de ce point , l'on voit également les restes de l'angle d'une muraille en briques.

Au Nord , le *sébach* humide marque d'une forte tache brune le plan d'un groupe de constructions et l'épaisseur des murs. Ces maisons sont à peu près identiques comme distribution (voir la figure 3 qui donne le plan de l'une d'elle). Les côtés ont cinq mètres de longueur environ , et l'épaisseur des murs 0 m. 50 cent. à 0 m. 60 centimètres.

J'ai recueilli en ce lieu une pièce de monnaie et un *tat* informe en terre émaillée vert, portant des deux côtés une croix renversée. Ces ruines sont indiquées sur la carte de la Compagnie du Canal, Port d'Ismaïlia, 1866.

Le second *tell* est situé dans une île du lac Timsah, et proche du Gebel Maryam. Il est couvert de débris de poteries rouge, grise, brune et jaune. Sur certains points de l'île on y voit des amas de calcaire, aucun fragment ne m'a permis de constater un travail de taille. Mais là où est la pierre il y a peu de poterie.

Le *Gebel Daoud*, ainsi que me l'ont nommé les Arabes, est situé à l'Ouest et au fond du lac Dakhlah, dans les marais de Néfiché à trois ou quatre kilomètres

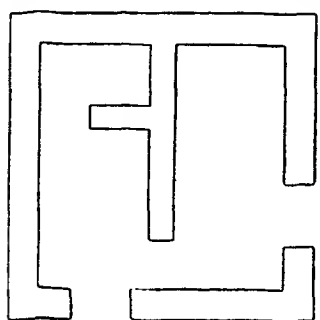


Fig. 3.

du cheikh Henedik, et à une centaine de mètres du canal d'eau douce, à l'Est. Vers le Sud on aperçoit, construites en roseaux, quelques huttes de bédouins. Le Gebel Daoud n'est pas, à proprement parler, une montagne; c'est un vallonement de sable de quelques mètres de hauteur, formant presqu'île. A cet endroit, le lac, en partie desséché, forme un vaste espace marécageux. Beaucoup de fragments de pierres de taille jonchent le sol, avec quelques débris de granit et de poteries rouges. Sur quelques-uns de ces fragments on voit des bandes circulaires très nettes indiquant l'emploi d'un outil. D'autres sont peints en jaune à la surface. J'y remarque également des fragments de verre de couleur bleue. Le *tell* couvre une surface dont le diamètre serait de 50 mètres environ. Je n'y ai remarqué aucun reste de construction.

A la station du kilomètre 54 ou Ballah, est un *kom* situé à 1000 mètres ou 1500 mètres au Nord-Ouest de la gare. Le *kom* présente sensiblement la forme d'un œuf, dont le plus grand côté est dirigé dans la direction Est-Ouest. Il couvre une surface d'environ 150 mètres sur 80 mètres. On y voit des fragments de poterie ordinaire et tournée, en terre émaillée vert ou noir, des morceaux de verre, du granit rose et du calcaire taillé du porphyre, et des briques cuites.

Le chef de la station qui, à plusieurs reprises, a fait des recherches, y a recueilli un grand nombre d'antiquités. Entr'autres une sonde qu'il m'a généreusement offerte, et deux amphores dont l'une malheureusement s'est brisée en revenant

à la lumière; l'autre, qu'il conserve chez lui, est d'une forme très élégante et a un mètre de hauteur.

Enfin, on me signale à l'Est et vers le kilomètre 58, deux points renfermant des antiquités. Le premier, selon les Arabes, serait *El-Maghàra*; on y verrait non seulement les grottes⁽¹⁾, qui ont donné le nom à ce lieu, mais des monuments construits en gros blocs de pierre. *El-Maghàra* se trouverait situé à une journée de chameau du canal.

Le second, *Tell El-Makh* (?), ne serait guère qu'à deux heures du même kilomètre 58.

Les cartes désignent sur les bords Est du Canal, à quelques kilomètres au nord de la station 54, un *tell* antique. Malgré mes recherches, je n'ai pu le trouver, et les habitants du pays l'ignorent complètement.

JEAN GLÉDAT.

⁽¹⁾ Les tombes creusées dans la montagne reçoivent des Arabes le nom de «grottes» en Haute-Égypte, mais là où le terrain est plat, je me suis demandé ce qu'ils pouvaient bien

désigner. Toutefois un peu plus au Sud de ce kilomètre il est bon de remarquer que les rives sont rocheuses.

NOTES

SUR UN TEXTE COPTE DU XIII^E SIÈCLE

PAR

M. P. CASANOVA.

Le document copte, objet de cette étude, peut se dater très exactement d'après le contexte, de 1210 de notre ère. Analysé sommairement par Zoëga⁽¹⁾, utilisé par Quatremère⁽²⁾, il a été récemment publié et traduit, d'après la copie de Tuki, par M. Amélineau⁽³⁾. Cette copie est assez défectueuse. On en a la preuve par les nombreux *sic* que M. Amélineau a dû introduire dans le texte, les barbarismes et solécismes, les phrases incompréhensibles qu'il a soigneusement relevées, d'autres encore qui lui ont échappé et qui l'ont entraîné à des sens inexacts. De ces dernières je citerai un exemple typique : p. 179, M. Amélineau traduit : « J'ai vu un chrétien dont on avait coupé la tête ; je suis allé, j'ai pris des aromates et de la myrrhe, je l'en ai oint », et en note : « Cette traduction est assez libre. Le mot $\epsilon\chi\epsilon\rho\theta\omicron\tau$ ⁽⁴⁾ signifie : étant gras ; mot à mot je le fis étant gras ». Il faut restituer $\epsilon\pi$ oublié par Tuki et lire : « je l'ai appliqué sur sa blessure » $\alpha\iota\tau\eta\iota\chi\ \epsilon\pi\epsilon\chi\epsilon\rho\theta\omicron\tau$. Je me hâte de dire que je n'ai aucun mérite à cette restitution, car je trouve la phrase en question tout entière dans le dictionnaire de Tattam à l'article $\mu\alpha\rho\mu\alpha\rho$. M. Amélineau s'est trompé dans le sens de couper qu'il a attribué au verbe $\phi\epsilon\omega$, car, d'après la fin de la phrase, il est évident que la tête n'avait pas été coupée mais seulement *fendue*, ce qui est un sens très ordinaire de la racine $\phi\omega$. Je crois donc qu'il n'est pas téméraire de prendre certaines libertés avec un semblable texte.

M. l'abbé Hyvernât, à qui j'ai écrit pour demander quelques éclaircissements sur divers points obscurs de ce document, veut bien me donner ainsi son opi-

⁽¹⁾ *Catalogus codicum coptic.*, p. 87 et seq.

⁽²⁾ *Mémoires géographiques*, I, p. 48.

⁽³⁾ *Journal Asiatique*, année 1887. VIII^e série, t. 9, p. 113 et seq.

Bulletin, 1901.

⁽⁴⁾ Par une petite faute d'impression la note dit $\epsilon\chi\epsilon\rho\theta\omicron\tau$ mais le texte porte bien $\epsilon\chi\epsilon\rho\theta\omicron\tau$.

nion: « Le texte de ce martyre est mauvais, de basse époque et fourmille de fautes.... Il serait très désirable qu'on pût retrouver un texte arabe qui aurait quelque chance d'être correct⁽¹⁾ ». Par ces derniers mots, le savant éditeur des martyres coptes semble supposer qu'il a dû exister un texte arabe parallèle au texte copte. C'est sous une impression semblable que j'ai entrepris d'étudier ce texte et que je crois avoir obtenu quelques résultats intéressants.

Il convient de reprendre les considérations qu'a développées M. Amélineau dans son introduction. Justes dans leur ensemble, elles m'ont paru pouvoir être rectifiées et complétées dans certains détails que M. Amélineau est excusable de ne pas connaître aussi intimement. L'histoire de l'Égypte musulmane, et particulièrement de sa capitale où se passent les événements relatés par le document en question, est le sujet de mes études journalières depuis plus de dix ans. Il est donc tout naturel que je sois en mesure d'apporter quelques éclaircissements nouveaux. D'ailleurs, je n'ai pas la prétention de résoudre tous les petits problèmes que suscite l'examen de ce texte, et certes il y aura encore beaucoup à dire après moi.

La thèse que je vais développer est que le document a été écrit primitivement en arabe, et que l'auteur copte l'a traduit littéralement, au moins dans toute sa partie narrative. Le début, qui d'ailleurs est hors de ma compétence, peut être d'origine purement copte.

Je résume rapidement le document: c'est le panégyrique de Jean de Phaniadjôit, qui de chrétien s'était fait musulman vers 1190 de notre ère. Pris de remords, il voulut en 1209 faire une abjuration publique. Coptes et Musulmans essayèrent en vain de le faire revenir sur une telle détermination qui devait fatalement lui coûter la vie. Le sultan al Kâmil, lui-même, s'efforça de lui faire entendre raison, mais dut, devant son obstination, se conformer aux prescriptions formelles de l'islamisme. Il le fit mettre à mort le jeudi 4 Pachons 925 des Martyrs, soit le 29 avril 1209.

La partie narrative présente un double caractère: d'abord une rigoureuse exactitude historique et topographique, puis une vivacité d'allures, une souplesse de style, un coloris qui rappellent la meilleure manière des conteurs arabes. Rétablie en langue arabe, elle rappellerait par une certaine élégance et re-

(1) Lettre datée du 21 novembre 1900.

cherche des phrases symétriques le procédé des *Kâtîbs* de la chancellerie arabe, dont les plus célèbres, Imâd ad din et le kadi al Faḍil, sont presque contemporains, ayant fleuri vers la fin du xiii^e siècle. Précisément sous les Ayyoubites et longtemps encore sous les Mamlouks, pendant tout le xiii^e siècle au moins, les *Kâtîbs* les plus considérables étaient coptes, comme j'en ai l'occasion de le rappeler plus loin. Je puis dire que j'ai été amené à la thèse que je vais m'efforcer d'établir par cet air de famille du document copte et des textes égyptiens arabes du même temps dont j'ai quelque pratique. Si j'ajoute que, dans certains cas, tel mot copte n'offre de sens qu'en supposant qu'il transcrit un mot arabe mal lu, mot arabe que je rétablis parfois avec toutes chances de certitude, j'aurais, je crois, fait partager au lecteur mon impression.

Deux données historiques principales nous sont présentées en deux passages dont voici la traduction par M. Amélineau :

1. «... Il arriva sous le règne d'Osman, fils de Joseph, roi établi sur Babylone d'Égypte, la Paralie, la Syrie, les districts de Damas et de l'Arabie (ce roi était un cydarite et un persan, *Kadariarque* de la foi des Agarinnéens, voulant convertir à sa foi les Arabes et les Ismaélites) qu'il y eut un homme du Sud etc.⁽¹⁾ ».

2. «... le quatrième jour de Paschons... dans l'année des Saints martyrs 925, aux jours du patriarcat de notre père glorieux, Abba Jean Pauléon, patriarche d'Alexandrie... et dans la onzième année du règne de Mohammed, fils d'Abou Bekr, fils d'Ayyoub, frère de Youssouf : ce Youssouf est le père du roi Osman qui fut *Lamite* de son temps près des rives du fleuve d'Égypte sur le trône de Piban⁽²⁾. »

M. Amélineau a cru que, dans le premier passage, toute la fin de la phrase : « roi établi sur Babylone d'Égypte... ce roi était un cydarite etc. » s'appliquait à Osman. Dans son introduction, il donne lui-même la preuve par des détails historiques précis que Osman (al Malik al 'Azîz 'Oultimân, fils de Şalâḥ addîn Youssouf le Saladin bien connu des croisades) n'eut des possessions de son père que l'Égypte. Il persiste, malgré cela, dans cette interprétation du texte copte et essaie d'attribuer au même personnage un caractère religieux que l'histoire est loin de lui reconnaître, tandis que tout ce que nous savons

⁽¹⁾ *Loc. cit.*, p. 144. — ⁽²⁾ *Ibid.*, p. 177.

de Saladin concorde exactement avec ce que nous dit l'auteur copte. Or j'ai beau examiner le texte copte et la traduction elle-même de M. Amélineau, je n'y vois qu'une chose : c'est qu'il y a ambiguïté, et que le mot *πιογρο* « le roi » qui vient immédiatement après *νωσηφ* « de Joseph » peut s'appliquer aussi bien à ce dernier qu'à 'Outhmân *σογουμεν*. Le second passage semble bien indiquer la préoccupation de l'auteur de mettre en relief le nom de ce Joseph, le fondateur de la dynastie, dont le rôle historique est célèbre en Orient comme en Occident, tandis que celui de son fils est des plus insignifiants et totalement inconnu à qui n'a pas fait une étude spéciale de l'histoire d'Égypte à cette époque.

M. Amélineau (p. 126) dit que « Osman était de mœurs sévères et voulut réfréner la licence de certaines fêtes ». J'ignore sur quel texte M. Amélineau se fonde; mais je dois constater que Maḳrîzî nous dit exactement le contraire.

« Quand régna le sultan al Malik al 'Azîz 'Outhmân ibn Ṣalâḥ addîn Yoûsouf, il augmenta les taxes et en accrut l'iniquité. Le Ḳaḍî al-Fâḍîl dit au chapitre des événements de 590 : au mois de Cha'ban les habitants de Miṣr et du Caire étalèrent au jour leurs turpitudes Les gens du gouvernement et les représentants de l'autorité laissaient faire » — suit un tableau énergique des abus et de la complicité des gouvernants et enfin cette sévère conclusion : « Cet état de choses avait pour cause la dépense qui se faisait au palais du *sultan*, pour les vivres de sa famille et la nourriture de ses enfants On m'a raconté que le *sultan* avait fait faire pour ses boissons des coupes d'or et d'argent et que beaucoup de femmes et d'hommes se réunissaient dans ces orgies »

Nous prions Dieu qu'il ne nous demande pas compte de ces actes et qu'il ne nous rende pas responsable de l'audace de leurs auteurs ! ⁽¹⁾ ».

Le Ḳaḍî al Fâḍîl était le conseiller laissé par Ṣalâḥ ad dîn auprès de son fils. Il semble qu'il ne ratifierait pas cette phrase de M. Amélineau : « Osman était de mœurs sévères et voulut réfréner la licence de certaines fêtes ».

L'autre passage de Maḳrîzî n'est pas moins explicite. Après avoir parlé de diverses iniquités et spoliations, il ajoute : « Ceci se passait au temps d'al Malik

⁽¹⁾ *Khîṭat*, édition de Bouîlâk, I, 105, l. 9 et seq., traduction Bouriant, p. 302-303.

al 'Aziz 'Outhmàn ibn Şalâh ad-dîn Yoûsouf ibn Ayyoùb ibn Chadi, et ibn Ounaïn fit les vers suivants :

Tous ceux qui s'appellent 'Aziz ne méritent pas ce nom ; de même que tous les nuages à éclairs ne produisent pas la pluie.

Quelle différence entre les actes des deux 'Aziz ! L'un donne l'aumône, l'autre la prend ⁽¹⁾.

Ibn Ounaïn arrivait, en effet, du Yémen où régnait un prince libéral qui portait également le titre de al-Malik al 'Aziz « le prince glorieux ». Lui, non plus, ne ratifierait pas le jugement de M. Amélineau.

Il faut cependant reconnaître qu'un autre contemporain, le médecin 'Abd al Latîf qui, plus favorisé que Ibn Ounaïn, avait pu apprécier la libéralité de 'Outhmàn, nous dit : « C'était un jeune prince plein de générosité, de bravoure et de modestie, qui ne savait rien refuser. Malgré sa grande jeunesse et l'ardeur de son âge, il avait des mœurs très réglées et était exempt de toute avidité pour l'argent ⁽²⁾ ».

Se prononcera qui voudra. En faisant une juste moyenne, on pourrait penser que 'Outhmàn fût plutôt un prince de bonne nature, mais trop faible, et qu'il ne sut pas réprimer les excès de son entourage. Même ainsi, il est difficile de lui attribuer le rôle que lui assignerait le document copte.

Reportons-nous, au contraire, à Joseph, c'est-à-dire à Saladin, et chacune des expressions de l'auteur copte va se trouver confirmée par des détails si connus de l'histoire arabe que l'on pourrait faire un volume avec les textes qui les relatent. Je me contenterai de signaler ceux de la collection des historiens orientaux des Croisades, publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres et accessibles à tous les lecteurs qui voudraient vérifier l'exactitude de mon assertion, et je résume ainsi son histoire, en suivant les indications de l'auteur copte.

Il régna sur l'Égypte, sur le Sâhil (rivage de Syrie), sur la Syrie, y compris Jérusalem, Damas et Alep. Il était *Kurde* d'Arménie, musulman sounnite, de la doctrine d'al Ach'arî, et il contraignit les Égyptiens qui professaient jusqu'ici la doctrine ismaïlienne chiïte à professer la sienne.

Comparons cette phrase avec le texte copte :

⁽¹⁾ *Khiṭāṭ*, p. 108, l. 34 et seq., traduction, p. 312. — ⁽²⁾ SILVESTRE DE SACY, *Abdellatif*, p. 469.

Le mot Égypte est représenté par βαβυλων ντε χημι. Je réserve l'étude de cette question dans l'article suivant. Je me contente de dire ici que ce mot, ou plutôt ce groupe de deux mots, désigne la ville de Fostât fondée par les Musulmans sur l'emplacement de la ville appelée par les Grecs Babylone. Elle est encore appelée par les Arabes Fostât Miṣr ou simplement Miṣr. (Miṣr مصر = χημι en copte). On attendrait donc ici χημι tout seul, car il signifie aussi l'Égypte. Il est bizarre de dire que ce roi était établi sur la capitale d'un de ses états et sur d'autres états; c'est comme si je disais qu'Edouard VII règne aujourd'hui sur *Londres*, le pays de Galles, l'Ecosse et l'Irlande. Pour expliquer cette bizarrerie, je suppose donc un texte arabe primitif ديار مصر qui veut dire littéralement «les maisons, les demeures de Miṣr» et qui est une expression quasi officielle pour indiquer le pays tout entier. Entre mille exemples, je citerai ce passage de Makrîzî : *فما ملك السلطان الملك الناصر صلاح الدين يوسف بن ايوب* « Quand le sultan al Malik an Naṣîr Ṣalâh ad-dîn Yoûsouf ibn Ayyoûb fut maître de *diâr Miṣr* (c'est-à-dire de l'Égypte)⁽¹⁾ ». Le traducteur copte, ignorant les finesses de la langue arabe, a cru que «les maisons» désignaient une ville et non une contrée, et a cru bien faire de donner comme équivalent de ديار مصر non pas χημι seul, mais βαβυλων ντε χημι.

Le Sâhil الساحل est ainsi appelé par les historiens Arabes parce qu'il constitue un territoire spécial, le long de la mer; il répond à l'ancienne Phénicie⁽²⁾. Le copte a ici ⲫⲓⲣⲁⲗⲓⲁ. Le lexique copte arabe publié par Kircher donne en effet ⲫⲓⲣⲁⲗⲓⲁ, الساحل. Il ne faut pas confondre ici avec la région située sur le littoral de l'Égypte et qui a conservé sous la forme arabe encore subsistante *al Bourlos* ou *Borollos* البرلس le grec primitif παράλος «littoral maritime»⁽³⁾. Il n'est pas admissible, en effet, que, dans l'énumération si sommaire des états du sultan, une province aussi peu importante que le *Bourlos* fût l'objet d'une mention spéciale.

Après le Sâhil vient la Syrie ⲫⲥⲩⲣⲓⲁ ce qui ne fait aucune difficulté, puis

⁽¹⁾ Édition arabe, II, 358, l. 26. Je choisis ce passage parce qu'il est emprunté au chapitre où l'auteur dit que Ṣalâh addîn imposa la doctrine d'Al Achfârî à toute l'Égypte, quand il s'en rendit maître. Voir le texte cité page 122.

⁽²⁾ Quatremère, en traduisant ce passage, I, p. 48, *Mém. géogr.*, emploie, en effet, le mot

de Phénicie, qui est plus précis que le mot de Paralie employé mais non expliqué par M. Amélineau.

⁽³⁾ Cf. AMÉLINEAU, *Géographie de l'Égypte, à l'époque copte*, p. 104, 566, 571 et 575, où est donnée l'équivalence παραλλοϋ ⲫⲓⲣⲁⲗⲓⲁ, البرلس.

mention «des districts de Damas et *Tierrî*?» ΠΙΘΩΩΥ ΗΤΕ ΛΑΜΑΣΚΟC ΗΕΜ
ⲧⲉⲣⲃⲓ. Damas étant en Syrie, on ne s'explique pas qu'il en soit fait mention
particulière après le nom de Syrie, à moins que, pour plus de précision, l'au-
teur copte ne veuille bien spécifier que c'est la Syrie, dans toutes ses parties qui
sont Damas, Jérusalem et Alep, les deux dernières surtout pouvant être
considérées comme à part. Dans ce cas il faut que l'énigmatique ⲧⲉⲣⲃⲓ repré-
sente soit Alep, soit Jérusalem.

Il ne peut être question de l'Arabie, comme traduit M. Amélineau, d'abord
parce que le nom de l'Arabie est vraiment trop connu des Coptes qui l'écri-
vent ΑΡΑΒΙΑ, ⲧΑΡΑΒΙΑ, ΤΑΡΑΒΙΑ, ΤΑΡΑΒΕΥC⁽¹⁾ pour se déformer ainsi, ensuite
parce que jamais l'Arabie n'a appartenu à un sultan d'Égypte. Le Yémen était
bien aux mains du frère de Ṣalāḥ ad dīn mais en toute propriété. Les monnaies
des sultans ayyoubites du Yémen ne portent que leurs noms et non celui du
sultan d'Égypte, ce qui indique bien leur indépendance absolue vis-à-vis de lui,
bien qu'il fût le chef de la famille, le *suzerain*⁽²⁾.

Les Coptes appellent Alep : ⲕⲉⲣⲟⲓ. Pour qu'il y eût identité absolue avec
ⲧⲉⲣⲃⲓ il faudrait admettre le changement du ⲕ en ⲧ et celui de ⲟ en ⲕ, mais
paléographiquement ils sont bien invraisemblables.

Resterait Jérusalem. Si le mot ⲧⲉⲣⲃⲓ y répond, ce ne peut être que d'après
mon hypothèse d'un texte arabe primitif contenant le mot القدس *al Kouds*, forme
arabe du nom de Jérusalem. Que le Copte ait ignoré cette forme très spéciale
aux Arabes, cela n'a rien d'invraisemblable; il a pu lire alors un autre mot. Con-
sultons le lexique copte-arabe, nous voyons ⲧⲉⲣⲃⲓ الغدير⁽³⁾. Ce dernier mot, dé-
pourvu de points, ressemble beaucoup au mot القدس également dépourvu de
points, surtout si l'on se rappelle que dans l'écriture cursive س peut présenter
la forme سر identique à سر sans points. Quant à la confusion du *ā* ou *i* médial

⁽¹⁾ AMÉLINEAU, *Géographie de l'Égypte*, p. 555, 557, 559, 561, 565, etc.; cf. l'art. ΤΑΡΑΒΙΑ, p. 483.

⁽²⁾ Pour plus de sûreté, j'ai prié mon collègue M. Salmon de vérifier cette assertion sur les collections du Cabinet des médailles de Paris et le Catalogue de Londres. Ce privilège de la *Sikkat* est un signe caractéristique de la suzeraineté.

⁽³⁾ KIRCHER, *Lingua aegyptiaca*, p. 214. Un

manuscrit du Patriarchat copte du Caire donne f° 76 r°, col. 3, l. ult., ⲧⲉⲣⲃⲓ القدس (*sic*). Nous devons la connaissance de ce manuscrit qui contient le même texte que celui qu'a édité Kircher, à M. Loret (*Annales du Service des Antiquités*, 1^{er} vol.). Il m'est agréable de remercier vivement S. B. Mgr. le Patriarche et son très aimable intermédiaire M. Labib qui m'ont autorisé à étudier à loisir ce précieux manuscrit.

avec \mathbf{x} ou \mathbf{z} , elle est bien connue de tous ceux qui ont manié quelque peu les manuscrits arabes ⁽¹⁾.

Peut-être trouvera-t-on cette seconde hypothèse bien hardie. Cependant je ferai remarquer qu'il serait bien surprenant que, dans l'énumération des possessions de Ṣalāḥ ad dīn, on omît celle qui, pour le chrétien comme pour le musulman, avait certainement la plus grande importance et qui méritait bien plus que Damas, de ne pas être sous-entendue dans la mention vague de Syrie. De toutes façons, je crois qu'il faut donner comme équivalent de $\mathbf{\Gamma\Gamma\text{P}\text{B}\text{I}}$, soit Alep, soit Jérusalem, et je laisse au lecteur le soin de décider laquelle des deux hypothèses est préférable.

Ṣalāḥ ad dīn était Kurde; le copte dit $\mathbf{\kappa\gamma\lambda\alpha\rho\iota\tau\eta\varsigma}$ ⁽²⁾. Il me paraît impossible ici qu'il n'y ait pas une interversion des deux lettres $\mathbf{\lambda}$ et \mathbf{p} et qu'il ne faille lire $\mathbf{\kappa\gamma\rho\alpha\lambda\iota\tau\eta\varsigma}$ ou mieux $\mathbf{\kappa\gamma\rho\alpha\iota\tau\eta\varsigma}$. Or cette interversion est incompréhensible dans le copte, tandis qu'il n'est pas un copiste arabe qui ne puisse écrire كدري pour كردي , pas un lecteur de manuscrits arabes qui ne puisse confondre, si le nom ne lui est pas connu, كردي et كدري . Ce fait est une preuve presque décisive que le Copte avait sous les yeux des mots arabes, dont il n'a pu reconnaître exactement les véritables lettres, quand les noms lui étaient inconnus, et spécialement quand c'étaient des noms propres.

Le Copte nous dit que le roi était persan. Le Kurdistan, ou pays des Kurdes, peut être, en effet, considéré comme faisant partie de la Perse. D'ailleurs si le mot copte $\mathbf{\pi\epsilon\rho\varsigma\eta\varsigma}$ est l'équivalent de l'arabe عجمي *Adjami* il veut dire non seulement « persan » mais d'une manière générale « non arabe ».

La phrase suivante contient le mot assez singulier de Kadaxiarque. Il me semble que $\mathbf{\kappa\alpha\lambda\alpha\lambda\alpha\lambda\alpha\rho\chi\eta\varsigma}$ est le mot grec $\mathbf{\kappa\alpha\kappa\omicron\delta\omicron\zeta\iota\alpha\rho\chi\eta\varsigma}$ « chef de la fausse doctrine » formé comme $\mathbf{\alpha\iota\rho\eta\sigma\iota\alpha\rho\chi\eta\varsigma}$. La seconde syllabe a été sautée par le copiste par suite de sa ressemblance avec la première, ce qui est un accident paléogra-

⁽¹⁾ Précisément le manuscrit du Patriarcat (voir page précédente, note 3) a fait cette confusion puisqu'il a lu الغدير « le puissant » (qui est inadmissible dans le chapitre où il n'est traité que des rivières, lacs, sources, mers, etc.) au lieu de الغدير « le marais » qui est certainement la vraie lecture.

⁽²⁾ On me permettra de ne pas insister sur

l'hypothèse de M. Amélineau qui parle d'un cheikh Qadry que j'avoue m'être inconnu et de la secte hérétique des Qadryeh. Cette dernière est bien connue et, par cela même, il n'en peut être question : Ṣalāḥ addīn et les Ayyoubites étant, par excellence, les champions de l'orthodoxie musulmane.

phique fréquent. Il importe peu, d'ailleurs; le sens est clair: il veut dire « chef, champion ». Le mot arabe correspondant était, si mon hypothèse est juste, داعى *dā'i*. Le dā'i est celui qui proclame une doctrine religieuse; Ṣalāḥ ad dīn fut véritablement en Égypte le dā'i de la foi orthodoxe, le représentant de l'imām abbaside de Bagdad en opposition avec l'imām fatimide d'Égypte dont il abolit l'autorité. M. Amélineau pense que le mot *Kadaxiarque* est synonyme de Khalife entendu dans le sens religieux. Mais ni Ṣalāḥ ad dīn ni aucun de ses successeurs ne furent et ne pouvaient être Khalifes.

M. Amélineau ne dit rien de l'expression assez inattendue de Agarinnéens, opposée formellement à Arabes et Ismaélites. Pourtant les Agarinnéens ne sont pas autre chose que les fils d'Agar; les auteurs byzantins ne font aucune différence entre Ἀγαρηνοί, Ἰσμηλιται et Σαρακηνοί¹⁾. Plus loin dans le texte copte (p. 145 et 146) il est visible que Ἰσμαυλιτης n'est pas distinct de σαρκινη (lire σαρρακινη comme le remarque M. Amélineau). Dès lors il n'est pas possible que le texte primitif contienne véritablement le mot Agarinnéens et je crois pouvoir affirmer qu'il faut lire μασαρινηος transcription de l'arabe الاسعريين lu pour الاشعريين *al ach'ariyin* les « partisans d'al Ach'arî ».

La confusion du c et du r coptes est fort admissible. D'ailleurs, on peut supposer qu'un autre copiste ou quelque lecteur, voyant un mot inconnu σαρκινηος ou de forme analogue si semblable à un autre si connu αγαρινηος, a cru bien faire de substituer ce dernier.

En effet, à prendre le texte à la lettre, on aboutit à cette absurdité: « le chef de la foi des Arabes, convertit les Arabes à sa foi ». Il faut de toute nécessité, et pour le bon sens de l'auteur et pour la réalité historique, que la doctrine de Saladin

¹⁾ Voici, entre autres, un texte bien significatif: ὀνομάζονται δὲ τρισσῶς Σαρακηνοί, Ἰσμηλιται καὶ Ἀγαρηνοί, Σαρακηνοί μὲν ὅτι ἡ Σάρα ἐξάπέστειλε τὴν Ἀγρ. . . Ἰσμηλιται δὲ ὡς ἐκ τοῦ Ἰσμηλ καταθόμενοι. Ἀγαρηνοί δὲ διὰ τὴν προμήτορα αὐτῶν Ἀγρ. Il est tiré d'un passage de Georges Phrantza où il est fait un exposé très intéressant et remarquablement exact des doctrines musulmanes (édition de Bonn, III, 11, p. 303) — cf. encore G. SYXELLE, *Édition de Bonn*, p. 186. Dans la *Scala copte* publiée par

Kircher (*Ling. ægypt.*) on lit: p. 81. ΜΙΑΓΑΡΙΗ-
NEOC, Hagarena. هجرى et ΟΥΓΑΡΑΓΕΝΟΣ.
Hagarenus هاجرى (sic, évidemment pour هاجرى).
Les autres *Scale* (celles de la Bibliothèque nationale
que j'avais signalées à notre collègue M. Lacau
comme devant être identiques à celle de Kircher
et qu'il a bien voulu collationner pour moi à
Paris, n° 50, 53, et 110: — et celle du Pa-
triarchat copte du Caire, f° 26 r°, col. 2) donnent
ΜΙΑΓΑΡΙΗNEOC الهاجرئين et ΟΥΓΑΡΑΓΕ-
NOC مسلم.

soit opposée à celle des Arabes (d'Égypte), et si l'on prend garde que la doctrine professée à cette époque par les Arabes d'Égypte s'appelait : ismaélienne *اسماعيلية* *ismaïliyya*, on voit que la première partie du texte copte nécessite un mot représentant l'opposé de la doctrine hérétique ismaélienne. Or les historiens arabes sont formels : la doctrine opposée introduite par Ṣalāḥ ad dīn est la doctrine orthodoxe *ach'arite* ⁽¹⁾.

Voici un passage décisif de Makrīzī.

Après un examen très détaillé des diverses doctrines et sectes qui s'étaient élevées dans l'islamisme, après avoir rappelé que les Khalifes fatimides avaient fait triompher la doctrine ismaélienne *مذهب الاسماعيلية* ⁽²⁾ dans l'Ifrīkiyat, le Maghrib et l'Égypte, l'auteur en vient à l'exposé de la doctrine de Abou'l Ḥasan 'Alī ibn Ismā'īl al Ach'arī qui se répandit dans l'Irāk vers 380 de l'Hégire, et de là en Syrie : « et quand le sultan al Malik an Naṣir Ṣalāḥ ad dīn Yoṣouf ibn Ayyoub fut maître d'Égypte, lui et son ḫādī Ṣadr ad dīn 'Abd al Malik ibn 'Isā ibn Darbās al Mārānī professaient cette doctrine, s'y étant ralliés à l'époque où ils étaient au service du sultan al Malik al-'Ādil Noṣr ad dīn Mahmoūd ibn Zengūi à Damas. Ṣalāḥ ad dīn apprit par cœur *حفظ*, dans son enfance, un catéchisme *عقيدة* qu'avait composé pour lui Kourb ad dīn Abou'l Ma'ālī Mas'ouūd ibn Mouḥammad ibn Mas'ouūd an Nisāpourī; et les enfants de sa postérité l'apprirent par cœur. Aussi furent-ils profondément attachés à (littéral. ils serrèrent leurs doigts sur) la doctrine de Al Ach'arī *et ils entraînèrent, pendant la durée de leur dynastie, toutes les populations à s'y conformer*; et cet état de choses se continua pendant tout le temps des rois Ayyoubites, puis de leurs affranchis qui sont les rois turcs (les Mamlouks) etc. ⁽³⁾ ».

Donc ici le terme copte de *αἰσχρονομοί* répond à l'arabe *الاشعريين*, génitif de *الاشعريون* « les sectateurs d'al Ach'arī ». L'hypothèse d'un mot arabe mal lu par

⁽¹⁾ Sur le caractère de la doctrine d'al Ach'arī lire Dozy, *Hist. de l'islamisme*, p. 252 et seq.

⁽²⁾ Édition de Boullāq, II, 356, l. 7.

⁽³⁾ فلما ملك السلطان الملك الناصر صلاح الدين يوسف بن ايوب ديار مصر كان هو وقاضيه صدر الدين عبد الملك بن عيسى بن درباس الماراني على هذا المذهب قد نشأ عليه منذ كانا في خدمة السلطان الملك العادل نور الدين محمود بن زنكي بدمشق وحفظ صلاح الدين

في صباه عقيدة الفها له قطب الدين ابو المعالي مسعود بن محمود بن مسعود النيسابوري وصار يحفظها صغار اولاده فلذلك عقدوا الخناصر وشدوا البنان على مذهب الاشعاري وحملوا في ايام دولتهم كافة الناس على التزامه فتبادى الحال على ذلك جميع ايام الملوك من بنى ايوب ثم في ايام مواليتهم الملوك من الاتراك II, 358. ايوب ثم في ايام مواليتهم الملوك من الاتراك 1. 27-32.

l'auteur copte qui ne le connaissait pas est, je crois, la meilleure explication de cette déformation.

Le premier passage est ainsi, si je ne me trompe, définitivement éclairci et il prouve, comme je l'avais dit, que le rédacteur du récit connaissait exactement les faits de son temps.

Toutefois, je dois faire remarquer que là où M. Amélineau traduit : « voulant convertir à sa foi les Arabes », Zoëga dit : « conversus ad fidem Arabum ». M. l'abbé Hyvernat m'écrit que la traduction de M. Amélineau est inexacte et qu'il faut dire « s'étant converti à la foi des Arabes ». L'expression copte est ⲉⲛⲓⲛⲁⲩⲟⲟⲩ ⲙⲉⲛⲛⲓⲁⲩⲁⲩⲁⲃⲟⲥ. Je ne puis me prononcer au point de vue philologique sur cette question. Mais si l'on admet la traduction de Zoëga et de M. l'abbé Hyvernat, il faut supposer une fois de plus l'incorrection du texte, car la phrase serait absurde; elle aboutirait exactement à ceci : « le chef de la foi des Arabes s'était converti à la foi des Arabes ».

Le second passage historique contient une généalogie très exacte du prince ayyoûbite al Malik al Kâmil qui régnait, ou plutôt, comme le fait remarquer très justement M. Amélineau, gouvernait au nom de son père (al Malik al 'Adil Abou Bakr) en l'année 1209. M. Amélineau a dit à ce sujet le nécessaire, ce qui me dispense d'y revenir. Mais il y a dans sa traduction une phrase fort étrange sur laquelle il ne s'explique pas et qui est assurément une méprise. Le texte copte dit ⲫⲁⲓ ⲛⲉ ⲓⲱⲥⲏⲫ ⲫⲓⲱⲧ ⲙⲓⲟⲩⲣⲟ ⲛⲟⲟⲙⲉⲛ ⲉⲧⲁⲣⲉⲣ ⲕⲁⲙⲓⲧⲏⲥ ⲙⲉⲛⲛⲉⲩⲥⲟⲩⲩ, Zoëga traduit : « qui Elamites fuit tempore suo ⁽¹⁾ »; Quatremère : « ejus tempore muslimus factus erat Johannes ⁽²⁾ »; M. Amélineau : « Ce Youssouf est le père du roi Osman qui fut lamite de son temps ». Dans son introduction il dit au sujet du mot ⲕⲁⲙⲓⲧⲏⲥ : « il me semble y reconnaître le sens du mot arabe *mousslim* et je le traduirais volontiers par *musulman* » (p. 132). Il est clair qu'il ignore la traduction si précise de Quatremère et le texte non moins précis de Kircher ⲕⲁⲙⲓⲧⲏⲥ ⲙⲓⲟⲩⲣⲟ ⁽³⁾. Il est clair aussi qu'une telle phrase « Othman était musulman de

⁽¹⁾ *Catal.*, p. 89.

⁽²⁾ *Mém. géogr.*, I, p. 51.

⁽³⁾ *Lingua æg.*, p. 81. Mon collègue M. Lacau a relevé les variantes suivantes à la Bibliothèque nationale de Paris : manuscrit copte 50, f° 77, 2° col., 1 a. ⲕⲁⲙⲓⲧⲏⲥ (*sic*) ⲙⲓⲟⲩⲣⲟ, manuscrit 53,

f° 66 v°, col. I, ⲕⲁⲙⲓⲧⲏⲥ ⲙⲓⲟⲩⲣⲟ, manuscrit 110, f° 53 v°, col. I, ⲕⲁⲙⲓⲧⲏⲥ (*sic*) ⲙⲓⲟⲩⲣⲟ. Le manuscrit du patriarchat copte du Caire donne au f° 20 v°, col. 2, ⲕⲁⲙⲓⲧⲏⲥ ⲙⲓⲟⲩⲣⲟ : le manuscrit n° 199 de l'École de médecine de Montpellier, f° 202 v°, ⲕⲁⲙⲓⲧⲏⲥ ⲙⲓⲟⲩⲣⲟ.

son temps » est dénuée de sens. « Était musulman » s'applique non pas à Othman, mais au martyr Jean dont il a été dit déjà qu'il s'était fait *musulman* à l'époque du roi Othman, et qui est le sujet de la phrase terminée par le passage en question. L'arabe dirait exactement comme le copte وهذا يوسف هو ابو الملك عثمان الذي صار مسلما في ايامه, ce qui se traduirait mot à mot : « et ce Yousof était père du roi Outhmân qui il (c'est-à-dire Jean) fut musulman dans son temps ». Cette façon de relier le pronom possessif au conjonctif est spéciale au génie des langues sémitiques. Quatremère ne s'y est pas trompé et sa traduction est la seule vraie.

Cette expression de $\lambda\lambda\mu\iota\tau\eta\varsigma$ pour rendre le mot : musulman مسلم est assez singulière. L'origine m'en échappe. Il se peut, comme le suggère M. Amélineau, que ce soit « le mot lui-même qu'on n'aurait pas voulu faire entrer intégralement dans un ouvrage copte. » Il se peut qu'en l'écourtant ainsi, les Coptes aient eu en vue quelque méchant jeu de mots soit sur l'arabe لثم être méprisable, soit sur le copte $\lambda\lambda\mu$ *sordidus esse*⁽¹⁾. Il se peut encore, pour une raison que nous ignorons, que le nom des Élamites y joue un rôle. La question d'origine reste en suspens; mais le sens n'est pas douteux.

Une autre donnée historique, d'un ordre plus intime pour ainsi dire, nous est fournie par le rôle que joue le médecin Aboû Châkir. M. Amélineau n'y fait aucune allusion et n'a pas reconnu, ce me semble, son nom sous la forme copte $\epsilon\pi\omicron\upsilon\gamma\epsilon\chi\epsilon\tau$ qu'il transcrit simplement *Épouschecher* (pages 151 et 160). On me permettra donc de donner quelques détails sur cette personnalité intéressante.

Tout d'abord il est bon de mettre hors de doute l'équivalence de $\epsilon\pi\omicron\upsilon\gamma\epsilon\chi\epsilon\tau$ et ابو شاكير Aboû Châkir. L'élément $\epsilon\pi\omicron\upsilon\gamma = \text{ابو}$ se retrouve dans $\epsilon\pi\omicron\upsilon\gamma\text{-}\pi\alpha\kappa\tau = \text{ابو بكر}$ Aboû Bakr que nous avons déjà vu dans le second passage historique. L'équivalence γ et ش ne fait pas de doute; quant à la transcription du ت en ϵ elle paraît assez surprenante, toutefois on la retrouve dans un mot tout semblable (agent actif de la 1^{re} forme فاعِل): الكامل qui est rendu par $\epsilon\lambda\chi\epsilon\mu\eta\lambda$, pages 133 et 160 et $\epsilon\lambda\chi\epsilon\mu\epsilon\lambda$, page 151; du même coup l'équivalence de κ avec ς est justifiée, et aussi celle du ϵ avec le *kesra*. $\gamma\epsilon\chi\epsilon\tau$ répond aussi rigoureusement à شاكِر que $\kappa\epsilon\mu\epsilon\lambda$ à كامل .

⁽¹⁾ D'après KABIS, *Zeits. f. äg. Spr.*, Mai-Juin 1875, p. 85.

Le récit copte nous dit que Jean alla trouver $\mu\iota\sigma\phi\omicron\varsigma$ $\epsilon\tau\epsilon$ $\phi\lambda\iota$ $\pi\epsilon$ $\epsilon\pi\omicron\upsilon\gamma\omega\epsilon\tau\epsilon\rho$ $\mu\iota\chi\iota\mu\iota$ $\mu\iota\pi\omicron\upsilon\rho\omicron$ $\epsilon\lambda\lambda\epsilon\mu\epsilon\lambda$: « le sage qui est Abon Châkir le médecin du roi al Kâmil ». Il est assez curieux de remarquer que le médecin s'appelle aujourd'hui en Égypte الحكيم *el hakim*, et que ce terme de الحكيم traduit exactement le mot grec $\sigma\omicron\phi\acute{\iota}\varsigma$ en sorte que je me demande s'il ne faut pas traduire $\mu\iota\sigma\phi\omicron\varsigma$ par « le médecin » ou mieux « le docteur », puisque par un phénomène assez semblable, la langue française usuelle entend par ce mot un médecin, quoiqu'il ait un sens bien plus général. Le texte arabe primitif est facile à rétablir : $\text{الحكيم وهو ابو شاكِر طبيب الملك الكامل}$.

Ibn Abou Ousaïbat a consacré à ce médecin une petite notice.

« Abou Châkir ibn Abou Soulaïman — c'est le docteur الحكيم Mouwaffak ad-dîn Abou Châkir ibn Abou Soulaïman Daoud il avait appris l'art de la médecine à l'école de son frère Abou Saïd ibn Abou Soulaïman Le sultan al Malik al 'Adil l'avait placé dans le service de son fils al Malik al Kâmil et il resta dans son service et jouit auprès de lui d'un grand crédit et d'une puissance considérable, obtint de lui des fiefs, des domaines etc. Al 'Adoud ibn Mounkidh ⁽¹⁾ fit à son sujet ces vers :

Ce docteur الحكيم Abou Châkir est riche en amis et en (obligés qui lui sont) reconnaissants ⁽²⁾.
C'est le vicaire d'Hippocrate en notre temps ; son second par l'éclat de sa science.

Il mourut en 613 et fut enterré à Deir al Khandak ⁽³⁾ près du Caire ⁽⁴⁾.

L'an 613 répondant à 1214 de notre ère, c'était donc bien cet Abou Châkir qui était médecin d'Al Kâmil à l'époque du martyre de Jean 1209. Après ce que nous a dit le biographe arabe, on ne sera pas surpris de le voir intervenir directement pour protéger le malheureux.

⁽¹⁾ C'est probablement 'Adoud ad daulat Mourhaf fils du fameux Ousâmat ibn Mounkidh. Cf. HARTWIG DERENBOURG, *Ousama ibn Mounkidh*, 1^{re} partie, p. 116 et seq. Il mourut à Mîsr, où il séjournait depuis très longtemps, en 613 de l'Hégire.

⁽²⁾ L'auteur joue sur le mot *châkir* شاكِر , qui veut dire : « reconnaissant ».

⁽³⁾ Deir al Khandak, le couvent du fossé, était

un cimetière copte. J'aurai l'occasion d'en parler dans le prochain article.

⁽⁴⁾ Ibn Abou Ousaïbat, édition de Boulâk, II, p. 122 à 123, cf. LECLERC, *Histoire de la médecine arabe*, II, p. 223. Le père et le frère d'Abou-Châkir étaient médecins et avaient joui d'un grand crédit auprès des sultans ayyoubites. Ils étaient chrétiens.

Je cite la traduction de M. Amélineau (p. 160) :

« (Les vieillards) se réunirent au sage médecin du roi parce qu'il était en dignité près du roi; peut-être pourrait-il obtenir du roi comme faveur au sujet du juste qu'on le relâchât. Le sage Epouscheher (Aboû Châkir) prit les vieillards du roi, il se leva, il se rendit au lieu où les soldats de police veillaient sur le bienheureux Jean. Il leur dit : « allez là-bas, afin que je parle « à cet abominable homme qui est fou et que je voie ce qu'est son esprit ». Les soldats de police s'éloignèrent un peu ». — Suit le discours où il s'efforce de dissuader le fanatique, la ferme réponse du dernier. — « Alors le sage (médecin) appela les soldats de police et leur dit : je vous prie, gardez cet insensé. De nouveau, il les appela en secret, leur remit de l'argent, leur donna des ordres à son sujet; il s'en alla et le laissa avec eux ».

Il n'est pas douteux que le récit copte a tous les caractères d'une scrupuleuse exactitude, et que telle dut être l'intervention du médecin, point pour point. Ce respect des soldats pour le médecin du roi, cette tentative d'expliquer le cas de Jean par la folie etc., tout est d'un naturel et d'un réalisme saisissants. Certainement l'auteur de la rédaction avait été mêlé de très près aux péripéties du drame et l'on peut penser qu'il était lui-même un des sages vieillards qui se joignirent à Aboû Châkir. Sinon, on s'expliquerait mal cette précision des détails.

Ceci m'amène à parler de ces vieillards que le copte appelle *ⲡⲧⲁⲣⲓⲥⲉⲟⲥ* *ⲡⲧⲉ ⲡⲟⲩⲣⲟ* : les ? du roi. M. Amélineau ne traduit pas le terme *ⲡⲧⲁⲣⲓⲥⲉⲟⲥ*; dans son introduction (p. 126), il le signale comme équivalent à « scribes, notaires ». Je crois, en effet, qu'il n'y a pas de doute sur la signification du mot.

C'est un fait bien connu que l'administration égyptienne fut toujours peuplée de Coptes. Makrîzî signale un nommé Charf addin Hibbat Allah ibn Saïd al Fâizî « un des écrivains *كتاب* coptes qui avait feint d'embrasser l'islamisme au temps d'Al-Kâmil et qui parvint à de hautes charges dans le service du secrétariat *الكتابة*. En 650 de l'Hégire il était un des inspecteurs des divans *من نظر الدواوين* et fut même élevé à la dignité de vizir⁽¹⁾ », et, ailleurs, un Copte nommé At Tâdj ibn Saïd ad dâlat chargé du secrétariat *الكتابة* au service de l'émir Baïbars vers 702 de l'Hégire : « il s'était emparé de son esprit et

⁽¹⁾ *Khîṭat*, édition de Boulâk, I, 105, l. 28; traduction Bouriant, p. 303. où la date est fautive : 680 au lieu de 650.

s'occupait de toutes ses affaires suivant *l'usage des sultans d'Égypte et de leurs émirs turcs qui abandonnaient leurs affaires aux soins de leurs secrétaires coptes*, aussi bien à ceux qui cachaient leur infidélité qu'à ceux qui la laissaient paraître ⁽¹⁾.

Le terme de $\pi\tau\alpha\rho\iota\sigma\varsigma$ est donc, à mon avis, une déformation du byzantin $\nu\sigma\tau\acute{\alpha}\rho\iota\sigma$. M. Amélineau dans son introduction le présente sous la forme $\tau\alpha\rho\iota\sigma\varsigma$ considérant sans doute le π comme l'article pluriel copte. Mais si cet article est nécessaire, ce que je ne conteste pas, il s'ensuit que le copiste a sauté un π . Mingarelli ⁽²⁾ a déjà rattaché au byzantin $\nu\sigma\tau\acute{\alpha}\rho\iota\sigma$ le mot copte $\pi\omicron\pi\tau\alpha\rho\iota\varsigma$ qu'il a trouvé dans un manuscrit. Kircher donne $\pi\mu\sigma\tau\alpha\rho\iota\varsigma$ المدير ⁽³⁾. Ce dernier mot signifie en arabe : « qui règle (les affaires) ». Le dictionnaire de Kazimirski lui donne comme synonyme كاتب السر *l'écrivain du secret* ⁽⁴⁾.

L'exactitude du récit copte se révèle encore, ai-je dit, dans les détails topographiques. M. Amélineau en a déjà fait la remarque ⁽⁵⁾, et les a utilisés dans sa *Géographie de l'Égypte à l'époque copte* ⁽⁶⁾. J'en renvoie l'examen au prochain article.

Le second caractère que j'ai attribué à la partie narrative du document, la vivacité et le coloris, n'a pas échappé à M. Amélineau qui le dépeint en d'excellents termes. « Le tableau est vivant. Certains passages du récit sont pris sur le vif : je citerai notamment l'entrée de Jean à la Citadelle... la promenade finière du prisonnier à travers les rues... la scène de l'exécution et surtout la peinture des troubles qui la suivirent. Tous ceux qui ont vécu quelque temps en Égypte reconnaîtront sans peine combien ces peintures ont été, je le répète, prises sur le vif et faites d'après nature ; aujourd'hui encore bien des choses se passent qui font parfaitement comprendre la vérité de l'œuvre copte. *C'est la seule fois qu'on rencontre chez un écrivain de cette race un pareil mouvement et des tableaux si animés* » (p. 121).

Cette dernière phrase que je transcris en italiques a une importance toute spéciale à mes yeux, car M. Amélineau a manié une quantité considérable de documents coptes et on peut s'en rapporter à lui pour reconnaître à celui-ci un caractère exceptionnel. Précisément, ce caractère appartient à la langue arabe

⁽¹⁾ *Khitat*, édition de Boulâk, II, p. 68, l. 17 : traduction Bouriant, p. 195.

⁽²⁾ *Aegypt. codicum reliquiae*, 1785, p. 278-279.

⁽³⁾ *Ling. aegypt.*, page 106, cf. manuscrit du Patriarchat 52, 2° col., I.

⁽⁴⁾ Sur cette fonction cf. QUATREMÈRE, *Histoire des sultans Mamlouks*, II, 2° partie, p. 317.

⁽⁵⁾ *Journal Asiat.*, loc. cit., p. 132.

⁽⁶⁾ P. 543, 599 et *passim*.

dont les qualités narratives sont bien connues de tous, et ne peut s'expliquer que par un original arabe.

Pour pousser plus à fond la démonstration de ma thèse, il faudrait reprendre tout le texte copte et l'analyser en détail. Ce serait peut-être œuvre bien fastidieuse. Je crois qu'un exemple bien choisi suffira, et je vais m'attacher au commentaire d'un des passages les plus curieux : la comparution devant le tribunal que préside Al Kâmil lui-même.

Voici le texte copte et la traduction de M. Amélineau (p. 169) :

ΤΟΤΕ ΑΥΕΙΝ ΘΕΙ ΟΜΗΤ ΠΗΛΙΜΗΘ ΠΑΤΕΡΙ ΠΜΩΟΥ ΠΙΣΤΡΑΤΙΛΛ-
ΤΗΣ ΝΙΜΑΤΟΙ ΠΙΖΥΠΕΥΣ ΝΙΜΑΣ ΜΑΤΟΙ ΠΙΓΕΝΤΕΡΙΟΝ ΠΙΡΕΥΤΖΑΠ ΠΙΚΑ-
ΘΗΧΥΜΕΝΙΤΗΣ ΠΙΡΕΥΕΩ ΘΡΩΟΥ ΠΙΡΕΥΕΡΜΕΛΕΤΑΠ ΠΙΡΕΥΜΟΥΤΤ ΠΑ (sic)
ΠΩΛΗΛΑ ΝΙΘΕΛΛΟΙ ΠΣΩΙΤ ΠΩΩΤ ΠΙΡΕΥΤ ΕΒΟΛ ΠΙΑΒΑΒΟΣ ΠΠΑΡΟΟΣ ΠΠΟ-
ΠΙΟΣ ΠΙΑΘΑΥΩ ΠΙΡΩΜΕΟΣ ΠΙΑΡΒΑΡΟΣ ΠΗ ΕΤΩΟΠ ΠΕΜ ΠΩΘΕΜΜΩΟΥ
ΠΙΖΩΟΥΤ ΠΕΜ ΠΙΣΖΙΜΙ ΠΙΚΟΥΧΙ ΠΕΜ ΠΠΠΩΤ ΠΙΒΩΚ ΠΕΜ ΠΙΡΕΜΖΕΥ
.....ΟΥΟΣ ΑΥΓΑΖΟΥ ΕΡΑΤΥ ΜΠΕΜΘΟ ΜΠΙΟΥΡΟ ΕΛΧΕΜΗΛ ΠΕΜ ΠΕΥΣΤΡΑ-
ΤΕΥΜΑ ΠΕΜ ΦΡΕΥΤ ΖΑΠ ΠΤΕ ΠΙΡΕΥΤ ΖΑΠ ΠΕΜ ΠΘΕΛΛΟ ΠΤΕ ΠΙΘΕΛΛΟΙ ΠΕΜ
ΠΙΚΑΘΗΧΟΥΜΕΝΙΤΗΣ ΜΒΑΡΒΑΡΟΣ.

« Ils le conduisirent alors au milieu de ces foules innombrables d'officiers, de soldats, de cavaliers, de recrues, de soldats de police, de juges, de *catéchuménites*, de hérauts, de derviches, de muezzins, de cheïkhs célèbres, de négociants, de vendeurs, d'Arabes, de Persans, de Nubiens, de nègres, de Grecs, de barbares, d'indigènes et d'étrangers, d'hommes et de femmes, de petits et de grands, d'esclaves et d'hommes libres. On le mit en présence du roi El Kamil et de son armée, du grand qadi, du cheïkh des cheïkhs et des *catéchuménites* barbares. »

Je reconstitue, en utilisant surtout les lexiques copte-arabe, ce que je crois avoir été le texte arabe primitif :

فاتوا به في وسط هذه الجماعات لا تحصى منها الامراء والجنديين والغواري والـ؟- والجندارية
والقضاة والواعظين والخطباء والمقرئين والمؤذنين والمشايخ المشهورين والتجار والبياعين والعرب
والعجم والنوب والحشب والروم والبرابر واهل البلد والغربا والرجال والنساء والكبار والصغار والعبيد
والاحرار..... فاحضروه لدى الملك الكامل وعسكره وقاضى القضاة وشيخ الشيوخ وواعظ الـ؟

« Alors ils le conduisirent au milieu de ces foules innombrables dont émirs et soldats, cavaliers et ? , gens de police, kâdis et moniteurs, prédicateurs et lecteurs, muezzius et cheïkhs renommés, négociants et vendeurs, Arabes et Persans, Nubiens et Éthiopiens, Grecs et Barbarins, indigènes et étrangers, hommes et femmes, grands et petits, esclaves et hommes libres Et ils l'amènèrent en présence d'al Malik al Kâmil, de son armée, du kâdi des kâdis, du cheïkh des cheïkhs, et du moniteur Barbare ».

Ce qui frappe dans cette énumération, c'est le parti pris de symétrie et d'opposition; sauf une seule exception, on peut la diviser en groupes de deux: émirs et soldats, prédicateurs et lecteurs, grands et petits, etc. Les premiers énumérés ont toujours un caractère de prééminence, sauf dans le dernier groupe: esclaves et hommes libres. Cette exception vient visiblement de la nécessité *de la rime dans le texte arabe*⁽¹⁾. Une autre exception, qui paraît également nécessitée par la rime, est la présence d'une épithète inattendue dans le groupe: muezzius et cheïkhs renommés⁽²⁾. Cette manie de faire des récits rimés, caractéristique des écrivains de la chancellerie arabe, les entraîne à ces épithètes redondantes, qui rappellent les vers latins de notre jeunesse. On prend ainsi sur le vif le procédé de l'écrivain de la chancellerie qui a rédigé ce récit pour l'édification de ses coréligionnaires.

La rime manque en deux passages: le premier répond précisément à un groupe incomplet et à un mot de sens incertain; le second était rebelle à la rime, puisqu'il contient l'énumération de peuples dont les noms consacrés ne peuvent être remplacés par des synonymes, seconde ressource des rimeurs.

Il me reste à justifier point par point la traduction arabe que je donne, afin qu'on ne m'accuse pas de l'avoir plus au moins involontairement accommodée aux besoins de ma thèse.

Le premier groupe $\mu\iota\sigma\tau\rho\alpha\tau\iota\lambda\lambda\alpha\tau\eta\varsigma\ \eta\mu\epsilon\iota\varsigma$ الامرا والجنديين ne peut faire de doute. Kircher donne (p. 86) $\mu\iota\sigma\tau\rho\alpha\tau\iota\lambda\lambda\alpha\tau\eta\varsigma$ استفسار ; ce mot d'origine persane est assez employé à l'époque des Ayyoubites. Il faisait partie du protocole de leurs inscriptions⁽³⁾. Ibn Khallikân nous apprend que l'Atabek Noûr ad din affectait

⁽¹⁾ L'auteur aurait dû dire: « les hommes libres et les esclaves » mais ce dernier mot en arabe العبيد ou الخدامين ou المالك ou tout autre ne fournissait pas de rime au mot الصغار qui précède.

⁽²⁾ C'est, en effet, le seul mot du texte qui comporte une épithète.

⁽³⁾ Cf. VAN BERCHEM, *Corpus Inscriptionum arabicum*, passim.

de ne donner à son vassal Šalāh ad dīn, même devenu souverain de l'Égypte, que ce simple titre ⁽¹⁾. Il signifie « chef d'armée ». Il équivaut donc à émīr أمير que je crois ici préférable. P. 106, Kircher donne ἡμᾶτοι الجندى. Le pluriel الجنديين s'impose donc.

Les deuxième et troisième groupes sont ici mal distincts. Après πρυπρυς الفوارس « les cavaliers », qui n'est pas douteux ⁽²⁾, on attendrait pour la symétrie « les piétons ». On a ἡμᾶς ματοί que M. Amélineau traduit par « reerues » et qui signifierait mot à mot « enfants soldats », le mot ματς ayant le sens très net d'enfant ⁽³⁾. Il serait peut être hasardeux d'y voir une métaphore du genre de celle qui s'est introduite dans les langues italienne et française, où le mot *infanterie* (dont la racine primitive dérive directement du mot : enfant) désigne précisément les piétons. Je crois plutôt qu'ici le texte est corrompu. Je m'abstiens donc de déterminer le mot arabe primitif.

Le mot κεντεριον répond à l'arabe جندار ⁽⁴⁾. M. Amélineau dans son introduction (p. 126) le fait venir du latin *centurio* et fait remarquer fort justement qu'il désigne les soldats de police. C'est bien, en effet, le sens du mot جندار *djāndār* (ou *gāndār* suivant la prononciation d'Égypte).

Le pluriel de جندار est جندارية ou جنادرية.

J'ai traduit le quatrième groupe πρεσβυτοι πικαθηχυμεντης القضاة والواعظين « les kādīs et les moniteurs », d'après Kircher, p. 46, 107, 249, πρεσβυτοι القاضى; et p. 219, πικατηχυμενος الواعظ (cf. p. 305, κατηχυμενη موعوظين; p. 97, πικατηχυμενος واعظ, p. 109, πικατηχυμης الواعظ).

M. Amélineau traduit exactement le premier par « juges » (je conserve le mot *kadi* parce qu'il est passé dans notre langue ⁽⁵⁾), et rend le second par *catéchuménites* qu'il suppose (p. 126) être « les étudiants de l'université ». Je crois qu'il vaut mieux, en se conformant à l'indication des lexiques coptes, y voir des prêtres d'un certain ordre. Le terme arabe واعظ désigne le prédicateur et équivaut à خطيب. Je l'ai traduit en français par « moniteur », le verbe وعظ signifiant : *avertir*, pour ne pas répéter le mot « prédicateur » nécessaire dans le groupe suivant.

⁽¹⁾ ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS, *Historiens orientaux des Croisades*, I, 565.

⁽²⁾ KIRCHER, p. 106, πρυπρυς (sic) الفارس.

⁽³⁾ βρέφος dans Saint-Luc (TATTAM, *Dict., sub verbo*).

⁽⁴⁾ KIRCHER, p. 106, πικεντερι جندار; cf. manuscrit du Patriarchat ٥٨ recto, col. I.

⁽⁵⁾ Ce que fait, d'ailleurs, M. Amélineau à la fin du passage en question.

Celui-ci se compose de $\pi\pi\epsilon\epsilon\omega\theta\rho\omega\omicron\gamma$ que M. Amélineau traduit par «hé-
rants» et $\pi\pi\epsilon\epsilon\epsilon\rho\mu\epsilon\lambda\epsilon\tau\alpha\iota$ qu'il traduit par «derviches». L'une et l'autre
expressions me paraissent inexactes.

Pour le mot *hérants* il ne répond à rien que je connaisse dans les habitudes
arabes, à moins qu'il ne faille entendre par là les crieurs publics. Mais il est
visible que toute cette partie énumère des personnages religieux : depuis les
kâdis jusqu'aux cheikhs. Il faut donc *a priori* chercher une fonction religieuse
qui réponde au copte $\pi\epsilon\epsilon\omega\theta\rho\omega\omicron\gamma$ ⁽¹⁾. Ce mot signifie littéralement «criant
voix ; proclamateur». Or il est d'usage chez les peuples musulmans de procla-
mer à la prière publique le nom du souverain régnant, et cette proclamation
s'appelle la *khotbat* الخطبة, celui qui en est chargé s'appelle le *khatib* الخطيب.
Le mot *khotbat* s'applique d'une façon générale au sermon religieux fait par
l'imâm de la mosquée, le vendredi ; et à ce point de vue, les fonctions du
khatib et de l'imâm se confondent. C'est pour cela que je crois ici devoir lire
خطبا, tout en reconnaissant que المنادي «les crieurs» répondrait mieux à la
lettre du texte copte. Je n'ai pu trouver dans les *scalæ* coptes ni $\pi\epsilon\omega\theta\omega\theta\rho\omega\omicron\gamma$
خطيب ni خطيب.

Le second terme désigne clairement les *lecteurs* (du Coran) car $\epsilon\rho\mu\epsilon\lambda\epsilon\tau\alpha\iota$
qui entre en composition du mot est régulièrement traduit en arabe
par تلو⁽²⁾ ou ترتيل⁽³⁾. Dans l'un et l'autre cas ce mot désigne la lecture à haute
voix (d'une texte religieux), la *psalmodie*. M. Amélineau, dans ses traductions,
adopte le mot «méditation» ce qui l'a entraîné à écrire des phrases telles que
«méditant par cœur» au lieu de «récitant par cœur» ou «il l'entendit méditer»,
au lieu de «il l'entendit réciter». C'est probablement sous l'influence de cette
équivalence inexacte qu'il a traduit $\pi\pi\epsilon\epsilon\epsilon\rho\mu\epsilon\lambda\epsilon\tau\alpha\iota$ par «derviches» ; qu'il
considère comme livrés à la contemplation, à la méditation. Or le mot grec
 $\mu\epsilon\lambda\acute{\epsilon}\tau\eta$, d'où dérive le copte $\epsilon\rho\mu\epsilon\lambda\epsilon\tau\alpha\iota$ ne signifie nullement «méditation»
mais «soin, exercice», et particulièrement «exercice de déclamation» si je m'en
rapporte aux dictionnaires : $\mu\epsilon\lambda\epsilon\tau\iota\kappa\acute{o}\varsigma$ «propre à l'exercice, à la déclamation».

⁽¹⁾ Je me demande même s'il ne faudrait pas
lire $\pi\epsilon\epsilon\omega\theta\rho\omega\omicron\gamma$ «qui lit à haute voix»
cf. KIRCHER, p. 109, $\pi\pi\epsilon\epsilon\omega\theta\omega$, القارى.

⁽²⁾ KIRCHER, p. 383, écrit تلو⁽²⁾ pour تلو⁽²⁾ et tra-
duit fautivement par «méditation», cf. AMÉLINEAU.

Vie de Pakhôme, page 12 et 347 : page 18 et
353, etc.

⁽³⁾ *Vie de Pakhôme*, p. 22 (texte copte) et
p. 356 (texte arabe).

C'est donc la déclamation (pieuse), récitation ou lecture à haute voix ⁽¹⁾. Plus loin l'auteur nous dit que le martyr, immédiatement avant d'être exécuté « prononçait à haute voix le nom de notre Seigneur Jésus le Christ ». M. Amélineau (p. 175) traduit : « pensant au nom de notre Seigneur ». Je me demande comment l'auteur pouvait savoir à quoi pensait le martyr quelques secondes avant sa mort, et, d'ailleurs, il me semble qu'il eût été bien plus simple de dire qu'il pensait à notre Seigneur, plutôt qu'à son nom $\epsilon\phi\rho\alpha\iota$. Dans le passage en question si nous traduisons suivant la *scala* copte $\epsilon\rho\mu\epsilon\lambda\epsilon\tau\alpha\iota$ par تلاوة, l'arabe dira : يتلو اسم مولانا الخ ou يقرى. Le verbe قرأ est en effet, dans ce sens, un synonyme exact de تلا. C'est l'origine du Coran : القرآن. L'expression consacrée pour désigner les personnages religieux chargés de la lecture du Coran est المقرئ et non التلى qui aurait pu aussi bien être employé. C'est pourquoi je donne au copte $\eta\rho\epsilon\chi\epsilon\rho\mu\epsilon\lambda\epsilon\tau\alpha\iota$ l'équivalent arabe المقرئين qui me paraît hors de doute.

Le groupe qui suit comprend $\eta\rho\epsilon\chi\mu\omicron\upsilon\tau\tau\ \eta\alpha$ (sic) $\eta\pi\omega\lambda\eta\lambda\ \eta\theta\epsilon\lambda\lambda\omicron\iota$ $\eta\kappa\omega\iota\tau$ littéralement : « les convocateurs à la prière et les vieillards de renom ». M. Amélineau a traduit avec raison le premier terme : *muczzins*. Le mot est passé dans notre langue et chacun sait qu'il désigne celui qui fait l'*izân* الاذان, l'appel à la prière. Quant à l'équivalence $\theta\epsilon\lambda\lambda\omicron$ شيخ *cheikh*, déjà reconnue par M. Amélineau, je pense qu'il est superflu de la justifier. Enfin le terme $\eta\kappa\omega\iota\tau$ de renom que M. Amélineau traduit par *célèbre*, répond certainement à l'arabe المشهورين « célèbres, renommés ».

Pour $\eta\pi\omega\kappa\tau\ \eta\rho\epsilon\chi\tau\ \epsilon\beta\omicron\lambda$ j'adopte la traduction de M. Amélineau : « négociants et vendeurs » ; c'est bien exactement l'arabe التجار والباعين. $\eta\pi\alpha\rho\alpha\theta\omicron\varsigma$ $\eta\pi\alpha\rho\omicron\theta\omicron\varsigma$ « Arabes et Persans » العرب والعجم est une formule fréquente des auteurs arabes ; on la trouve dans le protocole des sultans seldjoukides qualifiés de rois des rois des Arabes et des Persans ; c'est probablement un souvenir de la vieille formule perse : roi des rois de l'Iran et de l'Aniran. Kircher donne (p. 180), pour عجمى, un équivalent du même genre que $\pi\alpha\rho\theta\omicron\varsigma$, c'est le mot $\sigma\kappa\upsilon\theta\omicron\varsigma$. J'ai déjà dit que, d'une façon générale, عجمى désigne quiconque n'est pas arabe et plus spécialement le Persan.

$\eta\eta\eta\omicron\pi\iota\omicron\varsigma\ \eta\iota\alpha\theta\lambda\gamma\omega$ « Nubiens et Éthiopiens » النوب والحبش. C'est évidemment

⁽¹⁾ C'est bien, d'ailleurs, ce que reconnaît M. Amélineau dans un autre ouvrage, où traduisant $\epsilon\rho\mu\epsilon\lambda\epsilon\tau\alpha\iota$ par « méditation » il ajoute

en note « cette méditation consistait dans une récitation à haute voix » (*Mém. de l'Institut égyptien*, II, p. 349).

par distraction que M. Amélineau traduit le second mot par *nègres*. Kircher donne (p. 80) οΥΕΘΟΩ = خبشى (*sic*). Le grec Αἰθιοψ a été altéré, mais est suffisamment reconnaissable⁽¹⁾. On le retrouve dans les dictionnaires sous les formes ΕΟΛΥΩ, ΕΘΩΩ, ΕΧΩΩ, ΘΩΩ.

ΠΙΡΩΜΕΟC ΠΙΒΑΡΒΑΡΟC « Grecs et Barbarins » الروم والبرابر. M. Amélineau traduit le second mot par « barbares »; je préfère m'en tenir à Kircher, (p. 81) ΒΑΡΒΑΡΟC بربري.

ΠΗ ΕΤΩΟΠ ΠΕΜ ΠΩΕΜΜΩΟΥ « indigènes et étrangers » اهل البلد والعربا. Le premier terme arabe peut être remplacé par quelque autre, le deuxième est le seul, si je ne me trompe, qui puisse être employé dans la langue littéraire. En tous cas, c'est le seul que j'aie rencontré jusqu'ici. Le mot اجنبى que donnent les dictionnaires me paraît être plutôt de la langue usuelle, et cela est encore plus vrai de برانى qui est surtout algérien. Dans le Psalterion copte-arabe je lis : XVII, 45, ΠΩΕΝΜΟ, الغربا; XXXVIII, 12, ΟΥΩΕΜΜΟ, غريب; LIII, 3, ΩΕΜΜΟΥ الغربا⁽²⁾.

ΠΙΣΩΟΥΤ ΠΕΜ ΠΙCΖΙΜΙ, ΠΙΚΟΥΧΙ ΠΕΜ ΠΗΠΩ†, ΠΙΒΩΚ ΠΕΜ ΠΙΡΕΜΖΕΥ les trois derniers groupes, n'ont guère besoin de justification. Je rappelle cependant par acquit de conscience : Kircher, p. 338, CΙΖΙΟΜΙ (*sic*) النسا; p. 338, ΠΙΚΟΥΧΙ اصغار (*sic*); p. 71, ΠΙΡΕΜΖΕ حجر et ΠΙΒΩΚ العبد.

La fin de la phrase présente des équivalences déjà connues φΡΕΥ†ΖΑΠ ΠΤΕ ΠΙΡΕΥ†ΖΑΠ traduction littérale de قاضى القضاة et ΠΘΕΛΛΟ ΠΤΕ ΠΗΘΕΛΛΟΙ traduction également littérale de شيخ الشيوخ. M. Amélineau dit pour le premier : « le grand qadi » Mais j'ai maintenu la forme originale : *qadi des qadis* parce que cette manière d'exprimer le plus haut degré de la hiérarchie est très caractéristique du protocole arabe⁽³⁾. C'est encore une présomption de plus que notre auteur avait sous les yeux un texte arabe.

Le dernier mot ΠΙΚΛΟΗΧΟΥΜΕΝΙΤΗC ΜΕΒΑΡΒΑΡΟC est traduit par M. Amélineau : « des catéchuménites barbares ». Il y a là une distraction : si le texte est bien tel que celui qui est imprimé, il faut dire : « le catéchuménite bar-

⁽¹⁾ M. Lacau me fait remarquer que les égyptologues y voient plutôt un nom d'origine égyptienne, cf. STEINDORFF, *Kopt. Grammatik*, p. 54.

⁽²⁾ Cf. dans KIRCHER, p. 420, ΠΙΛΛΛΟΦΥΛΟC, قبائل الغربا. J'insiste sur la nécessité de

الغربا, parce qu'il fournit une rime, au mot نسا, qui suit et qui est le seul possible en arabe pour ΠΙCΖΙΜΙ « les femmes ».

⁽³⁾ Probablement sous l'influence persane, cf. le titre de Châhâncâh (*roi des rois*), etc.

bare. Il s'agirait donc, non pas comme le dit le traducteur dans son introduction (p. 126) « d'étudiants de l'université venus de contrées étrangères à l'Égypte » mais d'un personnage religieux spécial analogue à nos missionnaires, chargé de prêcher les idolâtres. Un tel personnage devait exister dans l'Égypte musulmane entourée à cette époque de peuplades comme les Nubiens qui ne se convertirent que beaucoup plus tard à l'islamisme. Mais j'avoue n'avoir trouvé aucun renseignement à ce sujet, et j'ai dû renoncer à trouver son équivalent arabe. Ce terme de *βαρβαρος* est rendu dans Kircher (p. 418) au pluriel par *البربر*, comme nous l'avons vu, et plus loin (p. 427) au singulier par *البربرى العجيبى*. L'arabe serait donc *واعظ العجم* ou *واعظ البربر* en supposant qu'il y avait, à cette époque, une mission organisée pour convertir les Berbères, ce qui n'a rien d'in vraisemblable.

J'ai dit que l'étude de ce curieux texte soulevait nombre de petits problèmes, et que beaucoup encore me paraissaient insolubles. Parmi les plus intéressants sont ceux que présentent divers noms de localités dont j'ai renvoyé l'examen à l'étude d'ensemble qui fait l'objet de l'article suivant.

Avant d'y passer, je demande la permission de risquer encore quelques conjectures sur la reconstitution du texte primitif.

P. 163, il est dit que les soldats de police ne molestèrent point Jean, mais que les serviteurs du roi cherchèrent à lui faire peur. Le terme *πιασθῶντι* me paraît répondre à l'arabe *الغلمان*, pl. de *غلام*, qui signifie, comme le copte, à la fois jeune garçon et serviteur (cf. le grec *παῖς*, le latin *puer*). Les petits *μικροῦντι* employaient des paroles de ruse *καλακία* (*sic*); ce dernier terme est traduit par M. Amélineau « flatterie » d'après le sens primitif du grec *κολακεία*. Kircher donne (p. 101) *†ΚΟΛΑΚΙΑ*, *التلاه*; le manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale (folio 70 v°, col. 1) de même; le 50 (folio 83 v°, col. 1), *ΚΟΛΑΚΙΑ* *تلاه* *مخادعة* et en marge verticalement *تحيل*⁽¹⁾. Le manuscrit du Patriarchat (*Ὠβ* r°, col. 1) *ΚΟΛΑΚΙΑ*, *تحيل* (*sic*) *مخادعة* *تحيل*. Les termes arabes *مخادعة* et *تحيل* « trahison, ruse » sont fort clairs; celui de *تلاه*, masdar de la 1^{re} forme du verbe *لهب* est assez énigmatique: la 1^{re} forme de ce verbe n'est pas mentionnée dans les dictionnaires; la racine se rattache à l'idée de « feu, flamme » — ce qui a amené Kircher à traduire par « inflammatio ». De toutes les façons le sens, ici, est inattendu. Peut-être

⁽¹⁾ Communiqué par M. Lacau.

vaudrait-il mieux lire $\mu\alpha\lambda\lambda\alpha\kappa\iota\alpha$, qu'on pourrait traduire par « attendrissement » : en s'apitoyant plus ou moins sincèrement sur son sort les âmes *tendres* pouvaient, en effet, lui inspirer la frayeur, et cela convient assez au rôle des petits $\kappa\omicron\upsilon\chi\iota$.

Par symétrie et opposition, le reste de la phrase devrait comporter l'idée de *plus grands*, ou *plus âgés*, lesquels emploient l'insulte pour inspirer la terreur au martyr. Or les mots qui font opposition ici à $\kappa\omicron\upsilon\chi\iota$ sont fort énigmatiques : $\mu\iota\kappa\rho\alpha\sigma\eta\tau$ nem $\mu\iota\kappa\rho\tau\alpha\gamma\lambda\omicron\nu$ M. Amélineau traduit le premier par « les scribes » et remplace le second par des points. $\epsilon\alpha\sigma\eta\tau$ veut-il dire « scribe » ? Je ne le trouve dans les dictionnaires qu'avec le sens de « regio inferior » et cela dans le dialecte saïdique (Tattam, Parthey, Peyron). La racine $\epsilon\alpha\sigma$ avec le sens de « écrire » est également saïdique. D'ailleurs, on ne voit pas très bien ce que viennent faire ici les scribes. Il s'agit de la valetaille $\mu\iota\alpha\lambda\lambda\omega\omicron\upsilon\tau$, $\mu\iota\alpha\lambda\lambda\omega\tau$, parmi lesquels les petits, les subordonnés d'une part, les chefs d'autre part, et je propose de lire au lieu de $\mu\iota\kappa\rho\tau\alpha\gamma\lambda\omicron\nu$ un mot comme $\mu\iota\kappa\rho\tau\alpha\lambda\lambda\omega\upsilon\tau$, transcription de l'arabe pluriel $\mu\iota\kappa\rho\tau\alpha\lambda\lambda\omega\upsilon\tau$. L'*oustâdh* « maître » désigne aujourd'hui en Égypte, un patron, un chef de domestiques, un cocher public par exemple, et, dans les harems « l'eunuque ». Je trouve ce mot employé dans la traduction arabe de la *Vie de Pakhôme*⁽¹⁾. Il y est parlé de : $\mu\iota\kappa\rho\tau\alpha\lambda\lambda\omega\upsilon\tau$ et $\mu\iota\kappa\rho\tau\alpha\lambda\lambda\omega\upsilon\tau$ qui sont justement comme, dans notre texte « les gens qui entourent le roi ». Peut-être alors l'énigmatique $\epsilon\alpha\sigma\eta\tau$ serait-il une corruption du *sdīs* $\mu\iota\kappa\rho\tau\alpha\lambda\lambda\omega\upsilon\tau$; peut-être encore, en lisant $\epsilon\alpha\sigma\eta\tau$, serait-ce une transcription pure et simple de $\mu\iota\kappa\rho\tau\alpha\lambda\lambda\omega\upsilon\tau$ ⁽²⁾ pluriel de $\mu\iota\kappa\rho\tau\alpha\lambda\lambda\omega\upsilon\tau$ « les surveillants ». La phrase s'équilibrerait fort bien, « Les petits s'attendrissent⁽³⁾, les grands personnages (surveillants et intendants) insultent ».

On voit que mon hypothèse contribue, là encore, à rendre intelligibles et à présenter sous une forme élégante et recherchée des phrases qui, sans elle, paraissent étranges et surtout en désaccord avec le style général du morceau.

⁽¹⁾ *Ann. du Musée Guimet*, XVII, p. 508, عبيد (sic) الملك اوستادية ; p. 509, العبيد والاستاذون.

M. Amélineau traduit à tort par « courtisans ». Le copte, page 192, donne $\epsilon\iota\omicron\upsilon\chi\iota$ « eunuques ». Il répond donc à *oustâdh*, استاذ, qui je le répète, est le terme employé dans les harems pour désigner l'eunuque.

⁽²⁾ Ou الساعة et aussi, à la rigueur, الساعية. La transcription du ϵ en τ est possible : voir

le tableau dressé à l'article précédent, page 8.

⁽³⁾ Quiconque a assisté à ces spectacles, fréquents dans les rues du Caire, de foules attroupées lors d'un accident ou d'une bagarre, a remarqué cette physionomie attendrie des plus humbles, tout prêts à répéter le *ma aleich*, la formule de résignation et de douceur par excellence, faisant contraste avec la brutalité et la dureté d'autres qui ont ou se croient quelque parcelle d'autorité.

P. 126, M. Amélineau signale le mot $\chi\alpha\mu\epsilon\omicron\varsigma$ qu'il ne peut expliquer. Je me demande si, l'ethnique d'origine grecque $\epsilon\omicron\varsigma$ répondant au ع des Arabes, on n'a pas l'équivalent de l'arabe مصرى , l'élément $\chi\alpha\mu$ représentant le mot $\chi\eta\mu\iota = \text{مصر}$. Les *scalæ* ne donnent pas l'équivalent de مصرى , mais seulement celui de قبطى , $\lambda\eta\mu\tau\iota\omicron\varsigma$ (Kircher, p. 80).

Je ne signale cette conjecture que parce que j'aurai dans l'article suivant à rapprocher ce terme d'un autre assez semblable emprunté à d'autres documents $\chi\alpha\mu\alpha\iota\alpha\lambda\alpha\lambda\alpha\lambda$, $\chi\alpha\mu\alpha\iota\alpha\lambda$.

Pour conclure, je crois avoir présenté sinon des preuves décisives, au moins un ensemble important de présomptions établissant la très grande vraisemblance de l'hypothèse suivante :

Un scribe copte de la chancellerie du sultan ayyoûbite al-Kâmil, qui avait joint ses efforts à ceux de ses collègues et du médecin Aboû Châkir, pour détourner le martyr de son funeste dessein, avait suivi de près toutes les péripéties du drame, avait recueilli tous les témoignages, et s'était personnellement passionné pour cette affaire, en rédigea sur le champ une relation dans le style arabe élégant et recherché de l'époque. Un pieux Copte résolu d'en faire le sujet édifiant d'un sermon qu'il composa en entier dans la langue copte en traduisant littéralement cette relation.

Il y aurait dans ce fait, à mes yeux, l'indice d'une tentative intéressante de faire revivre la langue copte, qui disparaissait peu à peu. Mais, comme je l'ai dit dans un précédent article, ce point de vue doit faire l'objet d'études et de recherches plus étendues, et je me contente de le signaler à ceux qui, comme M. Amélineau, ont beaucoup pratiqué la littérature copte, et qui pourraient en contrôler la justesse par leurs études actuelles ou ultérieures.

Un dernier mot. J'ai eu l'occasion, dans nos *Mémoires*⁽¹⁾, de remarquer que, quelques siècles plus tard, un événement du même genre eut lieu au Caire. C'est Maillet, consul de France, qui nous le raconte sous le titre de : *Relation de l'apostasie et du martyre du P. Clément Recollet, curé de la nation française au Caire*⁽²⁾. Pour des raisons assez vagues ce père se fit musulman ; sur les reproches de Maillet il se décida à proclamer de nouveau sa croyance chrétienne. Le pacha le fit enfermer à la Citadelle. Puis, comme le sultan al Kâmil jadis, il employa tour-à-tour les

⁽¹⁾ Tome VI, p. 592. — ⁽²⁾ MAILLET, *Description de l'Égypte*, Paris, 1735. p. 93*.

messes et les menaces pour le détourner de sa seconde apostasie. Rien n'y fit. Comme Jean de Phanidjoït, le nouveau martyr apparut avec un visage resplendissant de « cette lumière avec laquelle il s'entretenait dans sa prison ». Le Kadilesquer (قاضى العسكر) ordonna qu'il resterait trois jours à bien réfléchir sur sa détermination, avant qu'il fût conduit au supplice.

« Ce fut le 17 de may (1703) jour de l'Ascension, que fut rendu ce jugement et qu'il fut exécuté. *Ce jour là le père Clément fut conduit au travers d'une foule inconcevable de peuple de la prison au Divan, plus lumineux et plus majestueux encore qu'il n'y avait été le 9.* » Il eut la tête tranchée sur la place dite Karameïdan (au bas de la Citadelle). Maillet le fit enterrer dans le cimetière des chrétiens qu'on nomme Kandac⁽¹⁾.

Le lecteur qui voudra prendre la peine de lire l'un et l'autre récit sera frappé de leur ressemblance qui va parfois jusqu'à l'identité des détails. Dans l'un et l'autre cas, il fallait que l'auteur de la relation eût été directement mêlé au drame et qu'il occupât une position *officielle* ou *privilegiée* lui permettant de tout voir et même d'intervenir. J'ose dire qu'il y a là encore une présomption indirecte en faveur de mon hypothèse.

Le Caire, 20 novembre 1900.

P. CASANOVA.

⁽¹⁾ Cf. plus haut Deïr al Khandaq où fut enterré Aboû Châkir.

LES NOMS COPTES

DU CAIRE ET LOCALITÉS VOISINES

PAR

M. PAUL CASANOVA.

Les Coptes ont employé différents noms pour désigner les localités qui répondent au Caire et à Fostât⁽¹⁾, et il est assez difficile de se reconnaître dans la confusion ainsi créée. M. Amélineau a essayé d'y arriver dans un récent ouvrage : *la Géographie de l'Égypte à l'époque copte* (Paris, 1893) : mais, bien qu'il ait élucidé certains points d'une façon très satisfaisante, il me semble qu'il n'a pas épuisé le sujet autant qu'il était possible en l'état actuel de nos connaissances⁽²⁾. M'étant proposé de publier une étude topographique aussi complète que possible de la capitale de l'Égypte musulmane, j'ai été amené à reprendre cette question, et comme il arrive en pareils cas, j'ai été conduit un peu en dehors de cette région : en sorte que je présente ici un ensemble de notes sur différents points topographiques, lesquels sont répartis depuis le site de l'ancienne Héliopolis, au Nord du Caire, jusqu'à la moderne Héliouan qui fait face au site de Memphis, au Sud.

Mon excellent collègue et ami, M. Paul Ravaisse, a publié le premier, dans les *Mémoires* de notre Institut⁽³⁾ une carte assez détaillée, d'après les données des auteurs arabes, de cette région. Je la reproduis ici (pl. I),

⁽¹⁾ On sait que Fostât (plus exactement al Foustât) est le nom de la capitale fondée par 'Amrou lors de la conquête arabe. Le Caire fut fondée postérieurement. Les deux villes furent longtemps réunies en une seule. Fostât périclita très rapidement, mais sans jamais disparaître complètement. Ce qui en reste est appelé aujourd'hui improprement Vieux Caire.

⁽²⁾ Il est juste de reconnaître qu'il n'a pu utiliser ni le texte de Ibn Doukmâk ni la traduction anglaise d'Abou Şâlih, très savamment annotée par M. Butler, et que ces deux ouvrages m'ont été d'un grand secours, comme on le verra souvent.

⁽³⁾ *Mémoires de la mission archéologique française du Caire*, 1, p. 454, plan n° 2.

en y ajoutant un petit nombre d'autres indications et en la prolongeant un peu plus au Sud. Elle est, en effet, d'une grande exactitude⁽¹⁾, et de la plus grande utilité pour justifier dans leur ensemble les différentes considérations que j'ai à développer.

Avant de discuter les hypothèses de mes devanciers et de proposer les miennes, il convient d'abord d'établir un certain nombre de points bien précis et de les mettre hors de doute. Nous aurons ainsi une base solide et nous pourrons accepter ou rejeter les hypothèses suivant qu'elles seront ou non conformes aux premiers résultats acquis. De plus, le lecteur pourra aisément discerner ce qui est du domaine de la certitude et ce qui relève de la conjecture, et j'aurai ainsi plus de liberté pour lui présenter mes interprétations personnelles.

De là, la division de cette étude en deux parties. La première comprend les identifications de localités fondées sur la comparaison de textes descriptifs précis; la seconde, l'étude de quelques noms topographiques et de leur origine, et incidemment les identifications de localités fondées sur la seule étude de leurs noms.

⁽¹⁾ Sauf cependant l'emplacement de Koubbat al Hawà que M. Ravaisse place en dehors de la Citadelle ou Château de la montagne, tandis que les auteurs arabes spécifient bien que Koubbat

al Hawà était sur l'emplacement même qu'occupa plus tard la Citadelle, cf. *Mémoires de la Mission archéologique française du Caire*, VI, p. 555.

PREMIÈRE PARTIE.

IDENTIFICATIONS FONDÉES SUR LES TEXTES.

1° ΒΑΒΥΛΩΝ ΝΧΗΜΙ.

M. Amélineau publie, à la fin de son ouvrage, deux listes d'églises, l'une d'après le manuscrit copte 53 de la Bibliothèque nationale de Paris, l'autre d'après un manuscrit appartenant à Lord Crawford. Je relève dans le premier les passages suivants⁽¹⁾ :

†ΕΚΚΛΗCΙΑ ΝΤΕ†ΘΕΟΔΟΚΟΣ
†ΑΓΙΑ ΜΑΡΙΑ ΘΕΝ ΒΑΒΥΛΩΝ ΝΧΗΜΙ.

(Église de la Mère de Dieu, Sainte Marie,
à Babylone de Khèmi.)

والدة الله القديسة مريم ببابلون مصر

(Église de la Mère de Dieu, Sainte Marie,
à Bâbiloûn Miṣr.)

ΑΠΑ ΚΙΡ ΝΕΜ ΙΩΔΑ ΠΕΥCΟΝ ΘΕΝ
ΒΑΒΥΛΩΝ ΝΧΗΜΙ.

(Apa Kir et Jean son frère à Babylone de
Khèmi.)

أبو قير ويوحنا أخوه ببابلون مصر

(Aboû Kîr et son frère Youḥannâ à Bâ-
biloûn Miṣr.)

.....

.....

ΚΟCΜΑ ΝΕΜ ΤΑΜΙΑΝΟC ΘΕΝ ΒΑ-
ΒΥΛΩΝ ΝΧΗΜΙ.

(Cosme et Damien à Babylone de Khèmi.)

قزمان ودميان ببابلون مصر

(Kozmân et Damiân à Bâbiloûn Miṣr.)

La seconde liste ⁽²⁾ donne le même texte avec des variantes insignifiantes dans le copte et l'arabe, par exemple : **أبو قير** au lieu de **أبو قير**. Il n'y a pas lieu de s'y arrêter.

On en tire immédiatement l'équivalence certaine.

ΒΑΒΥΛΩΝΙ ΝΧΗΜΙ = ببابلون مصر.

Nous retrouvons les monastères ou églises ici mentionnés, avec la plus grande certitude (au moins pour les deux premiers) dans les auteurs arabes.

⁽¹⁾ Manuscrit 53, 173 v° (AMÉLINEAU, p. 577-578).

⁽²⁾ Manuscrit Crawford, 332 r° (AMÉLINEAU, p. 579-580).

Voici ce que dit Ibn Doukmāk⁽¹⁾ :

كنيسة السيدة بذيل كوم ابن غراب بالفواخر بالقرب من باب اليون

Église de la Dame à la pointe du Kôm Ibn Ghourâb dans les Fawâkhir (les briqueteries), près de Bâb aliouh.

كنيسة تعرف بأبي قير هذه الكنيسة تجوار الكنيسة التي قبلها بالقرب من باب اليون

Église connue sous le nom de Abou Kîr. Cette église est voisine de la précédente, près de Bâb aliouh.

كنيسة تعرف بسنتادر وهذه الكنيسة ايضا تجاور الاثنين اللتين قبلها والثلاثة في مكان واحد

Église connue sous le nom de Santâdour(?) et cette église est également voisine des deux précédentes, toutes trois sont en un même endroit.

Maḳrîzî en parle également dans ces termes⁽²⁾ :

كنيسة بابليون في قبلى قصر الشمع بطريق جسر الافرم وهذه الكنيسة قديمة جدا وهى لطيفة
ويذكر ان تحتها كنز بابليون وقد خرب ما حوله

Église de Bâbilioh au Sud de Ḳaṣr ach chanr sur la route de Djîsr al Afram; cette église est très ancienne et jolie. On dit qu'en-dessous est le trésor de Bâbilioh; les alentours sont en ruines.

كنيسة تاودورس الشهيد بجوار بابليون نسبت للشهيد تاودورس الاسفهلار

Église de Tâouddours le martyr, près de Bâbilioh, doit son nom à Tâouddours le martyr, le général.

كنيسة بومنا بجوار بابليون ايضا وهاتان الكنستان مغلقتان لخراب ما حولهما

Église Bou Minâ près de Bâbilioh également; ces deux églises sont fermées, les alentours étant en ruines.

Le Synaxare mentionne une église d'Aboukîr à Miṣr où furent déposés les corps de Sainte Barbe et Julienne. C'est sans doute celle de Bâbilioh des listes coptes et d'Ibn Doukmāk. Le texte donné par M. Amélineau dit⁽³⁾ :

... الى مصر المحروسة وهذا للجسد بكنيسة ابو قير

La traduction de Wüstenfeld : « Die Körper befinden sich jetzt in der Kirche des Abou Kîr und Johannes in Miṣr »⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ *Description de l'Égypte*, texte arabe. Le Caire, 1893, IV^e partie, p. 107, l. 18 à 21.

⁽²⁾ *Kitâb al Khîṭaṭ* etc., II, p. 511, l. ult. et 512. Cf. WÜSTENFELD, *Gesch. der Copt.*, texte arabe, p. 50, trad., p. 120, n° 11, 12 et 13; EVETTS

et BUTLER, *The churches and monasteries of Egypt* (Abou Ṣâliḥ), p. 328, n° 11, 12 et 13.

⁽³⁾ *Géographie*, p. 6, note 3.

⁽⁴⁾ WÜSTENFELD, *السنكسار*, *Synaxarium*, GÖTTA, 1879, p. 161.

Miṣr désigne ici la ville de Fostât, car le Synaxare distingue, comme tous les auteurs arabes, Miṣr (ou FOUSTÂT MIṢR) et AL KÂHIRAT⁽¹⁾. Il donne aussi indirectement l'équivalence ΚΑΣΤΡΟΝ ΗΤΕ ΒΑΒΥΛΩΝ = مصر, comme M. Amélineau l'a très justement remarqué, en comparant le récit du martyr d'Apatir dans le Synaxare et les actes coptes⁽²⁾. Ainsi, pour le Synaxare, Bâbiloûn Miṣr équivalait à Miṣr.

Il faut cependant considérer que, d'après Eutychius, il y avait une église d'Abou Kîr dans le Kaṣr ach Cham'. M. Butler qui fait allusion à ce passage⁽³⁾ déclare ne pas connaître d'église de ce nom dans le Kaṣr. Mais on peut se demander si cette église n'a pas changé de nom et n'est pas devenue celle de Sainte Barbe actuelle⁽⁴⁾. Le manuscrit arabe 312 de la Bibliothèque nationale de Paris rapporte qu'un Copte, favori du khalife (*sic*) d'Égypte, obtint de lui l'autorisation de construire une église et qu'il en construisit deux, l'une où il transféra le corps de Sainte Barbe et qui porta le nom de cette sainte (بربارة), l'autre qui fut consacrée à Serge et en porta le nom (بو سرجة ou سرجيوس)⁽⁵⁾. Rapprochons cette légende du récit d'Eutychius : « (Abd al 'Azîz gouverneur d'Égypte en l'an 74 de l'Hégire) avait un secrétaire Jacobite appelé Athanase, qui lui demanda la permission de construire une église dans le Kaṣr ach cham'; il le lui permit et il construisit l'église de Mâr Djirdjîs et l'église d'Abou Kîr

⁽¹⁾ Cf. WUSTENFELD, *Synaxarium*, p. 9, 158.

⁽²⁾ *Géographie*, p. 224.

⁽³⁾ *Coptic churches*, I, p. 249.

⁽⁴⁾ Sur cette église voir BUTLER, *Coptic churches*, I, p. 235 et seq. Il est surprenant que M. Butler n'ait pas retrouvé son nom dans Maḳrîzî. Celui-ci en parle à l'article دير بربارة (*Khiṭaṭ*, II, p. 509, l. 25) et à l'article كنيسة بربارة, *ibid*, p. 511, l. 35. Cf. WUSTENFELD, *Geschichte der Copten*, texte arabe, p. 46 et 50; traduction p. 112, n° 82 et p. 120, n° 9; et EVETTS, *Churches and monasteries of Egypt* (traduction anglaise d'Abou Sâlih), p. 322, n° 82 et p. 328, n° 9. Ibn Doukmâḳ *Description de l'Égypte*, texte arabe, IV, 107, l. 34, nous dit qu'elle était à Kaṣr ar Roum (= Kaṣr ach cham') près d'une poterne appelée Khoûkhat Khabîsat خوخة خبيصة (cf. *ibid*, p. 81, l. 13 et p. 30, l. 2). Elle était donc

bien à une des entrées du Kaṣr (voir sa position sur le plan de M. Butler, p. 155). FOURMONT, *Description des plaines d'Héliopolis*, p. 120, nous dit que le corps de la sainte y repose.

⁽⁵⁾ Mon collègue M. Salmon a bien voulu exécuter pour moi la copie de ce manuscrit, dont j'extrais les passages suivants :

بنيان الكنيسة الكرمين بربارة وابو سرجة الذين
بنوا بمصر المحروسة (fol. 59 v°). — كنيسة تكون
على اسم القديسة المختارة سفييتى *sic* بربارة ويكون
جسدها فيها (fol. 60 r°).

Le corps de la sainte était jadis dans la grande église d'al Mou'allakât comme il résulte du 63 r° جا الى بيعة المعلقة وهى كنيسة الكبيرة الكاثوليكية بمصر وشفع بجسد القديسة بربارة ومرع وجهه على عظامها وسالها... وعمل عهد قدام الهيكل انه يبني كنيسة كبيرة على اسمها... وينقل جسدها اليها.

qui est à l'entrée du Kaşr près (du quartier) d'Aşhâb al rabiât (?) ⁽¹⁾ et nous serons fort tentés de reconnaître l'équivalence Aboû Kîr = Bourbarat (Sainte Barbe), Djirdjis ou Djourdjalı = Sardjioûs ou Sourdjat.

Quoi qu'il en soit, cette église d'Aboû Kîr n'a rien à voir avec la ville d'Aboû Kîr dont parle M. Amélineau et il faut la placer soit dans le Kaşr acli cham' soit, comme nous allons le voir, dans le Daîr Tadrous.

Le plan de Pococke ⁽²⁾ indique au Sud de Cairo Vetus (= Fostât) et Kaşr Kicman (= Kaşr acli cham') une hauteur qu'il appelle Jebel Jehusy et où est représenté une grande église qu'il semble désigner par le mot Babylon écrit à côté; à quelque distance est l'église qu'il appelle Der Michele. Le texte, très sommaire, de la page 25 ne nous donne pas l'explication de ce mot Babylon.

Le plan de Fourmont ⁽³⁾ place exactement au même endroit, tout en lui donnant un développement exagéré, les débris de Babylone (n° 61), l'église dédiée à Saint Jean Aba Kair (n° 56), l'église dédiée à la Sainte Vierge (n° 57), l'église dédiée à Saint Théodore (n° 59).

Toujours au même endroit, le plan de la *Description de l'Égypte* ⁽⁴⁾ place un groupe de deux bâtiments sous la désignation « Convents chrétiens » et plus loin au Sud un autre bâtiment sous la même désignation.

M. Butler ⁽⁵⁾ indique sur les décombres au Sud de Kaşr acli cham' « mounds of rubbish piled to the south of Kaşr acli-shamm'ah » deux couvents dont il donne une vue, et qu'il appelle Dair Bablouñ et Dair Tadrus. Le premier est occupé par « l'Église de la Vierge de Bablouñ aux degrés » كنيسة العذرا ببابلون الدرج. Elle répond évidemment à l'Église de la Mère de Dieu de la liste copte et de la Dame d'Ibn Doukmâk et au n° 57 du plan de Fourmont.

⁽¹⁾ وكان له كاتب يعقوبى يقال له اثناس فاستاذنه في ان يبني كنيسة في قصر الشمع فاذن له بذلك فينا كنيسة مار جرجس وكنيسة ابو قير التى داخل القصر عند اصحاب الرهبانيات (Pococke, *Eutychii Ann.*, II, 370). Ce texte m'a été communiqué par M. Salmon.

Je n'ai pu retrouver l'emplacement du quartier appelé الرهبانيات. Le nom de الرهبانيات lui-même me paraît douteux.

⁽²⁾ *Description of the East*, London, 1743, I, p. 22, cf. *old Cairo Babylon*, p. 25.

⁽³⁾ *Description historique et géographique des plaines d'Héliopolis*, Paris, 1757 (le nom de l'auteur n'est mentionné que dans le privilège), page XL, cf. page 117.

⁽⁴⁾ E. M., vol. I, pl. I. *Plan général de Boulaq du Kaire*, etc.

⁽⁵⁾ *Coptic churches*, I, p. 250 et seq.

Quant à Dair Tadrus, il comprend les deux églises de « Abû Kîr wa Yuhanna » et « Tadrus ».

Il n'y a donc aucune espèce de doute à avoir sur l'emplacement de ces trois églises, puisqu'elles existent encore.

Les deux premières ont conservé leur nom, tel qu'il est donné par la liste copte, par Ibn Doukmaḥ et Fourmont. Maḥrizî est incomplet. Il est certain cependant que la première église de la liste copte et d'Ibn Doukmaḥ qui est « l'église de Babylone » pour lui, répond à Dair Babloûn actuelle; la deuxième église de la liste copte est évidemment la troisième de Maḥrizî qui paraît, par son texte, en relation étroite avec sa deuxième qui est Tadroun actuel. Le texte de Maḥrizî doit donc porter بوقير au lieu de بومنا. L'écriture arabe se prête très bien, sans points diacritiques, à cette confusion.

Il reste donc acquis que l'église Cosme et Damien de la liste copte a pris plus tard le nom de Théodore. La liste copte serait donc plus ancienne qu'Ibn Doukmaḥ. Toutefois, il faut noter que cette église est nommée bien loin après les deux premières et il est possible qu'elle ne fût pas partie du groupe des trois églises de Babylone qui, dit Ibn Doukmaḥ, étaient toutes trois en un même endroit.

Quoi qu'il en soit, on voit que dans la liste copte βαρυαδου ιχνημ désigne très spécialement la hauteur située au Sud du Ḳaṣr ach chamf et qui porte aujourd'hui encore le nom de Babloûn.

C'est ce même emplacement qui dispute au Ḳaṣr ach chamf l'honneur d'avoir été l'ancienne Babylone; les voyageurs qui estiment que la forteresse devait être plutôt là sur cette hauteur ne font que répéter l'opinion de Al Ḳoudâ'i rapportée par Maḥrizî ⁽¹⁾ : « En dehors de Al Fouṣṭât est le Ḳaṣr appelé Liouûn sur le *charf*. Liouûn est le nom du pays de Miṣr dans la langue du Soudân et de Roum; il en reste des vestiges, ce sont des constructions en pierres à l'extrémité de la montagne sur le *charf*, où est aujourd'hui un *masdjid* ». Maḥrizî ajoute que cette montagne appelée le *charf* est hors de Fouṣṭât et par

⁽¹⁾ *Khîṭat*, I, 287, l. 37, etc. وقال القاضى القضاعى في ظاهر القسطنطينية المعروف باباب ليون بالشرف ليون اسم بلد مصر بلغة السودان والروم وقد بقيت من بناءه بقية مبنية بالحجارة على طرف الجبل بالشرف وعليه اليوم مسجد قال المؤلف فهذا كما ترى صريح في ان

Bulletin, 1901.

قصر باب اليون غير قصر الشمع فان قصر الشمع في داخل القسطنطينية وقصر باب اليون هذا عند القضاء على الجبل المعروف بالشرف والشرف خارج القسطنطينية وهو خلاف ما قاله ابن عبد الحكم في كتاب فتوح مصر والاعلم.

conséquent que ce Kaṣr ne serait nullement Kaṣr aḥl Cham^c qui est à l'intérieur de Foṣṭāṭ, ce qui est contraire à ce que dit Ibn 'Abd al Hakam⁽¹⁾. Maḡrīzī reproduit en partie ce texte plus loin sous la rubrique: Le Kaṣr appelé Bāblōūn sur le *charf*. Il dit que le *masdjid* en question s'appela masdjīd al Maḡs; il ajoute que al Maḡs est le nom de Oumm Donnaīn, ce qui n'a plus rien à voir avec Babylone (je parlerai plus tard de Oumm Dounaīn).

Qui a raison? C'est une question fort intéressante que je me réserve d'étudier à fond dans le travail d'ensemble que je prépare sur la topographie de Foṣṭāṭ. Pour le moment je me contente de bien établir que, pour les Arabes, Bābloūn ou Bāblōūn بابليون ou بابلون est, soit cette hauteur, soit le Kaṣr aḥl cham^c. Nous voyons que la liste copte suit la première indication.

2° ΚΕΠΙΤΩ ΒΑΒΥΛΩΝ.

M. Amélineau publie à la fin de son ouvrage deux listes d'évêchés, provenant, comme celles des églises, des mêmes manuscrits: le 53 de la Bibliothèque nationale et celui de lord Crawford⁽²⁾. M. J. de Rougé a également publié une liste semblable, d'après une copie faite par M. Revillout sur un manuscrit d'Oxford⁽³⁾. J'y relève le texte suivant qui paraît fort corrompu.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, folio 172 r° (d'après AMÉLINEAU, p. 572).

ΕΙΛΗΟΥ = ΤΑΒΒΥΛΩΝ ΒΛΘΙ	=	مصر الكرشى مجتمعة (sic)
ΠΑΛΙΝ ΦΥΣΤΑΩΝ ΚΕΠΙΤΩ ΒΑΒΥΛΩΝ	=	مصر والفسطاط بابلون
ΦΟСТАТΩΝ	=	الفسطاط

Manuscrit de Lord Crawford, f° 330 v° et 331 r° (d'après AMÉLINEAU, p. 575).

ΕΙΛΗΟΥ ΒΛΘΑΙ	=	الكريسين مجتعة
ΠΑΛΙΝ ΦΥΣΤΑΤΩΝ	=	مصر والفسطاط
ΚΕΠΙΤΩ ΒΑΛΩΝ (sic)	=	بابلون
ΦΩСТАТΩΝ	=	لفسطاط

⁽¹⁾ *Ibid*, II, 542, l. 26 القصر المعروف بباب ليون بالشرف هذا القصر كان على طرف الجبل بالشرف الذي يعرف اليوم [lacune dans les mss.] وجالفتح وهو مبنى بالمجارة ثم صار في موضعه مسجد عرف بمسجد المقس والمقس ضيعة كانت تعرف بام دنيين سميت المقس لان

العاشركان يقع بها وصاحب المكس فقلب وقيل المقس وليون اسم بلد مصر بلغة السودان والروم.

⁽²⁾ *Op. cit.*, p. 571 à 577.

⁽³⁾ *Géographie ancienne de la Basse-Égypte*, Paris, 1891, p. 151 à 161. Le manuscrit n'est

Manuscrit d'Oxford (d'après J. DE ROUGÉ, p. 155).

ΕΙΛΙΟΥ ΣΑΒΒΥΛΩΝΒΑΘΛΙ	ومصر أكسير
ΠΟΛΙΗ ΦΩΣΤΑΤΩΝ	مصر والغسقاط
ΚΕΠΙΤΩ ΒΑΒΥΛΩΝ	بابلون
ΦΩΣΤΑΤΩΝ	الغسقاط

L'arabe paraît comprendre les éléments suivants :

1° مصر, Miṣr; c'est le nom généralement donné à la capitale même de l'Égypte, c'est à dire à Fostât, appelée aujourd'hui l'ancienne Miṣr (*Masr el atika*).

2° الكرسين مجتمعة, les deux sièges réunis.

Ces deux sièges réunis sous une même dénomination qui est Miṣr vont être nommés.

3° مصر والغسقاط, Miṣr et al Foustât.

Ainsi la dénomination générale de Miṣr désigne l'ensemble de deux sièges, celui de Miṣr proprement dit et celui d'al Foustât.

4° بابلون, Bābloûn.

5° الغسقاط, al Foustât.

Il est évident que بابلون est un doublet de مصر, car les éléments 4 et 5 ne font que répéter l'élément 3. Nous avons vu plus haut que Bābloûn est associé étroitement à Miṣr.

Décomposons le copte en éléments analogues :

1° ΕΙΛΙΟΥ	=	مصر
2° manque	=	الكرسين مجتمعة
3° ΣΑΒΒΥΛΩΝ ΒΑΘΙ, ΠΟΛΙΗ ΦΩΣΤΑΤΩΝ	=	مصر والغسقاط
4° ΚΕΠΙΤΩ ΒΑΒΥΛΩΝ	=	بابلون
5° ΦΩΣΤΑΤΩΝ	=	الغسقاط

La correspondance des deux derniers éléments n'étant pas douteuse, c'est à celle des trois premiers qu'il faut nous attacher.

pas indiqué autrement, et M. Amélineau conteste qu'il y ait un tel manuscrit à Oxford (*Géographie*, préface xxxviii, seconde note et page 573).

Quoi qu'il en soit, la liste publiée par M. J. de Rougé est certainement différente des deux qu'a publiées M. Amélineau.

D'abord, je crois évident que le deuxième élément manque dans le copte qui a pu altérer grossièrement des noms propres, mais qui aurait certainement donné une phrase intelligible s'il avait voulu dire : « les deux sièges réunis » comme en arabe. Comme il est de toute impossibilité de retrouver dans le groupe $\epsilon\iota\lambda\iota\theta\gamma\ \tau\alpha\beta\epsilon\gamma\lambda\omega\eta\ \beta\alpha\theta\iota$ un sens quelconque, il faut bien admettre que le deuxième élément est une glose qui s'est conservée dans l'arabe, mais qui n'existait pas ou qui a disparu dans le copte. De telles gloses apparaissent souvent dans les *scale* dont est tiré le passage en discussion.

Le troisième élément est lui-même composé de deux qui seront immédiatement distingués dans le quatrième et le cinquième. Dans l'arabe nous avons vu que c'est مصر et النسطاط d'une part, بابلون et النسطاط d'autre part; dans le copte ce sera $\tau\alpha\beta\epsilon\gamma\lambda\omega\eta\ \beta\alpha\theta\iota$ et $\pi\omicron\lambda\iota\eta\ \phi\omega\varsigma\tau\alpha\tau\omega\eta$ d'une part, $\kappa\epsilon\pi\iota\tau\omega\ \beta\alpha\beta\gamma\lambda\omega\eta$ et $\phi\omega\varsigma\tau\alpha\tau\omega\eta$ d'autre part.

Comme l'équivalence de $\pi\omicron\lambda\iota\eta\ \phi\omega\varsigma\tau\alpha\tau\omega\eta$ et $\phi\omega\varsigma\tau\alpha\tau\omega\eta$ sante aux yeux il en résultera l'équivalence de $\tau\alpha\beta\epsilon\gamma\lambda\omega\eta\ \beta\alpha\theta\iota$ et $\kappa\epsilon\pi\iota\tau\omega\ \beta\alpha\beta\gamma\lambda\omega\eta$. Ces deux derniers mots contiennent au moins un groupe de cinq lettres $\beta\gamma\lambda\omega\eta$ qui leur est commun. En admettant que $\tau\alpha\beta\epsilon\gamma\lambda\omega\eta$ est pour $\tau\beta\alpha\beta\gamma\lambda\omega\eta$, soit $\beta\alpha\beta\gamma\lambda\omega\eta$ avec l'article féminin, il ne restera d'énigmatique que les expressions $\beta\alpha\theta\iota$ et $\kappa\epsilon\pi\iota\tau\omega$. Je n'ai pas d'explication à donner sur $\beta\alpha\theta\iota$ ⁽¹⁾. Pour $\kappa\epsilon\pi\iota\tau\omega$ je proposerai, dans la seconde partie de cette étude, une hypothèse qui s'appuiera sur la proposition suivante :

$\kappa\epsilon\pi\iota\tau\omega\ \beta\alpha\beta\gamma\lambda\omega\eta = \text{Kasr ach cham}^c$ (actuel).

Les églises coptes de Fostât (Masr el Atika) se divisent aujourd'hui encore en deux groupes distincts : Daïr Abi Seïfin et Kasr ach cham^c ⁽²⁾.

Abou Şalih mentionne dans le premier groupe qu'il appelle « les églises de Fostât » celle de l'archange Michel qui était la *cella* كلاية patriarcale au temps d'Anbâ Gabriel (1131-1146) ⁽³⁾.

⁽¹⁾ A moins qu'on ne veuille y voir le copte $\beta\alpha\kappa\iota$ « ville » qui répondrait au mot grec $\pi\omicron\lambda\iota\eta$, qui suit et paraît appliqué à $\phi\omega\varsigma\tau\alpha\tau\omega\eta$. Mais c'est peu vraisemblable.

⁽²⁾ Cf. Comité de conservation des monuments de l'art arabe, exercice 1897, p. 103 et seq. où les églises sont groupées sous les trois rubriques : A. les églises de Kasr el cham'a; B. Les églises

des convents Babloun et Tadros au Sud de Kasr el cham'a; C. Les églises du Deïr Abi Seifein au Nord du Kasr el cham'a.

Le groupe B comprend les églises dont je viens de parler au n° 1.

⁽³⁾ EVETTS et BUTLER, *Churches and monasteries of Egypt*. (manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale de Paris 307, folio 37 v°).

Le même Aboû Şalih qui, malheureusement, ne donne aucune description des églises du Kaşr ach cham', mentionne à trois reprises la *cella* قلایة à l'église al-Mon'allakat⁽¹⁾. Cette église bien connue est dans le Kaşr ach cham' et est toujours le siège du patriarcat copte. Dans ces conditions, on peut dire que les deux sièges réunis représentent les deux groupes de Fostât et du Kaşr qui ont été, un moment au moins, séparés, et qui aujourd'hui n'en font qu'un. Dès lors l'équivalence ΤΑΒΥΛΩΝ ΒΑΘΙ, ΚΕΝΙΤΩ ΒΑΒΥΛΩΝΙ, ΒΑΒΥΛΩΝΙ مصر, بابلون avec le Kaşr ach cham' actuel s'impose.

J'ai dit plus haut que Babylone est identifiée par les auteurs, tantôt avec la hauteur actuelle de Babloun, tantôt avec le Kaşr ach cham'; nous avons vu la première version, ici nous avons affaire à la seconde.

• Reste à discuter le premier élément ΓΙΛΙΟΥ = مصر. Cette discussion prendra mieux sa place dans une rubrique spéciale (voir le n° 5).

3° ΒΑΒΥΛΩΝ ΠΤΕ ΧΗΜΙ.

Ce terme qui diffère si peu, on le voit, du ΒΑΒΥΛΩΝ ΠΧΗΜΙ des listes d'églises est employé dans le martyre de Jean de Phanidjoît précédemment étudié, pour désigner la résidence des sultans ayyoubites, la capitale de l'Égypte, la Babiloine des auteurs occidentaux.

Les deux passages du texte copte où se trouve ce mot sont on ne peut plus vagues: 1° Yousof régnait sur ΒΑΒΥΛΩΝ ΠΤΕ ΧΗΜΙ, le littoral (Phénicie), la Syrie, etc.⁽²⁾. J'ai signalé dans l'article précédent l'étrangeté de ce passage si on voit dans ce mot la seule capitale elle-même, et j'ai proposé d'y voir l'Égypte tout entière. Quoiqu'il en soit de ma conjecture, il est certain, en tout cas, qu'on ne peut localiser cette expression, et que si elle désigne la capitale, elle enveloppe l'ensemble des trois villes qui formaient alors cette capitale, c'est-à-dire à la fois Fostât, le Caire et la Citadelle.

2° Le martyr va à ΒΑΒΥΛΩΝ ΠΤΕ ΧΗΜΙ pour y trouver al Kâmil⁽³⁾. Là encore rien ne nous permet de choisir entre ces trois villes, et il semble même par le contexte que c'est de la Citadelle, où logeait al Kâmil, qu'il s'agit.

Ainsi, on voit que le terme de Babylone qui était localisé primitivement

⁽¹⁾ Ms. 307 de la Bibl. nat., folio 9 v°, 11 v°, 13 v° (traduction, p. 23, 27, 32).

⁽²⁾ *Journal Asiatique*, 8^e série, IX, p. 144.

⁽³⁾ *Ibid*, p. 149.

soit à la hauteur de Babloùn, soit au Kaşr acli cham' s'est étendu à l'ensemble de la capitale musulmane en la suivant dans tous ses développements. C'est par suite de cette extension du nom primitif, dont les exemples ne manquent pas dans l'histoire des villes, que les Occidentaux ont adopté jadis pour désigner la capitale de l'Égypte le terme de Babiloine.

4° ωη nem βαβυλων.

La plupart des *scalæ* coptes donnent, avec de légères variantes, ωη nem βαβυλων مصر وعيني شمس, Mişr et 'Ain Chams.

Avant de discuter cette expression qui associe si étroitement deux points très éloignés, je crois devoir dire quelques mots sur les *scalæ*.

M. Amélineau a rendu un signalé service aux études coptes-arabes en publiant les extraits relatifs à la géographie. Mais l'examen critique qu'il en fait dans sa préface est incomplet ⁽¹⁾. En étudiant les extraits en question, en y joignant la *scala* de Kircher que M. Amélineau identifie, à tort, je crois, avec un des manuscrits de la Bibliothèque nationale, celle qui est contenue dans le manuscrit du Patriarchat Copte du Caire ⁽²⁾, et celle de Montpellier ⁽³⁾, je reconnais cinq familles distinctes. La première comprend sept manuscrits: Bibliothèque nationale de Paris 50 et 53; Bodleian library (*codex Marescalchus*); Lord Crawford; la *scala* de Kircher; celle du Patriarchat Copte et celle de Montpellier. Dans cette famille le 53 de la Bibliothèque nationale et celui de Lord Crawford forment un groupe intéressant parce qu'ils contiennent, en plus que les autres, une liste d'évêchés et d'églises. Le manuscrit d'Oxford dont parle M. J. de Rougé doit être joint à ce groupe.

La deuxième famille comprend les manuscrits 55 de la Bibliothèque nationale et le 441 du British Museum.

La troisième se borne au manuscrit 54 de la Bibliothèque nationale.

⁽¹⁾ P. 8. Il reconnaît bien deux groupes distincts qui répondent à ma première et deuxième famille, mais il ne classe pas les 43, 44, 46 et 54. De plus il identifie la *scala* de Kircher avec le 53 de la Bibliothèque nationale, ce qui me paraît inadmissible, étant donnée leur divergence sur bien des points.

⁽²⁾ Voir l'article précédent, page 119 note 2.

⁽³⁾ *Catalogue de la Bibliothèque de l'École de Médecine de Montpellier*, n° 199. (*Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques publiques des Départements*, I, p. 360-364). Ce manuscrit est daté de 1634 de notre ère. Quatremère en a fait souvent usage.

La quatrième au manuscrit 46 de la Bibliothèque nationale qui est thébain et qui paraît se rattacher par son texte à la deuxième famille.

La cinquième famille comprend les manuscrits de la Bibliothèque nationale 43, 44, tous deux thébains. Le second, d'ailleurs, n'est qu'un abrégé très réduit du premier.

PREMIÈRE FAMILLE.

Bibliothèque nationale, 53, folio 84 v° (AMÉLINEAU, p. 561).

ΩΗ ΝΕΜ ΒΑΒΥΛΩΗ = مصر وعين شمس

Manuscrit de Lord Crawford, folio 229 v° (AMÉLINEAU, p. 563).

ΩΗ ΝΕΜ ΒΑΒΥΛΩΗ = مصر وعين شمس

Bibliothèque nationale, 50, folio 110 v° (AMÉLINEAU, p. 559).

ΩΗ ΝΕΜ ΘΒΑΒΙΛΩΗ, مصر وعين شمس

Bodleian Library, *codex Marescalchus* 17, folio ٢٠٨ v° (AMÉLINEAU, p. 565).

ΩΗ ΝΕΜ ΒΑΒΥΛΩΗ, مصر وعين شمس

Scala de Kircher, p. 209.

ΩΗ ΝΕΜ ΘΒΑΒΥΛΩΗ, مصر وعين شمس

Manuscrit du Patriarchat, folio ٢٨ v°.

ΩΗ ΝΕΜ ΘΒΑΒΥΛΩΗ, مصر وعين شمس

Manuscrit de Montpellier, folio 134 r°.

ΩΗ ΝΕΜ ΘΒΑΒΥΛΩΗ, مصر وعين شمس

DEUXIÈME FAMILLE.

Bibliothèque nationale, 55, folio 4 v° (AMÉLINEAU, p. 564).

ΩΗ ΝΕΜ ΘΒΑΒΥΛΩΗ, مصر وعين شمس

British Museum, 441, folio ٢١١ r° (AMÉLINEAU, p. 567).

ΩΗ ΝΕΜ ΘΒΑΒΙΛΩΗ, مصر وعين شمس

TROISIÈME FAMILLE.

Bibliothèque nationale, 54, folio 187 v° (AMÉLINEAU, p. 562).

ΩΗ ΝΕΜ ΒΑΒΥΛΩΗ, مصر وعين شمس

Les quatrième et cinquième familles ne donnent pas ce texte.

Dans le texte copte on voit que βαβυλων ou βαβιλων est quelquefois accompagné d'un Θ, ce qui le rapproche de la forme τὰβαβυλων que j'ai proposé au n° 2 d'identifier avec βαβυλων.

Dans l'arabe, je ne relève qu'une variante, mais elle est assez singulière : مصر وهى عين شمس, « Misr et c'est 'Ain Chams ». Comme cette adjonction du وهى « c'est » ne répond pas au texte copte et ne se retrouve que dans un seul manuscrit, elle semble devoir être négligée. Toutefois, il faut la rapprocher de cette autre indication qu'on retrouve dans le même manuscrit au folio ٢١٤ r° (Amélineau, p. 568) : ١٤١٠ϣ, مصر القديمة et ceci nous ramène précisément à l'équivalence ٤١١٠ϣ, مصر déterminée dans le n° 2.

Cette expression de مصر القديمة a besoin d'être expliquée. Le manuscrit en question est le seul qui l'applique à 'Ain Chams et cela tout à fait à la fin, en une sorte d'appendice, après avoir cessé de mentionner les villes d'Égypte, et être passé en Mésopotamie et en Syrie; en sorte qu'on peut y voir une correction intentionnelle des autres *scalæ* qui, toutes, identifient Memphis منف, avec مصر القديمة (Amélineau, p. 556, 559, 561, 562, 564, 565, 569; Kircher, p. 210; manuscrit du Patriarchat copte, folio ٩٨ v°, manuscrit de Montpellier, folio 134 r°). Le manuscrit 44 de la Bibliothèque nationale dit même plus nettement : γυπτον μενε, مصر; βαβυλον κημε, مصر; par conséquent il confond Memphis et Babylone; (folio 79 v°, Amélineau, p. 557).

Seul le rédacteur du manuscrit 441 du British Museum dit منه, منف, et supprime la mention de مصر القديمة : dès lors, si l'on rapproche ses trois indications

ΩΗ ΝΕΜ ΒΑΒΥΛΩΗ	=	مصر وهى عين شمس
ΜΗΗΙ	=	منف
١٤١٠ϣ	=	عين شمس وهى مصر القديمة

il est évident qu'il a voulu réagir contre l'erreur qui assimilait Memphis à مصر القديمة, c'est à dire à Fostât (Masr el atika actuelle)⁽¹⁾. Il y a substitué une autre erreur, moins forte il est vrai, en y assimilant 'Ain Chams (Matiarieli actuelle).

⁽¹⁾ Cette erreur a été partagée longtemps par beaucoup d'auteurs tant orientaux qu'occidentaux. Léon l'Africain la relève (éd. française,

Anvers, 1556, p. 354). Même au XVIII^e siècle Fourmont se croit obligé de la réfuter (*Description des plaines d'Héliopolis et de Memphis*, p. 8).

Sans nous arrêter plus longtemps à cette opinion qui paraît spéciale à ce manuscrit, nous pouvons mettre hors de doute que مصر وعين شمس forme un groupe de deux villes répondant au groupe arabe bien connu de : مصر والقاهرة. ce qui conduit à l'identité de القاهرة et عين شمس.

Cette identité ressort également de ce fait que les *scalæ* mentionnent 'Ain Chams et non le Caire, sauf une, et celle-là, à son tour, mentionne le Caire et non 'Ain Chams. Cette *scala* (Bibliothèque nationale, 43), appartient à la cinquième famille qui est fort indépendante des autres. Elle donne ce texte singulier :

القاهرة = λιογυ.

Je n'hésite pas à lire λιογυ pour λιογυ ce qui entraîne l'équivalence λιογυ. مصر, عين شمس, القاهرة.

Ainsi, pour les Coptes, aucune différence entre 'Ain Chams, le Caire; Fostât (Miṣr) et Babylone. Tous ces noms se confondent et s'échangent.

Une autre preuve résulte de ce que j'ai dit au n° 2. Le texte que j'y ai étudié, et qui commence par ειλνογ ou ειλιογ, est immédiatement précédé dans le manuscrit 53, folio 172 r° (Amélineau, p. 572) de : μιοτ βακογλων = πετφρη = عين شمس; dans le manuscrit Crawford, folio 330 v° (Amélineau, p. 575) de : μιοζ βακογλων = πετφρη = عين شمس; dans le manuscrit d'Oxford (J. de Rougé, p. 154 et 155) de :

μιο-ζ- βακογλων (*sic*),
πετφρη عين شمس.

ειλνογ et ειλιογ, λιογ et λιογυ représentent évidemment Heliu de l'itinéraire d'Antonin, l'Héliopolis des Grecs dont le nom est la traduction de πετφρη⁽¹⁾, c'est On ou An du Nord des anciens Égyptiens, dont nous trouvons le nom sous la forme ων associé à βαγλων; c'est encore 'Ain Chams des Arabes, Matarieh actuelle, la Matarée des auteurs occidentaux. μιοζ ou μιοτ βακογλων me paraît, en conséquence, contenir, légèrement déformé, le mot βαγλων et comme Matarieh portait également le nom de Miniât Maṭar⁽²⁾, peut être μιοζ ou μιοτ représente-t-il la forme abrégée *mît* de *miniât* (port), forme assez fréquemment employée en Égypte. Ainsi le nom de Babylone s'étend jusqu'au delà du Caire, jusqu'à l'ancienne Héliopolis.

⁽¹⁾ Cf. dans TATTAM, *Dictionnaire*, à l'article ων : ων ετε θεακι μφρη πε, ὧν ἡ ἐστὶν Ἡλιοπόλεις, Ex. I, 11. — ⁽²⁾ Voir deuxième partie, n° 18.

La confusion de 'Aïn Chams avec le Caire ou plutôt son rattachement étroit à la ville de Babylone apparaît dans un texte arabe, cité par Maḳrīzī : « Ibn Sa'īd dit d'après le livre d'*al kamdīm* : Quant à Foustāt Miṣr ses constructions anciennement rejoignaient celles de la ville de 'Aïn Chams. Vint l'islam. Il y avait là une construction appelée le Ḳaṣr autour duquel étaient des habitations. C'est contre ce Ḳaṣr que campa 'Amrou ibn al 'Aṣi et il dressa sa tente (fonstāt) là où est la grande Mosquée qui porte son nom⁽¹⁾ » et ailleurs : « Ibn Sa'īd dit dans le livre du Maghrib : 'Aïn Chams était, dans l'ancien temps très étendue en long et en large et par ses constructions rejoignait Miṣr l'ancienne, là où est aujourd'hui la ville d'Al Foustāt »⁽²⁾.

5° ΛΙΟΥΥΙ.

Je crois avoir établi dans le numéro précédent que ce mot est une corruption de ΛΙΟΥΥ ou ΗΛΙΟΥΥ.

Il n'y aura donc pas lieu de croire, avec M. Amélineau, que le mot Alloù-niah اللونية, que donne Abou Ṣāliḥ comme l'ancien nom de Fostāt doit être lu Louiṭyah = ΛΙΟΥΥ⁽³⁾. L'annotateur d'Abou Ṣāliḥ a déjà remarqué que c'est

وقال ابن سعيد عن كتاب الكائن وأما فسطاط مصر⁽¹⁾
فان مبانيها كانت في القديم متصلة بمباني مدينة
عين شمس وجا الاسلام وبها بنا يعرف بالقصر حوله
مساكن وعليه نزل عمرو بن العاص ونزح فسطاطه حيث
(*Khīṭāṭ*, I, p. 340, l. 28). Le livre d'*al kamdīm*, on *at tamām* (d'après d'autres manuscrits). Un livre ayant un titre semblable fut composé par Ibn 'Abd aḍḍ Ḍhāhir (620-692 de l'Hégire) : c'est le *Kitāb tamām al ḥamdīm*, (*Khīṭāṭ*, II, 231, l. 17). Si c'est le même, il faudrait entendre que Maḳrīzī a emprunté cette citation à Ibn 'Abd aḍḍ Ḍhāhir. Ibn Douḳmāk, IV^e partie, p. 3, l. 10, dit : « Ibn Sa'īd a rapporté dans le livre du Maghrib : on dit que ses constructions (de Fostāt) s'étendaient jusqu'à celles de 'Aïn Chams » وذكر ابن سعيد في كتاب المغرب يقال كانت مبانيها في قديم الزمان متصلة

مباني عين شمس (cf. le même auteur à l'article 'Aïn Chams, V^e partie, p. 44, l. 3).

وقال ابن سعيد في كتاب المغرب وكانت عين شمس⁽²⁾
في قديم الزمان عظيمة الطول والعرض متصلة البنا
بمصر القديمة حيث مديننت الفسطاط الآن
(*Khīṭāṭ*, I, p. 230, l. 8, traduction Bouriant, p. 679). On remarquera que مصر القديمة est bien la même chose que Fostāt, et que les *scalæ* qui écrivent مصر القديمة, ont confondu Memphis et Fostāt comme je l'ai fait remarquer plus haut. C'est par une confusion semblable que le nom de ΚΗΜΕ a été donné à Memphis, alors qu'il ne convient qu'à Fostāt qui seul a droit au nom arabe de Miṣr مصر et par suite au nom memphitique ΧΗΜΙ ou au nom thébain ΚΗΜΕ équivalent copte de مصر. C'est ce que M. Amélineau ne me paraît pas avoir reconnu dans son article sur ΚΗΜΕ (*Géographie*, p. 223).

⁽³⁾ *Géographie*, p. 541.

seulement la seconde partie de باب لون, Bāb Loñn⁽¹⁾. J'ajouterai que Baladhouri donne le même texte qu'Abou Šālih avec le mot *Alyouinat* اليونة⁽²⁾, qui se rattache à l'autre forme باب اليون, Babalyouñ⁽³⁾. Le copiste a pris le ي pour un ج, et a écrit اللونه puis اللونية. De quelque façon, d'ailleurs, qu'on explique l'erreur, il n'est pas douteux qu'il n'y a aucun rapport entre λιογι et le nom ancien de Fostāt.

Il faut également, si je ne me trompe, rejeter le rapprochement, fondé seulement sur une vague ressemblance, de λιογι avec *Refu* ⲣⲉⲑⲏ, proposé par M. Stern⁽⁴⁾ et admis comme possible par M. W. Max Müller⁽⁵⁾.

6° ⲧⲕⲉⲱⲣⲱⲙⲓ.

Ce mot ne se trouve que dans le martyre de Jean de Phanidjoït; Quatremère, puis M. Amélineau l'ont interprété comme signifiant le Caire et sont allés jusqu'à voir dans le mot copte une traduction de l'arabe : al kâhirat.

« Quant au nom de *Keschrômi*, qui signifie mot à mot *celui qui brise les hommes*, je crois y reconnaître la traduction un peu altérée du mot arabe *Kahirah* - dit Quatremère⁽⁶⁾. « Le mot Tikeschrômi, en copte ⲧⲕⲉⲱⲣⲱⲙⲓ, est composé de l'article féminin ⲧ, du verbe ⲕⲉⲱ et du nom ⲣⲱⲙⲓ. Le verbe ⲕⲉⲱ n'est que la forme à l'état construit du verbe ⲕⲁⲱ ou ⲕⲱⲱ... Or ce mot veut dire *briser*, et le nom tout entier veut dire *celui qui brise les hommes*... Il répond ainsi au nom de Masr el Qâhirah - dit M. Amélineau⁽⁷⁾.

Je ne puis accepter cette étymologie trop ingénieuse pour être vraie. D'ailleurs le mot arabe القاهرة veut dire : « la dompteuse » ou plutôt « la triomphante » et la traduction copte serait bien compliquée pour une épithète si simple. La solution est plus terre à terre. Il y avait là nous dit le document copte, le couvent de femmes appelé Piceuerdjis ⲡⲓⲥⲉⲱⲣⲉⲃⲓⲥ. Or Ibn Doukmâk nous dit qu'il y avait « le couvent de Abi Djardj à Kašr ar Roûm, dans zoukâk at

⁽¹⁾ Abou Šālih, *traduction*, p. 74, note 1 et 2.

⁽²⁾ Al-Beladsori. *Libar expugnationis regionum*, édition de Goeje, Leyde, 1866, p. 213. l. 1. وقد خندق اهل القسطنطين وكان اسم المدينة اليوننة.

⁽³⁾ Sur les diverses orthographes de بابليون, voir Makrizi, *Khiat*, I, p. 287.

⁽⁴⁾ *Aegypt. Zeitschrift*, an 1884, p. 50.

⁽⁵⁾ *Recueil de travaux... publiés sous la direction de M. Maspero*, XV, p. 36.

⁽⁶⁾ *Mémoires sur l'Égypte*, 1^{er} vol., p. 49.

⁽⁷⁾ *Journal Asiatique*, VIII^e série, t. IX, p. 145, et *Géographie de l'Égypte*, Paris, 1893, p. 544. Cf. CHAMPOLLION, *L'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 36.

tourmous, appelé couvent des filles » دير ابى جرج هذا الدير بقصر الروم ببقا الترمس. ⁽¹⁾ *Ḳaṣr ar Roûm* est la même chose que *Ḳaṣr ach chamʿ*, et ce couvent de filles *daïr al banât* s'y trouve encore ⁽²⁾. C'est le même dont Maḳrîzî dit : « Daïr al banât à *Ḳaṣr ach Chamʿ*, à Miṣr il est sous le nom de Bou Djardj. » ⁽³⁾ دير البنات بقصر الشمع بمصر وهو على اسم ابو جرج.

J'en conclus que *κεϣρωμι* sans l'article ⲥ est la transcription de *Ḳaṣr ar Roûm* ou plus probablement de *Ḳaṣr roûmi* : avec l'article, il transcrirait exactement l'arabe *al Ḳaṣr (ar) roûmî*, القصر الرومى ⁽⁴⁾.

Je ne me dissimule pas les objections qui peuvent être faites. En effet, l'assimilation de *ⲛⲓϥϥⲉⲣⲁⲓϥ* avec *ابو جرج* est peu satisfaisante au premier abord. Mais le mot copte est incontestablement corrompu. M. l'abbé Hyvernat que j'ai interrogé à ce sujet, déclare que c'est, à sa connaissance, le seul exemple qui nous en soit parvenu. Quatremère (p. 48) y voit le monastère de Saint Serge. M. Amélineau qui dans sa traduction du martyre (p. 145) s'était contenté de dire « la laure de Piceuerdjis », suppose, dans la préface de cette traduction (p. 118) que ce mot signifie « le monastère de Sergios », et affirme dans sa *Géographie de l'Égypte* (p. 553) que c'est « la laure de Saint Serge ». Comment un Copte aurait-il pu défigurer à ce point le nom si connu de *ⲙⲉⲣⲓⲟϥ*? Il est, je crois, certain que ce nom cache celui d'un saint, mais il est non moins certain que le Copte ne l'a pas vu et qu'il a mal lu l'arabe qu'il traduisait, accident qui lui est arrivé pour beaucoup de mots, comme je crois l'avoir démontré dans l'article précédent et surtout pour les noms propres, toujours difficiles à déchiffrer en arabe.

Supposons, écrit en arabe, le mot *ابو جرجس*, *جرجس* étant une des formes fréquentes du mot Georges ⁽⁵⁾. La fin du mot *جرجس* répond exactement à la transcription copte *ⲉⲣⲁⲓϥ*, quant à l'élément *ابو* il a pu être lu *الود* (= *السود*) d'où *ⲙⲉⲣ* et ⲥ lu ⲛ a été pris pour l'article et transcrit par l'article copte *ⲛⲓ*.

⁽¹⁾ Comité de Conservation des monuments de l'art arabe, exercice 1897, p. 106, n° 6 « La chapelle Mari Guirguis dans le Deir el Banat ».

⁽²⁾ *Descr. de l'Égypte*, iv^e partie, p. 108, l. 16.

⁽³⁾ *Khîṭat*, II, p. 510, l. 36. Cf. WUSTENFELD *Geschichte der Copten*, texte arabe, p. 48, traduction, page 117, n° 86 et EVETTS, *Churches*

and monasteries of Egypt, page 325, n° 86.

⁽⁴⁾ M. l'abbé Hyvernat, que j'ai eu le plaisir de voir cette année à Paris a bien voulu me dire qu'il est tout à fait partisan de cette identification de Kechrômi avec *Ḳaṣr ar roûm*.

⁽⁵⁾ Cf. une note de M. Butler (traduction d'Abou Ṣâlîḥ par M. Evetts, p. 122).

Ce n'est pas arbitrairement que je suppose cette corruption. Je me fonde sur ce fait que le daïr al banât existant actuellement est sous le nom de Georges, et qu'il est très vraisemblable, sinon certain, que c'est de ce daïr al banât qu'il est question.

Quant à ⲛⲕⲉⲱⲣⲱⲙⲓ, il ne se prête également qu'en partie à la transcription arabe قصر الروم que nous avons trouvée dans Ibn Doukniâk. Il faudrait ⲕⲉⲥⲣⲉⲣⲱⲙ ou ⲛⲓⲕⲉⲥⲣⲓⲣⲱⲙⲓ si l'on admet la forme équivalente القصر الرومي. D'ailleurs, comme le même mot se retrouve plusieurs fois, il n'y a pas lieu de supposer une fausse lecture du traducteur copte. Mais on peut admettre que le nom de *Kasr roîmi* était employé généralement par les Coptes qui l'avaient emprunté aux Arabes, et qui prononçaient couramment *Kachrroumi* ou *Kach-rômi*; et, comme me le suggère M. Maspero, c'est par suite de la terminaison *i*, que les Coptes lui auraient donné l'article féminin. C'est ainsi, par exemple, qu'un Français, traduisant un texte allemand, au lieu de transcrire « München » écrirait « Munich » qui est la forme adoptée en France; au lieu de « Regensburg » écrirait « Ratisbonne », etc.

Le second passage du texte copte où se trouve ce mot est traduit par Quatremère « la ville de ⲭⲙⲓ qui est la même que celle de Keschrômi⁽¹⁾ » et par M. Amélineau « Masr el Kahirah⁽²⁾ ». Une ligne après, il est dit que la Citadelle ⲛⲕⲁⲗⲁ est hors de ⲛⲕⲉⲱⲣⲱⲙⲓ. Enfin, il est parlé ailleurs des habitants de ce lieu, sans qu'on en puisse tirer de conclusions topographiques.

Le texte copte porte: ⲁⲕⲓ ⲉⲃⲟⲗ ⲛⲧⲉ ⲭⲙⲓ ⲛⲧⲉ ⲛⲕⲉⲱⲣⲱⲙⲓ « il sortit de Khèmi de Kechrômi ». Les traducteurs ont interprété et n'ont pas traduit. Il est clair que cela veut dire ou bien que Khèmi est une partie de Kechrômi, comme on dirait, par exemple: « Il est sorti *des* Champs Elysées, *de* Paris », ou bien que c'est l'inverse, comme par exemple: « Il est sorti *de* Paris, *des* Champs Elysées ». Tout d'abord il semble que ce soit le premier sens qu'il faille adopter et que ⲭⲙⲓ soit la partie et ⲕⲉⲱⲣⲱⲙⲓ le tout, ce qui explique qu'il dise que la Citadelle est hors de ⲕⲉⲱⲣⲱⲙⲓ et non hors de ⲭⲙⲓ. Mais plus tard, il nous dira que le martyr traverse les rues, les fortifications de ⲭⲙⲓ etc., que al Kâmil le fait appeler à ⲭⲙⲓ, etc. Il est donc plus rationnel de voir dans ⲭⲙⲓ

⁽¹⁾ *Mém.*, I., p. 50. — ⁽²⁾ *Journ. Asiat.*, loc. cit., p. 157; mais dans la *Géographie*, p. 545, il n'y a que « Tikeschrômi ».

le tout et dans ⲕⲉⲱⲣⲱⲙⲓ la partie. Cela est indubitable, a posteriori, si ⲕⲉⲱⲣⲱⲙⲓ est même chose que Kaṣṣar Roûm ou Kaṣṣar arch cham'.

7° Ⲑⲭⲁⲗⲗⲁ.

Ce mot qu'on ne trouve que dans le martyre de Jean de Phanidjoït⁽¹⁾ est la transcription exacte de l'arabe القلعة. La Citadelle du Caire fut, en effet, la résidence des sultans ayyoûbites à partir d'al Malik al-Kâmil. L'identification a été faite par Quatremère, et il n'y a pas lieu d'insister.

8° Ⲑⲓⲃⲁⲛ.

Dans ce mot, qu'on ne trouve également que dans le martyre de Jean de Phanidjoït, Quatremère voit la transcription de l'arabe إيوان, et cela est incontestable. Dans mon ouvrage sur la Citadelle du Caire⁽²⁾, je place cet iwân (salle d'audiences des sultans) à la Citadelle même, et j'ai prouvé que l'iwân y devait exister du temps d'al-Kâmil. Mais le texte copte, examiné de près, ne permet pas de croire que Ⲑⲓⲃⲁⲛ désigne un lieu déterminé. En effet, il est dit qu'al Kâmil fait emprisonner le martyr à la Citadelle, puis, qu'étant occupé à réunir des bateaux de guerre, il fait venir le martyr auprès de lui *sur les bords du Nil* et l'y fait périr. Or, par deux fois, l'auteur copte dit que le martyr eut lieu « sur le trône de Pibân, sur les bords du fleuve d'Égypte »⁽³⁾. Si le Pibân désigne une salle, qu'il soit à la Citadelle, comme je le pense, ou au palais des Fatimides, comme le croient Quatremère⁽⁴⁾ et M. Amélineau⁽⁵⁾, il ne peut être sur les bords du Nil. Il faut, je crois, conclure que le mot *iwân* a ici, par extension, le sens de « cour de justice »; il est synonyme de دار العدل, et je traduirai ΘΡΟΝΟΣ ΜΠΙΒΑΝ par « le siège de justice. » Les séances de justice se tenant généralement à l'iwân, celle que l'auteur copte nous représente comme tenue sur les bords du Nil, aura conservé, par extension, sa dénomination ordinaire⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ *Journal Asiatique*, loc. cit., p. 157 et 159.

⁽²⁾ *Mémoires de la Mission archéologique française*, VI, fasc. 3 et 4; voir à l'index le mot *Iwân*.

⁽³⁾ *Journal Asiatique*, loc. cit., p. 134 et 177.

⁽⁴⁾ *Mémoires*, I, p. 51.

⁽⁵⁾ *Géographie*, p. 545.

⁽⁶⁾ D'ailleurs, il n'est pas impossible que le trône الكرى qui se trouvait dans l'iwân ait été transporté pour plus de solennité, au point même où devait être rendu l'arrêt.

9° ΘΩΟΥ† ΝΝΙΤΕΧΝΙΤΗC.

Cette expression du martyre de Jean de Phanidjoit ⁽¹⁾ traduit à mon avis, l'arabe *دار الصناعة*. *صناعة* est l'équivalent du grec *τέχνη* et *دار* signifie « maison, demeure » comme *ωΟΥ†*. C'est de ce mot arabe *dār as ṣandāt* ou plus communément *as ṣandāt* que viennent nos mots français arsenal et darse. Ce terme était, en effet, malgré sa signification générale « maison de l'art », très spécialement affecté à l'arsenal des constructions maritimes. Ibn Doukmaḵ l'appelle parfois *صناعة العجالة* : « (la maison de) l'art des constructions (maritimes) » ⁽²⁾. Maḵrīzī consacre à cette institution un long chapitre que je vais résumer ⁽³⁾.

Mais avant, il importe de bien établir que, dans le texte copte, ce terme répond à l'arsenal.

Nous voyons que al-Kāmil, « occupé à faire venir des barques de transport sur le fleuve pour les envoyer faire la guerre ordonne qu'on lui amenât le bienheureux Jean ». M. Amélineau en conclut avec raison, que, l'endroit où il se tient est évidemment situé sur le Nil, et il le place approximativement au port actuel du Caire, qui est Boulak ⁽⁴⁾. Nous verrons qu'il y eut une Ṣandāt sur divers points du Nil : il n'est pas douteux qu'al Kāmil se tenait en une de ces Ṣandāt. Le martyr traverse les rues, les fortifications et s'arrête au lieu dit : *ΘΩΟΥ† ΝΝΙΤΕΧΝΙΤΗC*, puis il est amené à al Kāmil. M. Amélineau paraît supposer que c'est à un endroit intermédiaire entre la Citadelle et le lieu où se tient al Kāmil. Mais pourquoi suspendre la marche ? Il est plus naturel de supposer qu'elle ne s'arrête qu'à l'endroit même où se tient al Kāmil ; en attendant que l'ordre soit donné de faire comparaître le martyr, le cortège s'arrête dans une cour ou une antichambre, puis l'ordre vient : « Menez au roi le martyr Jean » et, au milieu d'une foule compacte, le martyr est mis en présence d'al Kāmil

⁽¹⁾ AMÉLINEAU, *loc. cit.*, p. 168 : QUATREMÈRE, *Mémoires*, I, p. 50.

⁽²⁾ IV, 35, l. 25; 82, l. 20 et V, 38, l. 3. Il est assez curieux de remarquer qu'Hérodote mentionne la classe des *κυβερνήται* qui équivaient à celle des *τεχνῖται* dans Platon et Diodore (WIEDEMANN, *Herodots Zweites Buch*, p. 573).

Peut-être est-ce de là que vient le sens exclusif de « constructions maritimes » donné au mot arabe *صناعة*. Il est même devenu synonyme de vaisseau. Voir Dozy, *Supplément au Dictionnaire, sub verbo*.

⁽³⁾ *Khilāt*, II, 199 et seq.: cf. I, 482.

⁽⁴⁾ *Géographie*, p. 547.

siégeant en justice sur le trône qu'on avait, peut-être, fait venir de l'Iwân, pour cette circonstance.

Il faut, d'ailleurs, bien faire attention que le martyr avant d'arriver à ce point : ΘΩΟΥΤ ΝΝΙΤΕΧΝΙΤΗΣ, a traversé « les rues, les fortifications, les *chir*⁽¹⁾ ». Quelle que soit la signification précise de ce dernier mot, il semble bien indiquer que le cortège a quitté la ville tout entière et se trouve à l'extrémité des habitations, par conséquent tout à fait sur le bord du Nil.

Ceci posé, tâchons de déterminer très exactement l'emplacement de la Şanâ'at. Maḳrîzî, après nous avoir donné des détails minutieux sur cette institution nous dit qu'il y en eut une édifîée par le khalife fatimite al Mou'izz; il la signale d'après des historiens de cette époque et elle ne paraît pas avoir laissé de traces⁽²⁾. Une autre, dit-il, située à l'île de Raudat fut délaissée par l'émir al Ikchîd pour celle de Mişr⁽³⁾. Toutes deux fonctionnèrent ensemble cependant jusqu'au vizirat d'al Mamoûn sous le fatimite al Amir, époque où celle de Raudat fut définitivement supprimée. Celle de Mişr resta en activité عامرة jusque vers l'an 700 de l'Hégire. D'après Maḳrîzî son emplacement était là où fut plus tard le jardin d'Ibn Kaïsan. Ce jardin, d'après divers passages trop longs à rapporter⁽⁴⁾, était voisin de l'embouchure du khalîdj. Mais Maḳrîzî fait probablement quelque confusion, car cette région était dans les terres et assez éloignée du Nil, et dès l'époque du Ḳâḍî al Fâḍîl sous Şalâḥ ad dîn⁽⁵⁾, il y avait entre ce point et le Nil beaucoup trop d'espace pour que la şanâ'at, nécessairement sur le Nil, pût y être maintenue. Cette Şanâ'at paraît donc répondre plutôt à celle que Ibn Douḳmâḳ appelle la Şanâ'at d'al 'Askar صناعة العسكر⁽⁶⁾; cette région faisant, en effet, partie plutôt d'al 'Askar que de la ville de Mişr proprement dite.

⁽¹⁾ *Journal Asiatique*, p. 167, ΝΝΙΧΙΡ. M. Amélineau (*Géogr.*, p. 546, note 6) propose ΘΙΡ «rues». M. l'abbé Hyvernat m'écrit aussi qu'il faut lire ΘΙΡ. Pour ma part, je crois qu'après les fortifications il ne peut s'agir que du rivage. La racine χρ en copte donne χρο avec cette signification. Peut-être est-ce à cette racine qu'il faudrait rattacher χιρ. Le pluriel représenterait les deux rivages, l'ancien et le nouveau, signalés par Maḳrîzî (*Ḳhiṭat*, I, 344, l. 7 et *passim*) et Ibn Douḳmâḳ (V, p. 40).

J'ai traduit ΝΝΙΠΛΑΤΙΑ par «les rues» con-

formément à la *Scala* de Kircher, p. 279, ΝΕC-ΠΛΑΤΙΑ شوارعها. Le sens de «places» adopté par M. Amélineau est également admissible. Cf. Kircher, p. 154, ΠΛΑΤΙΑ ساحة.

⁽²⁾ II, page 135, l. 30 à 196, l. 37.

⁽³⁾ I, page 136, l. 37 et seq.

⁽⁴⁾ I, page 286, l. 34; 345, l. 29; 482, l. 31; II, 133, l. 5; 143, l. 14; 197, l. 22, etc.

⁽⁵⁾ Il y construisit le *minchât*, voir Maḳrîzî, I, 345, l. 31 et seq.

⁽⁶⁾ IV, p. 29, l. 6; p. 34, l. 19.

Il y avait sûrement, au cœur même de Miṣr et non loin de Kaṣr ach-cham', une autre Ṣana'at. Je ne puis entrer dans de longs détails là-dessus. Je les réserve pour le travail d'ensemble que je prépare sur la reconstitution de l'ancienne ville de Miṣr ou Foṣṭāṭ. Je me contenterai de dire que, d'après Ibn Doukmāḳ, le chantier des constructions, صناعة البحارة, était près du *Khatt al Mallāḥin* (V, 38, l. 3); or *al Mallāḥin* communiquait par *ṣoukūk al houlaṣā* avec *souaīḳat al Wazīr* (IV, 15, l. 9) qui communiquait avec *souaīḳat al Maghāribat* (IV, 32, l. 24). Cette dernière voie reliait *aṣ Ṣawwāḍīn* et *souaīḳat as Sammāḳīn* (IV, 32, l. 22) qui étaient des routes menant à *Khatt Kaṣr ar Roīm* (V, 38, l. 9 et 10). C'est probablement cette Sana'at qui resta en activité jusque vers l'an 700. Puis, peu à peu, l'ensablement progressif que al Malīḳ al Kāmil avait essayé de conjurer en 628⁽¹⁾, dut la rendre impraticable. Ainsi, au temps d'al Kāmil, la Ṣana'at était bien sur le Nil; je la place à peu de distance au Nord-Ouest du Kaṣr ach-cham' actuel, non loin de l'endroit appelé plus tard les Magasins de Joseph⁽²⁾.

Elle était à $\chi\mu\mu$, que M. Amélineau croit être le Caire, et qui correspond, d'après moi, au مصر arabe, c'est-à-dire à Foṣṭāṭ. Même en s'en tenant aux dires de Maḳrīzī, il ne peut s'agir que de ce qu'il appelle lui-même la Ṣana'at de Miṣr, صناعة مصر, c'est à dire de Foṣṭāṭ.

Je trouve dans Quatremère, *Histoire des Sultans Mamlouks* (II, 2^e partie, p. 248) le passage suivant qui semble s'appliquer très exactement à ce qui nous est raconté de l'aventure de Jean de Phanidjoīt. En l'année 704 de l'Hégire, le vice-sultan Selar voulut se débarrasser du vizir. « Ayant pris séance dans l'arsenal de Foṣṭat, il manda le vizir qui se trouvait dans la Citadelle et le fit amener, monté sur un âne, au travers des rues de Miṣr jusqu'à l'arsenal ». On voit que pour aller de la Citadelle à l'Arsenal c'est Miṣr et non le Caire qu'il faut traverser.

10° $\chi\mu\mu$.

L'équivalence de $\chi\mu\mu$ et مصر pour désigner l'Égypte est suffisamment connue. Mais $\chi\mu\mu$ comme مصر désigne aussi une ville. Chez les auteurs arabes, مصر, Miṣr, désigne Foṣṭāṭ à l'exclusion du Caire القاهرة. Je crois également que,

⁽¹⁾ Maḳrīzī, *Khīṭaṭ*, I, 344, l. ult. cf. QUATREMÈRE, *Mémoires géographiques*, I, p. 75.

⁽²⁾ Harāmāt Yoūsouf, هرامات يوسف. *Descr. de l'Égypte*, XVIII, 2^e partie, p. 507, n° 50 du plan.

chez les Coptes, $\chi\eta\mu\iota$ a la même signification restreinte à l'origine. Plus tard, il semble que ce nom se soit appliqué à l'ensemble des deux villes, ce qui n'a rien d'étonnant puisque le nom même de $\kappa\alpha\beta\gamma\lambda\omega\mu$ avec ou sans $\chi\eta\mu\iota$ désigne cet ensemble. Rien ne permet d'affirmer que le Caire spécialement ait été désigné par ce nom, et l'équivalence $\chi\eta\mu\iota$ « le Caire » admise par Quatremère et M. Amélineau d'après le texte du martyre de Jean de Phanidjoït doit être rejetée, comme il résulte de ce que j'ai dit précédemment. Toutes les fois qu'un texte copte est traduit en arabe, $\chi\eta\mu\iota$ répond à مصر . Donc quand al Kâmil, qui est dans l'arsenal de Fostât, fait venir Jean de la Citadelle vers lui à *Khimi* Ⲭⲏⲙⲓⲉⲛⲭⲏⲙⲓ , il faut qu'il y ait eu dans l'arabe اليه مصر et non اليه بالقاهرة .

En voici, entre autres, un exemple :

La liste des églises (Amélineau, *Géographie*, p. 577 et 579) dit :

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, folio 173 v°.

$\text{ⲁⲡⲁ ⲙⲏⲛⲁ ⲥⲁⲃⲟⲗ ⲛⲭⲏⲙⲓ}$ $\text{ⲁⲃⲁ ⲙⲓⲛⲁ ⲃⲫⲁⲃⲁⲣ ⲙⲥⲣ}$

Manuscrit Crawford, folio 133 r°.

$\text{ⲁⲡⲁ ⲙⲏⲛⲁ ⲥⲁⲃⲟⲗ ⲛⲭⲏⲙⲓ}$ $\text{ⲁⲃⲁ ⲙⲓⲛⲁ ⲃⲫⲁⲃⲁⲣ ⲙⲥⲣ}$

M. Amélineau, p. 552, dit : « Cette église devait faire partie du couvent qui se voit encore en avant du Vieux Caire et qui était dédié à Saint Mina ». Ce renseignement est exact, mais un peu vague.

Il s'agit de Daïr Mâri Mina, situé entre le Caire et Masr el Atika, près du cimetière chrétien actuel, et dont M. Butler donne une minutieuse description⁽¹⁾. Aboû Şâlih en parle avec détails⁽²⁾. Elle était dans le quartier appelé al Hamrâ entre Mişr et le Caire, ce que confirment Maḳrîzî⁽³⁾ et Ibn Douḳmâḳ⁽⁴⁾. Comme je l'établirai dans mon étude sur la topographie de Fostât, cette église était très proche de la porte de Mişr : Bâb Mişr.

⁽¹⁾ *Coptic Churches*, p. 47 et seq.

⁽²⁾ Traduction de M. Evetts, p. 102 et seq.

⁽³⁾ II, 512, l. 4. Cf. I, 303, l. 7: كنيسة جو منا .

⁽⁴⁾ IV, 108, l. 6: $\text{كنيسة تعرف بابي المنا}$. Le même auteur cite aussi dans le voisinage l'église d'Onuphrius ابى نجر (*ibid.*, l. 5). D'autre part Maḳrîzî mentionne, II, 511, l. 20, une église de Bou Minâ près de As Sadd, composée de trois

églises, dont une affectée aux Jacobites, une aux Syriens, une aux Arméniens. Je crois que c'est celle-là qui répond à Mari Minâ moderne; et je soupçonne qu'à la page 512, l. 4, جو منا doit être lu comme dans Ibn Douḳmâḳ, جو نجر .

Je discuterai ce point plus au long dans l'étude que je prépare sur la reconstitution de Fostât.

Le $\chi\mu\mu\iota$ copte désigne donc bien la ville de Fostât, et non le Caire. Il en est de même de $\kappa\mu\mu\epsilon$ équivalent thébain du memphitique $\chi\mu\mu\iota$.

11° ΠΙΣΠΕΛΕΩΝ.

Ce nom et les suivants sont empruntés à la liste des églises publiée par M. Amélineau (*Géographie*, p. 577 à 583) et dont j'ai déjà tiré la première équivalence : $\beta\alpha\beta\gamma\lambda\omega\mu\eta$ $\Pi\chi\mu\mu\iota$ بابلون مصر .

Le manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, folio 173 v°, donne.

†ΕΚΚΛΗΣΙΑ ΗΤΕ ΝΗΪ ΣΕΡΓΙΟΣ كنيسة الشهادة سرجيوس وواخس
 ΗΕΜ ΒΑΧΟΣ ΘΕΗ ΠΙΣΠΕΛΕΩΝ بالمغارة

Le manuscrit de lord Crawford, folios 332 v°-333 r°.

†ΕΚΚΛΗΣΙΑ ΗΤΕ ΝΗΪ ΣΕΡΓΙΟΣ كنيسة... وواخس بالمغارة
 ΗΕΜ ΒΑΧΟΣΘΕΗ ΠΙΣΠΕΛΕΩΝ

M. Amélineau a exactement identifié cette grotte $\sigma\eta\epsilon\lambda\epsilon\omega\eta$ مغارة (*Géographie*, p. 548), mais ce qu'il en dit est un peu vague « l'église des martyrs Serge et Bacchus dans la grotte. Maḳrīzī confirme ces détails. Cette grotte existe encore aujourd'hui et les Coptes la montrent volontiers; l'église des Saints Serge et Bacchus existe donc toujours. L'une et l'autre sont situées dans l'intérieur de ce qu'on nommait autrefois *Castrum Babylonis*... Cet endroit s'appelle encore maintenant Qasr el Schamā' (suivent des détails sur le Qasr el Schama')... C'est dans l'église de Saint Serge que fut élu le patriarche Isaac. »

On peut, je crois, obtenir plus de précision. Le passage de Maḳrīzī visé par M. Amélineau est ainsi conçu : كنيسة بوسرحه (sic) بالقرب من بربرة بجوار زاوية ابن النعمان فيها مغارة يقال ان المسيح وامه مريم عليهما السلام جلسا بها « L'église Bou Sarḥah (sic pour Sardjah) près de Barbārat, près de zàouiat Ibn an Nou'mān; là est une grotte où l'on dit que séjournèrent le Messie et Marie sa mère⁽¹⁾. Cette église, où l'on montre, encore aujourd'hui, dans une crypte souterraine,

⁽¹⁾ II, 511, l. 37. Cf. WUSTENFELD, *Gesch. der Copten*, texte, p. 50, trad., p. 120, n° 10; et EVETTS, *Churches*, etc. (Abū Šāliḥ), p. 328, n° 10. Ibn Douḳmāk qui l'appelle Kanīsat Abī Sardjah

كنيسة ابى سرجة dit qu'elle est dans une rue du ḫaṣr ar Roum, au nord du Masdjid de Chams addīn ibn an Nou'mān; et ne mentionne pas la tradition.

la place où séjourna la Sainte Famille, lors de la fuite en Égypte, est longuement décrite par M. Butler ⁽¹⁾, et indiquée très exactement sur son plan du Kasr ash Shamm'ah. Le plan de la *Description de l'Égypte* donne à ce point le nom de Atfet el Maghârah عطفة المغارة ⁽²⁾. Nous retrouvons donc ce nom de Saint Serge et de al Maghârat associés comme dans le texte copte. Le Comité de conservation des Monuments de l'art arabe classe cette église sous le nom de Saint Sergius el-Ouakhs (*sic*) à Atfet Abou Sargah ⁽³⁾.

12° ΤΕΤΡΑΠΥΛΩΝ ΝΕΥΣΕΒΙΟΣ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, folio 173 v°.

†ΘΕΟΤΟΚΟΣ ΕΘΥ †ΑΓΙΑ ΜΑΡΙΑ والددة الاله القديسة مريم بضرب التقا
 ΗΤΕΤΡΑΠΥΛΩΝ ΝΕΥΣΕΒΙΟΣ
 ΓΕΩΡΓΙΟΣ ΤΕΤΡΑΠΥΛΩΝ ΝΕΥΣΕΒΙΟΣ مار جرجس بضرب التقا

Manuscrit Crawford, folio 333 r°.

†ΘΕΟΔΟΚΟΣ ΗΤΕΤΡΑΠΥΛΩΝ والددة الاله بضرب التقا
 ΝΕΥΣΕΒΙΟΣ
 ΓΕΩΡΓΙΟΣ ΤΑΤΡΑΠΥΛΩΝ
 ΝΕΥΣΕΒΙΟΣ

M. Amélineau (*Géographie*, p. 550) se demande où est située la rue el taqâ et conjecture avec raison qu'elle doit faire partie du Qasr ech Schama'. En effet, ce nom existe aujourd'hui encore ⁽⁴⁾. C'est la rue où se trouvent les deux églises très voisines de Mâri Guirguis et al Adrà (la Vierge) ⁽⁵⁾. M. Amélineau a bien vu que le ضرب التقا des *scalæ* répond au درب التقا de Makrîzî qui indique comme étant dans cette rue, dans le quartier Kaşr ach Cham', l'église Bou Djirdj ath thikat ⁽⁶⁾. Cette rue s'appelait aussi la Poterne de la Dame *Khaukhat as assayyidat*, car Ibn Doukînak y mentionne *Kanîsat as sayyidat* de Kaşr ar

⁽¹⁾ *Copt. Churches*, p. 181 et seq., plan, p. 155, n° 6; et 225, n° 1. Cf. P. JULIEN, *L'Égypte*, p. 223.

⁽²⁾ XVIII, 2^e partie, p. 503, n° 3 du plan du Vieux Caire.

⁽³⁾ Exercice 1897, p. 104.

⁽⁴⁾ «L'église de Mari Guirguis à Darb el Toka.»

Comité de conservation des Monuments de l'art arabe, exercice 1897, p. 27. FOURMONT, *op. cit.*, p. 121, cite aussi: «L'église de Notre-Dame dans la rue d'Arb-ittaquâ (*sic*)».

⁽⁵⁾ BUTLER, *Coptic Churches*, p. 247, cf. le plan de la page 155.

⁽⁶⁾ *Khiṭaṭ*, II, 511, l. 33. كنيسة بو جرج التقا

Roûm et *Kanîsat Abi Djirdj*⁽¹⁾. On voit que le Djirdj de Maḳrîzî et d'Ibn Doukmâk répond aujourd'hui à Guirguis⁽²⁾.

Je crois que la vraie lecture est *ath-thiḳat*, abréviation de *thiḳat ad daulat* « confiance de la dynastie », titre assez fréquent au temps des Fatimides et qui avait pu être porté par quelque Chrétien qui aurait donné son nom à la rue.

Quoi qu'il en soit, l'emplacement précis du ΤΕΤΡΑΠΥΛΩΝ ΠΕΥΣΣΕΒΙΟΣ est hors de doute.

13° ΜΙΧΑΜΑΙΑΝ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, 173 v°.

ΜΙΑΡΧΗΑΓΓΕΛΟΣ ΘΩΥ ΜΙΧΑΙΛ
ΜΙΧΑΗΛ ΤΑΦΕ ΜΠΙΧΑΜΑΙΑΝ

Manuscrit Crawford, 333 r°.

ΜΙΑΓΓΕΛΟΣ ΜΙΧΑΗΛ
ΤΑΦΕ ΜΠΙΧΑΜΑΙΑΝ

M. Amélineau a cru que le Khalidj الميخيدج désignait le canal bien connu sous ce nom et qui existait encore il y a deux ans. Mais c'est une erreur, comme je vais essayer de le démontrer.

M. Amélineau nous donne lui-même un texte copte très précis qui dit que cette église de l'archange Saint Michel est située à Râs el Khalidj, au *Sud* de Babylone. ΕΚΚΛΗΣΙΑ ΝΤΕ ΜΙΑΡΧΗΑΓΓΕΛΟΣ ΘΕΟΥ ΜΙΧΑΗΛ ΡΑΣΕΛΘΑΛΙΧ ΣΑΡΗΣ ΜΒΑΒΥΛΩΝ⁽³⁾. Or le Khalidj dont parle M. Amélineau est au *Nord* de Babylone, si Babylone désigne ici la hauteur de Babloun, ou le Ḳaṣr ach Cham', ou Fostât, ou est au *centre* de Babylone si Babylone désigne l'ensemble des deux villes du Caire et Fostât.

M. Amélineau cite également Maḳrîzî qui place cette église près du *Khalidj des Bani Wâil*⁽⁴⁾ et il n'en a pas tiré la conclusion que le Khalidj dont il s'agit

cf. WUSTENFELD, *Gesch. der Copten*, texte, p. 50; traduction, p. 119, n° 8; EVETTS, *Churches and Monasteries of Egypt* (Abou Ṣalîḥ), p. 328, n° 8.

⁽¹⁾ IV^e partie, p. 108, l. 1 à 3.

⁽²⁾ Cf. ce que j'ai dit plus haut, p. 156, n. 5.

⁽³⁾ *Géographie*, p. 551.

⁽⁴⁾ *Ibid.* Le passage de Maḳrîzî visé par M. Amélineau est ainsi conçu : كنيسة ميخائيل هذه الكنيسة كانت عند خليج بنى وايل خارج مدينة مصر قبل عقبة يحصب وهى الآن قريبة من جسر الافرنى احدث في الاسلام وهى مملوكة البناي. Cette église était près du Khalidj des Bani

ici est non pas le Khalidj connu, mais un autre situé en un autre point et se distinguant du premier par la désignation de Banî Wâ'il.

J'ai déjà eu l'occasion de parler de ce Khalidj⁽¹⁾, en utilisant les données un peu maigres de Maḳrîzî. Celles que nous apportent les textes coptes et surtout la précieuse description d'Ibn Douḳmāḳ⁽²⁾ me permettent de rectifier le cours un peu hypothétique que je lui assignais alors.

Il allait, en longeant la hauteur de Babloûn, du Nord au Sud et reliait le Nil à l'étang appelé Birkat al Ḥabach. Le mot *râs al Khalidj* (tête du canal) peut s'entendre de l'une ou l'autre de ses extrémités. La question est résolue par ce fait que l'église existe toujours. Elle répond au *Deir Michele* du Plan de Pococke⁽³⁾, près duquel passent deux canaux et qui est bien au sud de Babloûn. M. Butler dit quelques mots de cette église qu'il a visitée⁽⁴⁾. Le Père Julien marque exactement le couvent de Saint Michel sur son plan du Vieux Caire⁽⁵⁾. Comme elle est à une certaine distance du Nil, il s'ensuit qu'elle était près du point où le Khalidj entrait dans l'étang. ΠΙΧΑΜΑΙΑΝ et ΡΑΓΕΛῬΑΛΙΧ راس الخليج se trouvent ainsi localisés avec une grande précision.

M. Amélineau ajoute « le mot (ΧΑΜΑΙΑΝ) n'a pas une apparence copte ; je ne ferai pas de supposition sur son origine quoique plusieurs hypothèses se soient offertes à mes réflexions. » J'exposerai mes propres conjectures dans la seconde partie de cette étude.

14° ΠΑΤ'C.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, folio. 173 v°.

• ΜΙΧΑΗΛ 21 ΠΑΤ'C

مخايل بالحنديق

Wâ'il hors de la ville de Miṣr au Sud de la 'akabat (montée) de Yaḥsoub. Elle est aujourd'hui près de la chaussée d'al Afram. Elle fut fondée à l'époque de l'islam. La construction en est belle. (*Khiṭaṭ*, II, 517, l. 12, cf. *ibid*, I, 297, l. 23.) Cf. WUSTENFELD, *Gesch. der Copt.*, texte ar., p. 58 : trad., p. 136, n° 16 et EVETTS, *Churches*, etc. (Aboû Ṣāliḥ), p. 340, n° 16. J'ignore comment M. Amélineau a pu voir que Maḳrîzî dit « que de son temps elle était ruinée ».

⁽¹⁾ *Mémoires de la Mission Archéologique française du Caire*, VI, p. 550 et plan III.

⁽²⁾ IV, 53, l. 24 ; 54, l. 24. Cf. كوم بنى وايل, IV, 52, l. 5 et 24, etc. Je renvoie l'examen et la discussion de ces divers passages à mon étude sur la topographie de l'ancienne Fostât.

⁽³⁾ *Description of the East*, I, p. 22 (plan VII).

⁽⁴⁾ *Coptic Churches*, I, p. 269.

⁽⁵⁾ *L'Égypte*, p. 225. Le lecteur peut, sur ce plan, se rendre très bien compte du parcours de ce Khalidj en rejoignant l'extrémité de Masr el Atika ou vieux Caire au couvent de Saint Michel par une ligne sinueuse passant au pied des hauteurs.

Manuscript Crawford, folio 333 r°.

HOXIN MIKAHA 21 QATC ميخائيل بالخذق

Le mot copte QATC signifie «fossé» comme l'arabe الخندق al Khandaq. L'article consacré par M. Amélineau (*Géographie*, p. 220) à (El) Khandaq est exact. J'y ajouterai seulement quelques mots. Ce nom était donné à la région parce que le général Djanhar, peu après la fondation du Caire, y avait creusé un fossé pour la défendre contre les Karmathes. M. Ravaisse⁽¹⁾ nous donne là-dessus tous les renseignements désirables que M. Amélineau a négligé de consulter. C'était déjà à l'époque des Ayyoubites un cimetière chrétien, comme nous l'avons vu dans l'article précédent (p. 125). «Le Deïr al Khandaq situé au Caire, en dehors de Bâb el Foutouh, fut détruit le 23 chawwâl 678» nous apprend Makrizî⁽²⁾. Le même auteur nous dit «Les deux églises d'al Khandaq, hors du Caire, consacrées, l'une à l'ange Gabriel, l'autre à Marqourious, celle-ci connue sous le nom de Rouaïs. (Ce Rouaïs) était un moine célèbre postérieurement à l'an 800. C'est près de ces deux églises que les Chrétiens enterrent leurs morts; on appelle (ce lieu) cimetière du Khandaq, etc.»⁽³⁾. Ce cimetière a dû disparaître au cours du XVIII^e siècle entre 1703, époque où Maillet le mentionne⁽⁴⁾, et 1798, époque de l'Expédition de Bonaparte dont le Plan ne contient aucun nom semblable, mais indique en dehors de Bab al Foutouh de nombreuses habitations.

Il est bon de noter qu'un autre endroit s'appelait le *Khandaq* : il était situé au voisinage du célèbre tombeau de l'imâm Chafa'î⁽⁵⁾, au Sud-Est du Caire par conséquent.

⁽¹⁾ *Mémoires de la Mission arch. franç.*, I, p. 422, cf. le plan.

⁽²⁾ *Kitâb as soulouk*, traduit par QUATREMÈRE, *Histoire des Sultans Mamlouks*, II, 1^{re} partie, p. 8.

⁽³⁾ كنيسة الخندق ظاهر القاهرة احداها على اسم غبريال الملك والآخرى على اسم مرقوريوس وعرفت برويس وكان راهبا مشهورا بعد سنة ثمانماية وعند هاتين الكنيستين يقبر النصارى موتاهم وتعرف بمقبرة الخندق. *Khitat*, II, 511, l. 5. Cf. WUSTENFELD, *Gesch.*

der Copten, texte ar., p. 49; traduction, p. 118, n° 1; EVETTS, *Churches and monasteries of Egypt* (Abou Sâlih), p. 326, n° 1.

M. Amélineau qui mentionne ce passage (*Géographie*, p. 551), propose de lire Michel au lieu de Gabriel. Je pense plutôt que cette église de Michel répond au Deïr al Khandaq qui fut détruit en 678.

⁽⁴⁾ *Description de l'Égypte*, p. 102.

⁽⁵⁾ Makrizî, *Khitat*, II, p. 458, l. 15 et seq.

15° ΤΕΤΡΑΠΥΛΩΝ ΜΦΙΟΜ.

Manuscrit Crawford, 333 r°.

ΜΑΡΚΟΥΡΙΟΣ ΤΑΤΡΑΠΥΛΩΝ مرقوريوس بضرب البكر
ΜΦΙΟΜ
ΑΒΒΑ ΧΕΝΟΥΔΑ ΤΑΤΡΑΠΥΛΩΝ انبا شنودة بضرب البكر
ΜΦΙΟΜ

Manuscrit Crawford, folio 333 r°.

ΜΑΡΚΟΥΡΙΟΣ ΤΑΤΡΑΠΥΛΩΝ مرقوريوس بضرب البكر
ΜΦΙΟΜ
ΑΒΒΑ ΧΕΝΟΥΔΑ ΤΑΤΡΑΠΥΛΩΝ انبا شنودة بضرب البكر
ΜΦΙΟΜ

M. Amélineau n'a pas reconnu ces deux églises. Celle de Mercurius répond à celle dont Aboû Šâlîl⁽¹⁾ donne l'autre nom Aboû Saïfaïn existant actuellement⁽²⁾; celle d'Anbâ Chenoudâ existe toujours sous ce nom⁽³⁾ et est dans l'immédiat voisinage de la première, ou plutôt comprise dans l'ensemble de constructions appelé Daïr Abî Siffin⁽⁴⁾.

Cette identification n'a pas besoin de commentaires. Je signalerai seulement les points suivants. Le catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale de Paris parle de « l'église de Saint Mercurius (مرقوريوس) située au Caire dans la rue appelée Ḥârat al Baḥr (حارة البحر)⁽⁵⁾ ». Mon collègue M. Salmon a bien voulu copier pour moi le document où il est parlé de cette église. Le texte arabe est ainsi conçu : كنيسة الشهيد مرقوريوس . . . بمصر القديم المعروفة « l'église du martyr Markôourious . . . à Miṣr l'an-
البيعة بخوخة شنودة بدرب البحر

⁽¹⁾ Traduction anglaise, p. 116; il y est dit que cette église était jadis sur le bord du fleuve. Cf. note 2. Mon collègue M. Salmon a bien voulu copier pour moi le texte arabe (manuscrit 307, 34 v°). وكانت (sic) بيعة الشهيد مرقوريوس للطيرة هذه البيعة على شاطئ البحر وقد تعدى الآن عنها.

⁽²⁾ BUTLER, *Coptic Churches*, I, p. 75, article de Daïr Abu-Siffin, ابو السيفين.

⁽³⁾ BUTLER, *Coptic Churches*, I, p. 135.

⁽⁴⁾ Cf. Comité de Conservation des monuments de l'art arabe, exercice 1897, page 107.

⁽⁵⁾ Arabe, n° 307. *Catalogue de SLANE*, p. 86.

L'auteur en traduisant مصر القديم par « Caire » commet une inexactitude, et une autre plus forte en employant le mot حارة, qui n'est pas dans le texte, au lieu de درب.

cien appelée al Bī'at à Khoûkhat Chanoûdat à Darb al Baḥr. Cette شنودة خوخة répond à خوخة الكنائس «la Khoûkhat des églises» qui, d'après Ibn Douḫmāk, était à l'entrée de Souaïkat Kanāis Abī Chanoûdat سوقة كنائس ابى شنودة et qui conduisait à Kanāis Abī Chanoûdat ⁽¹⁾.

Ibn Douḫmāk paraît confondre les deux églises sous le nom de «les églises d'Abou Chenoûdat» كنائس ابى شنودة. Elles donnaient leur nom à tout un quartier ⁽²⁾. Maḥrizī, comme le remarque M. Amélineau, se contente de signaler l'église Chenoudah à Miṣr كنيسة شنودة بمصر ⁽³⁾.

Le terme τετραπύλων ou τατραπεύλων est donc l'équivalent de ضرب ou درب. Je pense que c'est l'équivalent du latin *quadrivium*; le grec πύλαι signifiant aussi bien «voies, passages» que «portes» ⁽⁴⁾.

16° ΤΡΑΒΗ ΠΡΩΜΕΟC.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, folio 173 v°.

† ΟΘΟΥΚΟC ΕΘΥ ΜΑΡΙΑ	والدة الالهة (sic) القديسة
ΗΤΡΑΒΗ ΠΡΩΜΕΟC	مريم بجارت الروم

Manuscrit de lord Crawford, 333 r°.

† ΘΕΟΔΟΚΟC ΕΘ †ΑΓΙΑ	والدة الالهة القديسة مريم
ΜΑΡΙΑ ΗΤΡΑΒΗ ΠΡΩΜΕΟC	الظاهر بحارة الروم

M. Amélineau traduit : حارة الروم par «rue des Romains» (p. 581) et plus exactement par «quartier des Grecs» (p. 553). Le copte ΤΡΑΒΗ est, je crois, le mot ΡΑΒΗ «vicus». Les *ḥārat* primitives étaient de véritables villages militaires dont le groupement forme la ville du Caire. M. Ravaisse donne là-dessus tous les détails nécessaires ⁽⁵⁾. Il fait remarquer que dans le Plan du Caire de 1798 comme aujourd'hui, le quartier de Roum est divisé en *ḥārat el djouvd-nīyeh* (ḥārat intérieure) et *ḥārat el barrānteyh* (extérieure). L'expression الظاهر

⁽¹⁾ IV, 30, l. 22.

⁽²⁾ IV, 30, l. 20 et 24: 45, l. 14: 85, l. 26; 106, l. 14; V, 40, l. 5, etc. Sur كنائس ابو شنودة voir IV, 21, l. 8: 43, l. 24 et V, 39, l. 2 et 5.

⁽³⁾ *Khiṭāṭ*, II, 511, l. 24. Cf. WÜSTENFELD, *Geschichte der Copten*, texte arabe, p. 50; tra-

duction, p. 119, n° 6: et EVETTS, *Churches and monasteries of Egypt* (Abou Ṣālīb), p. 327, n° 6.

⁽⁴⁾ Cf. AKERBLAD, *Journal Asiatique*, 2^e série, XIII, p. 392.

⁽⁵⁾ *Mémoires de la Mission archéologique française du Caire*, I, p. 422 et seq.

qu'a conservée le manuscrit Crawford nous avertit donc que c'est dans la hârat extérieure qu'était l'église. Maḳrîzî cité par M. Amélineau nous parle de deux églises dans *Hârat ar Roûm*, une consacrée à Marie et appelée *al-Maghâtat*, l'autre consacrée à Sainte Barbe, qui fut détruite en 718 ⁽¹⁾. Aboû Ṣāliḥ ne fait qu'une courte allusion à l'église de la Vierge ⁽²⁾. M. Butler donne quelques détails sur cette dernière qu'il place dans une petite ruelle conduisant du quartier es Soukkaryeh au sébil Méhémet Ali ⁽³⁾.

Je dois ajouter que le nom de Hârat ar Roûm était donné à un jardin situé entre le Caire et Fostât, dans le voisinage du Khalidj ⁽⁴⁾.

17° ΤΡΑΒΗ ΝΖΕΒΥΛΩΝ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, folio 173 v°.

† ΘΕΟΤΟΚΟΣ ΜΑΡΙΑ ΝΤΡΑΒΗ ΝΖΕΒΥΛΩΝ والدة الاله مريم بحارت زويلة

Manuscrit Crawford, folio 333 r°.

† ΘΕΟΔΟΚΟΣ ΕΘ † ΑΓΙΑ

ΜΠΑΡΘ ΝΤΡΑΒΗ ΝΖΕΒΟΥΛΩΝ والدة الاله القديسة مريم بحارة زويلة

M. Amélineau dit (*Géogr.*, p. 553) que «le quartier de Zoueïleh était situé près de la porte qui porte le même nom encore aujourd'hui, c'est-à-dire à l'Est du Caire». C'est une erreur, déjà commise par M. Ravaisse, et que j'ai eu l'occasion de rectifier ⁽⁵⁾. Hâret Zoueïlet existe toujours : elle est située au centre même du Caire, près de l'ancien Khalidj. Le nom, donné autrefois à tout un quartier, n'est plus appliqué qu'à deux petites rues. Là est le quartier copte, par excellence, la résidence du Patriarche ⁽⁶⁾. M. Butler donne une notice sur les églises de Hârat az Zuailah, dont celle de la Vierge, qu'il dit être la plus ancienne du Caire ⁽⁷⁾.

⁽¹⁾ *Khiṭaṭ*, II, 511, ligne 11 et seq.

⁽²⁾ Trad. Evetts, p. 11-12.

⁽³⁾ *Coptic Churches*, p. 278.

⁽⁴⁾ Ibn Douḳmāk, IV, 96, l. 1 : البستان المعروف : بستان حارة الروم. — *Ibid.*, l. 8 : بستان حارة الروم ; c'est sans doute celui que Maḳrîzî appelle بستان الحارة (II, 133, l. 6). J'en discuterai l'emplacement dans mon étude sur la topographie de Fostât.

⁽⁵⁾ *Mém. de la Miss.*, VI, p. 527.

⁽⁶⁾ Cf. BÉNÉDITE (*Guide Joanne*. — *Égypte*, Paris, 1900. Plan du Caire H. 5), *église copte et ch. el zouela* (lire chareh zouela زويلة شارع). Chareh zoueïleh porte, sur le registre des Travaux publics, le n° 1320 ; Hârat zoueïlet زويلة حارة qui y débouche porte le n° 1314.

Je dois la copie de ce registre à l'obligeance du docteur Fouquet.

⁽⁷⁾ *Coptic Churches*, p. 271 et seq.

Maḳrīzī, comme le remarque M. Amélineau, en a parlé. Voici ce qu'il en dit : « L'église de Ḥàrat Zouēilat au Caire, église très en honneur auprès des chrétiens Jacobites; consacrée à Notre-Dame. Ils prétendent qu'elle est ancienne, qu'elle portait le nom du sage Zâbouloûn (زابلون pour زابلون) qui existait environ 270 ans avant la doctrine musulmane, et qui était versé dans une foule de sciences; qu'il avait un trésor immense auquel on accède par un puits qui s'y trouve »⁽¹⁾. Cette légende est assez curieuse, car ce nom de Zâiloûn ou Zâbouloûn représente évidemment le copte ΖΕΒΟΛΩΝ ou ΖΕΒΟΥΛΩΝ. Par suite, le nom de Zouēilat ou mieux Zawilat donné à la ḥàrat et au puits du voisinage⁽²⁾ me paraît une corruption motivée par la ressemblance fortuite de ce nom avec celui de Zâbouloûn. Il est, en effet, fort étrange que ce nom de Zouēilat se trouve en un point si éloigné de la porte du même nom, et on s'explique l'erreur de MM. Ravaisse et Amélineau qui ont cru logique de placer ce quartier près de la porte. Il est indubitable que l'arabe زويلة devrait être transcrit en copte ΖΕΒΙΛΩ ou ΖΟΥΒΕΙΛΩ et non ΖΕΒΟΥΛΩΝ; la terminaison ΩΝ ne peut en aucune façon répondre au ى arabe.

18° †ΚΑΛΛΑΒΗ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale. 173 v°.

†ΘΕΟΤΟΚΟΣ ΜΑΡΙΑ ΤΚΑΛΛΗ

والدة الاله مريم بالعدوية

Manuscrit Crawford, 333 r°.

†ΘΕΟΛΟΚΟΣ ΜΑΡΙΑ †ΚΑΛΛΑΒΗ

والدة الاله مريم العذرى (sic)

M. Amélineau (*Géogr.*, p. 206) se trompe en disant que le village de العدوية n'existe plus, et qu'il a dû disparaître dans les agrandissements du Caire. *El Adûvieh* est indiqué sur la carte de d'Anville, très au Sud du Caire⁽³⁾. Le

⁽¹⁾ كنيسة حارة زويلة بالقاهرة كنيسة عظيمة عند النصارى اليعاقبية وهى على اسم السيدة وزعوا انها قديمة تعرف بالحكيم زابلون وكان قبل الملة الاسلامية بنحو مائتين وسبعين سنة وانه صاحب علوم شتى وان له كنزا عظيما يتوصل من بئر هناك. H, 511, l. 8. Cf. WÜSTENFELD, *Gesch. der Copten*, texte arabe,

p. 50 : trad., p. 118, n° 2; EVETTS, *Churches and monasteries of Egypt* (Abou Ṣalîh), p. 326, n° 2. Wüstenfeld lit : زابلون; Sebulon; Evetts : Zabilûn.

⁽²⁾ Un *bîr zouēilat* est mentionné dans Maḳrīzī (I, 363, l. 22, etc.) c'est probablement celui qui communiquait avec le trésor de Zâbouloûn.

⁽³⁾ *Mémoires sur l'Égypte*, p. 131.

dictionnaire de Boinet-bey indique Deïr el 'Adawieh دير العدويه ⁽¹⁾. M. Butler ne parle pas de ce couvent dans son livre *Coptic Churches*, mais, dans les notes qu'il a jointes à la traduction d'Aboû Şalih par M. Evetts, le place à environ 18 milles au Sud du Caire sur la rive droite ⁽²⁾. C'est bien l'emplacement que lui assigne l'*Atlas* de l'Égypte ⁽³⁾. Ibn Doukḡmāk nous dit « al 'Adawiat est près de Birkat al Ḥabach dans la région comprise entre cette birkat et Tourā; c'est un petit village situé sur la rive Ouest du Nil, et auprès est un daïr appelé... » ⁽⁴⁾. Comme Birkat al Ḥabach et Tourā sont sur la rive Est, Ibn Doukḡmāk n'a pu dire qu'al 'Adawiat était sur la rive Ouest que par distraction. Il est curieux de remarquer, avec M. Butler, qu'Edrisi place Miniet es Soudan sur la rive occidentale du Nil, et qu'Aboû Şalih identifie al 'Adawiyah et Munyat as Sūdān. Edrisi commet donc la même erreur que Ibn Doukḡmāk.

Aboû Şalih donne d'intéressants renseignements sur cette église de la Vierge, qu'il appelle « église al Martūtī »; il voit dans ce nom une déformation de *Matīr-tī* = Μητρὶς Θεοῦ.

Je crois que ⲕⲁⲗⲁⲃⲉⲛ doit se lire ⲕⲁⲗⲁⲃⲉⲛ le ⲗ représentant le ⲛ du mot arabe. Le ⲕ serait une transcription assez inusitée, il est vrai, du ع. Peut-être aussi est-il une erreur des copistes et doit-il être remplacé par la 2 transcription ordinaire du ع.

19° ΝΙΘΘΑΥΩ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, 174 v°.

ΑΠΑ ΒΥΚΤΩΡ ΝΙΘΘΑΥΩ ابا بقطر بالحبش

Manuscrit Crawford, 334 1°.

ΑΠΑ ΒΥΚΤΩΡ ΝΙΘΘΑΥΩ ابا بقطر بالحبش

M. Amélineau (*Géogr.*, p. 162) ne paraît pas avoir reconnu exactement l'emplacement du lieu appelé الحبش en arabe. M. Butler, dans ses notes sur la traduction d'Aboû Şalih, est plus précis (page 131, note 1). Je donne sur la

⁽¹⁾ *Dict. géog. de l'Égypte*, Caire, 1899, p. 166.

⁽²⁾ P. 136, note 4.

⁽³⁾ *Description de l'Égypte*, tome XVIII, 3^{me} partie, p. 137. Atlas, planche 21, carreau 34 دير العدويه. — La carte d'Égypte dressée par l'Administration des Domaines en 1888 porte en

cet endroit Deïr al Megabbar. Ce dernier nom ne se trouve pas dans le dictionnaire de Boinet bey.

⁽⁴⁾ العدوية بالقرب من بركة الحبش وهي ما بينها وبين طرا وهي بلدة صغيرة على ضفة النيل الغربية وبالقرب منها دير يعرف (lacune) V, 43, l. 25.

carte la position de (Birkat) al Ḥabach (بركة الحبش) dont il est certainement question ici.

20° ΤΡΩΛ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, 173 v°.


ΓΕΩΡΓΙΟΣ ΤΡΩΛ

مار جرجس طرا

Manuscrit Crawford, folio 333, r°.

ΓΕΩΡΓΙΟΣ ΤΡΩΛ

ما جرجس طرة

Tourà est une localité bien connue. Le copte ΤΡΩΛ rappelle la *τροία* de Strabon (XVII, 809). Elle a été identifiée par Brugsch avec ce même Refu  que nous avons vu rapproché de *ΛΙΟΥΓΙ* par MM. Stern et Max Müller⁽¹⁾.

Abou Ṣāliḥ mentionne une église de Saint Georges dans le district de Tourà sur le bord du fleuve⁽²⁾, et donne quelques détails à son sujet. Maḳrīzī dit que le couvent de Torà est consacré à Abou Djordj⁽³⁾, et qu'il est sur le bord du Nil. La carte de d'Anville, citée plus haut, porte *Deir Gergis ou Tora*.

21° ΠΙΜΟΝΑΣΤΗΡΙΟΝ ΜΠΙΟΜΙ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, 173 v°.

ΓΕΩΡΓΙΟΣ ΠΙΜΟΝΑΣΤΗΡΙΟΝ ΜΠΙΟΜΙ

مار جرجس بدير الطين

Manuscrit Crawford, 333 r°.

ΓΕΩΡΓΙΟΣ ΠΙΜΟΝΑΣΤΗΡΙΟΝ ΜΠΙΟΜΙ

مار جرجس بدير الطين

M. Amélineau ne paraît pas connaître l'emplacement exact de *دير الطين* Deir aṭ Ṭīn. On le trouvera dans la carte de d'Anville, dans l'*Atlas d'Égypte* de 1798⁽⁴⁾ et la Carte de l'Administration des Domaines.

⁽¹⁾ *Dict. géog.*, p. 451. V. plus haut, 1^{re} partie, n° 5.

⁽²⁾ Traduction Evetts, p. 143.

⁽³⁾ II, 501, l. 30. Remarquez que Maḳrīzī dit ici que *بو جرج* est la même chose que *جرجس*.

Cf. WÜSTENFELD, *Gesch. der Copten*, texte arabe, p. 36; traduction, p. 86, n° 2; EVETTS, *Churches etc.* (Abou Ṣāliḥ), p. 305, n° 2.

⁽⁴⁾ *Description de l'Égypte*, XVIII, 3^e partie, p. 136; *Atlas*, feuille 21, carreau 2.

M. Amélineau (*Géogr.*, p. 132) remarque que le copte **OMI** signifie, exactement comme طين en arabe, « la boue ». Mais il ne s'ensuit pas, comme il le croit probable, que le monastère ait été « construit avec de la boue séchée au soleil ». Maḳrîzî nous explique que les Égyptiens appellent طين *ṭīn* l'humus fécondant déposé par le Nil et formant, après le retrait définitif des eaux, un sol particulier. Là où le sol est de *ṭīn*, nous dit-il, c'est que le Nil y passaitjadis, et il nous informe que le *ṭīn* s'étend de Fostât à 'Aīn Chams ⁽¹⁾. Daīr aṭ Ṭīn est tout près de Fostât et le même auteur nous dit que c'est le point extrême vers le Sud où s'étendirent un moment les constructions de Fostât ⁽²⁾. On peut donc plus raisonnablement en inférer que ce couvent tirait son nom de ce qu'en cet endroit commençait le *ṭīn*. Je reviendrai sur cette question lorsque je parlerai des déplacements du Nil (deuxième partie, n° 18).

22° **Ⲭⲁⲥⲣⲉⲛ.**

Manuserit 53 de la Bibliothèque nationale, 173 v°.

ΜΑΡΚΟΥΡΙΟΣ ΠΙΜΟΝΑΣΤΗΡΙΟΝ
ΝⲬⲁⲥⲣⲉⲛ

مرقوريوس بدير شهران

Manuserit Crawford, 333 r°.

ΜΑΡΚΟΥΡΙΟΣ ΠΙΜΟΝΑΣΤΗΡΙΟΝ
ΝⲬⲁⲥⲣⲉⲛ

مرقوريوس بدير شهران

J'avoue ne pas comprendre l'article de M. Amélineau consacré à cette localité (*Géogr.*, p. 135) : « le monastère est cité dans la liste des monastères célèbres de l'Égypte ; il était dédié au martyr Mercure. C'est tout ce que l'on en saurait, si Abou Selah n'en indiquait la situation à l'Ouest du Caire, car il n'a pas encore commencé la description de la partie Est. Il en sera parlé plus loin ». Malgré sa promesse, M. Amélineau s'en est tenu à ces quelques lignes, du moins je n'ai pu voir en quel autre endroit de son livre il a repris la question. Il est certain qu'Abou Ṣāliḥ mentionne ce monastère, mais entre Ṭourā el Aṭfiḥ, car il

⁽¹⁾ II, 132, l. 30 et seq. Aujourd'hui le mot *ṭīn*, au pluriel *aṭiān*, est l'expression courante en Égypte pour désigner un domaine rural. — ⁽²⁾ *Ibid.*, l. 11.

mentionne « le *Khaff* connu sous le nom de Tourà par où l'on va à Atfih sur la route de Daïr Chahrân »⁽¹⁾. Comme Tourà et Atfih ne sont pas précisément à l'Ouest du Caire, je ne m'explique pas la réflexion de M. Amélineau. De plus, il est étonnant que M. Amélineau n'ait pas vu dans Makrizi le très intéressant article suivant qui a déjà permis à Wüstenfeld d'identifier exactement cette localité⁽²⁾. « Daïr Cha'rân. Ce daïr est aux limites du district de Tourà; il est construit en pierres et briques. Là sont des palmiers. Il s'y trouve beaucoup de moines. On dit que la véritable prononciation est daïr Chahrân par un *h* » (au lieu du ع), et que Chahrân était un sage chrétien, ou, suivant d'autres, un roi. Ce daïr était connu autrefois sous le nom de Marķoùriou, autrement appelé Marķoùrat et Abou Marķoùrat, puis quand y habita Barsoumâ ibn At Tabbân il fut appelé Daïr Barsoumâ etc. »⁽³⁾. D'après ASSEMANI, *Bibliothèque orientale*, II, p. 10 (cité par WÜSTENFELD), ce Barsouma était connu sous le sobriquet de العريان *el 'Ourian* « le nu »⁽⁴⁾. La carte de d'Anville indique bien au Sud de Tora : *Deir Bersum-il-erian*. L'*Atlas d'Égypte* mentionne à une petite distance de Torâ au Sud دير برسوم العريان *Deyr Barsoum el 'Aryan*⁽⁵⁾. Cette dernière indication, déjà relevée par Wüstenfeld, donne l'emplacement très précis du couvent de Chahrân. C'est aujourd'hui Deir el Erian دير العريان⁽⁶⁾ qui dépend du village de Ma'sara, station du chemin de fer de Hélouân.

⁽¹⁾ لفظ المعروف بطرا المسلك منه الى اطفح على طريق شهران. Manuscrit, f° 47 r°: traduction Evetts, p. 141.

⁽²⁾ M. Butler dans la note 4 de la page 141 de la traduction d'Abou Sâlih dit à tort : « The site of Shahrân cannot be identified ».

⁽³⁾ دير شعران هذا الزيد في حدود ناحية طرا وهو مبنى بالحجر واللبن وبه نخل وبه عدة رهبان ويقال انما هو دير شهران بالها وان شهران كان من حكا النصراني وقيل بل كان ملكا وكان هذا الدير يعرف قديما ريسو بمرقو الذى يقال له مرقورة وابو مرقورة ثم لما سكنه جبرصوما بن التبان عرف بدير جبرصوما. T. II, p. 501, l. 53; cf. WÜSTENFELD, *Gesch. der Copten*, texte arabe, p. 36; traduction, p. 86, n° 3, note 2,

où l'identification est bien établie. EVETTS, *Churches and monasteries of Egypt* (Abou Sâlih), p. 305, n° 3. QUATREMÈRE, *Mém.*, II, p. 500.

⁽⁴⁾ Le manuscrit arabe 72 de la Bibliothèque nationale de Paris, contient à partir du f° 31 v° la vie « du saint homme Anba Barsoumâ (برسوما) le nu, fils de Wadjih al-dîn, surnommé Ibn al-tebbân et secrétaire de Schadjar al-dorr. Il mourut en l'an 1033 des martyrs (1047 de J.-C.) ». *Catalogue de Slane*, p. 17.

⁽⁵⁾ *Description de l'Égypte*, XVIII, 3^e partie, p. 136. *Atlas*, feuille 21, carreau, 34.

⁽⁶⁾ BOINET-BEY, *Dictionnaire Géographique*, p. 166.

23° ΣΑΠΡΟ2ΒΩ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, folio 173 v°.

ΑΠΑ ΙΩΔΑ ΠΙΡΕΜ ΣΕΝ2ΟΤΣ ΠΡΟ2ΒΩ أبا يحنس السهوق (sic) بشبر ارجة

Manuscrit Crawford, 333 r°.

ΑΠΑ ΙΩΔΑ ΠΙΡΕΜ ΣΕΝ2ΟΤ ΣΑΠΡΟ2ΒΩ أبا يحنس السهوق (sic) بسبر ارجة

M. Amélineau (*Géogr.*, p. 457) dit : « il m'a été impossible de retrouver ce village ; cependant je crois qu'il devait être dans les environs du Caire ».

Il n'est pas douteux qu'il s'agisse de Choubrà, localité bien connue de tous les habitants du Caire, dont elle était jadis la promenade favorite, et qui dépend du gouvernorat du Caire ⁽¹⁾. Elle était célèbre par les reliques de Jean de Sanhoût et Makrîzi en parle dans un texte fort connu que je vais résumer rapidement.

« La fête du Martyre عيد الشهيد se célébrait le 8 de Pachons à Choubrà dans la banlieue du Caire. On jetait dans le Nil le doigt d'un saint renfermé dans un coffret et les Coptes prétendaient que cette cérémonie était nécessaire pour que le Nil eût sa crue. En 755, le sultan envoya le wali du Caire à Choubrà el Khîâm dans la banlieue du Caire, pour y détruire l'église des chrétiens, et enlever la relique qui fut brûlée » ⁽²⁾.

Choubrà portait, je pense, ce nom de Choubrà el Khîâm, parce que la foule immense qui y allait en ce jour y dressait les tentes *al Khîâm* : ينصبون الخيام dit Makrîzi (I, p. 69, l. 3) ; ينصبون الخيام dit Ibn Iyâs (I, p. 206, l. 18). Aujourd'hui encore la localité porte le nom de Choubrà el Kheïmat شبرا الخيمة ⁽³⁾ et je propose de voir dans le شبرا رجة de la liste des églises une fausse lecture de الخيمة.

Le martyr dont la relique était à Choubrà et dont la fête se célébrait le 8 de Pachons était bien Jean de Senhoût, car, dans le martyre de Jean de Phanidjoît, il est dit ΕΠΩΛΙ ΜΠΑΓΙΟΣ ΙΩΑΝΝΗΣ ΠΙΡΕΠ ΨΕΝ2ΩΟΥΤ ΕΤΕ ΣΟΥΗ ΜΠΟ-
 ΦΟΗΣ « la fête de Saint Jean originaire de Psenhooût, le 8 de Pachons ⁽⁴⁾ ». Le ΙΩΑΝΝΗΣ ΠΙΡΕΠ ΨΕΝ2ΩΟΥΤ de ce texte est bien équivalent à celui de la liste

⁽¹⁾ *Ibid.*, p. 155.

⁽²⁾ *Khîat*, I, p. 68-70 ; traduction Bouriant, p. 194-197. IBN IYÂS, *Histoire d'Égypte*, texte arabe, place cette destruction en 789 (I, p. 206). Cf. REAUDOT, *Hist. patr. Alexandr.*, p. 610 ; S. DE SACY, *Not. et extr.*, t. IV, p. 7. QUATREMÈRE, *Hist. des Sultans Maml.*, II, 2^e partie, p. 213.

⁽³⁾ *Description de l'Égypte*, XVIII, 3^e partie, p. 146. *Atlas*, feuille 24, carreau 10, شبرا الخيمة ; *Carte des Domaines*, Shoubrà el Keïmat. BONNET, *Dictionnaire géogr.*, Choubrà el Khema شبرا الخيمة.

⁽⁴⁾ AMÉLINEAU, dans *Journal Asiatique*, 1887, 8^e série, IX, p. 185.

des églises $\alpha\pi\lambda\ \overline{\iota\omega\alpha}\ \pi\alpha\rho\epsilon\mu\ \sigma\epsilon\eta\zeta\omega\omicron\upsilon\tau$. Le Ψ est pour $\pi\epsilon$ dans lequel π est l'article. Le Synaxare cite au 8 Bachons la fête de Jean de Sanhoût $\text{يوحنا الذي كان من سنهوت}$ ⁽¹⁾.

Abou Šaliḥ nous apprend que le corps de Saint Jean était dans l'église de Damanhoûr de la banlieue du Caire, et qu'il fut porté à al 'Adouyat, dans l'église de la Vierge. Une voix sortit du coffre تابوت الشهيد pour demander son retour à l'ancienne église ⁽²⁾. Ce Damanhoûr de la banlieue du Caire est évidemment Damanhoûr Choubrà, qui existe encore : c'est la première station du chemin de fer du Caire à Alexandrie.

Dans un autre passage, que M. Evetts ne paraît pas avoir compris, le même Aboû Šaliḥ parle du corps de Saint Jean conservé dans une *dikkat* (sorte de coffre servant aussi de siège), comme étant à l'église d'Aboû Minà, d'où il fut transféré à l'église de Théodore à Damanhoûr puis à l'église de la Vierge à Choubrà, suivant les déplacements du Nil ⁽³⁾.

⁽¹⁾ Cité par M. AMÉLINEAU, *Géogr.*, p. 417, à l'article Sanhoût.

⁽²⁾ Man. de la Bibl. nat., 307, f° 45 v°; trad. Evetts, p. 139. Le traducteur n'a pas très exactement rendu, je crois, ce passage. Voici le texte arabe, tel que mon collègue M. Salmon a eu la grande obligeance de le copier pour moi à Paris :

كان الشيخ ابو اليمن وزير قد نقل جسد القديس ابو يحنس من البيعة بدمنهوز من ضواى القاصرة الى هذه البيعة (c'est-à-dire l'église d'al-'Adouyat) لما ذكر انه تقرب (يقرب Evetts) منه ولما كان في بعض الليالى سمع من تابوت الشهيد يقول فيه ما يمكن ان يبقا (sic) كنيسة السيدة وليس لى الا البيعة التى كنت فيها اولا وعند ذلك اعيد اليها (c-à-d. à celle de Damanhoûr).

Ce qui a entraîné le traducteur à une fausse interprétation est le passage $\text{لما ذكر انه تقرب منه}$ qu'il rend ainsi «because, so it is said, when he was in the neighbourhood of it.» Le mot *when* n'est pas à sa place, il doit être employé après, avec la conjonction *and*, pour rendre : ولما . Il faudrait donc dire : «because, so it is said, he was in the neigh-

bourhood of it, and when etc.». La phrase qui suit est donc indépendante de la première et ne doit pas être régie par «because».

⁽³⁾ Trad. Evetts, p. 104, manuscrit arabe de la Bibl. nat., 307, f° 30 r°. Voici le texte arabe, tel que me le communique mon ami M. Blochet, conforme d'ailleurs au texte donné par M. Evetts

وكان بها ايضا بيعة ابو مينا الكبيرة جسد الشهيد انبا يحنس في دكة خشب نقى وكان البحر قريب من هذه البيعة ثم بعد البحر من هناك فنقل الى بيعة تادرس بدمنهوز على البحر فعدى البحر على هذه البيعة وانتقل الى كنيسة السيدة بشبرا وجدد عمارتها اعنى بيعة ابو يحنس بعد الحريق الشيخ الاكرم بن ابى الفضائل ابى ابو سعيد في الخلافة العاضدية.

Le traducteur croit que فنقل الى s'applique au fleuve et il traduit فنقل الى بيعة par «changed its bed until it reached the church»; mais il faut lire : فنقل -il fut transporté à l'église- ce qui ne peut s'entendre que du corps du martyr جسد الشهيد . La particule ف indique généralement le changement du sujet et comme le fleuve البحر est

Damanhoûr Choubra portait aussi le nom de Damanhour ach chahîd (Damanhour du martyr) دمنهور الشهيد comme l'a déjà remarqué Quatremère⁽¹⁾. Yâkôût mentionne un Damanhoûr appelé Damanhoûr ach chahîd séparé de Fostât par quelques milles⁽²⁾. L'*État de l'Égypte* publié par Silvestre de Sacy donne les deux localités suivantes :

دمنهور شبرا Damanhour-Schobra
شبرا الخيمة وفي شبرا الشهيد Schobra al-Khimèh, ou Schobra al-Schéhid⁽³⁾.

Ibn Doukmaḵ mentionne : Damanhoûr Choubra دمنهور شبرا qui est à côté de Choubra شبرا الى جانب شبرا et Choubra al Khaïmat, شبرا الخيمة qui doit être l'équivalent de شبرا Choubra⁽⁴⁾. Ce nom de « martyr » ajouté tantôt à Damanhoûr, tantôt à Choubra, vient sans doute des transferts successifs du corps de Jean mentionnés par Aboû Ṣāliḥ.

L'identité de شبرا avec شبرا الخيمة ou شبرا الشهيد ou شبرا n'étant pas douteuse, on peut se demander ce que représente le copte ⲥⲁⲡⲣⲟⲥⲱ.

M. Amélineau (*Géogr.* p. 457) ne considère comme équivalent de Schonbrâ-Rahimeh que ⲡⲣⲟⲥⲱ, négligeant, j'ignore pourquoi, l'élément ⲥⲁ et « imagine que par رجة on a voulu transcrire ⲥⲱ et qu'an lieu de la lettre م il aurait fallu écrire ن. Il me semble bien plus rationnel de considérer ⲥⲁⲡⲣⲟ comme représentant Choubra. On a deux autres exemples de la transcription copte de Choubra : ⲭⲉⲃⲣⲟ ⲙⲉⲛⲉⲥⲓⲛⲉ شبرا منسینا et ⲭⲉⲃⲣⲟ ⲡⲁⲟⲩⲛⲓ شبرا تنی⁽⁵⁾. Comme la transcription du ب arabe est plutôt ⲡ⁽⁶⁾ que ⲃ et celle de c pour ش qui, a pu être lu س, est aussi admissible que celle de ⲭ, celle de ⲥⲁⲡⲣⲟ pour شبرا est des plus défendables.

sujet dans la phrase qui précède immédiatement, il ne peut l'être dans celle-ci. Par suite انتقل, qui vient après, devra s'appliquer au même sujet. Le fleuve se déplace deux fois, et deux fois le corps est transporté. La raison pour laquelle on le transporte successivement est évidemment qu'il devait être dans le voisinage immédiat du Nil pour la cérémonie susdite.

⁽¹⁾ *Mémoires Géographiques*, I, 360.

⁽²⁾ دمنهور ايضا قرية يقال لها دمنهور الشهيد ودمنهور بينها وبين الغسقاط اميال éd., Wüstenfeld, II, 601.

⁽³⁾ Abdellatif, p. 598, n° 17 et 18. Cf. l'édition arabe du même texte *Kitâb al tuhfa il saniya* dans les *Publ. de la Bibliothèque Khédiciale*, X, Le Caire, 1898, p. 7.

⁽⁴⁾ *Description de l'Égypte*, V, 46, l. 10 et 47, l. 7.

⁽⁵⁾ QUATREMÈRE, *Mémoires*, I, p. 502. CHAMPOLLION, *L'Égypte sous les Pharaons*, II, 221. AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 149-150. ÅKERBLAD, *Journ. Asiatique*, 2^e série, XIII, p. 414, mentionne les formes ⲭⲉⲃⲣⲟ, ⲭⲉⲃⲣⲟ et ⲭⲉⲃⲣⲟ.

⁽⁶⁾ Cf. le tableau que j'ai dressé page 8.

Resterait le terme $\mathfrak{z}\mathfrak{w}$. Or Parthey donne à ce mot dans son dictionnaire les deux sens bien distincts de «vipera» et «tabernaculum»⁽¹⁾; donc $\mathfrak{z}\mathfrak{w}$ répond exactement à خيمة. M. O. von Lemm a très nettement établi ce deuxième sens de $\mathfrak{z}\mathfrak{w}$ «Zelt, σκηνή»⁽²⁾. Mais il dit à tort «in den Lexicis fehlt $\mathfrak{z}\mathfrak{w}$ » puisque, nous l'avons vu, il se trouve dans Parthey. La certitude de ce sens confirme mon hypothèse que رجة est une fausse lecture pour خيمة ou الخيمة, et apporte, par suite, une preuve décisive de l'équivalence $\mathfrak{c}\mathfrak{a}\mathfrak{p}\mathfrak{r}\mathfrak{o}$ = شبرا.

24° †ΜΟΝΑΧΑ ΜΗΠΙCΙCΜΕΛΩΗ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, folio 174 r°.

ΓΕΩΡΓΙΟΣ † ΜΟΝΑΧΑ ΜΗΠΙCΙCΜΕΛΩΗ ماری جرجس بمنية السیرج

Manuscrit Crawford, folio 333 r°.

ΓΕΩΡΓΙΟΣ † ΜΟΝΟΧΑ ΜΗΠΙCΙCΜΕΛΩΗ ماری جرجس بمنية السیرج

M. Amélineau (*Géogr.*, p. 355) interprète †ΜΟΝΑΧΑ comme indiquant un monastère de femmes; mais c'est évidemment une corruption de ΜΟΗΗ = منية que nous allons retrouver à l'article suivant.

Il conjecture que le nom copte de CΙCΜΕΛΩΗ comme l'arabe correspondant سیرج signifie «huile de sésame». Je crois, en effet, qu'on peut le décomposer en CΙCΜ, forme contractée du grec σήσαμον «sésame»⁽³⁾ et ΕΛΩΗ (grec ελαιον) «huile»⁽⁴⁾.

Miniat as siradj (ou ach chiradj) est exactement identifié par M. Amélineau. On le trouve marqué sur le plan de M. Ravaisse que j'ai reproduit.

Ibn Doukmaḵ nous apprend qu'il était même chose que Miniat al oumarā المنية الامرا⁽⁵⁾. L'*État de l'Égypte*, publié par S. de Sacy, le dit aussi⁽⁶⁾; l'illustre orientaliste ajoute : «suivant Yākoût *Monyet al-Omara* est un lieu différent de *Monyet al-Schiradj* et ce dernier se nomme منية الامير *Monyet al emir*». Je ne m'ex-

⁽¹⁾ P. 222 et 463. Ni Tattam, ni Peyron ne donnent ce sens, et s'en tiennent à «vipera». Mais tous deux donnent pour «tabernaculum» θΗΙΚΙ équivalant au thébain ΖΗΙΚΙ.

⁽²⁾ *Kleine koptische Studien*, x-xx, p. 160.

⁽³⁾ Parthey donne CΙΜ, forme encore plus contractée. *Vocabulaire*, p. 158 et 449.

⁽⁴⁾ شيراج el سیراج ou شيراج el سیراج vient du persan شیره «huile de sésame». LANE, *Dictionnaire arabe, sub verbo*.

⁽⁵⁾ V. 47, l. 10.

⁽⁶⁾ *Abdellatif*, p. 599, n° 22: cf. édit. arabe du même texte (*Publ. de la Bibliothèque Khédiviale*, X), p. 7.

plique pas cette assertion de S. de Sacy. Dans le *Mou'adjam al bouldân*, Yâkoût dit simplement que منية الشيرج est une petite ville située à un farasange à peu près du Caire sur la route d'Alexandrie⁽¹⁾ et il n'y parle ni de منية الامير ni de منية الامرا. Dans le *Mouchtarik* il dit à deux reprises que منية الشيرج est appelée à la fois منية الامير et منية الامرا⁽²⁾.

D'autre part, si Ibn Doukmaḳ a raison et que Minîat as Sirâdj et Minîat al Oumarâ sont identiques, ce dernier doit différer de Minîat al amîr où la liste des églises, comme nous allons le voir, mentionne une autre église.

25° ΠΙΜΟΝΗ ΜΠΑΜΕΡΕ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, 174 r°.

ΓΕΩΡΓΙΟΣ ΠΙΜΟΝΗ ΜΠΑΜΕΡΕ

جرجس مينا الامير

Manuscrit Crawford, 333, r°.

ΓΕΩΡΓΙΟΣ ΠΙΜΟΝΗ ΜΠΑΜΕΡΕ

مارى جرجس بمنا الامير

Je conjecture que منية الامير est même chose que الاميرية al Amîriat que l'*Atlas d'Égypte* place dans le voisinage immédiat de Miniet el chirîdj (*sic*)⁽³⁾ منية الشيرج et qui est mentionné par Ibn Doukmaḳ⁽⁴⁾ et l'*État de l'Égypte*⁽⁵⁾.

Toutefois, il est possible que M. Amélineau⁽⁶⁾ ait raison d'y voir plutôt un village du même nom dans le district de Bedrechin. Je remarquerai seulement que la transcription ΜΠΕΡΕ répond plutôt à امرا qu'à امير et que par conséquent ΠΙΜΟΝΗ ΜΠΑΜΕΡΕ serait plutôt la transcription de منية الامرا que de منية الامير. Il semble donc qu'il y ait une certaine confusion chez les Coptes et chez les Arabes dans ces divers noms.

A mon avis, il faut distinguer منية الشيرج et منية الامير comme dans la liste des églises, et admettre que le nom de منية الامرا est donné aussi tantôt à l'un tantôt à l'autre, d'où la confusion. Mais je dois reconnaître que cette conclusion ne s'impose pas.

⁽¹⁾ Édition Wüstenfeld, IV, 675.

⁽⁴⁾ V. 45, l. 6.

⁽²⁾ Édition Wüstenfeld, 408 et 409.

⁽⁵⁾ Abdellatif, p. 597, n° 5; *Publ. de la Bibliothèque Khédiciale*, X, p. 6, l. 3.



⁽³⁾ Voir *Description de l'Égypte*, t. XVIII, 3^e partie, p. 145. *Atlas*, feuille 24, carreau 10.

⁽⁶⁾ *Géogr.*, p. 256.

DEUXIÈME PARTIE.

CONJECTURES SUR LES NOMS DE DIVERSES LOCALITÉS.

1° ΧΗΜΙ.

Ce mot a deux sens « Égypte » et « feu, foyer ». Il est vrai que ce dernier sens n'est pas absolument établi car c'est un ἄπαξ λεγόμενον. M. l'abbé Hyvernat, que j'ai consulté à ce sujet, m'écrivait : « Le mot ΧΗΜΙ dans le sens de foyer, ne se rencontre, à ma connaissance, que dans le panégyrique de ΘΕΠΟΥ† par ΚΗCΑ contenu dans le *Cod. Vatic.* LXVI et dans le *Cod. Borg. Memphit.* XXVI qui est la copie du *Cod. Vatic.* par Tuki. Zoega dans son *Catalogue*, p. 33 et suiv., en a publié et traduit des extraits. C'est là que Tattam a pris le mot. Vous le trouverez à la page 37, ligne 3, dans la phrase suivante : ΗC †ΦΡΩ ΓΑΡ ΤC ΟΥΟZ ΠΑΙΡΗ† ΕΥΖΕΜCΙ ΘΑΤCΗ †ΧΗΜΙ ΕΥΤΑΟΥC. M. Amélineau, depuis, a publié ce panégyrique *in extenso*. Je lis, en effet, dans Zoega (*Catal.*, p. 40) « Hiberno tempore, sedebant juxta focum » et dans les *Mémoires de la Mission archéologique française du Caire*, t. IV, où M. Amélineau a publié le texte et la traduction de la Vie de Schnoudi, à la page 63 : « comme c'était l'hiver, ils étaient assis près d'un feu ». Il semble bien résulter du contexte que le mot †ΧΗΜΙ doit désigner soit « le foyer » soit « le brasero » soit « le fourneau » : l'expression « comme c'était l'hiver » nécessite ce sens. A ce sujet, mon collègue M. Lacau m'a rappelé l'hypothèse suivante présentée par MM. Borchardt et Schäfer. Le signe  *kem*, employé pour désigner l'Égypte, et dont provient le ΚΗΜC thébain et le ΧΗΜΙ memphitique, représente non pas, comme on le croit communément, une queue de crocodile ou de quelque poisson, mais un amas de charbon d'où sortent les flammes. M. Griffith, qui mentionne cette hypothèse⁽¹⁾, dit qu'elle ne concorde pas avec ses fac-simile; mais si l'on veut bien se reporter à la publication récente de M. Percy E. Newberry sur le tombeau de Rekhmara, on verra des fourneaux dont la flamme s'échappe représentés d'une façon presque identique au signe hiéroglyphique ⁽²⁾. Les auteurs de cette hypothèse

⁽¹⁾ *A collection of hieroglyphs*, 1898, p. 23.

(surtout dans le registre inférieur de droite). Cf.

⁽²⁾ *The life of Rekhmara*, planches XVII-XVIII

VIREY, *Tombeau de Rekhmara* (*Mémoires de la*

ont pensé au sens du thème *km* « noir », mais elle concorderait bien mieux avec le sens de « brasier » de *χημι* qui résulte de la Vie de Schmoudi. J'ajouterai que l'idée primitive de *feu* rend fort bien compte des deux sens ordinaires de la racine ■ 1° noircir 2° consumer (le temps, la vie, etc.).

M. Amélineau a signalé un curieux texte thébain d'après lequel l'Égypte aurait été appelée *κημε* « soit parce qu'elle est noire, soit parce qu'elle était une *κημε* » ΕΤΒΕ ΠΑΙ ΝΤΑΥ† ΠΙΝΕΤ ΧΕ ΚΗΜΕ Η ΕΘΒΕ ΧΕ ΣΚΗΜ Η ΧΕ ΟΥ-ΚΗΜΕ ΤΕ⁽¹⁾. M. Amélineau déclare ignorer ce qu'est une *κημε*; il me semble que c'est la même chose que *χημι*, et, qu'on peut fort bien dire de l'Égypte qu'elle a été un « foyer » de lumière et de civilisation, « un phare lumineux »⁽²⁾ dans l'histoire.

Je serais fort porté à croire que la *χημια* des Grecs الكيمياء des Arabes, l'alchimie dérive de ce sens de *χημι*. La chimie n'a-t-elle pas toujours été la science du feu ? Jusqu'à Lavoisier elle n'était pas autre chose que l'étude de l'action du feu sur les corps, et la théorie du phlogistique semblait être, avant lui, le dernier mot de cette science.

Peut-être, aussi, le thème égyptien *km* est-il le même que celui du grec *κάμινος* et du latin *caminus*.

Hamaker a supposé, avec raison, je crois, que le mot *cham'* qui entre en composition du fameux *Ḳaṣr aḥi cham'* venait non pas de l'arabe شمع « cire, bougie » mais du *χημι* égyptien⁽³⁾ et M. Butler, sans connaître cette hypothèse de Hamaker, a émis la même idée⁽⁴⁾. Cette rencontre de deux savants auteurs est une présomption en faveur de la thèse, et cependant ni l'un ni l'autre ne pensaient au sens de *χημι* feu, et n'y voyaient que le nom de l'Égypte.

Or le *Ḳaṣr aḥi cham'*, était, d'après la tradition conservée par les auteurs arabes, un temple du feu, et Maḳrizi nous donne comme explication du mot *cham'*, qu'on y allumait, à certaines époques, les cires الشمع⁽⁵⁾.

Cette étymologie est forgée à plaisir. Ibn Iyās (*Hist.*, I, p. 15, l. 26) l'attribue

Mission arch. française du Caire, V, fasc. 1, pl. XIII).

⁽¹⁾ *Géographie*, p. 225.

⁽²⁾ C'est, si mes souvenirs sont exacts, l'expression dont s'est servi Renan quelque part en parlant de l'Égypte et de la Chaldée.

⁽³⁾ Dans le *Liber de expugnatione Memphidis*, cité par REINAUD, *Géographie* d'Aboulfida, II, 163, note.

⁽⁴⁾ *Abou Salih*, trad. Evetts, p. 72, n. 4.

⁽⁵⁾ *Khitat*, I, p. 287 وكان هذا القصر يوقد عليه الشمع في راس كل شهر الخ.

à al Wākidi. Al Wākidi ou l'ouvrage qu'on a sous son nom, donne de l'Égypte et de sa conquête le récit le plus romanesque ⁽¹⁾. Il a été édité, récemment, au Caire en 1316 de l'Hégire. Le texte (II 28, l. 30) n'est pas aussi explicite que celui que lui attribue Ibn Iyās; il se contente de cette phrase assez peu claire d'ailleurs : *واما سمى قصر الشمع لانه لا يخلو من شمع الملوك* mot à mot : « on l'appelait *Ḳaṣr ach cham* parce qu'il n'était jamais vide du *cham* des rois ». Qu'est ce que le *cham* des rois *شمع الملوك*? c'est ce que je ne puis décider. Yākoût avoue qu'il ignore la raison de cette appellation ⁽²⁾, et il dit ailleurs que le château portait aussi le nom de *Ḳaṣr ach chām* *قصر الشام* ⁽³⁾. Ces deux formes *شمع* et *شام* trahissent un mot d'origine étrangère, capricieusement transcrit par les Arabes, et la seconde est évidemment sous l'influence de cette tradition du feu. Par hasard, le mot *cham* « cire » évoquait l'idée de flambeau. Il n'en fallait pas tant pour créer une étymologie arabe. La forme *شام* *chām* ou *chēm* est probablement la plus ancienne. Maḳrīzī l'ignore. La transcription du χ grec en *ش* arabe n'est pas rare ⁽⁴⁾. Je me rallie donc à l'opinion de Hamaker et de M. Butler, avec cette nuance cependant, que le mot $\chi\mu\mu$ d'où est dérivé *شمع* signifiait « feu » et non « Égypte ».

La forteresse de Babylone étant un poste d'observation, il devait y avoir toutes les nuits un feu permanent ⁽⁵⁾, et on la désignait sous le nom de $\epsilon\lambda\epsilon\gamma$ —

⁽¹⁾ Voir HAMAKER, *Liber de expugnatione Memphidis*.

⁽²⁾ Éd. Wüstenfeld, IV, 112, l. 17. *ولا ادري لمر سمى بالشمع*.

⁽³⁾ *Ibid*, p. 551 l. 6. *سموه قصر اليون وقصر الشام*. وقصر الشمع.

⁽⁴⁾ Cf. *خرطونية*, *χειροτονία* (Abou Ṣāliḥ, traduction Evetts, p. 106, n° 4). Inversement le *ش* arabe initial est rendu par *x* en espagnol. Dans l'orthographe moderne cet *x* est remplacé par *j* (ENGELMANN et DOZY, *Glossaire des mots dérivés de l'arabe*, Leyde, 1869, p. 17).

⁽⁵⁾ Istakhri nous rapporte que lorsque le Pharaon se rendait de Memphis à Héliopolis, des feux s'allumaient sur le Mouḳattām pour avertir les populations de son départ et de son retour. DE GOËJE, *Bibl. Géogr.*, I, p. 106, l. 2 : *وعين شمس*

ومنف هما قربان قد خربا كل واحدة منهما من الفسطاط على نحو اربعة اميال وعين شمس من شمالي الفسطاط ومنف من جنوبيه ويقال انهما كانا مسكنين لفرعون وعلى راس جبل المقطم في قلته مكان يعرف بتنور فرعون يقال انه كان اذا خرج من احد هذين الموضعين يوقد فيه فيبعد في المكان الاخر ما يبعد له. Cf. Yākoût, *Géog. Wört.*, IV, p. 668, l. 21. Cette tradition paraît être empruntée à Ibn Abd al Ḥakam qui dit, en parlant du Mouḳattām : *ويقال بل كان موقدا يوقد فيه لفرعون اذا هو ركب من منف الى عين شمس وكان على المقطم موقد اخر فاذا راوا النار علموا بركوبه فاعدوا له ما يريد وكذلك اذا ركب منصرفا من عين شمس*. Bibliothèque nationale de Paris, manuscrit 1687, p. 217. Cf. Al Ḳouḍā'i cité par Maḳrīzī, *Aḥṣāʾ*, II, 255, l. 21. J'en reparlerai à l'article Mouḳattām (n° 17).

ΛΩΝ ΝΧΗΜΙ ou ΝΤΕ ΧΗΜΙ, c'est-à-dire la Babylone du feu, plus couramment ΧΗΜΙ. Les Arabes qui connaissaient déjà l'équivalence dans leur langue de مصر avec ΧΗΜΙ Égypte, ont donné à la localité le nom de مصر. De là vient que le nom de Fostât et celui de Miṣr sont absolument synonymes chez tous les auteurs anciens. Le mot arabe *miṣr* مصر pluriel *amṣâr* امصار a encore un autre sens, celui de « capitale, grande ville ». C'est en ce sens que nous verrons al Moukaddasî dire que al Foustât est le *miṣr* المصر et même le *miṣr* de Miṣr مصر مصر⁽¹⁾. C'est ainsi qu'il faut entendre d'autres passages d'auteurs arabes où il est dit que Memphis était Miṣr l'ancienne مصر القديمة⁽²⁾. De là probablement est venue l'erreur que j'ai déjà indiquée assimilant Fostât (à cause de son nom مصر القديمة) à Memphis⁽³⁾.

2° ΧΑΜΑΙΑΝ.

Une conjecture plus risquée m'amène à croire que ce mot vient de la même racine par l'intermédiaire d'un mot grec comme τὸ χημεῖον ou χαμαῖον le (canal) de ΧΗΜΙ. Nous avons vu plus haut (p. 166) que le Khalidj appelé ainsi en copte longeait le pied du Babloûn moderne. Si le mot copte n'est pas une déformation du mot arabe khalidj, ce qui, après tout, serait possible, on peut hasarder cette hypothèse, avec toutes réserves cependant. Elle aurait aussi l'avantage d'expliquer le mot ΧΑΜΕΘΕ signalé dans le martyre de Jean de Phanidjoît (voir plus haut p. 136).

3° ΚΕΠΙΤΩ ΒΑΒΥΛΩΝ.

L'équivalence de ces mots avec Kaṣr ach cham' étant établie, ΚΕΠΙΤΩ doit être considéré comme l'équivalent du Kaṣr arabe.

La première hypothèse qui se présente à l'esprit c'est que ΚΕΠΙΤΩ est une déformation de ΚΕΩΡΩ que nous avons vu entrer dans la formation de ΚΕΩΡΩΜΙ. Cependant, comme l'altération est un peu forte, je proposerais une autre hypothèse.

Maḳrîzî nous dit qu'on montrait encore au Kaṣr ach cham' une koubbat

⁽¹⁾ Éd. de Goëje, 194, l. 6; 197, l. 10.

⁽²⁾ Par exemple dans Kaḳachandî (éd. Wüstenfeld, p. 41, « Alt Mier »; ms. 18 r°, مصر القديمة).

⁽³⁾ Voir plus haut, page 152, note. — Cette er-

reur est signalée et combattue fort judicieusement par Guillaume de Tyr, *Hist. or. des Croisades* (*Acad. des Inscr.*), I, 206; cf. éd. P. Paris, II, 273.

(coupole) قبة reste de l'ancien temple du fen érigé là par les Perses et en face de laquelle était un masdjid. Elle portait le nom de Koubbat ad doukhân « la coupole de la fumée ⁽¹⁾ ». C'est ce que Fourmont appelle : « Koubbet-il-fars ou le dôme des Perses ⁽²⁾ ».

Ibn Doukmâk confirme ces détails et nous dit qu'il y avait là un masdjid appelé Masdjid al Koubbat, près d'une Koubbat romaine رومانية; ce masdjid donnait son nom à tout un quartier important du Kaṣr ar Roûni : *Khatt masdjid al Koubbat* ⁽³⁾ qui comprenait tout la partie Est du Kaṣr comme je l'établirai dans ma topographie de Fostat.

Il est possible, — mais, faute de textes, on ne peut que le supposer, — que le Kaṣr ach cham' ait été désigné dans son entier par cette Koubbat caractéristique. Dans ce cas, ΚΕΡΙΤΩ ΒΛΕΥΛΩΝ serait la transcription exacte de l'arabe قبة بابلون; toutefois, la syllabe τω serait superflue, semble-t-il ⁽⁴⁾. La conjecture est donc assez attaquable et je ne la présente que parce qu'elle me paraît l'être moins que la première.

4° TENDOÛNYÂS.

La chronique de Jean de Nikiou nous apprend qu'il y avait entre Babylone et Héliopolis une ville appelée Tendoûnyâs ⁽⁵⁾. Je résume, à ce sujet, le récit qu'il fait et qu'on peut parfaitement suivre sur le plan.

'Amrou, campé à Héliopolis, est attaqué par les Romains qui sortent de Babylone. Dans la prévision de cette attaque, 'Amrou qui a reçu des renforts ⁽⁶⁾, a dissimulé deux corps sur le passage des Romains « l'un près de Tendoûnyâs, un autre au Nord de Babylone ». Conformément aux ordres qu'il a donnés, ces

⁽¹⁾ I, 287, l. 25; cf. Yâkoût, *Dictionnaire*, IV, 112, l. 15.

⁽²⁾ P. 118.

⁽³⁾ IV, 15, l. 37; 81, l. 14 et 16; V, 24, ligne 4.

⁽⁴⁾ A moins qu'on n'y voie un préfixe de ΒΛ-ΕΥΛΩΝ analogue au ο qui précède ce nom (voir plus haut, p. 152).

⁽⁵⁾ ZOTENBERG, *Not. et extr. des manuscrits*, XXIV, 1^{re} partie, p. 557 et 558.

⁽⁶⁾ Ces renforts devaient être constitués par l'armée de Zoubâir ibn al 'Awwâm dont le rôle

d'avant-garde est signalé maintes fois par les auteurs arabes. L'avant-garde portait le nom de « ceux du drapeau » *ahl arrâyat* أهل الراية ou simplement *arrâyat* الراية (Ibn 'Abd al Hakam, manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris, n° 1687, page 140; Ibn Khallikân, traduction de Slane, II, page 87; Maḳrizî, *Khîṭat*, II, page 297, l. 4, etc.) Leur chef s'appelait sans doute *wâlî arrâyat* والى الراية d'où le nom à peine déformé de Walwârya que lui donne Jean de Nikiou.

deux corps prennent à revers les Romains engagés contre 'Amrou. Leur défaite livre la ville de Tendoûnyàs aux Arabes.

Il est évident qu'il y a trois villes distinctes : Babylone, Tendoûnyas et Héliopolis. Bien avant la conquête, il y avait dans la plaine, précisément entre Babylone et Héliopolis, une localité que les Arabes appelaient Oumî Douneîn ⁽¹⁾ أم دنين. Cette forme arabisée vient évidemment de quelque nom copte du type ΟΥΜΛΟΥΝΑΙΝ qui joint à l'article devient ΤΟΥΜΛΟΥΝΑΙΝ et présente ainsi suffisamment de ressemblance avec Tendoûnyàs pour autoriser l'identification des deux noms que je propose. M. Amélineau propose l'étymologie : †ΑΝΤΩΝΙΑΣ ⁽²⁾, qui est certainement très acceptable, et à laquelle je me rallierai volontiers, en proposant seulement †ΑΝΤΩΝΙΝΑΣ pour mieux expliquer la forme arabe, dont la vocalisation, donnée par Yâkoût dans son grand dictionnaire, est, d'ailleurs, sujette à caution.

Je ne puis admettre avec M. Amélineau que « la ville de Tendoûnyàs dont la garnison avait péri et dont il n'était resté que trois cents hommes » (chronique, *loc. cit.*), fût une simple tour de la forteresse de Babylone. Une telle hypothèse non seulement ne concorde avec aucun passage, mais encore contredit visiblement celui que je viens de citer lequel suppose certainement à la ville une garnison de quelques milliers d'hommes.

M. Zotenberg place cette localité « d'après notre texte » au Sud de la Citadelle de Babylone, et y voit, en fin de compte, le quartier méridional de la ville. C'est sans doute parce que l'un des corps était au Nord de Babylone et l'autre près de Tendoûnyàs, que ce savant en conclut que Tendoûnyàs était au Sud ; mais une telle conclusion est-elle si légitime ? Tout au plus pourrait-on dire que le corps placé près de Tendoûnyàs se trouvait ailleurs qu'au Nord de Babylone, et, encore, il est tout aussi admissible que les indications topographiques de Jean de Nikiou n'aient rien d'exclusif. La position des troupes est déterminée ici uniquement par le voisinage des localités, et nous ne contredisons nullement le texte en échelonnant les deux corps sur la route de Babylone à Héliopolis, l'un au Nord [et proche] de Babylone, l'autre [également au Nord et] proche de Oumm Douneîn (= Tendoûnyàs), et très vraisemblablement assez rapproché du corps principal qui était du côté d'Héliopolis. Il me semble, le plan sous les yeux, que la tactique du général arabe est d'une lumineuse clarté. Quelle que

⁽¹⁾ RAVAISSE, *op. laud.*, p. 416. — ⁽²⁾ *Géographie*, p. 491.

soit la position des corps qui sont chargés de prendre les Romains à revers, il est inadmissible qu'ils ne soient pas sur leur route, donc *entre Héliopolis et Babylone*, donc au Nord de Babylone. Puisque l'un des corps est dit positivement être au Nord de Babylone, j'en conclus que le second est encore un peu plus au Nord et dans la direction d'Héliopolis. « La distance entre Héliopolis et Babylone est trop grande — comme le remarque très justement M. Zotenberg lui-même — pour que le champ de bataille ait pu embrasser toute la surface du triangle formé par les positions des Musulmans ». Cette objection est insurmontable si l'on admet que le corps le plus éloigné est au Sud de Babylone, elle est facilement levée si on le place à peu de distance au Nord de Babylone, si on place le corps de 'Amrou un peu au Sud d'Héliopolis et si on assigne à celui qui occupe le voisinage de Tendoûnyàs la région intermédiaire ⁽¹⁾. L'armée romaine, une fois en contact avec le corps d'Héliopolis, est attaquée par le corps de Tendoûnyàs en flanc, et au moment où elle essaie de se dégager et de reprendre la communication avec Babylone, elle se voit coupée par le troisième corps; elle s'enfuit alors « sur des bateaux », le Nil restant en effet la seule voie pour rentrer dans la forteresse si imprudemment quittée. La ville de Tendoûnyàs se trouve isolée, la garnison est massacrée sauf trois cents hommes qui s'enferment dans la forteresse, puis s'enfuient et laissent le terrain libre aux Musulmans qui s'emparent de cette ville. Je crois qu'on trouverait chez peu d'historiens anciens un récit de bataille aussi précis et aussi facile à suivre sur une carte.

Un passage très précis de Yâkôût confirme point par point ce que je viens de dire. Je le traduis en entier : « Al Maḳs. . . . est devant le Caire sur le Nil; avant l'islam il s'appelait Oumm Dounaïn et il s'y trouvait une *forteresse* et une *ville* avant la construction de Fostât. 'Amrou ibn al 'Asi l'assiégea et ses habitants lui livrèrent de rudes combats jusqu'à ce qu'il la conquît en l'an 20 de l'hégire. Je pense que c'est différent du Ḳaṣr ach cham', dont j'ai parlé à son article et à

⁽¹⁾ La distance d'Héliopolis (Matariéh actuel) à Babylone (Ḳaṣr ach cham' actuel) est de 12 kilomètres environ; Oumm Douneïn ou Tendoûnyàs (Le Caire actuel, région de l'Ezbekyeh) est à 7 kilomètres du premier et 5 kilomètres du second. Plaçons par exemple 'Amrou à 3 kilomètres d'Héliopolis au Sud, un corps à 3 kilo-

mètres au Sud (donc à 1 kilomètre de Tendoûnyàs) et un autre corps à 3 kilomètres toujours au Sud, donc à 3 kilomètres au Nord de Babylone. Les trois corps ne sont plus séparés les uns des autres que par 3 kilomètres de distance, et tous leurs mouvements peuvent se faire en moins d'une heure.

Babilioùn ⁽¹⁾. Comme nous connaissons la position exacte de Oumm Dounaïn, la réflexion de Yâkoût est pour nous superflue : elle est cependant intéressante parce qu'elle prévient la confusion qui pouvait se produire.

Je pose donc comme certain que Tendoûnyàs et sa forteresse étaient même chose que Oum Dounaïn et sa forteresse, et je propose de voir dans les deux mots une déformation d'un primitif \dagger ΑΝΤΩΝΙΑC, ou mieux \dagger ΑΝΤΩΝΙΝΑC.

5° ياق.

Une légende arabe place la naissance d'Agar mère d'Isma'il, dans le voisinage d'Oumm Dounaïn en une localité appelée Yâk ياق ⁽²⁾. On doit, suivant toute vraisemblance, rapprocher ce nom du pays de Yakou ou Yaoukou, situé à l'Ouest de la Montagne rouge, comme il semble bien résulter de l'itinéraire suivi par un égyptien fuyant de Memphis vers les déserts de la Mer Rouge ⁽³⁾. Je remarquerai avec M. Maspero que ce nom, suivant Brugsch, désigne « les tailleurs de pierre ». Or le Moukattam au dire des Arabes, est la montagne qui se termine par « l'endroit où l'on coupe les pierres » مقطع الحجارة et après cela va jusqu'à Al Yahmoûm ⁽⁴⁾. Al Yahmoûm est la même chose que la Montagne Rouge ⁽⁵⁾. Cet endroit n'est pas Tourah, comme le croit M. Bouriant dans sa traduction de Makrizi. Il répond à un point placé plus au Nord du côté de Fostât, au pied de la Mosquée de Tôuloûn dans la région dite d'al Karâfat, comme je le montrerai dans ma topographie de Fostât ⁽⁶⁾. Il est ainsi peu éloigné de Oumm

⁽¹⁾ المتس وهو بين يدي القاهرة على النيل
وكان قبل الاسلام يسمى ام ديني وكان فيه حصن
ومدينة قبل بنا الفسطاط وحاصرها عمرو بن العاصي
وقاتله اهلها قتالا شديدا حتى افتتحها في سنة ٢٠
للهجرة واطنه غير قصر الشمع المذكور في بابه وفي
بابلون. Edition WÛSTENFELD, IV, 606. Cf. III, 894, l. 8 et Makrizi, *Khîṭaṭ*, I, 289, l. 24; c'est après de longs combats à Oumm Dounaïn que 'Amrou, ayant reçu les renforts, assiège le fort de Babylone. فامده عليه الفتح فكتب الى عمر يستعده. فامده ثم احاط المسلمون بالحصن

Il y a donc, sur ce point, entier accord entre Jean de Nikiou et les auteurs arabes.

⁽²⁾ *Marâsid al ittîlâ*. éd. ar., JUYNBOLL, 1854, III, p. 332. Yâkoût, *Dictionnaire*, I, 356, l. 9; IV, 1004, l. 3; Makrizi, *Khîṭaṭ*, I, 25, l. 21: lire جان au lieu de ياق.

⁽³⁾ MASPERO, *Voyage de Sinouhit dans Mém. de l'Institut égyptien*, II, p. 20.

⁽⁴⁾ Yâkoût, IV, p. 127, l. 2: التقط ما بيني. التقصير الى مقطع الحجارة وما بعد ذلك من الكموم. Cf. Makrizi, *Khîṭaṭ*, I, p. 125, l. 1; traduction BOURIANT, p. 359.

⁽⁵⁾ RAVASSE, p. 415, note 2.

⁽⁶⁾ Makrizi parmi les *kiosques* de Karâfat en mentionne un sur le côté de مقطع الحجارة; II, 453, l. 22.

Dounaïn, 3 à 4 kilomètres environ. La légende de Agar, en arabe Hâdjar, est peut-être venue du mot « pierre » en arabe *hadjar*. Bien des récits populaires naissent de plus vagues ressemblances de mots.

En tous cas, Oumm Dounaïn étant placé très exactement à l'Ouest de la Montagne rouge, le village de Yâk devait y être également; or, le pays de Yâkou répond, d'après le texte égyptien, à cet emplacement.

6° فسطاط.

La ville fondée par 'Amrou près de la forteresse de Babylone porte le nom de Fostât. Les Arabes écrivent généralement الفسطاط al Foustât et le font dériver d'un mot arabe ou prétendu tel signifiant la tente. D'après eux, c'est là que 'Amrou avait dressé ses tentes, et le nom en est resté ⁽¹⁾.

Je crois cette étymologie fantaisiste, et je me fonde sur ces passages de Maḳrîzî et de Ḳalkāchandî : « Ibn al Bakrî signale les variantes al Foustât et al Fîstât et aussi Foustât et Boustât; al Moutarrîzî indique Foustâd et Foustâd, chacune de ces formes aussi avec un *i* au lieu d'un *ou* » ⁽²⁾. « On prononce Foustât, Foussât ou d'après al Djouhârî : Fîstât, Fîssât ⁽³⁾ ». Rossi a déjà suggéré comme étymologie le latin *fossatum* et le byzantin φόσσαντον ⁽⁴⁾ qui répond bien à la forme Foussât. Si l'on admet la forme Fîstâd, et que l'on se souvienne que l'article copte πϣ est souvent transcrit par le ع arabe, on pensera immédiatement au copte πϣϣⲗⲁⲓⲟⲛ « le stade, l'hippodrome » ⁽⁵⁾. La terminaison *ion* disparaît le plus souvent dans les mots grecs transportés en arabe ⁽⁶⁾. Si la forme primitive est Fîstât, on pourrait encore penser au mot byzantin στάσιον (latin *statio*), car une région très voisine de la mosquée de 'Amrou s'appelait en arabe الموقف al Maouḳîf « la station » ⁽⁷⁾. De toute façon, je crois à une étymologie copte ou byzantine et non arabe.

⁽¹⁾ Voir dans Maḳrîzî, *Khîṭaṭ*, I, p. 926, le chapitre où il traite de l'origine de ce nom.

⁽²⁾ *Ibid.*, I, 30.

⁽³⁾ Ḳalkāchandî (édition WÜSTENFELD, p. 50, manuscrit, f° 22 v°).

⁽⁴⁾ *Etymologiae ægyptiacae*, p. 240.

⁽⁵⁾ KIRCHER, *Ling. aeg.*, p. 154, πϣϣⲗⲁⲓⲟⲛ ميدان.

⁽⁶⁾ Cf. δημόσιον ديموس (Dozy, *Suppl. aux dict. arabes*, sub verbo).

⁽⁷⁾ Maḳrîzî, I, 437, l. 32 et passim. Ibn Douḳmāk, IV, 34, l. 13 ; 56, l. 8 ; 106, l. 24 ; etc. J'en parlerai avec détails dans ma reconstitution de Fostât. Il était exactement situé entre la Mosquée de Ṭoulloun et celle d'Aboû Sou'oud (voir les plans du Caire).

7° العسكر.

Sous la dynastie des Abbasides, les gouverneurs de l'Égypte, au lieu de résider à Fostàt même, s'installèrent vers le Nord-Est dans la région appelée al 'Askar. Les auteurs arabes semblent dire que le nom vient de l'arabe al 'Askar « l'armée », parce que c'était là qu'avait campé l'armée envoyée par les Abbasides⁽¹⁾. Je crois peu, je l'avoue, à cette étymologie. Comme la région immédiatement voisine est celle d'une nécropole (Ḳarāfat), je me demande si la vraie origine, ne serait pas égyptienne et ne se rattacherait pas au Dieu des morts *Sokar*, dont on retrouve le nom à Saqqara. Avec l'alif prosthétique les Arabes ont fait Askar اسكر qu'ils ont ramené à un mot de leur langue, suivant le procédé qui leur est coutumier⁽²⁾. Peut-être est-ce du même vocable que vient le nom de Yachkour يشكر donné à la montagne qui domine la plaine de al 'Askar.

8° القطائع.

Une autre région qui devint la résidence des dynasties Toulounide et Ikhchidite, et où Aḥmad ibn Ṭoûloun édifia sa mosquée, portait le nom d'al Ḳaṭā'ī. Le nom est arabe à n'en pas douter. Je propose simplement de le rapprocher du مقطع المجارة signalé à l'article باق et d'écarter l'opinion générale qui y voit le mot « fiefs militaires »⁽³⁾. Je me fonde sur ce que l'historien Ibn 'Abd al Ḥakam qui écrivait à l'époque même d'Aḥmad ibn Ṭoûloun ignore ce nom (comme celui d'al 'Askar d'ailleurs), ou du moins applique ce terme de al Ḳaṭā'ī — avec son véritable sens de « coupures » c'est-à-dire de terres détachées (du domaine public pour être attribuées à un particulier) — à une toute autre région au centre même de

⁽¹⁾ Makrizi, I, p. 304, chapitre d'al 'Askar. Cf. *Abou Maḥāsin*, édition JUYNBOLL, I, p. 362; QUATREMÈRE, *Mém. Géog.*, II, p. 452. seq.

⁽²⁾ Le nom de اسكر est donné à une ville de la province de Aṭṭīḥ, cf. Yâkoût, *Diction. Géographique*, I, 253, Makrizi, *Khūṭat*, II, 517; Ibn Doukmâk, IV, p. 133, cités par le traducteur d'Abou Ṣāliḥ (page 58, note 3). Le nom de Da'ir al 'Askar ديار العسكر dans le district salé est dif-

ficile à expliquer par l'arabe, car on ne voit pas de quelle armée il pourrait être question (Makrizi, II, 508, l. 14; Cf. WÜSTENFELD, *Gesch. der Copten*, texte arabe, p. 45; traduction, p. 109, n° 64; EVETTS, *Churches and Monasteries* (Abou Ṣāliḥ), p. 320, n° 64.

⁽³⁾ Voir dans Makrizi, I, 313, le chapitre consacré à cette résidence. Cf. QUATREMÈRE, *Mém.*, II, 458 et *Abou Maḥāsin*, éd. JUYNBOLL, II, p. 14.

Fostat⁽¹⁾. Je reviendrai sur cette question ailleurs. Je me contente ici d'énoncer mon opinion.

٩° القاهرة.

Ce nom paraît être incontestablement arabe. C'est le féminin de القاهرة « le dompteur ». Les uns disent que c'est l'épithète de la planète Mars, sous l'ascendant de laquelle fut fondée la ville; d'autres, que la ville prit ce nom parce que sa fondation consacrait la victoire des Fatimides⁽²⁾. Mais je ne puis m'empêcher de remarquer que la plaine où fut fondée le Caire peut être considérée comme une dépendance de 'Aïn Chams : la ville de Ra ϣϣ. Or le copte ϣϣϣϣ ou ϣϣϣϣ « la terre de Ra » répond rigoureusement au mot arabe Kāhīrat. Si Quatremère a pu légitimement supposer que ϣϣϣϣ est « la terre de Hor »⁽³⁾, on peut également croire que l'arabe Kāhira répond à un nom copte de même type. Les Fatimides ont-ils emprunté un tel nom aux Coptes? C'est ce que nous ignorons. Mais le rapprochement m'a paru bon à signaler, à titre de pure conjecture, bien entendu⁽⁴⁾.

10° ΜΙΣΤΡΑΜ.

Il est dit, dans le martyre de Jean de Phanidjoït, que le bruit de la démarche du saint se répandit « dans les deux villes de ϣΗΜΙ et de ΜΙΣΤΡΑΜ »⁽⁵⁾. Quatremère estime que « ΜΙΣΤΡΑΜ désigne la ville du vieux Caire, appelée par les Arabes Misr ou Fostat ». Mais nous avons vu que le Miṣr arabe مصر répond au copte ϣΗΜΙ. M. Amélineau émet une hypothèse plus hasardée en lisant ΜΙΣΤΡΑΜ et en voyant dans l'élément ΣΤΡΑΜ une corruption du grec στρατεύμα d'où l'équivalence ΜΙΣΤΡΑΜ العسكر al 'Askar⁽⁶⁾. Outre que ΜΙΣΤΡΑΜ est une fausse

⁽¹⁾ Bibliothèque nationale, manuscrit arabe 1687, p. 183 et seq. ذكر القطائع. Ce texte est cité par SOUYOÛFI, *Housn al Mouhâdirat*, I, 90.

⁽²⁾ Voir RAVASSE, *loc. cit.*, p. 420. — À titre de curiosité j' mentionnerai l'étymologie proposée par CURZON, *The monasteries in the Levant*, p. 23; pour lui Masr al Kahira signifie : « the unlucky (city of) Egypt », et il le rapproche du mot الكريهة (sic) « al kariha the unlucky ».

⁽³⁾ *Mém. Géogr.*, I, 145. M. AMÉLINEAU, *Géogr.*,

page 208, remarque qu'il faudrait ϣϣϣϣ.

⁽⁴⁾ Ce rapprochement a déjà été suggéré par M. DE VAUJANY, *Le Caire et ses environs*, p. 102.

⁽⁵⁾ *Journal Asiatique*, 8^e série, IX, p. 160. La copie de Tuki publiée par M. Amélineau, porte ΜΙΣΤΡΑΜ. QUATREMÈRE, *Mémoires*, I, p. 50, lit ΜΙΣΤΡΑΜ et M. l'abbé Hyvernât m'écrit que c'est bien la lecture du *cod. vatic.*

⁽⁶⁾ *Journal Asiatique*; *ibid.*, p. 131; *Géographie de l'Égypte*, p. 543.

lecture de Tuki, il convient de remarquer que le nom d'al 'Askar disparut lors de la fondation d'al Kaṭā'i⁽¹⁾; d'ailleurs, depuis les désastres d'al Moustansir, l'incendie de Fostât par Chavar etc., toute cette région n'était que ruines et n'a jamais été autre chose. Il est bien plus rationnel d'admettre que le groupe des *deux* villes répond au groupe bien connu des auteurs arabes مصر والقاهرة et comme مصر = xhmī on a forcément мисрѣм = القاهرة.

J'avoue que je ne puis m'expliquer cette forme : мисрѣм qui n'aurait gardé de la transcription κασιραζ ou †κασιραζ que l'élément ρα. On ne peut supposer une fausse lecture du traducteur copte qui ne pouvait ignorer le nom du Caire ni lire un mot arabe comme مستمر là où il y avait القاهرة.

Bien que je sois convaincu de l'identification de мисрѣм avec le Caire, j'ai renvoyé cet article aux conjectures, parce que le groupe xhmī et мисрѣм peut, à la rigueur, représenter un autre groupe que Miṣr et le Caire. Ainsi on pourrait voir dans мисрѣм une autre forme de κερωρωμī et se souvenir que pour les Coptes il y a le groupe Fostât (Miṣr) et Babylone (Kaṣr ach cham'). Ce serait peut-être hasardé. De toutes façons, je ne crois pas soutenable l'opinion de Quatremère et encore moins celle de M. Amélineau.

11° المطرية.

Le nom d'al Maṭariēh est bien connu aujourd'hui de tous les voyageurs. Il est célèbre de tout temps par sa source, l'arbre de la Vierge, etc.⁽²⁾. L'origine en paraît arabe, mais le mot مطر « pluie » dont il dériverait est bien étrange et aussi peu justifié que possible. D'autre part, il serait surprenant qu'un lien si légendaire n'ait pas gardé dans son appellation quelque trace des traditions qui s'y rattachent. M. Maspero a déjà suggéré, avec beaucoup d'à-propos, que l'Arbre de la Vierge a du succéder à quelque arbre sacré d'Héliopolis où une déesse, Hathor, Isis, Nit ou Selkit, se faisait adorer⁽³⁾. Ne pourrait-on rapprocher le nom de la localité du grec μήτηρ, et y voir un souvenir du culte rendu à la Mère, c'est-à-dire l'Isis⁽⁴⁾ des païens et plus tard la Vierge des chrétiens?

⁽¹⁾ Makrizī, I, 305, l. 17. والعسكر عامر الا انه منذ بنيت القطارح هجر اسم العسكر.

⁽²⁾ Voir, *Guide Joanne*. — *Égypte*, 1900, p. 315 et généralement toutes les descriptions de l'Égypte.

⁽³⁾ *Mémoires de Mythologie et d'archéologie*

égyptienne, II, p. 226-227. Cf. *Histoire de l'Orient*. — *Origines*, p. 122, note.

⁽⁴⁾ Notez qu'un des noms d'Isis, au dire du Plutarque (ch. LVI) est Μεθύερα qui est, peut-être, l'étymologie réelle de Maṭariēh.

Je remarque en passant que le grec *μετρητής* « mesure de liquide » a donné naissance à un mot arabe *مطر*, ce qui justifierait, s'il en était besoin, la transformation d'un mot grec tel que *μητρεῖον*, *μητρεῖα* en *مطرية*. Il est vrai que nous n'avons nulle preuve qu'un tel mot ait existé et qu'il ait été appliqué à la région.

Matarieh s'appelait aussi Miniât Maṭar⁽¹⁾; ce qui prouve que le mot Maṭar, privé de l'article, ne répond pas à un substantif arabe et également que cette région était originairement sur le Nil⁽²⁾.

مقدونية 12°.

Le nom de *Maḳadoûniat* appliqué par les Arabes à la Macédoine était aussi, au témoignage de quelques auteurs, un des noms de l'Égypte. Voici ce qu'en dit Maḳrizî. « Ibn Khalaweïh dans le livre de *Laïsa*⁽³⁾ dit : nul ne nous a expliqué pourquoi l'Égypte s'appelait autrefois Maḳadoûniat si ce n'est...⁽⁴⁾ par la langue hébraïque. Il dit : Maḳadoûniat est un refuge, et l'Égypte ne fut appelée ainsi que parce que Banṣar ibn Hām s'y réfugia. Les Grecs prétendent que le pays de Maḳadoûniat tout entier est un *wakf* (bien de mainmorte) de l'Église cathédrale qui est à Constantinople et ils appellent le pays de Maḳadoûniat : al Aouṣoufiat. C'est, d'après eux, Alexandrie et toutes ses dépendances, c'est-à-dire l'Égypte toute entière moins la Haute-Égypte (litt. le haut Sa'id) »⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ Maḳrizî, I, 304, l. 16; II, 110, l. 37 : Aboul Maḥâsin, I, 625, l. 12. Cf. QUATREMÈRE, *Recherches sur l'Égypte*, p. 190.

⁽²⁾ On fait dériver le mot *miniat* ou *mit* du copte *MONH* « port », cf. QUATREMÈRE, *Recherches sur l'Égypte*, p. 190 : *Mém. géogr.*, I, p. 244 « Le verbe memphitique *μori* et en saïdique *μοore* ou *μave* signifie aborder, ou faire aborder ». La prononciation primitive paraît bien avoir été *Mounia* ; mais on peut objecter la présence du *t* qui semble bien inhérent au mot puisqu'il subsiste dans l'abréviation *mit*. — Je n'oserais donc pas me fonder uniquement sur ce mot de *miniat* pour affirmer que Matarieh était sur le Nil, à une époque donnée. — Je crois seulement qu'on ne peut mettre en doute qu'Héliopolis l'a été : voyez plus bas, à l'article 18.

⁽³⁾ Ibn Khalaweïh a écrit un ouvrage sur les

exceptions de la langue arabe, où chaque article débute par *ليس* *laisa* « il n'y a pas » : d'où le titre de l'ouvrage (dans le texte arabe de Maḳrizî il faut lire deux fois *ليس*).

Monsieur professeur M. Hartwig Derenbourg le publie en ce moment.

⁽⁴⁾ Il y avait probablement le nom d'un auteur, sujet du verbe *قال* « il dit » : « comme me le suggère M. Hartwig Derenbourg.

⁽⁵⁾ وقال ابن خالويه في كتاب ليس [ليس] احد فسر لنا لما سميت مصر مقدونية قديما الا... في اللسان العبراني قال مقدونية مغيت وانما سميت مصر لما سكنها بنصر بن حام وتزعم الروم ان بلاد مقدونية جميعا وقف على الكنيسة العظامى التى بالقسطنطينية ويسمون بلاد مقدونية الاوصفية وفي عندهم الاسكندرية وما يضاف اليها وفي مصر كلها باسرها الا الصعيد الاعلى *Khitaṭ*, I, p. 22, l. 6. Traduction Bouriant, p. 58.

Cette étymologie hébraïque est de haute fantaisie⁽¹⁾. Quant à la dépendance établie entre l'Égypte et l'église de Constantinople, Sainte Sophie, elle est de plus haute fantaisie encore. J'ai demandé à mon ami M. Diehl, le savant byzantiniste, ce qu'il pouvait y avoir de fondé dans cette étrange assertion, et il m'a répondu que rien de semblable n'existait, à sa connaissance, dans les documents byzantins. Faut-il rapprocher ce nom d'Aoussoufiat de celui de Sofia, capitale de la Bulgarie moderne, confondue avec la Macédoine? Faut-il voir l'origine de cette bizarre confusion dans ce fait qu'une église d'Agia Sofia existait, d'après Abou Šalih, à Fostât⁽²⁾?

Yakout est plus raisonnable : « Maḳadhouñiat... c'est le nom de *Miṣr*⁽³⁾ dans le grec ancien. Ainsi l'a rapporté Ibn al Faḳīh (al Hamdanī, cf. édition de Goëje p. 57). Ibn al Bachḥārī (al Mouḳaddasī, voir plus loin) dit : Maḳadoūñiat à Miṣr; sa capitale est al Foustāt et c'est le *Miṣr* (dans le sens de la ville principale مصر pl. امصار) et en dehors d'elle⁽⁴⁾ est al Gharbiat⁽⁵⁾ (*sic*) et al Djiziat (*sic*) et 'Ain Chams. Ibn Khordadbeh dit : Miṣr était le séjour des Pharaons, parmi eux un roi portait le nom de Maḳadoūñiat »⁽⁶⁾.

Al Mouḳaddasī restreint le nom de Maḳadoūñiat à la région qui va de 'Ain Chams à Memphis rive droite et rive gauche.

Il divise l'Égypte en sept *Kouṛ* : le premier à partir de la Syrie est le Djifār; le second est le Ḥauf; le troisième le Rif; puis Alexandrie, puis Maḳadoūñiat, puis le Ša'id et enfin les Oasis (le Ḥauf et le Rif représentent le Delta actuel). « Quant à Maḳadoūñiat sa capitale est al Foustāt et c'est le *Miṣr*; parmi ses villes est Al 'Aziziat, al Djizat, 'Ain Chams »⁽⁷⁾. Auparavant il avait dit que

(1) A moins qu'on n'y voie le *migdol* מגדול de la Bible, bien déformé d'ailleurs.

(2) Traduction Evetts, p. 125.

(3) Je transcris *Miṣr*, parce que, comme on le verra plus loin, il est probable que cela désigne spécialement la région de Fostāt et non l'Égypte toute entière.

(4) ومن دونها. Il faut probablement lire ومن مكنها « et de ses villes ». Cf. le texte suivant d'al Mouḳaddasī (qui est le même que Ibn al Bachḥārī de Yakout).

(5) الغربية. Il faut probablement lire العربية « al 'Aziziat » cf. le texte suivant d'al Mouḳaddasī.

(6) مَقْدُونِيَّةٌ بَفَتْحِ اَوَّلِهِ وَثَانِيَةِ وَصَمِ الذَّالِ الْمُتَّحِمَةِ
وَسَكُونِ الْوَاوِ وَكَسْرِ النُّونِ وَيَا خَفِيفَةً وَهُوَ اسْمُ مِصْرَ
بِالْيُونَانِيَّةِ الْقَدِيمَةِ هَكَذَا ذَكَرَهُ ابْنُ الْغَفِيِّهِ وَقَالَ ابْنُ
الْبِشَّارِى مَقْدُونِيَّةٌ بِمِصْرَ وَقَصَبَتْهَا الْفَسْطَاطُ وَهُوَ الْمِصْرَ
وَمِنْ دُونِهَا الْغَرْبِيَّةُ وَالْجِيزِيَّةُ وَعَيْنُ شَمْسٍ وَقَالَ ابْنُ
خُرْدَادَبَهٍ وَكَانَتْ مِصْرَ مَنَازِلَ الْفَرَاعْنَةِ وَمِنْ جِلَّتْهُمْ مَلِكُ
(Éd. Wüstenfeld, IV, p. 602).


(7) Éd. de Goëje (*Bibl. géogr.* III, p. 193-194).

وقد جعلنا إقليم مصر على سبع كور فاولها من
نحو الشام الجفار ثم الحوف ثم الربيف ثم اسكندرية

le Nil parti de Nubie « va à Maḳadoûniât puis atteint al Foustât, puis se divise en sept branches »⁽¹⁾.

Al 'Aziziat représente Memphis car le même auteur dit plus loin : « elle est abandonnée et entièrement ruinée; c'était jadis le Miṣr; là résidait le Pharaon; là est son château et le masdjid de Yaḳoùb et de Yoûsouf »⁽²⁾. El Azizieh est encore aujourd'hui le nom d'un petit village de la province de Ghizeli (al Djizat)⁽³⁾. Alî Pachâ Moubarek nous apprend que cet endroit est appelé Al-'Aziziat العربية et aussi Al-'Aguiziat الحيزية⁽⁴⁾. L'Atlas de l'Égypte l'appelle Kafr el Azizieh كفر العربية et le place à une très petite distance au Nord de Bedrechin, Mit Rahineh et Sakkarah qui, on le sait, sont sur l'emplacement de Memphis⁽⁵⁾. La carte des Domaines le place au même point sous le nom de El Agizieh.

Donc Maḳadoûniât comprend Memphis et Djizat sur la rive gauche. Fostât et 'Ain Chams (Héliopolis) sur la rive droite. C'est le territoire sacré que nous voyons parcourir par Piankhi lors de son intronisation, et dont nous aurons à parler plus loin. C'est dans toute sa partie orientale la région dont j'ai ici dressé la carte.

Je laisse aux égyptologues le soin de découvrir l'origine de ce nom. A titre d'indication, je signalerai la fréquence de l'élément MK dans cette région : Mouḳattam, Maḳṭa', Maḳs; peut-être est-ce celui qui figure dans [Har]makhiis (le Sphinx de Ghizeli), Peut-être Maḳadoûniât est-il l'un des noms de Memphis :  - *Makha-to-ui* « la balance des deux pays » c'est-à-dire le point de

ثم مقدونية ثم الصعيد والسابعة الواحات واما
مقدونية فقصبتهما الفسطاط وهو المصر ومن مدنها
العزيرية البيرة عين شمس.

⁽¹⁾ *Ibid*, p. 20 k. ثم يرجع الى مقدونية فيلصق.
بالفسطاط ثم ينقسم سبعة اقسام.

⁽²⁾ *Ibid*, page 200 والعزيرية قد اختلت وخربت
عامتها وكانت المصر في القديم وبها كان ينزل فرعون
وتم قصره ومحمد يعقوب ويوسف.

Le nom vient évidemment du personnage
appelé par les Arabes al 'Aziz, l'époux de
Zoulaikhat. Zoulaikhat répond à la femme de
Putiphar de la Bible. D'après Makrizi. Atfin.


surnommé al 'Aziz, était le vizir du Pharaon du
temps que Joseph vint en Égypte (*Khiṭat*, I, 241
et seq. traduction Bouriant, p. 718 et seq.). Il y
avait, dans les ruines de Memphis, une idole qu'on
appelait idole de al 'Aziz صنم العزيز (I, p. 135,
l. 9: trad., p. 389). On peut croire que cette
idole devait se trouver sur l'emplacement actuel
de el 'Aziziat. Cf. Ḳalkachandi qui nous dit que,
tout auprès, un autre endroit portait le nom de Zou-
laikhat. (Édition Wüstenfeld, p. 42; ms. f° 18 v°.)

⁽³⁾ BOINET-BEY, *Diet. géogr.*, p. 101.

⁽⁴⁾ *Al Khiṭat al djadida*, IV, 51, l. 3.

⁽⁵⁾ *Description de l'Égypte*, XVIII, 3^e partie,
p. 140. *Atlas*, feuille 21, carreau 26.

partage de la Haute et de la Basse-Égypte (*Inscr. de Piankhi*, l. 96; DÜMICHEN, *Geogr. Inschr.*, III, 27)⁽¹⁾.

Si cette conjecture est la vraie, on pourra, en effet, croire que ce nom de Memphis ait été étendu à toute l'Égypte. Un autre nom symbolique de Memphis  *Ha Ka Ptah* n'est-il pas l'origine du grec *Aἴγυπιος*⁽²⁾.

Toutefois, en examinant de près le texte de l'inscription de Piankhi, il semble que *Makha-to-ui* est bien la région de Memphis, mais n'est pas Memphis même. « Nous avons fermé le midi; nous avons abordé au nord; nous nous sommes reposés sur Makhito-*ui*. Voici qu'il prit Memphis »⁽³⁾. Pris à la lettre, ce texte donne le nom de Makhitoui à une région située entre le nord et le midi, c'est-à-dire entre la Haute et la Basse-Égypte, et cette région répond à la partie du Nil comprise entre Héliopolis et Memphis, par conséquent à la Maḳadoûniat d'al Mouḳaddasî. D'ailleurs, la prise de Memphis suit l'établissement de Piankhi dans la dite région.

Ainsi l'élément MK, dont j'ai signalé la fréquence dans cette région, pourrait dériver de l'égyptien *Makha* ou *Makhi* « balance »⁽⁴⁾.

L'élément *douñiat* rend-il *to-ui*? C'est bien possible, l'adjonction d'un *n* étant venue du rapprochement factice fait avec le nom bien connu de la Macédoine, patrie d'Alexandre le Grand.

Cet élément est-il le même que celui qu'on retrouve dans Tëndouniās et Oumm Dounaïn? Dans ce cas, il faudrait supposer une autre origine que *to-ui*. Il faudrait également renoncer pour les mots précédents au prototype ΤΑΝΤΩΝΙΝΑ qu'a proposé M. Amélineau.

Ce qui est hors conteste, c'est que les Arabes ont gardé nettement le souvenir de l'importance toute spéciale attribuée à la région qui va de Memphis à Héliopolis.

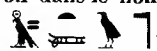
⁽¹⁾ J. DE ROUGÉ, *Géographie ancienne de la Basse-Égypte*, p. 3.

A 10 kilomètres, environ, au Sud de Bedrechin une localité porte le nom de Megdouneh مكدونة (*Description de l'Égypte*, XVIII, 3^e partie, p. 139, *Atlas*, feuille 21, carreau 18, où le nom arabe est transcrit par inadvertance Medgouneli). Est-ce un souvenir du mot مكدونية?

⁽²⁾ *Ibid.*, page 3.

⁽³⁾ E. DE ROUGÉ, *Chrest.*, IV^e fasc., page 54, note 4 : « *maxi* » balance », copte MAXYI. C'est

évidemment un nom symbolique de Memphis, situé au point de passage de la Haute et de la Basse-Égypte » dit l'éditeur. J'avoue que je ne m'explique pas très bien qu'après s'être reposé à Memphis, Piankhi prenne Memphis.

⁽⁴⁾ J'ai signalé en passant la possibilité de le rattacher à la seconde partie du nom d'Harmachis. Si cela était, on pourrait voir dans le nom du dieu du nome d'Héliopolis, , [Hor]-m-akhou-Toum l'origine du Mouḳattum arabe. J'en reparlerai au n^o 17.

polis en comprenant Djizat et Fostât, et que ce souvenir remonte au moins jusqu'à Piankhi.




13° BABYLONE D'ÉGYPTE.

Les égyptologues, après avoir proposé pour l'ancien nom de Babylone le Benben de l'inscription de Piankhi, adoptent aujourd'hui Kherau⁽¹⁾, également mentionné dans cette inscription. Mais je crois pouvoir rejeter cette hypothèse pour les raisons que je développerai dans le paragraphe suivant, et que je résume ici : 1° pour aller de Memphis à Kherau Piankhi va à l'Est, or Babylone est au Nord; 2° pour aller de Kherau à On (Héliopolis) il franchit la montagne de Kherau; or de Babylone à Héliopolis, il n'y a pas de montagne à franchir. Le texte de Piankhi, pris à la lettre, est donc opposé à cette identification.

Voici ce que je propose. Il y avait à On une « ville du Nil » Pi-Hapi. Elle est mentionnée incidemment dans l'inscription de Piankhi et associée à Kherau, mais sans indication topographique⁽²⁾. Dans le voyage d'un Apis, commenté par E. de Rougé⁽³⁾, il est dit qu'elle est là c'est-à-dire à On. Cette ville pouvait donc s'appeler Pi-Hapi-n-On. C'était le port sur le Nil de On⁽⁴⁾, et On s'étendait jusque là, ce qui explique la tradition déjà signalée que On et Babylone formaient une seule ville : ΩΝ ΝΕΜ ΒΑΒΥΛΩΝ.

Pi-Hapi-n-On a pu donner par contraction un nom comme Papinon ou Babinon rappelant aux Grecs celui de Babylone.



Il y avait jadis un temple à Babylone d'Égypte, comme nous l'apprend la

⁽¹⁾ J. DE ROUGÉ, *Géogr. de la Basse-Égypte*, p. 87. Cf. la carte du voyage de Sinouhit dressée par M. Maspero dans les *Mémoires de l'Institut Égyptien*, II, p. 21 — et p. 20, Khri-Ahou,   , Babylone d'Égypte.


⁽²⁾ E. DE ROUGÉ, *Chrestomathie*, IV, p. 70.

⁽³⁾ *Revue Égyptol.*, IV, p. 116. C'est la même sans doute, que la Νιλοπόλις de Diodore de Sicile, I, 85, où allait l'Apis avant de s'embarquer sur le vaisseau Talamège pour Memphis.

⁽⁴⁾ L'Apis étant à On, va à « Pi-Hapi de cet endroit » puis de là à Memphis. Il y a toute ap-

parence qu'il devait naviguer le plus possible sur le Nil, dont il était la personnification et que l'espace entre Pi-Hapi et On était la seule partie terrestre de son voyage. On s'explique très bien que Piankhi n'ait pas passé par cet endroit, qui n'est pas nommé dans l'itinéraire, s'il a traversé le Nil en un autre point et franchi la montagne. Ce silence, au contraire, serait peu explicable, si Kherau était Babylone, car Pi-Hapi étant « de cet endroit »   c'est-à-dire de On se serait trouvé forcément sur le passage du Pharaon entre Babylone et Héliopolis.

lettre de Picendi, évêque de Keft : بزيا بابلون مصر⁽¹⁾. C'est, suivant toute apparence, de ce temple que dépendait la famense idole dont les auteurs arabes nous parlent en termes fort curieux que je crois intéressant de reproduire⁽²⁾.

« En face de lui (le Sphinx de Ghizeh) sur le rivage de Miṣr (Fostat) près de *Dār al Moulk* il y avait une idole colossale en sa nature et en son aspect, aux membres bien proportionnés suivant la description (qui en a été faite) : dans son giron était un nouveau-né, sur sa tête un mādjoûr (grande jarre dont la forme rappelle en effet la couronne ) toute en *ṣawān* (syénite) rouge. On dit que c'était une femme, que c'était la Concubine de Aboû l'Hoûl (le Sphinx) sus-mentionné. Cette idole était dans la rue qui tirait son nom d'elle (la rue de la Concubine). On dit qu'en plaçant un fil depuis la tête d'Aboû l'Hoûl et en le tirant jusqu'à sa Concubine il viendrait en droite ligne sur la tête de cette

⁽¹⁾ QUATREMÈRE, *Recherches sur l'Égypte*, page 279. L'auteur rappelle que بزيا en arabe désigne un temple égyptien : πρυή en saïdique. Ce passage se trouve dans le manuscrit arabe 150 de la Bibliothèque nationale (Catalogue de Slane), f° 11 v°, où mon collègue M. Salmon a bien voulu le copier pour moi.

⁽²⁾ Makrîzî, *Khiṭaṭ*, I, p. 122/3; trad. Bouriant, p. 251 : ويقال له في مصر قريبا من دار الملك صنم عظيم : الخاتمة والهيئة متناسب الأعضاء كما وصف وفي حجره مولود وعلى راسه ماجور لجميع من صوان مانع يزعم الناس انه امرأة وانها سرية ابن الهول المذكور وفي بئر منسوب اليها ويقال له وقع على راس ابن الهول خيط ومد الى سريته لكان على راسها مستقيها ويقال ان ابا الهول طلسم الرمل يمنع عن النيل وان السرية طلسم الماء يمنع عن مصر وقال ابن المتوج زقاق الصنم هو الرقاق الشارع اوله باول السوق الكبير بجوار درب عمار ويعرف الصنم بسرية فرعون وذكر انه طلسم النيل لئلا يغلب على البلد وقيل ان بلهيب الذي عند الاهرام يقابله وان ظهر بلهيب الى الرمل وظهر هذا الى لنيل وكل منهما مستقبل الشرق وقد نزل في سنة احدى عشرة وسبعمائة امير يعرف ببلاط في نفر من الحجارين والقطامين

وكسروا الصنم المعروف بالسرية وقطعوه اعتابا وقواعد ظنا ان يكون تحتها مال فلم يوجد سوى اعتاب من حجر عظيمة فحفر تحتها الى الماء فلم يوجد شيء وجعل من حجره قواعد تحتانية للعد الصوان التي بالجامع المستجد بظاهر مصر المعروف بالجامع الجديد الناصري وازيل عين هذا الصنم من مكانه والله اعلم. Cf. Ibn Doukmak, IV, 21, l. 21, art. فاق الصنم; Ibn Iyās, I, 158, l. 5.

Al Moukaddasî en parle dans ces termes : « à Fostat près du Kaṣr ach chanî est une femme enchantée (cf. les personnages enchantés que l'on découvre dans les Mille et une nuits) qui a sur sa tête un pot de pierre. On prétend que c'était une lavandière au service de la famille du Pharaon et, qu'ayant offensé Moïse, elle fut enchantée ». وفي الغسقاط عند قصر الشمع امرأة مسحوخة. على راسها سفرة (سفل. var.) يقال انها كانت غسالة لال فرعون وانها اذت موسى فحقت. De Goëie, *Bibliothèque géographique*, III, 211, l. 2. Sur le terme voir Dozy, *supplément*, c'est l'équivalent du ماجور de Makrîzî. — Fournmont (p. 126) parle aussi d'un talisman, situé dans cette région, qui servait à contenir le Nil, et qui fut détruit autrefois par un pacha qui croyait trouver sous cette masse des trésors ».

dernière. On dit qu'Abou l'Hoûl est un talisman contre le sable qu'il éloigne du Nil et que la Concubine est un talisman contre l'eau qu'elle éloigne de Miṣr. Ibn al Moutawwadj dit : *zoukâḥ aṣ ṣanam* (rue de l'idole) est la voie qui commence au commencement de *as souḥ al kabîr* (le grand marché) près de *Darb 'Ammâr*. L'idole est connue sous le nom de Concubine de Pharaon. On rapporte que c'était un talisman du Nil l'empêchant de couvrir le pays, et l'on dit que Balhîb (ou Balhît, autre nom du Sphinx) qui est près des Pyramides lui fait face. Le dos de Balhîb est (tourné) vers le sable, celui de cette idole vers le Nil; tous deux font face à l'Orient. En l'an 711, un émir appelé Balât arriva avec une troupe de carriers et tailleurs de pierre, qui brisèrent l'idole appelée la Concubine et la dépecèrent jusqu'en ses fondations et assises. Il pensait qu'il y avait dessous un trésor. Mais on ne trouva rien que des fondations énormes en pierre. On fouilla dessous jusqu'à la nappe d'eau et on ne trouva rien. De ses pierres on fit les assises inférieures des piliers de syénite qui sont dans la Mosquée récemment construite, hors de Miṣr, appelée la Mosquée neuve An Naṣiri. Toute trace de cette idole disparut de l'emplacement qu'elle occupait.

Dans ma topographie de Fostât, j'assignerai à cette idole un emplacement certain à 200 mètres environ au Sud de la grande porte de Kaṣr aḥl cham^c qui est surmontée de l'église al Mou'allakat, et que le Comité de conservation des monuments arabes a fait entièrement dégager en 1900; — par suite dans le voisinage immédiat de la hauteur de Bablouh.


Je crois que la tradition conservée par les Arabes a quelque fondement et que cette idole ou plutôt le temple dont elle devait faire partie avait un certain rapport avec le Nil. C'est pour cela que je serais tenté de placer là le temple où séjournait l'Apis à son retour de Héliopolis vers Memphis et le point où il s'embarquait sur le vaisseau sacré; par suite, la *Νιλόπολις* ⁽¹⁾ de Diodore de Sicile, le Pi-Hapi (d'On) des anciens Égyptiens.






⁽¹⁾ Cette identité de Nilopolis avec l'emplacement de Fostât paraît avoir été entrevue autrefois si j'en crois Kicher, (*Ling. æg.*, p. 612): « Nilopolis. Hanc confundunt multi cum Phesdada perperam ». — J'ignore à quels auteurs Kicher fait allusion.

Etienne de Byzance mentionne à l'article *Νεῖλος* un temple du Nil : *καὶ ἱερὸν Νεῖλου ποταμοῦ*, mais comme il y avait une autre Nilopolis dans le nome Heracléopolite (Ptolémée, IV, 5, § 56) on ne peut dire si ce temple était dans l'une ou dans l'autre.

14° 2ΑΛΒΑΝ.

La ville de Héliouan, حلوان, toujours existante et aujourd'hui station thermale fréquentée est mentionnée dans les auteurs coptes antérieurement à l'islamisme comme l'ont remarqué Quatremère⁽¹⁾ et M. Amélineau⁽²⁾, et comme le confirme Makrîzî qui en attribue la fondation à Haloûân, fils de Babiliouân, roi mythique de l'ancienne Égypte⁽³⁾. Elle est à la latitude de Memphis (à laquelle elle fait face sur la rive droite) et à la longitude d'Héliopolis. Elle répond donc à la seconde Héliopolis de Ptolémée qui lui assigne comme à Memphis la latitude de 29°50' et comme à l'autre Héliopolis, la longitude de 62°30'. J'en conclus que le second nom d'Ἡλιουπόλις dans Ptolémée est la corruption de Ἡλοάνπολις ou Ἡλβανπόλις ou quelque autre nom semblable, répondant au 2ΑΛΒΑΝ copte et au حلوان arabe. Je m'étonne que personne n'y ait encore songé, tant une pareille correction me paraît évidente.

Il se peut, cependant, que l'élément αν fit défaut dans le nom grec et qu'il y eût en réalité Ἡλουπόλις facilement devenu Ἡλιούπολις. et, dans ce cas, Ἡλου répondait au Kherau  des Égyptiens.


Cet élément αν représente la région de An  dont Kherau était le chef-lieu⁽⁴⁾. Ce pays de An était précisément celui où se réunissaient le Nord et le Midi, le pays de Set et celui d'Horus : « l'Égypte étant partagée entre Horus et Set ils joignirent les deux pays à l'endroit de An [   ] la frontière des deux pays »⁽⁵⁾. Il est remarquable que Ptolémée fasse également de cette région un territoire à part, en dehors des nomes : c'est ce qu'il appelle μεθορίοι Ἀραβίας καὶ Ἀφροδιτοπόλεως (IV, 5, § 54). Ce terme de μεθορίοι répond exactement à « la frontière des deux pays ». Cela ne rappelle-t-il pas le Makhatoui « la balance des deux pays » le point de partage du Nord et du Midi, qui, si mon identification avec Makadoûniât était admise, deviendrait un autre nom de la région de An.

⁽¹⁾ *Mémoires*, I, p. 25.

⁽²⁾ *Géographie*, p. 585.

⁽³⁾ *Khîat*, I, p. 209; trad. Bouriant, p. 617.

⁽⁴⁾ J. DE ROUGÉ, *Géogr.*, p. 87.

⁽⁵⁾ PIEHL, *Aegypt. Zeits.*, 1886, page 16. Cf. BRUGSCH, *Dict. géogr.*, art. , p. 117 et seq. —

Kherau paraît avoir été une possession commune des deux dieux, car, « les seigneurs de Kherau sont Horus et Set, d'après le calendrier Sallier (26 Thot) ». GUIEYSSE et LEFÉBURE, *Papyrus funéraire de Soutimès*, p. 5, note 2. Je dois cette dernière indication à M. Lacau.

Il suffit de combiner les deux éléments Kherau et An pour avoir le prototype du $\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha$ copte ⁽¹⁾.

Makrizi nous apprend, dans un passage curieux, que Héliouan était le point de passage d'une rive à l'autre du Nil. « Il y avait à Héliouan un bac (fait de pierre) de syénite qu'on passait au moyen de cordes, pour transporter les gens ou autres objets du bord oriental qui est à Héliouan au bord occidental et quand fut... » ⁽²⁾. Ici une lacune regrettable qui ne nous permet pas de dire si la tradition est ancienne, ce que je croirais volontiers.

Or, dans un passage, malheureusement mutilé lui aussi, il est dit que Sinouhit voulant passer d'une rive à l'autre du Nil à l'endroit de Kherau prend un « chaland sans gouvernail » ⁽³⁾. On imagine difficilement la traversée d'un fleuve comme le Nil sans gouvernail, à moins que le chaland en question ne soit tiré par des cordes d'une rive à l'autre procédé toujours usité, d'ailleurs, même de nos jours.

Le premier point de l'itinéraire de Piankhi, parti du temple de Phtah, est Kherau à l'Orient et de là vers On, par les montagnes de Kherau ⁽⁴⁾. Il semble ici que Kherau est bien à l'Orient de Memphis, et répond par conséquent à Héliouan.

Il m'est impossible de discuter des textes égyptologiques, mais il me sera permis, je crois, de considérer les traductions de M. Maspero et de M. de Rougé comme définitives et de les interpréter comme telles. Je vais donc examiner de très près les parties des deux itinéraires qui intéressent la région de Kherau et d'Héliopolis.

Voici d'abord ce que dit l'inscription de Piankhi :

« Voici qu'il distribua le trésor et les greniers de Memphis (pour) faire les divines offrandes à Amon, à Ptah, aux dieux (qui sont) dans *Ptah-ha-ka*. Lors-

⁽¹⁾ Brugsch avait déjà proposé une combinaison semblable pour identifier Hor-ân avec Ἡρωωνπόλις. *Dictionnaire géographique*, page 120.

⁽²⁾ *Khâtat*, I, 210, l. 24: trad. Bouriant. p. 621. وكان بحلوان في النيل معدية من صوان تعدى بالخييل (بالجبل) تحمل فيها الناس وغيرهم من البحر الشرق بحلوان الى البحر الغرب. M. Bouriant n'a pas entendu ce passage. Ce bac en syénite rappelle la cuve merveilleuse en pierre sur laquelle

on pouvait passer également d'un bord à l'autre du Nil (*Ibid*, 32, l. 3; trad. p. 88). Quatremère cite ce passage comme exemple du mot معدية -bac- (*Hist. des Sultans mamlouks*, II, 1^{re} partie, p. 156). Il dit qu'on le tirait « à l'aide de chevaux » بالخييل. Je crois préférable la lecture بالجبيل -avec le câble-.

⁽³⁾ MASPERO, *Mém. de l'Inst. Égypt.*, II, p. 14.

⁽⁴⁾ E. DE ROUGÉ, *Chrestomathie*, IV, p. 57 et 58.

qu'eut lieu le second jour passa S. M. vers l'Orient; il fit une purification à Tum dans *Kherau*, aux dieux dans le temple des dieux, dans *Amah*, aux dieux (qui sont) dedans, en bœufs, veaux, oies; (pour) qu'ils donnent vie, santé, force, au roi *Piankhi*, vivant à toujours. Passa S. M. vers Héliopolis par la montagne de Kher, par le chemin du dieu Sap vers Kher; passa S. M. vers le camp qui était à l'occident de Merti; il fit sa purification; il se purifia dans le bassin froid; il lava son visage dans (le lait?) de Nu, (où) lave le soleil son visage. Il passa vers Saiùkaman (la hauteur des sables à Héliopolis) ».

Donc : 1° Piankhi passe en Orient, donc il traverse le fleuve. Le texte ne le dit pas, mais si Piankhi avait *descendu* le fleuve sur un certain parcours, je crois que ce texte si minutieux n'aurait pas manqué de le dire. L'interprétation la plus naturelle est que Piankhi passe directement sur la rive orientale et se trouve par conséquent vers l'emplacement actuel de Hélouan. 2° il n'a pas encore pris la direction d'Héliopolis, c'est-à-dire du Nord, puis qu'il ne la prend qu'après sa purification à Kherau et à Amah; donc Kherau ne peut se trouver entre Hélouan moderne (le point de débarquement sur la rive droite), et Héliopolis, donc Kherau coïncide avec ce point même, donc avec Hélouan moderne; 3° la montagne de Kher est la montagne de Hélouan qu'il faut traverser pour aller à Héliopolis; le chemin du dieu Sap vers Kher est la route sacrée qui reliait Kher et On et qui, je le répète, devait traverser la montagne de Hélouan. Donc, Kher ou Kherau est la même chose que Hélouan. Comme je l'ai remarqué au numéro précédent, il n'est pas parlé ici de Pi-Hapi. Piankhi, en effet, n'a pas pu passer par l'emplacement de Babylone que j'identifie avec Pi-Hapi.

Sinouhît dit :

« Alors, je me dirigeai vers le Sud, non dans le désir d'arriver au Palais, car, j'ignorais si la guerre avait éclaté; et, sans même prononcer un souhait de vie après ce souverain, je tournai le dos au Sycomore, j'atteignis SHI-SNO-FROU, et j'y passai la nuit sur le sol de la campagne. Je repartis au jour... Vers le temps du souper, j'approchai de la ville de Khri-Ahou et je traversai l'eau sur un chaland sans gouvernail ».

Donc 1° Sinouhît va vers le Sud, c'est-à-dire vers Memphis, et jusqu'au voisinage du Palais, puisqu'il prend bien soin de nous dire : ce n'était pas que je voulusse aller au Palais; loin d'y entrer je tournai le dos au Sycomore. M. Maspero, dans son commentaire de ce texte, p. 20, considère le Palais, comme la rési-

dence du roi, Thèbes ou Memphis, et le Sycomore comme le nom d'un quartier de Memphis. Il me semble que le Palais ne peut désigner ici Thèbes, car, Sinouhît répond visiblement à cette objection : « vous vous dirigiez donc vers le Palais que vous alliez au Sud ? » et il est peu rationnel qu'une telle réflexion vise Thèbes si considérablement éloignée. Quoi qu'il en soit, Sinouhît doit aller vers le Sud jusqu'au Sycomore; là, *au lieu d'aller au Palais*, il tourne le dos au Sycomore, donc à Memphis, et passe la nuit à Shi-Snofrou. Parti le lendemain il arrive à Kherau. Comme plus loin, il est parlé d'Occident et d'Orient, il est naturel de penser, en l'absence de toute mention, qu'il n'a pas jusqu'ici changé de direction, donc, qu'il a toujours été vers le Sud, que Shi-Snofrou est au Sud du Sycomore et Kherau au Sud de Shi-Snofrou. Dans ce cas, le Sycomore ne serait pas un quartier de Memphis, comme le suppose M. Maspero, mais un point intermédiaire entre l'endroit d'où est parti notre voyageur et le Palais ou Memphis⁽¹⁾. L'emplacement de Shi-Snofrou ne peut être déterminé, comme le reconnaît M. Maspero; mais, comme je viens de le dire, il faut qu'il soit au Sud du Sycomore, puisque Sinouhît, allant vers le Sud, passe successivement 1° à quelque distance du Sycomore, 2° à Shi-Snofrou, 3° à Kherau. Je reprends le récit du voyageur :



« [Je quittai le pays] d'Occident et je passai sur le territoire oriental d'Iaoukou du domaine de la déesse Hirit, maîtresse de la Montagne Rouge, puis, je fis route à pied, droit vers le Nord ».

Donc, Kherau est sur la rive gauche, et Iaoukou sur la rive droite. La Montagne Rouge est connue; si Iaoukou est Yâk, au voisinage d'Oumm Dounaïn, comme je l'ai suggéré au n° 5, Sinouhît se trouve transporté de Kherau à la région correspondante aux hauteurs du Monkattam, à l'Est à la fois de la Montagne Rouge et du Caire moderne (Oumm Dounaïn qui est proche de Yâk). Que s'est-il passé dans l'intervalle? C'est ce que le texte mutilé ne nous apprend pas.

⁽¹⁾ Le nom de *Pays du Sycomore* était donné aux nomes de Létopolis et de Memphis (MASPERO, *Hist. de l'Orient. — Origines*, p. 122). Je placerais volontiers le Sycomore aux environs de Létopolis (moderne Aousim). Si la lecture de Shi-Snofrou était certaine (Brugsch proposait Aï-Snofrou cf.

MASPERO, *Mémoires de l'Institut Égyptien*, II, page 20), on pourrait y voir la localité appelée Menial *Chih* منيال شيه à 12 kilomètres environ au Nord de Bedrechin (*Description de l'Égypte*, XVIII, 3^e partie, p. 141; *Atlas*, feuille 21, carreau 34).

Nous ne pouvons, en définitive, affirmer qu'une chose, c'est que Kherau est le point où Sinouhît passe le fleuve, et en conclure que, de l'époque de Sinouhît à celle de Piankhi, le fleuve s'était déplacé d'Orient en Occident, en sorte que Kherau, d'abord sur la rive gauche, se trouve plus tard sur la rive droite.



Dans un récent article sur un papyrus de la Bibliothèque nationale de Paris, M. Wiedeman qui admet l'équivalence Babylone   Kherau, dit que, d'après ce papyrus, Héliopolis représente le Sud, Memphis l'Ouest, Busiris le Nord, Babylone l'Est ⁽¹⁾. La position assignée à Héliopolis ⁽²⁾ est certainement bizarre, mais celle qui est assignée à Memphis et à Kherau est exacte. Dès lors, Kherau est à l'Est de Memphis et répond à Hélouan.

Le même auteur établit que, d'après les idées des Égyptiens, le cours du Nil, jusqu'alors uni, se divise à Babylone (lire Kherau) et que là commençait le Delta ⁽³⁾. Or, le Delta commençait jadis en amont de Memphis, ou, au moins, à la hauteur de Memphis, puisque, dans les plus anciennes listes, *Memphis fait partie de la Basse Égypte* ⁽⁴⁾. Raison de plus pour que Kherau soit à la même latitude que Memphis, donc à Hélouan.



On comprend fort bien, dès lors, que Hélouan fût le point du passage d'une rive à l'autre, et surtout que Sinouhît, voulant fuir de l'Ouest à l'Est, allât si loin vers le Sud. Pour éviter le labyrinthe des canaux du Delta, il allait jusqu'au point où le Nil ne présentait qu'un tronc unique et où se faisait régulièrement le passage.

Je crois avoir ainsi établi que l'emplacement de Kherau est dans la région d'Hélouan, en face de celui de Memphis, et, je propose, comme très vraisemblable, le groupement Kherau-an qui présente une réelle analogie avec le nom de Hélouan.

⁽¹⁾ *Proceedings of the soc. of bibl. arch.*, année 1900, p. 160.

⁽²⁾ C'est sans doute une distraction de l'auteur qui lisant :   An l'a interprété par Héliopolis; mais, par la position même qui lui est assignée, cet An serait celui du Sud, donc Hermonthis et non Héliopolis. Bousiris est au centre du delta, ἐν μέσῳ τῷ Δέλτα (Hérodote, II, p. 19): Hermonthis (Erment), tout près de Thèbes, est au centre de la Haute-Égypte; les deux villes



de Memphis et de Kherau, face à face, dans la région intermédiaire. Les positions respectives de ces villes sont donc bien conformes aux indications du papyrus.

P. 156, «   » The name of Heliopolis with the epithet ornans « the venerable » est, je crois, le nom d'Hermonthis.

⁽³⁾ *Loc. cit.*, p. 157.

⁽⁴⁾ Je reviendrai sur cette question au numéro 18 qui traite des déplacements du Nil.

15° AL 'ADAWIEH.

Je propose, sous toutes réserves, de rapprocher ce mot de l'égyptien *Atef-uer* . Cette localité paraît bien faire partie de la région héliopolitaine, comme le fait remarquer Brugsch⁽¹⁾, se fondant sur la liste de localités d'un papyrus du Louvre, où ce nom se trouve nommé entre Ôn (Matarieh) et Kherau (Helouan d'après mon hypothèse). La seule objection à l'identification des deux noms est l'absence de l'r final dans la forme moderne. Mais elle n'est pas insurmontable. Les exemples n'en manquent pas et le nom de Memphis (Men nefer ) en est le plus caractéristique.

16° Κερκεσουρα.

La position actuelle de Damanhour Choubrà répond assez à celle de Κερκεσουρα de Strabon (XVII, 1, § 30)⁽²⁾. Il faut, en effet, que cette ville soit en face d'Héliopolis, à l'Ouest, et séparée d'elle par le fleuve. Le passage de Strabon prouve surabondamment que la pointe du delta commençait exactement entre Héliopolis et Kerkesoura, de façon que le nome arabe commençait à la première, le nome lybique à la seconde. Hérodote nous dit aussi que c'est à la ville de Κερκασωρος que commence la division du Nil en deux branches principales (II, 15). La pointe du delta s'est déplacée depuis vers le Nord; des régions situées jadis sur la rive occidentale se sont trouvées portées sur la rive orientale: la région de Boulâk, nous le savons, a subi cette transformation; il a dû en être de même de la région de Choubrà qui lui est si voisine. D'autre part, quand Héliopolis était sur le Nil, il fallait bien que Choubrà fût sur la rive occidentale.

Strabon nous dit que Kerkesoura était située auprès *κατά* des observatoires d'Eudoxe et que ces observatoires étaient devant *πρός* Héliopolis. Quelle que soit la signification exacte des prépositions *κατά* et *πρός*, il ne peut faire de doute qu'elles indiquent une réelle proximité.

La question ainsi posée, on peut se demander si Κερκεσουρα ne se décompo-

⁽¹⁾ *Dictionnaire géographique*, p. 1064, l. 75 et 1071.

⁽²⁾ M. Maspero (*Hist. anc. — Origines*, p. 6,

note 1) place avec raison Kerkesoura dans le voisinage d'Embabeï, qui est, en effet, presque en face de Choubrà.

serait pas en deux éléments, *Κερκε* et *σουρα* dont le second présente une entière analogie avec Choubrà, que le grec ne pouvait transcrire que *σοβρα*, aussi voisin que possible de *σουρα* par l'identité des sons *ou* et *οε*.

Pour ce qui est de l'élément *Κερκε*, il me semble tout naturel de l'identifier avec le port de *Κερκη* mentionné sur deux tablettes de la collection de l'archiduc Rainer⁽¹⁾. M. Wessely qui les publie remarque que l'on connaît différents noms de lieux de ce type : *Κερκεσηφis*, *Κερκεσουχα*, *Κερκευσiris*. Celui-ci est un port du nome memphite : *ΟΡΜΟC ΚΕΡΚΗ ΤΟΥ ΜΕΜΦΕΙΤΟΥ*, ce qui répond fort bien à l'emplacement de Choubrà (quand il était sur la rive gauche) et à celui du *Κερκεσουρα* de Strabon. Ni M. Wessely, ni M. Amélineau n'ont songé à faire ce dernier rapprochement qui me paraît cependant tout indiqué.

Quant à l'élément *σουρα*, Choubra, il est également égyptien, et ce que je viens de dire permettra peut-être aux égyptologues d'en établir l'étymologie. Ce nom, qui n'a rien d'arabe, est donné à une quantité considérable de localités en Égypte⁽²⁾ et il doit y avoir une raison.

17. LE MONT MOUKATTAM.

Le nom de Moukattam s'applique aujourd'hui aux hauteurs qui dominent la Citadelle à l'Est ; mais, à l'origine, il paraît désigner l'ensemble de la chaîne Arabe et, spécialement, la partie comprise entre Héliouan et Matarieh. Du moins cette partie, au témoignage des auteurs arabes, avait-elle un caractère sacré. J'ai dit, à l'article Makadouniat, que ce nom de Moukattam me paraissait une déformation soit de Makhatoui, soit de (Hor) em akhu Tum. Cette dernière hypothèse semble concorder avec la légende arabe d'un alchimiste appelé Moukattam *مقيطام الحكيم* qui aurait donné son nom à la montagne⁽³⁾ et de ce disciple d'Hermès, dont le laboratoire était sur le Moukattam à l'endroit appelé : le Four *التنور*⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ *Mittheil. aus der Samml. der Papyri Erzherzog Rainer*, t. V, p. 14 *ΟΡΜΩ ΚΕΡΚΗ ΤΟΥ ΜΕΜΦΕΙΤΟΥ* et 16 *ΟΡΜΟΝ ΚΕΡΚΗ ΤΟΥ ΜΕΜΦΕΙΤΟΥ*; cf. AMÉLINEAU, *Géogr.*, p. 219.

⁽²⁾ Le *Dictionnaire géographique* de Boinet 1899, en énumère quarante-cinq. Le *Kāmoûs* parle de cinquante-trois, tous en Égypte. Cf.

QUATREMÈRE, *Recherches sur l'Égypte*, p. 199; AKERBLAD, *Journal Asiatique*, 2^{me} série, t. XIII, p. 414; ALI PACHA MOUBAREK, *Al Khitât al djdidat* XII, p. 115, l. 31.

⁽³⁾ Makrizi, *Khitât*, I, p. 124. l. 9 : traduction Bouriant, p. 357.

⁽⁴⁾ Aboû Sâlih (traduction angl., p. 153).

Comme je me suis proposé surtout, dans cette étude, les identifications topographiques, je n'entrerais pas dans le détail de toutes les légendes relatives au Moukaṭṭam car elles méritent une monographie spéciale que je me réserve de faire ailleurs. Je rappelle simplement que cette région est celle de l'itinéraire de Piankhi, itinéraire dont le caractère solennel et sacré est évident; que, d'après les auteurs arabes, les Pharaons faisaient allumer deux feux sur les hauteurs, lors de leur marche de Memphis à Héliopolis ⁽¹⁾; que là était le petit château القصير où se retirait le 'Aziz d'Égypte, lors de la crue du Nil ⁽²⁾; que le Moukaukis voulait se réserver, comme territoire sacré, la plaine située au pied du Moukaṭṭam, car, disait-il, cette montagne renfermait les plantes du Paradis ⁽³⁾; enfin que le Khalife al Ḥākim biamr Allah faisait du Caire à Héliouan des promenades solitaires et mystérieuses qui semblent se rattacher à ses étranges doctrines. Les livres des Druzes renferment sous le nom de السيرة المستقيمة une curieuse explication mystique de ces promenades ⁽⁴⁾.

Tout cela, à mon avis, semble attester la survivance de croyances très anciennes attribuant un caractère sacré à cette région.

Il me reste à dire quelques mots de deux localités intéressantes situées sur la montagne.

D'après Ibn 'Abd al Ḥakam, dont le texte a été reproduit par tous les auteurs qui parlent de l'Égypte « le Moukaṭṭam est (compris) entre al Kouṣair et Maḳṭa' al ḥadjārat, ce qui est après fait partie de (la montagne) Yaḥmoḥm ⁽⁵⁾ ». J'ai déjà parlé de Maḳṭa' al ḥadjārat (2^e partie, n° 5). Al Kouṣair « le petit château » me paraît désigner le point où était un magnifique couvent, détruit par le khalife al Ḥakim, mais dont il reste des traces encore aujourd'hui ⁽⁶⁾. Cela résulte, en effet, du rapprochement fait par Maḳrizī, à l'article « Couvent d'al Kouṣair » d'un texte d'Ibn 'Abd al Ḥakam relatif à la signification du mot al

⁽¹⁾ Voir plus haut, page 183. Je vais y revenir.

⁽²⁾ Voir ce que j'en dis plus loin.

⁽³⁾ Ibn 'Abd al Ḥakam, ms. arabe de la Bibliothèque nationale de Paris, n° 1687, p. 216; cf. Maḳrizī, *Khitaṭ*, I, 124, l. 16, Yāḳoūt (édit. Wüstenfeld) IV, 612, p. 12, etc.

⁽⁴⁾ S. DE SACY, *Exposé de la religion des Druzes*, p. CCCCLXIX et 170 à 183.

⁽⁵⁾ قال ابن لهيعة والمقطم ما بين القصير الى مقطع الحجارة وما بعد ذلك في بحور (Manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale de Paris, 1687, p. 516). Cf. Maḳrizī, *Khitaṭ*, I, 124, l. 39; Yāḳoūt (éd. Wüstenfeld), IV, 127, l. 2, etc.

⁽⁶⁾ PÈRE JULIEN, *l'Égypte*, p. 239. Cf. la carte des couvents d'Égypte, dans EVETTS *Churches and Monasteries*.

Kouṣaïr⁽¹⁾. Ce texte est précisément la suite et le commentaire de celui que je viens de citer. Il est ainsi conçu : « On n'est pas d'accord sur le petit Château. 'Abd ar Raḥman nous rapporte d'après 'Outhmān ibn Ṣāliḥ d'après Ibn Lahī'at que ce n'est pas le petit château de Moïse le Prophète, mais de Moïse le sorcier... Ka'b al Aḥbār nous dit : d'où êtes-vous ? — des pays d'Égypte. — Que dites-vous du petit Château ? — Nous disons (que c'est) le petit château de Moïse. — Ce n'est pas le petit château de Moïse ; mais c'est le petit château du 'Aziz d'Égypte. Au moment de la crue du Nil il y montait. Voilà pourquoi c'est sacré depuis la montagne jusqu'au fleuve⁽²⁾. Il ajouta : On dit que c'était seulement un fanal موقد où l'on allumait (des feux) pour le Pharaon quand il chevauchait de Memphis à 'Ain Chams. Il y avait encore sur le Mouḩaṭṭam un autre fanal. Quand on voyait le feu, on savait qu'il se mettait en marche et on préparait ce dont il avait besoin ; de même lorsqu'il chevauchait au retour de 'Ain Chams. Dieu est le plus savant⁽³⁾ ».

Nous savons que sur l'autre rive, presque en face du point occupé par le couvent du Petit Château, était la ville du 'Aziz : al 'Azīziyat. Il me paraît donc certain que l'emplacement du Kouṣaïr ou Petit Château mentionné par Ibn 'Abd al Ḥakam est bien celui du couvent. C'est un point culminant au-dessus de Tora, et qui a été longtemps fortifié. L'*Atlas de la Description de l'Égypte* ne mentionne pas le nom du Daïr al Kouṣaïr (Deïr el Kassir ou Kousseyer d'après le Père Julien) mais y marque le château de Torah et une ligne de fortifications qui le relie à la ville de Torah. Ce point répond admirablement à la situation d'un fanal tel que nous le dépeint Ibn 'Abd al Ḥakam. Il faut donc bien se garder de le confondre avec la ville d'Al Kouṣaïr, sur la Mer Rouge, comme l'a fait Yāḩouṭ dans son dictionnaire géographique, où il cite ces passages d'Ibn 'Abd al-Ḥakam après avoir parlé de cette ville⁽⁴⁾ au lieu de

⁽¹⁾ *Khiṭaṭ*, II, 502, l. 19, et seq.



⁽²⁾ Ou jusqu'à la mer. Il y a ambiguité, le mot بحر pouvant s'appliquer à la mer ou au Nil.

⁽³⁾ وقد اختلف في القصير حدثنا عبد الرحمن قال حدثنا عثمان بن صالح عن ابن لهيعة قال ليس بقصير موسى صلى الله عليه وسلم ولكن موسى الساحر كعب الاحبار فقال لنا نحن انتم قالوا فقلنا من اهل مصر قال ما تقولون في القصير قال نقول قصير موسى قال

ليس بقصير موسى ولكن قصير عزيز مصر كان اذا جرى النيل يترفع فيه وعلى ذلك انه مقدس من الجبل الى البحر قال ويقال بل كان موقدا يوقد فيه لفرعون اذا هو ركب من منف الى عين شمس وكان على المقطم موقد اخر فاذا راوا النار علموا بركوبه فاصعدوا له ما يريد وكذلك اذا ركب منصرفا من عين شمس والله اعلم ms. 1687, p. 217.

⁽⁴⁾ Edition Wüstenfeld, IV. 126-127.

le faire à l'article Daïr al Kousaïr, comme l'a fait plus justement Makrizî.

Le nom de Kousaïr est-il arabe, ou n'est-il, comme tant d'autres, qu'un mot égyptien déformé? J'inclinerais vers la seconde hypothèse et y verrais volontiers quelque composé du nom d'Osiris par exemple :  (le taureau Osiris⁽¹⁾), ou encore, si l'on veut tenir compte de la tradition arabe,  (la hauteur d'Osiris).

L'autre fanal devait être sur un point également culminant. D'après al Koudâ'i, cité par Makrizî, il était sur le Moukatîm derrière la Citadelle et à l'Est, à l'endroit appelé le Four de Pharaon تنور فرعون, où Ibn Touloun éleva plus tard un *masdjid*⁽²⁾.

Il existe encore aujourd'hui une mosquée appelée mosquée al gouyouûchi laquelle a donné à cette partie de la montagne le nom de *gouyouûchi* et dont l'emplacement me paraît répondre assez exactement à ce *masdjid* d'Ibn Touloun. Cette mosquée qui a fait l'objet d'un très intéressant mémoire de M. Max van Berchem⁽³⁾ contient, à vrai dire, une inscription qui l'attribue à al Afîal *amîr al djouyouûch* (d'où le nom de *djouyouûchi* ou *gouyouûchi* suivant la prononciation égyptienne). Mais le style de cette mosquée rappelle un peu celui d'Ibn Touloun et je soupçonne que, suivant une habitude assez fréquente des constructeurs arabes, al Afîal s'est attribué entièrement le mérite de l'œuvre, alors qu'il l'avait seulement restaurée. Il est remarquable que dans le chapitre consacré aux mosquées qui sont sur le Moukatîm, Makrizî ne fait aucune allusion à une mosquée construite par al Afîal, et il me paraît bien extraordinaire qu'il ait ignoré l'existence de celle-ci, dont il y a encore des restes imposants. J'en conclus qu'elle doit être identifiée avec une de celles qui sont mentionnées dans le chapitre et, de préférence, avec la plus considérable qui est dénommée *masdjid Ibn Touloun*.

L'identification de la mosquée djouyouûchi avec la mosquée du Four me

⁽¹⁾ Sur Osiris, considéré comme taureau (fécondateur), cf. GRÉBAUT, *Hymne à Ammon*, p. 39 et seq.

⁽²⁾ مسجد التنور هذا المسجد في أعلى جبل المقطم من وراء قلعة الجبل في شرقيها... قال القاضي المسجد المعروف بالتنور بالجبل هو موضع تنور فرعون كان يوجد له عليه فإذا راوا النار علموا بركوبه فاتخذوا له ما يريد

Bulletin, 1901.

وكذلك إذا ركب منصرفا من عين شمس ثم بناء احد بني طولون مجدا. *Khîat*, II, 455, l. 21. Cf. Istakhri (éd. de Goëje), 54, l. 5; Ibn Haukal (éd. de Goëje), 106, l. 5: et ce que j'en ai dit plus haut page 183.

⁽³⁾ *Mémoires de l'Institut égyptien*, II, p. 605 et seq.

paraît encore résulter de ce fait que al Afdal, voulant construire un observatoire, songea à l'édifier dans la mosquée du Four et y renonça pour l'installer dans la mosquée de l'Éléphant, puis dans celle qui est appelée mosquée djouyouchi, située à l'endroit appelé ar Raṣad (l'Observatoire)⁽¹⁾. Cette dernière, comme le montre péremptoirement M. Van Berchem, ne peut être identifiée avec celle qui existe encore sur le Moukattam. Il est vraisemblable que l'inscription relevée par M. Van Berchem fut apposée dans la mosquée du Four, lors des travaux exécutés par al Afdal pour y installer l'observatoire. Le texte de Maḳrīzī est un peu vague : اختاروا للرصد مسجد التنور فوق المقطم فوجدوه بعيدا : عن الخواج « Ils choisirent pour l'observatoire la mosquée du Four sur le Moukattam, mais ils trouvèrent qu'elle était éloignée de ce qui était nécessaire ». Il semble bien toutefois qu'il dut y avoir un commencement d'installation et qu'on n'y renonça qu'après avoir constaté la difficulté de s'approvisionner. Le commencement d'installation répondrait à la réfection de l'édifice par al Afdal, et c'est alors qu'il aurait fait placer l'inscription relevée par M. Van Berchem.

Pour toutes ces raisons, je propose comme emplacement du second fanal, où s'allumaient les feux lors du passage du Pharaon, celui de la mosquée gouyouchi moderne. Non loin de là est un fort qui domine toute la vallée. C'est un point culminant, un poste d'observation, tel qu'il en existait au temps des Pharaons. Peut-être était-ce là qu'était la forteresse dont parle Sinouhit, à l'Est de Yaoukou, dans la région de la Montagne rouge⁽²⁾.

Le mot *tannour* que je traduis par « four » a aussi le sens de « réservoir d'eau ». D'ailleurs, je soupçonne qu'ici encore nous avons affaire à un nom égyptien déformé et ramené à une forme arabe. †NOYPI désigne le vautour; or cette région du Moukattam est peuplée de vautours. Peut-être est-ce là l'origine du mot. D'autre part, je trouve dans les dictionnaires de Parthey et de Tattam (appendice) NOYHPA *techna, prestigiæ magicæ*, ce qui offre quelque analogie avec ce que nous dit Abou Ṣāliḥ des opérations alchimiques pratiquées dans le *tannour*.

⁽¹⁾ Maḳrīzī, *Khīṭat*, I, p. 125-127, traduction Bouriant, p. 363 à 370; cf. CAUSSIN DE PERCEVAL *Notices et extraits des mss. de la Bibliothèque*

nationale, t. VII; VAN BERCHEM, *loc. laud.*, p. 612.

⁽²⁾ MASPERO, *Les Mémoires de Sinouhit* (*Mém. de l'Institut égyptien*, II, p. 15).

18° LES DÉPLACEMENTS DU NIL.

Je terminerai par quelques considérations sommaires sur les déplacements du Nil dans la région que j'étudie.

Nous avons une preuve certaine que la pointe du Delta s'est transportée du voisinage de Memphis, où elle était à l'époque pharaonique, jusqu'au point beaucoup plus septentrional du barrage actuel à une petite distance de Kallionb. Elle réside dans la simple comparaison des listes de nomes à l'époque pharaonique et ptolémaïque et des provinces à l'époque Arabe. Dans les listes pharaoniques les nomes de Memphis et de Latopolis (Aousim moderne) sont dans la Basse-Égypte⁽¹⁾, dans les listes ptolémaïques, le nome de Memphis est dans la Haute-Égypte et celui de Latopolis est dans la Basse⁽²⁾; enfin, à l'époque byzantine et arabe, ce dernier passe à son tour dans la Haute-Égypte⁽³⁾. D'ailleurs, Diodore de Sicile dit positivement que Uchorius fondant Memphis « avait choisi l'emplacement le plus convenable de tout le pays, l'endroit où le Nil se partage en plusieurs branches pour former ce qui, d'après sa figure, a reçu le nom de Delta »⁽⁴⁾.

La tradition paraît en être restée chez les Coptes qui, dans leur liste d'évêchés, nomme Dalàs et Atfiḥ les premiers de ceux du Ša'id⁽⁵⁾.

A l'époque de Sinouhit, comme à celle de Piankhi, la pointe du delta devait être au Nord de Kherau, car, le premier surtout devait chercher à éviter de traverser deux branches du Nil, et préférer la branche unique. Déjà, cette région était soumise à divers changements, puisque Kheran, d'abord à l'Est, passe à l'Ouest du fleuve. Le bras oriental du fleuve, suivant la loi générale des parcours fluviaux qui en allant du Sud au Nord sont déviés par la rotation de la terre, se portait de plus en plus vers l'Ouest, occupant successivement des positions parallèles à lui-même, entre lesquelles se créaient des bandes longitudinales de terres nouvelles. Le khalidj moderne, successeur du canal de Trajan, qui était lui-même le successeur ou plutôt la prolongation d'un ancien canal.

⁽¹⁾ BRUGSCH, *Dict. géog.*, en tête (non paginé).

⁽²⁾ *Ibid.*

⁽³⁾ Hieroclès (*Syneedemos* apud Const. Porphyr., édition de Bonn. III, p. 399) place dans l'Arcadie (Moyenne Égypte) Μέμφοις et Αητούς.

Pour l'époque arabe voir MAKRIZÏ, *Khitaṭ*, I, 72. p. 32: Yâkoût, *Géogr. Wört.*, IV, 549, l. 7. etc.

⁴ I, 50. traduction Hœfer, p. 59.

⁵ AMÉLINEAU, *Géogr.*, p. 572 et 576. + ΛΟΧ ΔΑΛΑΣ et ATFIḤ *الكراسي الصعيدية* دلاص واصفيج وفي اول الكراسي الصعيدية.

le khalîdj d'Aboû Mounadjâ, l'Ismaïlieh actuel représentent ces branches successives, que les populations, voyant les cultures disparaître et le désert gagner, s'efforçaient de reconstituer artificiellement. Le canal des anciens Pharaons, par suite de ce déplacement, cessant de communiquer avec le Nil, Trajan l'y rattacha par son canal dit *Τραιάνος ποταμός*. 'Amrou le recreusa. Tour à tour abandonné puis repris il a été définitivement comblé en 1899.

Makrizî, dans un passage auquel j'ai déjà fait allusion (§1, n° 20), remarque que le séjour ancien du Nil est caractérisé par un sol spécial appelé le *tîn* الطين ou ibliz ابلز ⁽¹⁾, et comme, ajoute-t-il, ce tîn s'étend jusqu'à Héliopolis 'Aïn Chams, il en conclut que le Nil passait dans cette région.

Je traduis en entier ce passage, parce qu'il soulève incidemment une autre question : « Si on y réfléchit, il apparaît que le grand Khalîdj, quand on commença de le creuser, débutait soit auprès de 'Aïn Chams soit vers le Nord, car la partie du sol qui est sur le bord du Khalîdj à l'Occident comme celle qui est à l'Orient entre 'Aïn Chams et Maouradat al houlafâ ⁽²⁾, hors de la ville de Foustât Miṣr, est entièrement de *tîn ibliz*, et ce tîn n'existe que là où l'eau du Nil passe; d'où il est clair que l'eau du Nil était autrefois sur ce sol ⁽³⁾ ».

Al Moukaddasî dit que, de son temps, le barrage comme l'ouverture du Khalîdj se faisait à 'Aïn Chams. « Il y deux barrages (*sadd*) : l'un à 'Aïn Chams, c'est un canal qu'on barre avec des herbes et du sable avant la crue; quand l'eau arrive, elle est refoulée par le barrage, elle s'élève au-dessus du djarf (hauteur) au plus haut point de la Kaṣabat(?) et ainsi sont arrosés les villages tels que Bahtît, les deux Minîat et Choubrâ et Damanhoûr. C'est le barrage du Khalîdj amîr al mouminîn, et quand arrive la fête du Ṣalîb (arrêt de la crue) époque où se termine l'adoucissement du raisin, le Sultan sort vers 'Aïn

⁽¹⁾ Sur ce mot voir S. DE SACY, *Observations sur le nom des Pyramides* (*Mélanges*, p. 221 et Abdellatif, p. 3 et 8).

⁽²⁾ Ce point était immédiatement au voisinage de la bouche du Khalîdj. (Ibn Doukmâk, I, 40. l. 20 et Makrizî, *passim*; cf. *Mémoires de la Mission arch. franç.*, VI, 4^{me} fasc., pl. III). Le nom de Foum el Khalîg subsiste encore et est donné à une station du chemin de fer du Caire à Héloûan.

⁽³⁾ *Khūṭat*, II, 133. l. 15. وعند التامل يظهر ان الخليج الكبير عند ابتدا حفرة كان اوله اما عند مدينة عين شمس او من بحريها لاجل ان القطعة التي بجانب هذا الخليج من غربية والقطعة التي هي بشرقية فيها بين عين شمس وموردة خلفا خارج مدينة قسطنطين مصر جميعها طين ابلز والطين المذكور لا يكون الا من حيث يمر ما النيل فتعين ان ما النيل كان في القديم على هذه الارض.

Chams et ordonne d'ouvrir ce canal... quant à l'autre canal... il est à Sardous⁽¹⁾.

Al Moukaddasî écrivait vers 378⁽²⁾. Or, Nassiri Khosrau, qui voyageait en Égypte vers 439, assista à l'ouverture du canal et dit en propres termes : « Le Sultan monte à cheval pour assister en personne à la rupture de la digue du Khalîdj qui, ayant sa prise d'eau à Mişr, passe par le Caire »⁽³⁾. Donc, dans l'intervalle, la prise d'eau avait été portée de 'Ain Chams à Mişr. Ce fut, apparemment, sous le khalife al Hâkim de 386 à 411, car Maḳrîzî nous apprend qu'on attribuait la création du Khalîdj à al Hâkim, d'où le nom de Khalîdj Hâkimî qu'il avait quelquefois⁽⁴⁾. Il combat cette opinion, mais on voit qu'il n'a pas absolument raison, et que le nom d'al Hâkimî méritait d'être donné au moins à la partie du canal comprise entre 'Ain Chams et Mişr.

Si le Khalîdj Amîr al Moûminin (nom qui fut donné, nous dit Maḳrîzî⁽⁵⁾, parce que le khalife 'Oumar en ordonna la réfection) commençait au temps d'al Moukaddasî à 'Ain Chams, il est vraisemblable d'admettre que c'est aussi là qu'il commençait au temps du khalife 'Oumar.

Cependant la chronique de Jean de Nikiou nous dit que les Musulmans firent creuser « le canal de Trajan qui était détruit depuis longtemps, afin de conduire l'eau depuis Babylone d'Égypte jusqu'à la Mer Rouge »⁽⁶⁾. D'autre part, nous savons par Ptolémée, que le canal de Trajan *Τραιάνος ποταμός* passait par Babylone⁽⁷⁾.

Il me paraît probable que ce que Trajan a fait, c'est le recreusement du canal ancien de Nectanebo depuis Héliopolis ou un point plus au Nord (cf. l'opinion de Maḳrîzî), que cette partie comblée depuis, a été recreusée par l'ordre de 'Oumar; que, comblée encore, elle a été recreusée par al Hâkim, d'où ces noms successifs de canal de Trajan, canal du chef des croyants ('Oumar), canal d'al Hâkim.

⁽¹⁾ سدان احدها بعين شمس ترعة تسد بالحلفا والتراب قبل زيادته فاذا اقبل الماء رده السد على الجرف اعلى القصبة فيستقى تلك الضياع مثل بهتيت والمنيتين وشبرو (sic) ودمنهو وهو سد خليج امير المؤمنين فاذا كان يوم عيد الصليب وقت انتها حلاوة العنب خرج السلطان الى عين شمس فامر بفتح هذه الترعة والترعة الاخرى. DE GOËJE, *Bibl. géogr.*, III, 206, l. 5.

⁽²⁾ *Ibid*, IV, praefatio, p. VI.

⁽³⁾ Trad. Schefer, p. 136 (*Sefer nameh*, Publ. de l'École des langues orientales, II^e série; vol. I).

⁽⁴⁾ *Khitat*, II, 140, l. 3.

⁽⁵⁾ *Ibid*, l. 2.

⁽⁶⁾ Trad. ZOTENBERG, *Not. et ext. des mss.*, XXIV, 1^{re} partie, p. 77.

⁽⁷⁾ Livre IV, § 5.

Dans mon travail sur la topographie de Fostat, je reviendrai sur cette histoire du Khalidj, qui a déjà été traitée par plusieurs auteurs mais avec des documents insuffisants ⁽¹⁾. Je me contente ici de signaler ces comblements successifs du canal entre Babylone et Héliopolis, qui attestent la retrait continu du Nil vers l'Ouest et, par suite, le déplacement de la pointe du Delta.

Le Nil passait certainement, à une époque historique relativement récente au pied du Moukattam actuel, car, au dire de Makrîzî, en creusant un puits dans le cimetière de Karâfat, près du tombeau de l'Imam Chafâ'i, on trouva la quille اسطام d'un vaisseau ⁽²⁾. Il rappelle, à ce propos, l'opinion d'Aristote qui disait que l'Égypte avait été jadis toute entière dans la mer. Je crois, qu'il n'y a pas à remonter si loin, et que, si une pièce de bois a été retrouvée dans un état de conservation suffisant pour qu'on y reconnût une quille, il faut que les eaux aient quitté ce lieu depuis un temps peu éloigné. D'ailleurs, les traces de ce séjour du Nil sont indéniables, le lac appelé Birket el Fil qui apparaît très nettement sur le plan du Caire de 1798 est à une très petite distance du même point.

Makrîzî nous apprend encore que le Nil, au moment de la conquête arabe, passait le long de Kaṣr ach cham' et de la Mosquée de 'Amron et au pied de la région de Kabch ⁽³⁾. Plus anciennement encore il devait couler plus à l'Est et j'ai des raisons de croire que la région du Babloun actuel formait une île. C'est dans cette île qu'était le temple dont il restait une statue tournée vers l'Est ⁽⁴⁾. Or il est bien invraisemblable, en effet, que la statue tournât *primitivement* le dos au fleuve; c'est ce qui m'autorise à dire que quand le temple fut élevé, le fleuve coulait à l'Est. Depuis Daïr aṭ Ṭin ⁽⁵⁾ jusqu'à Héliopolis le fleuve devait couler en ligne droite.

⁽¹⁾ Voir LAGLÈS, *Not. et extr. des mss.*, VI, 318 et seq; LEPÈRE, dans *Description de l'Égypte*, XI, p. 163, 352 et seq; LETRONNE, *Oeuvres choisies*, (édition FAGNAN, *Égypte ancienne*, I) p. 327 et seq.

⁽²⁾ *Khiṭaṭ*, II, p. 457, l. 1 (voir aussi p. 85, l. 18). Le mot اسطام que je ne trouve pas dans les dictionnaires est précisément défini ici par Makrîzî : « c'est la pièce de bois sur laquelle est construite le vaisseau وهو الخشب التي تبني عليها السفينة » c'est évidemment le grec σκαμιν ou σκαμίν sur lequel les dictionnaires grecs ne sont

pas d'accord. (Cf. J. VARS, *L'art nautique dans l'antiquité*, p. 41).

⁽³⁾ *Khiṭaṭ*, I, 343: chapitre du rivage du Nil. (La question des déplacements du Nil dans cette région et d'autres a déjà été traitée avec détails par QUATREMÈRE, *Mém. géogr.*, I, p. 73 et seq.

M. Ravaisse n'a pas indiqué ce plus ancien cours du Nil sur sa carte. Je le représente approximativement par un gros trait bleu.

⁽⁴⁾ Voir plus haut, § II, p. 199, n° 13.

⁽⁵⁾ Voir plus haut, § I, p. 175, n° 30.

Plus anciennement la masse rocheuse où est aujourd'hui la Mosquée d'Ibn Toûloun et le quartier d'al Kabch, d'une part; la hauteur de Babloun et la région appelée par Maḵrîzî ar Raṣad (l'Observatoire), d'autre part, devaient former deux îles.

La région comprise entre la première et le mont Mouḵaṭṭam s'appelait à l'époque arabe, nous l'avons vu, l'endroit où l'on coupe la pierre et devait répondre au Yâḵ des Arabes, au pays des Yakou du voyage de Sinouhit. Le nom de Mouḵaṭṭam lui-même semble signifier l'endroit coupé. Le Nil passait-il par cette brèche? Est-ce lui qui l'a faite? S'il n'y passait pas, le quartier d'al Kabch devait former dans le fleuve un promontoire très avancé comme on peut le voir sur la carte.

Depuis la conquête arabe jusqu'à nos jours, le Nil a continué dans toute cette région de se déplacer vers l'Ouest; les quartiers où se développe aujourd'hui la ville européenne, où sont élevés notre Institut et le nouveau Musée des Antiquités étaient, il y peu de siècles, recouverts par le Nil et plus anciennement situés sur la rive gauche.

Ces considérations un peu rapides, que j'aurai l'occasion de développer plus complètement ailleurs, suffiront, je crois, pour faire comprendre la possibilité des déplacements d'une rive à l'autre de Kheran (Hélonan) et de Kerkesoura (Choubrâ).

Le Caire, 15 Mars 1901.

APPENDICE.

La liste des évêques qui prirent part au Concile d'Éphèse nomme vers la fin un grand nombre de diocèses d'Égypte et de Libye, dans un certain désordre. Après Rhinocoroura est nommée Ptolémaïs de la Pentapole⁽¹⁾ puis des villes de Basse-Égypte mêlées à d'autres de la Haute-Égypte; après le siège de Kasios il y a un groupe de sept noms fort énigmatiques, sauf deux qui appartiennent à la Libye : Barka et Teuchira. Des noms qui suivent les cinq premiers sont de la Haute-Égypte; les autres, jusqu'à Panephrisis, sont de la Basse-Égypte.

C'est ce groupe de sept évêchés que je voudrais étudier, parce que je soupçonne que quelques-uns appartiennent à la région qui a fait le sujet de cet article.

Je donne le tableau des évêchés d'après la double liste copte publiée par M. Bouriant⁽²⁾ d'une part et la liste gréco-romaine publiée par Mansi⁽³⁾.

LISTE COPTE.		LISTE GRÉCO-ROMAINE.	
ΧΑΙΩΝ	ΑΧΑΙΩΝ	Achæorum	Ἀχαιῶν
ΑΛΒΙΑ	ΑΛΒΙΑ	Olbæ	Ὀλβίας (ou Ὀυλβίας)
ΔΥΘΕΩΣ	ΤΔΙΘΕΩΣ	Dysthensi	Δυσθέως
ΒΑΡΚΗ	ΘΡΑΚΗ	Barcæ	Βάρκης
ΤΑΝΧΙΡΟΣ	ΤΑΧΕΙΡΙΣ	Teuchirorum (ou Tencrorum)	Τουχείρων
ΤΑΡΝΕΩΣ	ΤΑΡΝΕΩΣ	Daruensi	Δάρνεως
ΝΕΥΜΒΟΥΛΟΣ		(ou Dardanorum)	
ΠΤΕΜΙΑΚΗ	ΣΕΠΤΙΜΙΑΚΗ	Septimiæ	Σεπτίμιακῆς

⁽¹⁾ M. Amélineau veut y voir Ptolémaïs de Syrie, Saint Jean d'Acre actuel et en conclut que ce siège dépendait du patriarchat d'Alexandrie (*Géogr.*, p. 387); mais la Pentapole est le nom bien connu de la province située à l'Occident de l'Égypte, l'ancienne Cyrénaïque. Je ne puis donc accepter cette opinion.

⁽²⁾ *Mém. de la Mission archéologique française*, VIII, p. 70.

⁽³⁾ *Sacrorum conciliorum collectio*, IV, col. 1127. Voir aussi VI, 874, etc. Les noms des évêques et de leur diocèses se retrouvent encore dans les listes de souscription aux différents actes. J'en utiliserai les variantes.

Le premier nom est certainement corrompu et il ne peut s'agir de l'Achaïe. Une liste de souscription donnée par Mansi (IV, col. 1220) porte Ἀρχαῖως. Je crois que la vraie leçon est Ἀραβίας. Ἀραβία est le nom donné par tous les auteurs grecs au nome dont la capitale était Φακοῦσα. La liste copte des évêchés nous donne : ἈΡΑΒΙΑ ⁽¹⁾ فاقوس. La liste des anciennes provinces que Makrizi, Ibn Douk-mak et Kalkachandi nous ont transmises d'après al Kouḏā'i mentionne طرابية *Tarabiat* ⁽²⁾. La variante Αρχαίως se rapproche le plus de la forme primitive, dont elle a gardé le même nombre de lettres, et n'en a altéré que trois.

Cette forme Ἀραβίας a entraîné le copiste à écrire le mot suivant Ὀλλίας dans lequel je propose de lire Ἀλλαν ou Ἠλλαν répondant au copte 2ΛΛΒΑΝ qui, nous l'avons vu, est Hérouan moderne حلوان. M. Amélineau nous a fait connaître un fragment de texte copte où il est parlé de « Pilihiu évêque d'Hérouan ΠΙΛΙΗΥ ΗΠΕΡΙΣΚΟΠΟΣ Η2ΑΛΛΟΥΑΝ » au temps du patriarche Benjamin ⁽³⁾. Olbia, située sur la Mer Noire, ne saurait être à sa place dans cette énumération, et en Égypte je ne vois guère de nom se rapprochant mieux du copte 2ΛΒΙΑ que 2ΛΛΒΑΝ.

Du troisième nom j'adopte comme la forme la moins corrompue, celle de la liste copte ΤΑΥΤΘΕΩC dans laquelle je considère le 2 comme fautif pour 2 confusion extrêmement fréquente. J'y vois donc le nom bien connu de ΚΑΥCΜΑ القلزم des Arabes, où il devait y avoir un évêché, car Aboû Sâlih emploie l'expression كرسى القلزم ⁽⁴⁾. La liste de souscription donnée par Mansi (VI, col. 1222) met la ville de Δύσθεως dans la Pentapole. Mais cette mention de la Pentapole est une glose marginale que je considère comme suspecte. Aucune ville d'un nom semblable ne paraît avoir existé dans la Pentapole. La *Notitia dignitatum* mentionne un poste militaire à Sosteos. Ce nom me paraît être le même que le ΤΑΥΤΘΕΩC de la liste copte. Je lève ainsi une difficulté qu'Otto Seeck a très justement signalée dans son édition ⁽⁵⁾, en remarquant qu'il n'y a pas de mention d'un poste militaire sur la Mer Rouge, ce

⁽¹⁾ Man. 53 de la Bibl. nat., 172 r°; man. Crawford, 331 r°.

⁽²⁾ Makrizi, *Khūṭat*, I, 73, l. 28; Ibn Douk-mak, *Égypte*, V, p. 42, l. 24; Kalkachandi (édit. Wüstenfeld, page 96; man., fol. 48 r°).

Dans une liste différente donnée par Makrizi

Bulletin, 1901.

(*ibid.*, l. 4) il est dit que cette province comprend as-Sadir, al Hâmat et Fâkoûs السدير والهامة وفاقوس.

⁽³⁾ *Journal Asiatique*, 8^{me} série, XII, p. 372.

⁽⁴⁾ Trad. Evetts, p. 173 (Ms., f° 58 b.).

⁽⁵⁾ *Notitia dignitatum*, p. 59, note 2.

qui est peu admissible. Klysmā devait en avoir un, car Hiéroclès l'appelle Κλύσμα κάστρον. Son nom doit donc se retrouver dans la *Notitia*, et si mon hypothèse est exacte, c'est sous la forme corrompue de Sosteos qu'il se cache.

Je passe sur les quatrième et cinquième noms qui appartiennent sans conteste à la Libye et j'arrive au sixième qui présente des formes si variées.

En principe, je crois que la forme primitive doit se rapprocher de celle qui contient le plus de lettres, car il est peu admissible que les copistes en aient ajouté, et il est, au contraire, très vraisemblable qu'ils aient pu en sauter. C'est pourquoi je n'accepte pas comme primitive la forme δαρνεως. Mansi (IV, col. 2127, note 6) propose Δρανίεων μητρόπολις⁽¹⁾ qui est en Libye, mais il reconnaît lui-même l'existence d'une forme Δαρδανίτης dans d'autres documents, et les listes de souscription donnent très souvent en latin Dardaneorum. La liste de la col. 1222 met cette ville en Libye, mais le texte copte dit, ailleurs, que cette ville est en Égypte⁽²⁾. De plus l'adjonction ἡσυμβουλος n'est pas négligeable et elle me paraît difficile à expliquer par Libye.

La forme primitive devait, à mon avis, se rapprocher du copte ταρ[τα]νεως ἡσυμβουλος et je propose, comme conjecture un peu hardie peut-être ταντανεως ημε βαβλων qui réunirait ainsi en un seul groupe les villes de Tendouñyas⁽³⁾ et de Babylone. Ce serait un équivalent du groupe ων ημε βαβλων dont nous avons déjà longuement parlé. Il est vrai que ἡσυμβουλος est bien éloigné de ημε βαβλων, mais il est évident que le copiste a été victime d'une sorte de suggestion, en écrivant ce mot grec συμβουλος (pour σύμβολος) qui ne peut rien avoir à faire ici. D'autre part, nous avons vu combien le mot βαβλων paraît déformé en plusieurs circonstances : βακογλων, ταββλων, etc.


Il est bien entendu que c'est là une pure hypothèse, car il est impossible de démêler avec certitude les formes primitives de mots si évidemment corrompus, mais j'explique ainsi, je crois, beaucoup mieux les variantes qu'en acceptant la ville de Δάρνις de Libye.

Pour le dernier nom, j'aurai à proposer une hypothèse plus hardie encore, car elle repose elle-même sur une autre hypothèse, et, par conséquent, je ne la soumetts au lecteur que sous toutes réserves.

⁽¹⁾ Hiéroclès donne Δάρνις comme ville de Libye (*apud Constantin, Porphyrog.* édition de Bonn, III, 400).

⁽²⁾ Bouriant, page 127, ἡτανεως ετηπ ἐκημε.

⁽³⁾ Cf. plus haut, pages 185 et seq.

Sopet, comme l'a suggéré Brugsch. Le naos de Nectanebo qui y a été découvert le démontre surabondamment. Le nom de la capitale du XX^{me} nome est Pi-Sopet , c'est le Pi-Saptu de l'inscription d'Assurbanipal ⁽¹⁾. Il est évident que le XX^{me} nome, s'il répond au nome Arabia des auteurs grecs comprend également la région dont nous parlons, au moins pour la partie Nord. Pour former le nome Heptakomî, Heroonpolis ou Phagroriopolis, suivant les cas, on prenait une partie du nome Arabia et une partie du nome Aphroditopolis, d'où le nom que lui donne Ptolémée *μεθορίοι Ἀραβίας καὶ Ἀφροδιτοπόλεως*. Le nome grec d'Ἀραβία, capitale Φακοῦσα, se trouvait formé par ce qui restait du XX^{me} nome des listes égyptiennes, et il n'y a pas besoin de recourir à l'hypothèse de M. Naville que la ville grecque de Φακοῦσα est représentée, non par la ville moderne de Fâkous, mais par Saft el Henneh ⁽²⁾.

Le nom de Septemvici me paraît être celui qu'on voit au Nord-Est de Babylonia sur la carte de Peutinger, sous la forme énigmatique de Stratonici ⁽³⁾. Toutefois il y a là une déformation bien considérable et j'hésiterais fort à l'admettre si l'on pouvait proposer une lecture quelconque pour ce nom si inattendu. Le Stratonici placé à trente six milles de Babylonia répond assez à la position de Saft el Henneh, et, par suite, si je ne me trompe, à la capitale du nome *ἐπτακωμ*. Si cela est vrai, il ne manque plus que la certitude d'une traduction latine de *ἐπτακωμ* (αι) en Septemvici pour justifier mon identification de Septimiacæ avec un évêché égyptien de la Basse-Égypte.

La liste des évêchés coptes mentionne un certain nombre de noms que le rédacteur n'a pu identifier ⁽⁴⁾. Quelques-uns de ces noms sont manifestement corrompus. Ainsi *εσχετια* répond à Scété (σκηθια, *Schedia* du Concile de

⁽¹⁾ J. DE ROUGÉ, *Géogr. de la Basse-Égypte*, p. 139. A moins d'un kilomètre à l'Est est le village de Kafr el Komi كفر الكومي (v. BOINET, *Dict. géogr.*, et la Carte des Domaines; le nom manque dans l'Atlas de 1798). El Komi n'est-il pas l'élément égyptien *akhom* ou grec *κώμι*?

⁽²⁾ *Goshen and the shrine of Saft-el-Henneh*, p. 15. M. J. de Rougé (*loc. cit.*, p. 138) fait de sages réserves sur cette opinion de M. Naville.

⁽³⁾ Jomard dans la carte annexée au t. XVIII, 3^e partie, de la *Description de l'Égypte*, l'identifie à Belbeis qui, en effet, n'est pas très éloigné. Il

est à remarquer qu'il y voit également le *Vico Judæorum* de l'Itinéraire d'Antonin, que d'Anville identifie; de son côté, à Tell Yahoudieh moderne. Mais les distances données par l'Itinéraire (12 milles de Babylonia à Héliu, 22 milles de Héliu à Scenas Veteranorum, 12 milles de Scenas Veteranorum à Vico Judæorum) sont incompatibles avec la position de Tell Yahoudieh, trop voisin d'Héliopolis. Je crois donc que Jomard a raison; par suite je propose de voir dans l'élément *vico* un reste de la forme primitive Septemvici.

⁽⁴⁾ AMÉLINEAU, *Géogr.*, p. 47, 572 et 576.

Nicée⁽¹⁾; les deux noms de ΝΕΝΜΑΣ et ΧΙΟΥΝΟΥ répondent sûrement à un seul : ΠΕΝΤΑΣΧΟΙΝΟΥ⁽²⁾; ΑΛΦΟΚΡΑΝΩΝ emprunté à la liste copte des évêques ayant assisté au Concile de Nicée est, comme l'a suggéré déjà Lenormant, le résultat d'une bizarre méprise⁽³⁾. Cela m'autorise à chercher parmi ces noms un équivalent plus ou moins déformé du Σεπτιμιακη copte et je serais fort tenté de l'y trouver dans ΑΗΤΕΥΜΙΚΡΑΣ.

On pourra trouver étranges de telles déformations, mais je ferai remarquer que la variante Σεμνύνης est une preuve du degré de la corruption que ce mot a subie. Cela s'explique par le caractère éphémère de ce siège épiscopal.

Je me résume en donnant le tableau des principales variantes.

Ancien égyptien :  Pi-Sept-Akhom.

1 ^{re} forme grecque : ἐπταχώμι(αι)	Arabe : صفط (الحنا) كفر (الكوى)
--	------------------------------------

Latin : *Septemvici* (traduction du grec ἐπταχώμιαι).

Latin : Stratonici Vico (Indorum).	Grec : Σεπτιμιακή Σεμνύνη	Copte : Σεπτιμιακη ΑΗΤΕΥΜΙΚΡΑΣ
---------------------------------------	------------------------------	-----------------------------------

⁽¹⁾ La forme copte est ⲱⲛⲏⲧ, d'où les Latins ont fait *Scythiaca regio*, les Grecs Σκυθίς etc. Les traducteurs coptes du Concile de Nicée n'ont pas reconnu le mot de leur propre langue sous ce travestissement. M. AMÉLINEAU (*Géogr.*, p. 172) n'a pu identifier ⲉⲥⲉⲧⲓⲁ.

⁽²⁾ Sur cette ville voir d'Anville, p. 10 et 98. M. Amélineau n'a pu expliquer ΝΕΝΜΑΣ (*Géogr.*, p. 274) et n'a pas consacré d'article à ΧΙΟΥΝΟΥ.

⁽³⁾ *Fragmenta versionis copticæ... de primo concilio œcumenico Nicæno*, p. 26, note: cf. *Mémoire sur les fragments du concile de Nicée*, p. 60. M. AMÉLINEAU (*Géogr.*, p. 46) paraît ignorer cette

remarque de Lenormant. Je crois avec ce dernier que ΑΛΦΟΚΡΑΝΩΝ est le nom de l'évêque de Naucratis et non d'un diocèse. Mais il ne me paraît pas avoir suffisamment expliqué l'erreur. Voici ce que je suppose. Il y avait dans le texte copte primitif une glose marginale ainsi conçue : « (on lit) Apocrator ou Alphocranon ΑΡΠΟΚΡΑΤΩΡ ὩΝ ΑΛΦΟΚΡΑΝΩΝ » En effet, le nom de l'évêque de Naucratis est écrit tantôt Apocrator, tantôt Alphocranon. ὩΝ « ou » ayant été lu ὩΝ « de », la glose a été prise pour la mention d'un nouvel évêque et d'un nouveau diocèse et mêlée ensuite au texte.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

- P. 145, l. 19, au lieu de : $\epsilon\lambda\epsilon\gamma\lambda\omega\eta$; lire : $\epsilon\lambda\epsilon\gamma\lambda\omega\eta$.
- P. 153, milieu. M. O. von Lemm (*Kleine koptische studien*, X-XX, p. 61) croit que $\pi\epsilon\tau\phi\rho\eta$ est une méprise de l'auteur copte qui a confondu le nom du prêtre d'Héliopolis $\pi\epsilon\tau\epsilon\phi\rho\eta$ (*Genèse*, XLI, 45) avec celui de la ville elle-même.
- P. 155, l. ult., au lieu de : $\sigma\epsilon\rho$; lire : $\sigma\epsilon\gamma\epsilon$.
- P. 163, note 1. Makrizi parle également de cette église et du séjour de Jésus dans la grotte (*Khitaṭ*, I, p. 231, l. 17; trad. Bouriant, p. 681).
- P. 168, note 1. Au moment où commençait l'impression de mon article, j'avais sous les yeux un exemplaire de la traduction d'Aboû Ṣālih sans le texte, c'est ce qui explique que j'ai dû recourir à la complaisance de M. Salmon pour copier le texte sur le manuscrit de Paris. Plus tard, j'ai pu consulter un autre exemplaire où, à la traduction, est joint le texte.
- P. 169, l. 1. Le mot *شودة* doit être échangé avec le mot *خوخة* de la ligne 2.
- P. 175, note 1, au lieu de : ⲗⲓⲛⲧ ; lire : ⲗⲓⲛⲧ .
- P. 179, note 4, au lieu de : ⲥⲓⲣⲁⲓⲥ et ⲥⲓⲣⲁⲓⲥ ; lire : ⲥⲓⲣⲁⲓⲥ et ⲥⲓⲣⲁⲓⲥ .
- P. 182, note 2. Le passage de Renan, auquel je fais allusion, se trouve dans l'*Histoire du peuple d'Israël*, I, p. 67. « Babylone, depuis des siècles, était un phare plus brillant encore que l'Égypte, au milieu d'une profonde nuit ».
- P. 189, note 1, au lieu de : 926; lire : 296.
- P. 191, l. antepen, au lieu de : $\mu\iota\sigma\tau\rho\alpha\mu$; lire : $\mu\iota\sigma\tau\rho\alpha\mu$.
- P. 196, note 4. Le nom de Makadoûniat rappelle la légende de ce fils d'Osiris, appelé Macédon par Diodore de Sicile et qui donna son nom à la Macédoine grecque (I, 18 et 20). Ce fils d'Osiris est évidemment un Horus dont le titre ou l'épithète honorifique présentait quelque analogie avec le nom de Μακεδών , et a été adopté avec empressement par les Grecs, comme les noms de Canope, de Ménélas, de Troie, etc. Or le titre de l'Horus, dieu du nome d'Héliopolis est *m-akhu-Tum*, d'où peuvent provenir Μακεδών , *مقدونية*, *مقطم*, etc.
- P. 205, l. 3, au lieu de : ⲗⲓⲛⲧ ; lire : ⲗⲓⲛⲧ .
- P. 217, note 4. Κλυσμα est mentionné comme évêché dans la liste donnée par Parthey à la fin de son dictionnaire.
- P. 219, milieu. M. Chassinat me fait remarquer que la lecture Supt-Akhom proposée par M. Robiou et acceptée par M. J. de Rougé n'est pas admissible. Dans le nom ⲥⲓⲣⲁⲓⲥ , le second signe n'est qu'un déterminatif et, suivant un principe élémentaire de l'égyptologie, ne doit pas être prononcé. Il faut donc abandonner cette étymologie du grec $\epsilon\pi\lambda\alpha\omega\mu$.
- Mais, comme je ne l'avais énoncée que sur la foi de MM. Robiou et J. de Rougé, et que, d'ailleurs, elle est indépendante de l'hypothèse que j'ai faite d'une traduction de ⲥⲓⲣⲁⲓⲥ (*ai*) en Septemvici, les considérations que j'ai développées restent entières.
- P. 221, note 2. Πεντασχοινον est dans la liste des évêchés du dictionnaire de Parthey.

INDEX.

NOTA. Les astérisques indiquent les titres de paragraphes.

'Adawieh (al), p. 204*.
Aziziat (al)=Memphis.
Babylone d'Égypte, p. 196*.
Dair Abi Seifin, p. 148.
— al 'Adawieh, p. 156.
— al banât, p. 172.
— al koušair, p. 208.
— Bablouñ, p. 144 et seq.
— (Barsouma) el Erian, p. 175.
— Mari Minâ, p. 162.
— Michele, p. 166.
— Tadrous, p. 144 et seq.

ΑΒΒΑ ΨΕΝΟΥ† v. ΤΕΤΡΑ-
ΠΥΛΩΝ ΜΦΙΟΜ.
ΑΑΒΙΑ, p. 216.
ΑΑΦΟΚΡΑΝΩΝ, p. 221.
ΑΝΤΕΥ ΜΙΚΡΑΣ, p. 221.
ΑΠΑ ΒΙΚΤΩΡ, v. ΝΙΘΑΛΥΩ.
ΑΠΑ ΙΩΑ ΠΙΡΕΜ ΣΕΝΩΤ,
v. ΣΑΠΡΟΖΩ.
ΑΠΑ ΚΙΡ ΝΕΜ ΙΩΑ ΠΕΧΟΝ,
v. ΒΑΒΥΛΩΝ ΝΧΗΜΙ.
ΑΡΑΒΙΑ, p. 217.
ΑΧΑΙΩΝ, p. 216.
ΒΑΒΥΛΩΝ ΝΧΗΜΙ, p. 141*.
— ΝΤΕ ΧΗΜΙ, p. 149*.
ΓΕΩΡΓΙΟΣ, v. ΠΙΜΟΝΗ ΜΠΑ-
ΜΕΡΕ, ΠΙΜΟΝΑΣΤΗΡΙΟΝ
ΜΠΙΟΜΙ, ΤΕΤΡΑΠΥΛΩΝ
ΝΕΥΣΕΒΙΟΣ ΤΡΩΛ.
ΕΙΛΗΝΟΥ, p. 146, 147.
Ἑπτακώμ(αι), p. 219.
ΕΣΧΕΤΙΑ, p. 220.
Ἡλιουπόλις (deuxième), p. 200.
ΘΩΟΥ† ΝΝΙΤΕΧΝΙΤΗΣ,
p. 159*.
ΚΑΣΤΡΟΝ ΝΤΕ ΒΑΒΥΛΩΝ,
p. 143.
ΚΕΠΙΤΩ ΒΑΒΥΛΩΝ, p. 146
et 184*.
Κερκε, p. 205.
Κερκέσουρα, p. 204*.
ΚΟΣΜΑ ΝΕΜ ΤΑΜΙΑΝΟΣ,

Ηέλουαν, v. ΖΑΛΒΑΝ.
Καβχ (al), p. 113, 114.
Καsr ach cham', p. 142, 143,
148. 149, 182, 184.
Καsr Kieman, p. 144.
Κhalidj, p. 211 et seq.
Κoubbat ad doukhân, p. 185.
Ματαριχ, ou Μαtariat (al),
p. 152, 153, 208.
Μεμφις, p. 195.
Μινιαt Μαtαr, v. Μαtariχ.
Μονταγνε ρογe, p. 209.

v. ΒΑΒΥΛΩΝ ΝΧΗΜΙ.
ΚΑΛΥΣΜΑ, p. 217.
ΛΙΟΥΓΙ, p. 153 et 154*.
ΜΑΡΚΟΥΡΙΟΣ, v. ΤΕΤΡΑΠΥ-
ΛΩΝ ΜΦΙΟΜ, ΨΑΖΡΕΝ.
ΜΙΟΞΒΑΣΟΥΛΩΝ, p. 153.
ΜΙΣΤΡΑΜ, p. 191*.
ΝΕΝΜΑΣ, p. 221.
ΝΙΘΑΛΥΩ, p. 170*.
Νιλόπολις, p. 137, 199.
ΠΕΤΦΡΗ, p. 153.
ΠΙΑΓΓΕΛΟΣ ΜΙΧΑΗΛ, v. ΠΙ-
ΧΑΜΑΙΑΝ.
ΠΙΒΑΝ, p. 158*.
ΠΙΜΟΝΑΣΤΗΡΙΟΝ ΜΠΙΟΜΙ,
p. 173*.
ΠΙΜΟΝΗ ΜΠΑΜΕΡΕ, p. 180*.
ΠΙΣΕΥΕΡΧΙΣ, p. 156, 157.
ΠΙΣΠΕΛΕΩΝ, p. 163*.
ΠΙΧΑΜΑΙΑΝ, p. 165*.
ΠΟΛΙΝ ΦΩΣΤΑΤΟΝ, p. 146,
147.
ΣΑΠΡΟ, p. 178 et 179.
ΣΑΠΡΟΖΩ, p. 176*.
ΣΕΠΤΙΜΙΑΚΗ, p. 216.
ΤΑΒΒΥΛΩΝ ΒΑΘΙ, p. 146.
ΤΑΡΠΕΩΣ ΠΣΥΜΒΟΥΛΟΣ,
p. 216.
ΤΑΥΣΘΕΩΣ, p. 216.
ΤΕΤΡΑΠΥΛΩΝ ΜΦΙΟΜ,
p. 168*.

Μουkattam, p. 196, 206*.
Νίλ (déplacements du), p. 210*.
Πiankhi (itinéraire de), p. 201.
Πi-Hapi, v. Βabylone d'Égypte.
Septiminicia, p. 219.
Sinouhit (itinéraire de), p. 197,
202.
Sosteos, p. 218.
Stratoniciidi, p. 220.
Tendounyás, p. 185*.
Tourà, p. 173.
Vico Judeorum, p. 220. note 3.


— ΝΕΥΣΕΒΙΟΣ, p. 164*.
ΤΡΑΒΗ ΝΡΩΜΕΟΣ, p. 169*.
— ΝΖΕΒΥΛΩΝ, p. 170*.
ΤΡΩΛ, p. 173*.
ΤΧΑΛΛ, p. 157 et 158*.
ΦΟΣΤΑΤΩΝ, p. 146, 147.
ΧΑΜΑΙΑΝ, p. 184*.
ΧΗΜΙ, p. 161* et 181*.
ΧΙΟΥΝΟΥ, p. 221.
ΩΝ ΝΕΜ ΒΑΒΥΛΩΝ, p. 150*.
ΨΑΤΣ, p. 166*.
ΨΑΖΡΕΝ, p. 174*.
ΖΑΛΒΑΝ, p. 199*, 217.
ΖΩ, p. 179.
†ΘΕΟΤΟΚΟΣ ΕΘΥ ΜΑΡΙΑ
v. ΤΡΑΒΗ ΝΡΩΜΕΟΣ.
†ΕΚΚΛΗΣΙΑ ΝΤΕ ΠΙΐ ΣΕΡ-
ΓΙΟΣ ΝΕΜ ΒΑΧΟΣ, v. ΠΙ-
ΣΠΕΛΕΩΝ.
†ΕΚΚΛΗΣΙΑ ΝΤΕ †ΘΕΟ-
ΔΟΚΟΣ †ΑΓΙΑ ΜΑΡΙΑ, v.
ΒΑΒΥΛΩΝ ΝΧΗΜΙ.
†ΘΕΟΤΟΚΟΣ ΜΑΡΙΑ, v.
ΤΡΑΒΗ ΝΖΕΒΥΛΩΝ.
†ΘΕΟΤΟΚΟΣ ΕΘΥ †ΣΟΥ2
ΑΓΙΑ ΜΑΡΙΑ v. ΤΕ ΤΡΑΠΥ-
ΛΩΝ ΝΕΥΣΕΒΙΟΣ.
†ΚΑΛΑΒΗ, p. 171*.
†ΚΕΨΩΜΙ, p. 155*.
†ΜΟΝΑΧΑ ΜΠΙΣΙΣΜΕΛΩΝ,
p. 179*.

146. p. أم ديين
 158. p. ايوان
 147. p. بابلون
 cf. باب ليون, باب لون
 141. p. بابلون مصر
 197. p. بربا بابلون مصر
 208. p. تنور فرعون
 169. p. حارة الروم
 170. p. حارة زويلة
 = الحيش
 228. v. حلوان
 165. note 4. p. خليج بني وايل
 228. v. الخندق
 159. p. دار الصناعة
 164. p. درب الثقة
 168. p. درب البحر
 (دمنهو شبرا (الشهيد)
 178. p.
 143, note 4. p. دير بربارة
 228. v. دير [برسوما] العريان
 = دير شهران
 = دير الطين
 PION MIONI.
 228. v. دير العدوية
 = رأس الخليج
 = شبر الخيمة

, (nome) p. 200.

☉, (Héliopolis ou Hermonthis).
p. 203, note.

 , p. 204.

 , p. 195.

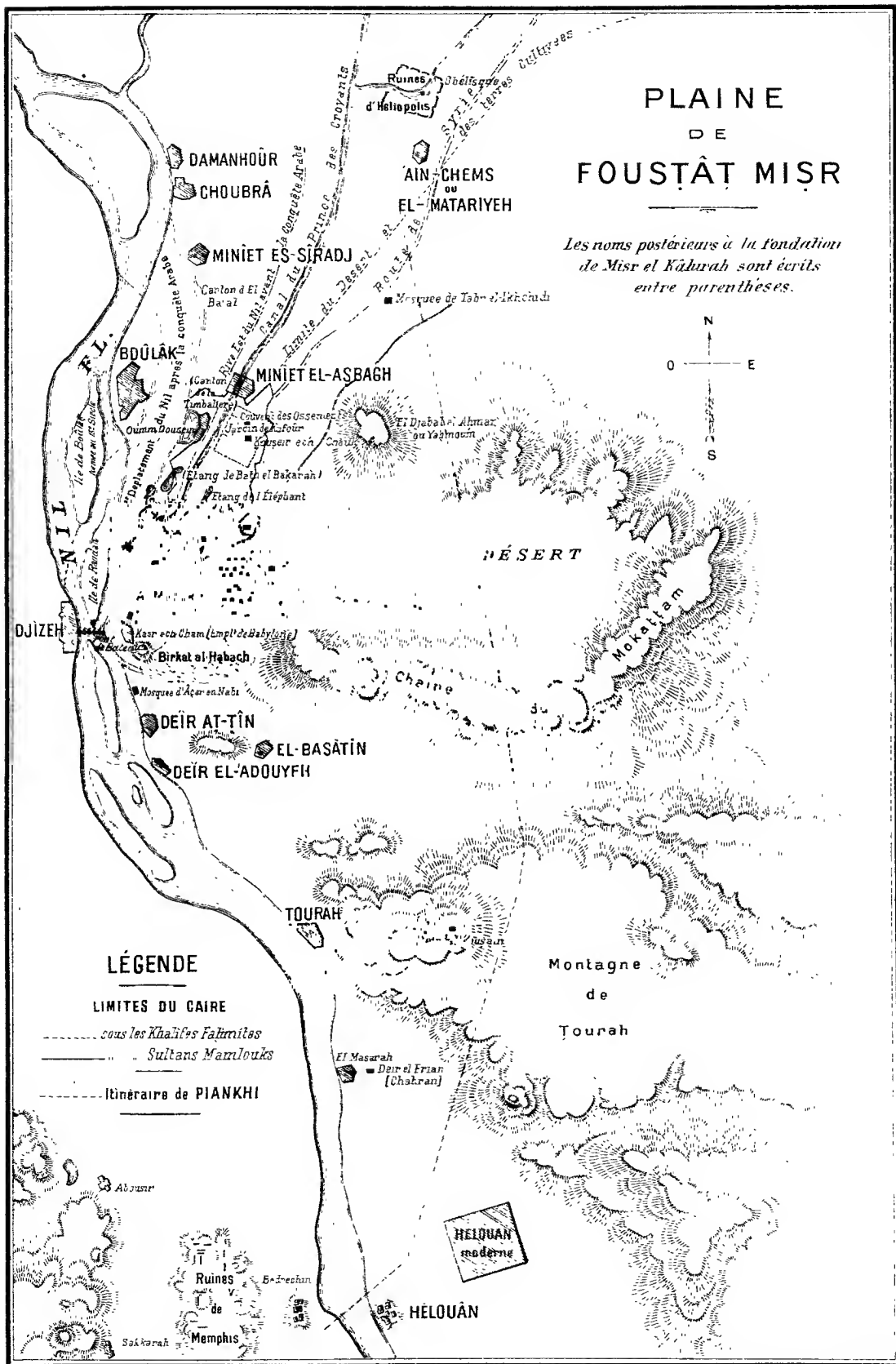
 p. 220.

 p. 155, 173.

,

.

V. ZALBAN.



PLAINE DE FOUSTÂT MISR

Les noms postérieurs à la fondation
de Misr el Kaherah sont écrits
entre parenthèses.



LÉGENDE

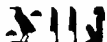
LIMITES DU CAIRE

- sous les Khâlfes Fâtimites
- " Sultans Mamlouks
- Itinéraire de PIANKHI




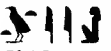
UNE
TOMBE INVOLÉE DE LA XVIII^E DYNASTIE
DÉCOUVERTE
AUX ENVIRONS DE MÉDINET EL-GORAB
DANS LE FAYOÛM
PAR
M. ÉMILE CHASSINAT.

Dans le courant du mois de mai 1900, je fus informé qu'une trouvaille d'objets antiques des plus remarquables venait d'être faite dans le Fayoum. Il s'agissait, disait-on, de cinq statuettes de femmes, en bois, dont la plus grande pouvait mesurer 0 m. 60 cent. de haut. Une récente affaire, encore mal éclaircie, d'exploitation clandestine d'une butte renfermant un dépôt de papyrus de la XII^e dynastie, qui avait failli tourner fort mal pour ses auteurs, avait rendu les habitants de la région fort soupçonneux à l'égard des Européens, qu'ils prenaient volontiers pour des émissaires du Service des antiquités chargés de les surprendre en flagrant délit de trafic illicite; aussi les antiquités étaient-elles soigneusement tenues à l'abri d'une enquête indiscrete, et fallait-il montrer patte blanche pour être admis — non à les admirer, mais à en débattre le prix. Un marchand du Caire, qui avait été prévenu en même temps que moi de l'aubaine survenue aux fellahs, très expérimenté pour ces sortes de transactions, avait envoyé immédiatement sur les lieux, un de ses agents, en vue de leur acquisition. Le marché fut conclu, et les statuettes furent apportées au Caire. De là, elles passèrent immédiatement à Paris, où leur propriétaire les confia à un courtier arménien, pourvoyeur ordinaire de plusieurs musées d'Europe. Celui-ci les offrit au Musée de Berlin, pour la somme de 75.000 francs — en pure perte, cela se conçoit. Après avoir vainement fait appel à la générosité de plusieurs amateurs de Londres, il se rabatit sur le Louvre, où il ne fut pas plus heureux, par suite de ses prétentions vraiment hors de raison — bien qu'il affirmât alors, pour donner sans doute, à son jugement, une importance plus

grande aux objets proposés, qu'ils provenaient de la grande nécropole thébaine, d'où il venait d'aller les quérir ⁽¹⁾.

Mis en éveil par cette importante trouvaille qui révélait, dans une contrée constamment exploitée par les fouilleurs, mais qui, jusqu'alors n'avait rien fourni d'approchant, la présence de sépultures fort riches et pourvues abondamment de documents archéologiques particulièrement intéressants; pressentant en outre que, suivant leur coutume habituelle, les Arabes n'avaient vraisemblablement fait connaître qu'une partie seulement du produit de leurs fouilles, je m'appliquai à recueillir tous les renseignements qui pouvaient avoir trait à cette affaire, afin de reconstituer, dans la mesure du possible, l'ensemble de la découverte. Je ne tardai pas, du reste, à voir mes suppositions confirmées en ce qui concernait la division des objets en plusieurs lots. Un marchand me montra, à peu de temps de là, un fragment de statuette en bois d'une exécution parfaite, représentant une fillette, qui, par sa facture délicate, rappelait les meilleures d'entre les figurines de la XVIII^e dynastie conservées à Paris et à Turin; il ne fit aucune difficulté pour reconnaître que ce débris avait été trouvé dans la même tombe que les autres statuettes. Puis, quatre mois après, ce fut le tour d'un *oushebt* de femme, malheureusement à demi rongé par les vers, auquel on attribuait la même origine. Il portait encore, par bonheur, le nom de la dame , qui se lisait gravé au milieu des formules du Chapitre VII du *Livre des morts* :

 (sic)                

portaient les cartouches d'Amenothès III, , de sa femme Tii,  et de leur fils Amenothès IV, . Cette partie du mobilier funéraire de  se trouve maintenant en la possession de M. Constantin Sinadino, d'Alexandrie, qui, avec sa bonne grâce habituelle, a bien voulu me la confier et m'autoriser à la publier. Je suis heureux de lui en témoigner ici toute ma gratitude.

La trouvaille fut faite, paraît-il, dans les environs de Médinet el-Gorab, où les paysans mirent au jour un puits inviolé, dont la chambre funéraire leur fournit le riche butin dont on verra plus loin le relevé complet. Les reproductions que donnent les trois planches jointes à cette notice, permettent de se faire une idée de son importance. La découverte similaire, faite en novembre 1900 par M. Daninos pacha, à Haouârah el-Gurob⁽¹⁾, autorise à penser que les renseignements qui m'ont été donnés sont exacts.

Voici, tel que j'ai pu l'établir, le catalogue des antiquités provenant de la chambre funéraire de Touti :

1. Statuette de femme (pl. I, 1);
2. Statuette de femme (pl. I, 2);
3. Statuette de femme (pl. I, 3);
4. Statuette de femme (pl. II, 1);
5. Statuette de jeune fille nue (pl. II, 2);
6. Fragment de statuette de jeune fille nue;
7. Miroir (collection C. Sinadino);
8. Poignard (pl. II, 3; coll. C. Sinadino);
9. Cuiller à parfum en forme de gazelle couchée (coll. C. Sinadino);
10. Boîte à onguent de forme cylindrique (pl. II, 5; coll. C. Sinadino);
11. Boîte à onguent de forme circulaire (pl. II, 4 a-b; coll. C. Sinadino);
12. Boîte à onguent circulaire, à oreillettes en forme de tête de femme (pl. III; 1, 2, 3, coll. C. Sinadino);
13. Vase en albâtre;
- 14-19. Six épingles à cheveux en bois (coll. C. Sinadino);
- 20-25. Six étuis à kohol, en roseau (coll. C. Sinadino);

⁽¹⁾ J. E. QUIBELL, *A tomb at Hawaret el Gurob*, dans les *Annales du Service des Antiquités*, t. II, p. 141.

26. Œil en porcelaine émaillée bleu;

27. *Oushebtî* en bois.

Ces documents, réunis à ceux que les fouilles de M. Daninos ont fait entrer au Musée de Gizéh, et auxquelles je faisais allusion précédemment, nous obligent à revenir d'une idée préconçue, qu'on trouve enregistrée un peu partout, dans les ouvrages traitant de l'art égyptien. On admet généralement, et cela presque sans restrictions, que les statuettes et les menus ustensiles à l'usage de la toilette féminine, du style de ceux qui nous occupent ici, sortent des nécropoles thébaines de la XVIII^e-XX^e dynasties et sont de fabrication locale ⁽¹⁾. Cette opinion, fort mal fondée, ainsi qu'il est permis d'en juger maintenant, n'a d'autre base que les rapports, erronés à dessein, des marchands et surtout ce fait que la plupart des sculptures sur bois de ce type qui font partie des grandes collections européennes ont été surtout recueillies par des fouilleurs dont le champ d'exploration était particulièrement limité aux grands cimetières de Thèbes. Elle disparaît sans difficulté devant les trouvailles récentes. Il est moins facile, toutefois, de se montrer aussi affirmatif en ce qui concerne l'origine et le centre de production des artisans, qui se livraient à la délicate industrie qui a fait éclore ces charmants bibelots. Rien, dans la forme et dans la décoration de ceux qui sont sortis de la tombe de Touti n'est de nature à nous renseigner. Je ne pense pas, néanmoins, qu'ils sortent d'un atelier du Fayoum, pas plus que des mains d'un ouvrier de Thèbes. Il est plus probable, mais ceci n'est qu'une hypothèse que je propose sans pourtant trop insister, qu'ils sont l'œuvre d'un sculpteur faisant partie de ces ateliers qui furent ouverts à Tell el-Amarna, lorsque Khouniatonou fonda cette ville pour y installer le siège de la puissance pharaonique, et qui ont produit ces œuvres curieuses et pleines d'originalité dans leur forme singulière, dont on retrouve précisément l'influence flagrante dans l'une des figurines (pl. II, fig. 2).

Les statues présentent entre elles un air de parenté assez prononcé, mais il est toutefois hors de doute qu'elles reproduisent les traits de personnes différentes; je n'ai pas pu, malheureusement, prendre copie des inscriptions qui ornent les socles, ce qui m'eût permis d'être plus affirmatif encore. Elles ont, comme caractère commun, une lourdeur de formes inconnue chez les délicates

⁽¹⁾ PERROT et CHUPIEZ, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. I, p. 844 et seq.

figurines de Touï, de Naï, du Louvre, de Nahaï, du musée de Berlin, et de tant d'autres du musée de Turin, ce qui les distingue bien nettement des productions de l'industrie thébaine. Deux d'entre elles (pl. I, 1-2), toutefois, — peut-être trois, — ont été exécutées d'après le même original. Leur face, également plate et large, montre les mêmes yeux largement ouverts et un peu bestiaux, le même nez retroussé aux narines épatées, la même bouche aux lèvres lippues, qui accusent la présence du sang nègre dans les veines de la dame portraicturée. Leur costume est presque identique : un jupon collant, serré à la taille par une ceinture à trois plis, qui tombe jusqu'aux chevilles, sans autre ornement qu'une bordure très simple et une frange qui descend du haut en bas, simulée par des entailles faites dans le bois et remplies d'une matière colorée. L'épaule gauche se dissimule sous un mantelet d'étoffe plissée; le bras et le sein droits sont à nu. Le cou se dissimule sous un quadruple rang de perles, dont le fil inférieur se termine par trois pendeloques en forme de poires. La tête, comme d'habitude, disparaît presque toute entière sous une volumineuse perruque formée de fines cadenettes séparées sur le front. La main gauche, qui ramène sur la poitrine une des extrémités du mantelet, tenait, en outre, une fleur ou un objet dont il ne reste plus trace. De ces deux statuettes, l'une est en fort mauvais état dans sa partie supérieure : la perruque a disparu, la poitrine et tous les ornements qui la décoraient ont perdu leur forme première. Le nettoyage indiscret que lui ont fait subir les Arabes, qui ont raclé le bois attaqué par les vers jusqu'à ce qu'ils en eussent rencontré la partie saine, lui a causé un dommage irréparable (pl. I, fig. 2).

La troisième statuette, reproduite sur la même planche que les précédentes, est d'un aspect moins original : elle montre la morte dans son grand costume d'apparat, telle qu'elle devait se présenter dans l'autre monde à la divinité infernale chargée de l'accueillir. C'est la figure banale qu'on trouve dessinée à profusion sur les cercueils et les papyrus thébains. Un détail, cependant, doit être signalé. La perruque supporte le « cône funéraire » qui figure très rarement, à ma connaissance, sur la tête des statues trouvées dans les tombes, et ne se voit régulièrement que dans les bas-reliefs.

La figure suivante (pl. II, fig. 1) offre un intérêt plus complet. C'est une femme d'un âge déjà mûr. Par une savante coquetterie, que son costume dévoile, elle cherche à regagner l'attrait que l'âge lui a fait perdre. Pour poser

devant l'artiste, la dame a revêtu ses plus beaux atours : le ventre et les jambes se modèlent avec une vérité indiscrète, dans un relief prononcé, sous une jupe d'étoffe souple à gros plis, qui, dans la réalité, était transparente; une mantille de même tissu, croisée pudiquement sur le buste, enveloppe une poitrine un peu lourde et affaissée. La traditionnelle perruque encombrante encadre son visage plat. Le nez, la bouche et les yeux sont dessinés avec l'exagération qu'on remarque dans les deux premières statues précédemment décrites; ses yeux, toutefois, sont obliques, ce qui lui donne une physionomie différente.

La dernière statuette est, sans nul doute, la plus intéressante de la série (pl. II, fig. 2). Elle offre toutes les caractéristiques du style qui fut mis à la

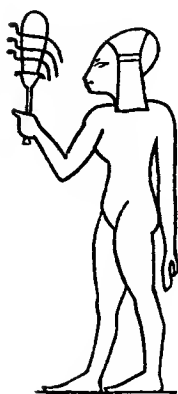


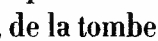


Fig. 1.

mode par Aménophis IV, et dont la conception part d'un principe qui nous échappe encore. Elle n'aurait pas été datée par les autres objets inscrits trouvés avec elle, qu'il nous eût été facile de lui assigner, sans la moindre hésitation, la place qu'elle doit occuper parmi les œuvres des diverses écoles artistiques qui se sont succédées pendant la XVIII^e dynastie. Elle représente une jeune femme complètement nue, dont les formes disproportionnées suivant une convention en honneur, sous Khouniatonou, rappellent, dans leurs moindres détails, les figures sculptées sur les parois des tombes de Tell el-Amarna.

L'illusion est complète : même exagération dans la prééminence du ventre et dans la rondeur des cuisses, que terminent des jambes grêles aux mollets à peine accusés; même poitrine aux seins pointus, saillant hardiment et plantés bas. L'agencement de sa coiffure, composée d'une calotte sphérique de petites boucles imbriquées qui recouvre les oreilles, et d'une frange de nattes, liée au sommet par un large ruban, qui retombe sur l'épaule droite qu'elle recouvre en partie, est celle qu'affectionnaient les jeunes princesses filles d'Aménophis IV. Le geste, enfin, qui diffère de celui des quatre autres figurines, fait penser au portrait d'une des filles de Khouniatonon, la princesse  , de la tombe de  (fig. 1). Alors qu'elle était encore intacte, notre statuette tenait sans doute en main un sistre.

Les objets de toilette, dont la morte avait été munie par ceux qui avaient pris soin d'assurer son bien-être dans l'autre monde, sont, pour quelques-uns,

d'un intérêt égal à celui des statues. A côté des tubes en roseau contenant le « vrai *stibium* trois fois bon » (𓆎—𓆏𓆐𓆑𓆒𓆓) (fig. 2), des aiguilles à fard, en bois, agréablement ornées (fig. 3), des boîtes à onguents incisées (pl. II, fig. 4 a, 4 b et 5), de formes diverses, et d'une très belle cuiller à parfum en forme de biche couchée, les pattes liées, prête pour le sacrifice (fig. 4), se trouvait une superbe boîte à fard, dont le couvercle manque, malheureusement (pl. III, fig. 1-3). C'est, à mon sens, la pièce la plus curieuse de la trouvaille avec la figurine que je viens de décrire.

Elle affecte la forme, très commune sous la XVIII^e dynastie, d'une coupelle ornée de deux oreillettes. Rien ne la distinguerait de celles qu'on remarque dans presque toutes les collections, si les sculptures qui la décorent n'attiraient l'attention par leur singularité et par leur conception qui semble, au premier abord, étrangère à l'Égypte et empruntée aux arts d'Asie. Le motif principal de cette décoration, qui se répète deux fois dans le champ compris entre les oreillettes, est formé de deux quadrupèdes ailés à tête humaine, coiffés d'un *klaft* et portant l'uraeus au front, affrontés et faisant face à un ornement qui rappelle la palmette des monuments découverts dans la vallée du Tigre et de l'Euphrate⁽¹⁾. L'emploi de cette palmette était répandu en Égypte sous la XVIII^e dynastie. On trouve en très grand nombre dans les *koms* de Tell el-Amarna, en porcelaine émaillée bleu turquin⁽²⁾. Ce groupement, que les peintres et les sculpteurs ont rendu classique en Babylonie et en Assyrie, et quelques autres détails d'une origine indéniable, accusent une influence asiatique qui se rencontre rarement à un degré aussi prononcé dans les produits de la torentique égyptienne.

MM. Perrot et Chipiez, dans leur *Hist. de l'art dans l'antiquité*, ont signalé plusieurs objets, principalement en ivoire⁽³⁾, trouvés en Assyrie, et conservés au British



Fig. 2.

⁽¹⁾ C'est une variante du motif décoratif très répandu en Assyrie des deux taureaux ou des deux bouquetins affrontés devant une palmette. LAYARD, *Monuments of Niniveh*, 1^{re} série, pl. XLIII. Cf. PERROT ET CHPIEZ, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, II, p. 321-323.

⁽²⁾ FL. PETRIE, *Tell el-Amarna*, pl. XVIII, n° 377, 385, etc. Elle est aussi gravée sur des scarabées. *loc. cit.*, pl. XVI, n° 197 et seq.

⁽³⁾ PERROT ET CHPIEZ, *op. cit.*, II, p. 533, fig. 247; p. 534, fig. 248; p. 535, fig. 249.

Museum, d'un style analogue à celui qui nous occupe, où la technique égyptienne se révèle par la forme et l'habileté professionnelle, bien que le sujet soit toujours traité avec le but bien évident de satisfaire un goût différent de celui des Égyptiens. L'un d'eux, une plaquette d'ivoire ⁽¹⁾, reproduit fidèlement, trait

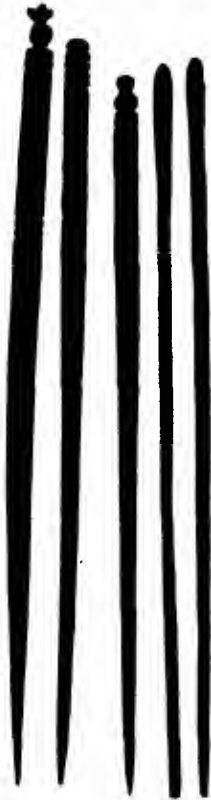


Fig. 3.

pour trait, les quadrupèdes androcéphales et ailés de la boîte à parfum. Un détail, cependant, a été omis dans l'ivoire : l'animal représenté sur la boîte de la collection de M. Sinadino a les reins ceints d'un lien noué sur le côté et qui paraît être mis là pour fixer la housse qui lui recouvre le dos. Or, ce lien se retrouve sur une sculpture publiée par Layard ⁽²⁾, où deux griffons se précipitent sur un bouquetin dont ils veulent faire leur proie; dans les deux cas, il présente les mêmes particularités; il est donc hors de doute que le praticien qui a sculpté le bois trouvé dans la tombe de Touti a eu sous les yeux un dessin assyrien qu'il a reproduit scrupuleusement. Cette ceinture, qui ne figure jamais sur les monuments égyptiens, est très fréquente au contraire, en Assyrie. On la voit constamment autour du corps des griffons et des taureaux ailés à tête humaine ⁽³⁾. S'il me fallait renforcer par un nouvel argument ceux que je viens d'exposer, et qui dénoncent une influence asiatique prononcée, j'ajouterais que les quadrupèdes ailés ont été surtout créés et employés dans la décoration par les artistes assyriens et qu'ils sont d'une occurrence plutôt rare en Égypte.

La tête qui orne les deux oreillettes, dont l'une servait de support au pivot sur lequel le couvercle de la boîte roulait, présente elle-même, bien que visiblement égyptienne, des caractéristiques assez curieuses. C'est une tête imberbe, coiffée de la couffieh et de l'uraeus, semblable à celle des sphinx ailés décrits plus haut. Les yeux, grands ouverts, sont taillés dans un fragment d'os

⁽¹⁾ PERROT ET CHIEPIEZ, *op. cit.*, II, p. 534, fig. 248.

⁽²⁾ LAYARD, *op. cit.*, pl. XLVI. Cf. PERROT ET CHIEPIEZ, *op. cit.*, II, p. 583, fig. 280.

⁽³⁾ VOIR PERROT ET CHIEPIEZ, *op. cit.*, II, p. 619, fig. 6; p. 772, fig. 444; p. 774, fig. 446 et 447, d'après LAYARD, *op. cit.*, pl. VI, XLIII, XLVIII.

portant au centre une pupille d'ébène. Mais les pans de la couffieh, au lieu de tomber carrément le long des joues, comme d'ordinaire, se terminent, comme il est facile de le voir sur la planche, par une volute qui rappelle la coiffure de certaines Hathors. L'uraeus a pris, elle aussi, une forme ornementale inusitée. Enfin, le fond de la boîte, ordinairement nu, est incisé d'un cercle de lignes brisées enveloppant une sorte de rosace à seize pétales; sur la partie supérieure, entourant le méplat sur lequel la face interne du couvercle — qui a disparu — reposait, on a gravé une bordure de godrons et de méandres.

La présence d'un objet de cette nature dans un tombeau égyptien soulève

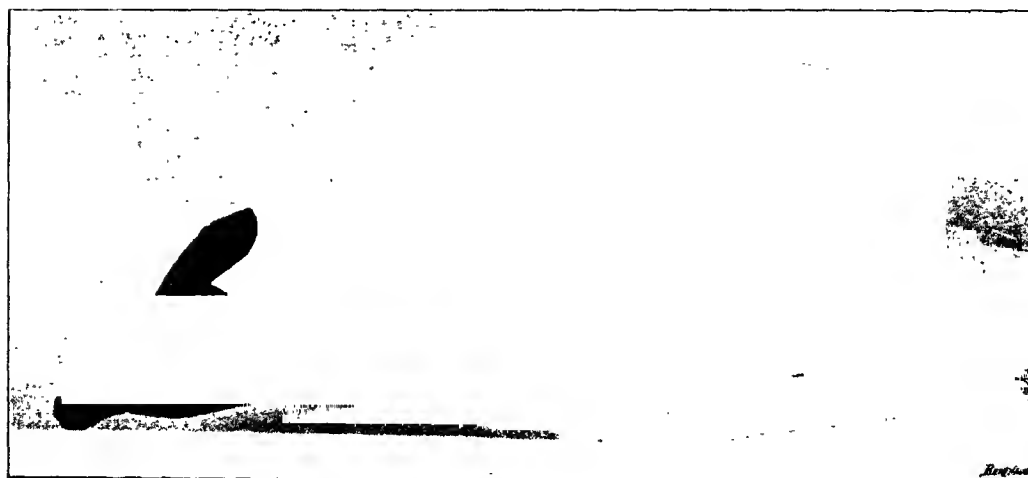


Fig. 4.

plus d'un problème. Je n'entreprendrai pas de les résoudre ici; je me contenterai d'en poser les points principaux, laissant à d'autres le soin de conclure.

On a dit, pour expliquer la présence dans les ruines des palais assyriens des ivoires du type de la coupelle à onguent de Touti, dont je me suis servi comme points de comparaison, et où la main égyptienne se révèle complètement, qu'ils étaient d'origine étrangère et avaient peut-être été fabriqués en Égypte ou en Phénicie, d'après des modèles égyptiens ⁽¹⁾. Il me paraît maintenant indubitable qu'ils ont été exécutés en Égypte, à une époque qu'il serait facile

⁽¹⁾ PERROT ET CHAPIEUX, *op. cit.*, II, p. 534.

de préciser. La Phénicie, que l'on met toujours en cause, lorsqu'il s'agit d'attribuer une origine à des produits de l'industrie orientale dont l'origine est peu distincte, doit être, je pense, ici comme dans d'autres très nombreux cas, mise hors de jeu. Si elle a parfois servi d'intermédiaire entre des peuples éloignés les uns des autres, elle n'a pas eu, comme on le suppose à tort, d'initiative propre dans la production des marchandises qu'elle répandait un peu partout. Son développement artistique fut presque toujours nul ou fut, tout au moins, entravé par les préoccupations commerciales qui l'occupaient tout entière. Même dans la verrerie, où on se plaît à lui attribuer le premier rang, elle fut tributaire de l'Égypte, comme il est facile de s'en rendre compte par les dernières découvertes faites à Biban el-Molouk ⁽¹⁾. La trouvaille de la tombe de Touti, à Médinet el-Gorab, permet d'admettre qu'il en fut de même pour le reste. Quoi qu'il en soit, il est facile de comprendre que les relations très suivies entretenues sous la XVIII^e dynastie entre les pharaons d'Égypte et les puissants potentats d'Assyrie eurent leur contre-coup obligé dans la vie intime des deux grands empires. Il est probable que l'Assyrie, goûtant l'exotisme des choses qu'elle tenait de l'Égypte, et dont le charme venait de lui être révélé, demanda aux artisans de sa nouvelle amie de satisfaire son caprice, et ceux-ci, — n'en est-il pas de même dans les temps modernes? — heureux de trouver un nouveau et riche débouché aux mille bibelots d'un luxe raffiné dont leur pays était le grand marché, combinèrent les éléments que l'art décoratif des deux pays mettait à leur disposition. Je ne verrai donc pas, comme on a coutume de le faire, dans ces quelques objets que le hasard a épargnés, des vestiges d'une influence étrangère pénétrante et durable, capable de bouleverser et de transformer les règles établies depuis des siècles, mais bien les témoins d'une de ces fantaisies fugitives que la mode crée et qu'elle brise le lendemain sans espoir de retour.

Bawit, le 27 mars 1902.

E. CHASSINAT.

⁽¹⁾ De nombreux et très curieux spécimens de verrerie égyptienne ont été découverts par M. Loret, en 1899, dans le tombeau d'Ameno-

thès II, à Biban el-Molouk. Ils viennent d'être catalogués par M. Daressy.

LE NOM DE LIEU BABÎDJ

DANS LA GÉOGRAPHIE ÉGYPTIENNE

PAR

M. GEORGES SALMON.

Dans notre *Répertoire géographique de la province du Fayyûm*, nous avons indiqué cinq localités du nom de Babîdj⁽¹⁾, ببيج, conformément aux données d'An-Nâboulsî et de Yâkoût (I, p. 487).

Ce sont : ببيج اندير (p. 68) Babîdj Andîr
ببيج انشو (p. 57) Babîdj Anchoû
ببيج انقاش (p. 59) Babîdj Anqâch
ببيج غيلان (p. 40) Babîdj Gailân
ببيج فرح (p. 64) Babîdj Farah

Nous avons assimilé la première à Aboû Gandîr, جندير ou كندر, la deuxième à Aboû Ganchoû, ابو جنشو, la troisième à Aboû Dankâch, دنقاش ou دنجاش, la dernière à ببيج, Beguig, de la *Description de l'Égypte*, Abguig, ابجيج, du *Dictionnaire géographique* de Boinet-bey.

Ces assimilations sont données déjà par M. Ahmed Zéki.

M. Casanova ayant appelé notre attention sur les transformations subies par le nom ببيج, nous avons été amené à en rechercher les étapes successives. Il est évident que les causes qui ont fait, de Babîdj Andîr, Aboû Djandîr, ne sont pas perceptibles.

Nous dirons en premier lieu que le nom de ببيج, Babîdj, est assez fréquent en Égypte. En citant dans l'ordre chronologique les auteurs qui ont parlé de ces localités, nous invoquerons d'abord le témoignage d'Ibn Haukal⁽²⁾, qui

⁽¹⁾ Cf. *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, I, p. 40, 57, 59, 64, 68.

⁽²⁾ Cf. *Bibliotheca geographorum arabicorum*, II, p. 92 et 93.

écrivait en 367 de l'hégire (978 ap. J.-C.). Ibn Haukal ne parle pas des ببيج du Fayyûm, mais il cite un ببيج dans le Delta. Il dit en effet : « De Koulâib al-'Oummâl on va à Babîdj, grande ville renfermant une grande mosquée, جامع, et de nombreuses églises, etc. », et plus loin : « de Babîdj et de Maḥallat Babîdj, le canal qui part des environs de Châbouûr et de Maḥallat Naḳîdat — et ce sont deux villages riverains aussi — se divise en deux branches, l'une qui va à Farnawat à l'Ouest du district de Babîdj et de Maḥallat Babîdj et l'autre, à l'Est, vers Şâ⁽¹⁾ ». Il est clair qu'Ibn Haukal désigne ici un Babîdj situé sur la branche du Nil qui va à Rosette, dans la province de Baḥryat.

Il est intéressant de connaître l'opinion du célèbre géographe Yâkoût, dont l'œuvre peut être attribuée au premier quart du septième siècle de l'hégire (653 = 1223). Yâkoût donne dans son *Dictionnaire géographique*⁽²⁾ sept endroits portant le nom de Babîdj en Égypte : un dans l'île des Banoû Naşr, جزيرة بنى نصر, un Babîdj Kîman, ببيج قمى, dans la province de Bouşîryat et cinq au Fayyûm. La même notice se retrouve dans l'ouvrage intitulé *Marâsid al-Iḥṣâ*⁽³⁾. Le *Mochtarik* de Yâkoût⁽⁴⁾ vocalise قمى et dit que c'est le nom d'un village qui a été annexé à Babîdj pour la perception dans le district de Bouşîr.

Ibn Douḳmâk (environ 793 de l'hégire) connaît ببيج غيلانى⁽⁵⁾ voisin de ببيج قمى qui lui-même est voisin de Badjâdj, بجاج. Remarquons la similitude de ce dernier nom avec le Beguig moderne; il en est de même de ابشيش, Abchîch, cité par Ibn Douḳmâk dans la province de Garbyat (V, p. 82). Le même géographe donne encore Miniât Babîdj, منية ببيج (V, p. 112), et dit que c'est la même ville qu'Adḥ-Dḥâhiryat, الظاهرية, dans la province de Baḥryat. Enfin il donne ببيج القهرمان⁽⁶⁾ voisine de بججورة dans la province de Kouşyat (p. 31,

⁽¹⁾ ومن قليب العمال الي ببيج مدينة كبيرة فيها جامع وبيع كثيرة وبها جامع وحاكم وسلطان ورسومها ضياع كثيرة ١٠ سقسات ومن ببيج ومحلة ببيج ينفصل لليلج آخذ من نحو شابر ومحلة نقيدة وهما جانبان ايضا قطعيتين فتشعرا احدهما الى قنطرة مغربة من ناحية ببيج ومحلة ببيج والاخرى مشقة الى صا (p. 92 et 93).

⁽²⁾ *Moudjam*, I, p. 487.

⁽³⁾ *Lexicon geographicum*, éd. Juynboll, I, p. 124.

⁽⁴⁾ *Yakut's mochtarik*, éd. Wüstenfeld, p. 36.

⁽⁵⁾ Ibn Douḳmâk, *Description de l'Égypte*, V, p. 6.

⁽⁶⁾ On pourrait rapprocher de ce nom celui de منشاة ببيج plus souvent appelée منشاة ببيج au Fayyûm (Cf. notre *Répertoire*, p. 62).

l. 14). On ne trouve aucune trace de ce dernier nom dans les documents modernes.

L'*État de l'Égypte*⁽¹⁾, document de l'époque mamelouke, mentionne ببيج اندر, ببيج انقاش, ببيج غيالى, qu'il place dans la province de Bahnasà, ببيج فرح, et ببيج قمن dans la province de Bahnasà.

Les deux villages d'Ibn Hlaukal, Babidj et Maḥallat Babidj, situés à l'endroit où se divise la branche du Nil qui va, d'une part à Farnawat, d'autre part à Sà, répondent parfaitement au Babidj de Yākoût situé dans l'île des Banoḥ Naṣr et aux deux villages d'Ibn Douḳmāk, Babidj et Maḥallat al-Labān, محلة اللبن. Ce dernier nom est resté; quant au premier, Ibn Douḳmāk l'a identifié avec Adḥ-Dhāhiryat, الظاهرية. Or, l'atlas de la *Description de l'Égypte* (p. 36) donne en ce point ابجيغ, Abguig. Le *Dictionnaire* de Boinet donne ابيج, Abig, et la Carte de l'Administration des Domaines, Abiq.

Babidj Kīman, ببيج قمن, est indiqué par Yākoût dans le district de Bouṣīryat. L'*Atlas* donne en effet un village nommé ببيج, Beguig, dans le voisinage immédiat de قمن العروس (p. 38), au Nord-Est d'Abouṣīr, près de la frontière de Ghizeh. Le *Dictionnaire* de Boinet indique dans le district de Beni-Souëf ببيج قمن et كفر ابجيغ, dans lesquels nous reconnaissons facilement le ببيج قمن de Yākoût.

Après avoir présenté ces quelques observations, nous nous résumerons en examinant ce que sont devenus les sept ببيج de Yākoût.

ببيج منية, dans le district de نصر, est devenu ابجيغ, Abguig, dans l'*Atlas* et ابيج, Abig, dans Boinet.

ببيج قن, dans le district de Bouṣīryat, est devenu ببيج, Beguig, dans l'*Atlas* et ابجيغ, Abguig, dans Boinet.

ابو جندير ببيج اندر du Fayyōūm est devenu

ابو جنشو ببيج انشو du Fayyōūm est devenu

ابو دنقاش ببيج انقاش du Fayyōūm est devenu

ببيج غيالى n'existe plus sur les cartes, mais le village avec lequel il était toujours cité, كوم الرمل, existe encore.

ببيج فرح est devenu Bebig sur la carte de d'Anville (p. 218), ببيج Béguig, dans l'*Atlas* et ابجيغ, Abguig, dans Boinet.

⁽¹⁾ *Touhfa*, p. 153.

Enfin nous ferons remarquer qu'on trouve actuellement un Abguig près de Chatanoûf, qui paraît répondre à Abchich de l'*Atlas d'Égypte* et à un بيج omis par les géographes. La carte des Domaines indique d'autre part un Abguig dans la province de Menoufiéh, un peu à l'ouest de Benhâ. Ce nom ne se trouve pas sur l'*Atlas d'Égypte*, mais un peu au Sud, à peu près au lieu dit Telbanah de la carte des Domaines, on lit Abchich, ابشيش, qui paraît être une altération du même nom ⁽¹⁾.

Ces exemples nous montrent qu'en tous les points de l'Égypte le nom بيج s'est transformé d'après la même règle en ابجيج. Parfois l'*alif* est tombé et il est resté بيج, Béguig, parfois le *djim* s'est transformé en *chin* et on a eu ابشيش. Abchich.

Comment expliquer maintenant la formation des noms ابو جندير, ابو دنقاش, ابو جنشو et ابو جنشو? Il faut admettre que la même déformation du nom بيج en ابجيج ou بيج s'est exercée ici. On a ajouté un *alif* au commencement, le premier ج est tombé et on a eu ابجندير, ابجندقاش, ابجنشو, de même que le بيج de la بنى نصر s'est trouvé transformé en ابج. ابج a été pris alors pour le génitif de ابو et l'on a pris l'habitude de dire au nominatif ابو جندير, ابو دنقاش, ابو جنشو. Quant aux formes ابو كندير et ابو دنقاش, elles sont venues du défaut de prononciation particulier aux Égyptiens et qui leur fait donner le son *g* dur au ج.

En retournant la discussion, on pourrait induire que toutes ces dérivations indiquent l'existence d'une forme primitive بيج qui aurait subsisté dans ابجيج moderne et dont بيج ne serait qu'une altération produite par le redoublement du ب initial. Cette hypothèse paraît confirmée par l'étude de la forme copte de ce nom géographique πxx avec un seul *b* initial. La transcription arabe de ce nom est بيج.

Ce nom copte πxx nous fournira peut-être une indication sur le sens du nom Babidj ou Abdjidj. xx signifie : « division, embranchement » ⁽²⁾. Or منية بيج autrement dit الظاهرية d'après Ibn Doukmaḳ (*loc. cit.*) est située au point de départ du canal dans l'île des B. Naṣr, comme l'indique aussi la *Devise des Che-*

⁽¹⁾ On trouve de même dans Amélineau (p. 203) ابشيشا qu'il ne peut identifier. Le *Synaxare* place la fête d'Anba Beschai, originaire de ce village, le 8 de Abib.

Citons en dernier lieu un ابجوج, Abgoûg, dans la province de Charkieh.

⁽²⁾ PEYRON, *Lexicon Coptice*, p. 401.

mins de Babiloine ⁽¹⁾. D'autre part, il faut remarquer que *بيج*, dans la géographie égyptienne tient la place d'un nom commun tel que Miniât, Mouchât, etc., puisqu'il est toujours suivi d'un nom de lieu. Un nouvel exemple nous est fourni par le nom copte *Pedjidjbîr*, ⲡⲉⲃⲓⲃⲓⲃⲓⲣ, village situé sur le Nil et indiqué par M. Amélineau comme la patrie de Macaire ⁽²⁾.

Si cette hypothèse était admise, le grand nombre des Babîdj du Fayyôum s'expliquerait, dans une province sillonnée de canaux qui s'entrecroisent et se ramifient en branches innombrables. Le mot *بيج* ou *بيج* répondrait à peu près à l'arabe *مقسم*.

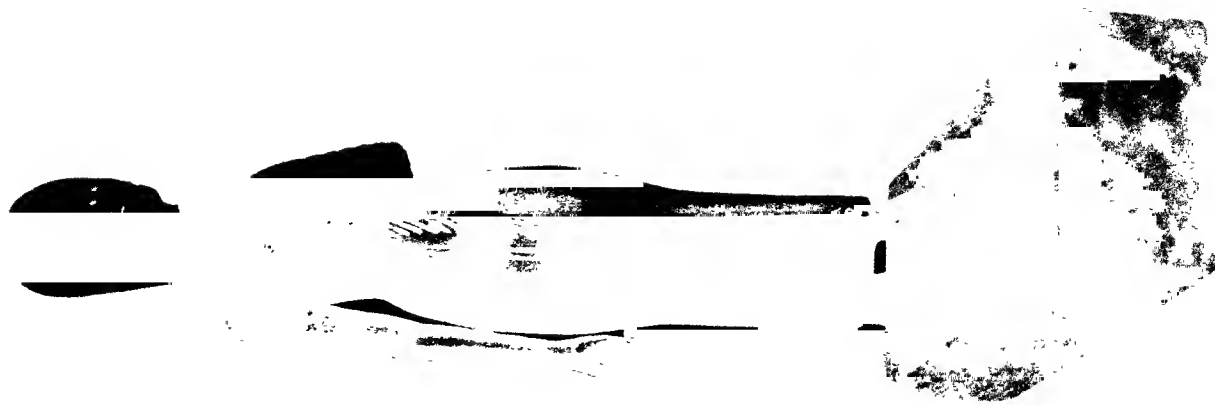
G. SALMON.

⁽¹⁾ « Item d'El Mehallet Sa jusques à la Vaherie qui est au chief dou braz qui vait en Alixandre liues V. » *Itinéraires à Jérusalem*, I, p. 247.

⁽²⁾ *Géographie de l'Égypte à l'époque copte*, p. 187.

TABLE DES MATIÈRES.

P. CASANOVA. Un texte arabe transcrit en caractères coptes	1-20
J. CLÉDAT. Notes sur quelques figures égyptiennes	21-24
G. SALMON. Note sur la flore du Fayoum d'après An-Nâboulî	25-28
— Répertoire géographique de la province du Fayoum d'après le Kitâb Târikh al-Fayoum d'An-Nâboulî	29-77
E. CHASSINAT. Une monnaie d'or à légende hiéroglyphique trouvée en Égypte	78-86
J. CLÉDAT. Notes archéologiques et philologiques	87-97
E. CHASSINAT. Un interprète égyptien pour les pays chananéens	98-100
J. CLÉDAT. Notes sur la nécropole de Bersheh	101-102
E. CHASSINAT. Sur quelques textes provenant de Gaou el-Kébir (Antæopolis)	103-107
J. CLÉDAT. Rapport sur une mission au canal de Suez (octobre 1900)	108-112
P. CASANOVA. Notes sur un texte copte du xiii ^e siècle	113-137
— Les nonis coptes du Caire et localités voisines	139-224
E. CHASSINAT. Une tombe inviolée de la XVIII ^e dynastie découverte aux environs de Médinet el-Gorab dans le Fayoum	225-234
G. SALMON. Le nom de lieu Babdj dans la géographie égyptienne	235-239



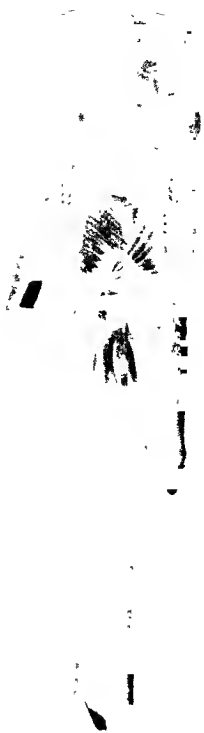
2



3



1



1



2



3



4a



5



4b



1



2



3

(77) 20

5

N.C.



